Pal. XXV. 1-1

Digitized by Google

A-45. 20
16

1780 *Choppin*, rue des deux Portes-Saint-Sauveur, n° 19.
Colin, l'ainé, rue Coquillière.
Cordier, rue . . . .
Cotterel, rue de Seine, F. S. G., n°s. 72 et 1430.
Cournol, rue Neuve-Saint-Méry, n° 412.
Courtin, rue de la Calandre, n. 11.
1775 *Dalléas*, rue Perdue, Place Maubert.
Daligny, rue . . . .
1775 *Darigrand*, rue de la Verrerie.
1784 *Daupeley*, rue Saint André-des Arcs, n° 27.
1774 *Delacroix-Frainville*, rue Hautefeuille, n° 15.
1783 *Delahaye*, cloître Notre-Dame, n° 41.
1774 *Delamalle*, rue neuve des Capucines, n° 2.
1774 *Delavigne*, rue du Plâtre Saint-Jacques, n° 7.
De Saint-Amand, rue de Tournon, n° 1124.
1784 *Defeze*, rue des Quatre Fils, au Marais.
1761 *Dinet*, rue Neuve-Saint-Méry.
Dodin, rue Saint-André-des-Arcs, n° 44.
1781 *Doillot*, rue des ci-devant Fossés M. le Prince.
1783 *Dommanget*, rue du Sentier.
1769 *Doulcet*, cloître Notre-Dame.
1777 *Douet-d'Arcq*, rue des Maçons Sorbonne.
1777 *Dufour*, rue Pavée Saint André-des-Arcs, n° 13.
1779 *Duveyrier*, rue S. Jacques, vis à-vis celle des Mathurins.
D'Yvrande-d'Herville, rue de l'École de Médecine, n° 24.
1770 *Ferey*, rue des Saints-Pères, n° 1194.
1771 *Fournel*, rue Saint-André-des-Arcs, n° 44.
Gairal, rue Neuve Saint Méry.
Gajon, (Ch. Et.) rue de la Harpe, n° 466.
1760 *Gaultier*, rue de Condé.
Gauthier, rue des Moulins, Butte Saint Roch.
Gérard-Bury, rue Favart, n° 348.
1777 *Gicquel*, rue Serpente, n° 6.
Gueroult, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 13.
1778 *Guieu*, rue Helvétius, n° 51.
1769 *Hemery*, rue de Savoye Saint-André.
1776 *Henry*, quai des Miramiones.
Hombron, rue Verdelet, n° 24.
Jeudy du Monteix, rue . . . .
1764 *Jolly*, rue Françaiſe, n° 8.
Julienne, cloître Notre-Dame, n° 41.
Lacan, jeune, rue de l'Univerſité, n°. 857.
Lacalprade, rue Caumartin, n° 3.
735 *Laget-Bardelin*, rue de la Harpe, vis à-vis celle des Cordeliers.

Digitized by Google

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

583974

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE,

DEPUIS CONSTANTIN,

JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE,

EN 1453;

PAR JACQUES-CORENTIN ROYOU.

TOME II.

A PARIS,

CHEZ l'Auteur, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 37, au coin de celle de l'Éperon.

Se trouve aussi chez LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42; et chez les principaux libraires de Paris et des départemens.

AN XII. — 1803.

HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE.

BASILISQUE.

L'ORIENT plus malheureux, à l'époque actuelle, sous une administration nationale, que l'Occident sous le joug des Barbares, se voyoit réduit à regretter le détestable Zénon qui avoit été récemment chassé du trône. Basilisque aussi dissolu que lui, étoit encore plus stupide. Au lieu d'affermir sa puissance par des bienfaits, il souleva tout le monde par son insatiable avidité, vendant les dispenses des lois les plus sacrées, et imposant des taxes intolérables, même sur les plus vils artisans. Il n'eut pas le bon sens de ménager sa sœur Vérine, veuve de l'Empereur Léon, et l'arbitre de sa destinée. Il fit assassiner son amant. Elle jura sa perte, et ce Prince aveugle, comme pour accroître à plaisir le nombre de ses ennemis, se déclara contre les Catholiques, et ordonna, sous peine de déposition, à tous les Evêques, de prononcer anathème contre le concile de Chalcédoine. Plus de 500 476.

succombèrent à la crainte. Le patriarche de Constantinople, Acace, ne fut pas de ce nombre. Pour manifester le deuil de l'Eglise, il s'habilla de noir, et couvrit d'un voile de même couleur l'autel et le trône épiscopal. Le peuple, ému par ces signes lugubres, éclata en menaces. Basilisque intimidé sortit de la ville. Le méprisable Zénon vint ajouter à ses frayeurs. Les Isaures, compatriotes de ce prince détrôné, qui tous étoient soldats, lui formèrent une armée. Mais au lieu de se mettre en campagne, il s'alla renfermer dans une forteresse. Un général de Basilisque, Illus, l'y assiégea; mais il trahit bientôt son maître à la sollicitation de Vérine, et s'unit à Zénon qui alors marcha vers Constanti-
477. nople. Basilisque, croyant regagner les esprits, cassa l'édit qu'il avoit rendu en faveur des Eutychiens, et ordonna de se soumettre au concile qu'il avoit proscrit. Aussi timide que son rival, il donna le commandement de ses troupes à l'amant de sa femme, Harmace, auquel il fit faire des sermens horribles de lui garder fidélité. Ce général battit d'abord les troupes de Zénon, qui alloit fuir en Isaurie, s'il n'eût été retenu par Illus. Ce dernier se chargea de gagner le vainqueur, et y réussit. Alors Zénon s'approcha sans obstacle de Constantinople, et en trouva les portes ouvertes; Vérine n'y avoit pas peu

contribué. Basilisque se réfugia dans une Eglise. Zénon lui envoya Harmace qui jura de sa part qu'on lui laisseroit la vie. Il fut relégué en Cappadoce, avec sa femme et ses enfans. On les jeta nus dans une citerne sèche, où l'on empêcha de leur porter de la nourriture; ils y périrent de la mort la plus affreuse, et le barbare Zénon crut n'avoir pas violé son serment, parce que leur sang n'avoit pas coulé. Pour séduire Harmace, on avoit promis de revêtir son fils de la dignité de César; on lui tint parole, mais presque aussitôt on arracha la vie au père, et la pourpre à l'enfant. Cet assassinat fut conseillé par Illus, qui avoit engagé Harmace à trahir Basilisque, et exécuté par un Barbare qu'Harmace avoit comblé de biens. La révolution fut une complication de crimes dégoutans. Rien n'égale la dégradation et la bassesse des Romains à cette époque.

Basilisque, pendant son très-court règne, avoit fait brûler vif un chambellan du palais, sans doute pour quelque conspiration. Les parens du condamné eurent l'infamie de demander à l'Empereur que, pour éterniser la mémoire du crime et du châtiment, on dressât une colonne qui ne pourroit jamais être abattue : la colonne fut élevée.

ZÉNON.

478. Les troubles de l'Orient avoient donné à Odoacre le temps d'affermir sa nouvelle puissance. Ce conquérant, qui estimoit le pouvoir plus que les titres, se conduisit avec l'adresse d'un politique consommé. Il fit servir Augustule d'instrument à sa propre disgrâce. Ce jeune prince fut induit à écrire au sénat en faveur de celui qui l'avoit détrôné; démarche équivalente à une résignation; et le sénat, par l'instigation d'Odoacre, mandoit à Zénon « que l'Italie » n'avoit pas besoin d'un Empire particulier, » que Zénon suffisoit seul à l'universalité de » l'Empire, que le sénat avoit eu recours à la » prudence et à la valeur d'Odoacre, pour dé- » fendre l'Occident, qu'il prioit l'Empereur de » lui accorder la dignité de patrice et le gouver- » nement de l'Italie. » Les députés remirent à Zénon les ornemens impériaux. Dans le même temps, arrivèrent des envoyés de Népos, qui venoient solliciter Zénon de l'aider à rentrer dans ses Etats; il possédoit encore une ombre d'autorité dans la Dalmatie. Ces envoyés représentèrent que la cause de Népos étoit celle de tous les souverains. Zénon penchoit de son côté. Il répondit en conséquence aux ambassadeurs d'Odoacre, que, si la dignité de patrice le flat-

toit, il devoit la demander à Népos ; qu'il pouvoit la mériter en replaçant son maitre sur le trône ; mais par une inconséquence née sans doute de la crainte que lui inspiroit le conquérant de l'Italie, il lui donna, dans la lettre qu'il lui écrivit, le titre de patrice, dont il annonçoit le refus à ses députés. Il fit à ceux de Népos des promesses qu'il n'exécuta pas. Ce dernier fut assassiné deux ans après dans la Dalmatie, dont Odoacre s'empara, après avoir défait et tué un prétendant qui avoit essayé d'y succéder à Népos.

Zénon, reconnu de tout l'Empire, n'avoit plus à redouter qu'un roi des Ostrogoths, qui avoit pris parti pour Basilisque. Cette nation étoit sous la puissance de deux princes belliqueux, l'un appelé Théodoric le Louche, et l'autre Théodoric l'Amale (nom de sa noble race). Le premier s'étoit fait, depuis cinq ans, accorder de force par Léon un canton de la Thrace, un tribut de 2000 livres d'or, la charge de général de la cavalerie et de l'infanterie de l'Empire, et le titre de roi des Goths. L'autre, surnommé le Grand, avoit depuis trois ans succédé à son père, roi des Ostrogoths dans la Pannonie, sous lequel il avoit déjà signalé sa brillante valeur. Théodoric le Louche n'étoit pas d'humeur à poser les armes sans avoir fait acheter son repos. Il ravagea la Thrace, et battit un

général de l'Empereur, qui alors imagina de lui opposer Théodoric l'Amale. Ce jeune prince élevé dès son enfance à Constantinople, où il fut envoyé en otage, avoit reçu de Zénon la charge de général des troupes du palais, le titre de patrice et même celui de son fils d'armes. Cette sorte d'adoption, usitée chez les Gothis et les Germains, est peut-être la source de notre ancienne chevalerie. Le père envoyoit à son fils adoptif un cheval et une armure complète. Ils contractoient l'obligation de se secourir mutuellement à la guerre. Quoique Théodoric l'Amale eût été jusqu'alors fidèle à Zénon, celui-ci n'osoit pas espérer qu'il seroit toujours constant, et ne craignoit guère moins son allié que son ennemi. Il conçut le projet de les détruire l'un par l'autre, et pour l'exécuter, pressa Théodoric l'Amale de se joindre à lui contre Théodoric le Louche. L'Amale assembla ses troupes. On lui avoit promis qu'il trouveroit un grand nombre de soldats à l'entrée du mont Hœmus et près d'Andrinople. Il n'y en trouva pas un seul. Les deux Théodoric se rencontrèrent au mont Rhodope, où il y eut des escarmouches continuelles et meurtrières. Le Louche, placé sur le sommet, voltigeoit autour du camp de l'Amale, l'appeloit « un traître, un » enfant imbécile, qui ne voyoit pas que l'Em» pereur vouloit les perdre tous deux. Il devoit » se joindre à vous, ajoutoit-il. Où est son ar-

» mée ? » Ces reproches firent une vive impression sur les soldats d'Amale. Ils courent à sa tente, et s'écrient que c'est une folie de s'armer contre ses parens pour des alliés perfides. Le lendemain, le Louche profitant de cette émotion, monte sur une éminence près du camp ennemi, et de là s'adressant à l'Amale : « Vois, » dit-il, en quel état sont réduits les soldats qui » te restent. Chacun avoit deux ou trois che- » vaux. Ils se traînent à pied maintenant au » travers des précipices. Soldats, vous êtes cepen- » dant des hommes libres, et tous d'une race aussi » noble que la sienne. Vous viviez dans l'opu- » lence avant cette guerre désastreuse, vous » périssez de misère. » Tout le camp se soulève, et demande la paix avec des compatriotes. L'Amale fait solliciter une conférence, et bientôt les deux princes sont d'accord. Ils envoient des députés à Constantinople faire des demandes qui sont rejetées. Aussitôt ils s'avancent jusqu'à la Propontide. Zénon publie qu'il va se mettre à la tête de ses troupes. Les Romains consternés reprennent courage, et remportent quelque avantage sur les Ostrogoths. Le prince se replonge dans son inertie ordinaire, et ses soldats indignés alloient peut-être l'arracher du trône, lorsqu'il les congédia sous prétexte que la paix étoit faite. Il s'étoit effectivement arrangé avec le

Louche, auquel il donna la charge que possédoit l'Amale, sans parler des autres conditions avantageuses qu'on fut forcé de lui accorder.

L'Amale continua la guerre, et alla ravager les plaines voisines du mont Rhodope, la plus fertile partie de la Thrace. Le Louche, au lieu de courir au secours de ses nouveaux alliés, rioit de leurs désastres. « Il falloit, disoit-il, laisser » faire l'ami, le fils de l'Empereur. Tout ce qui » l'affligeoit, c'étoit de voir périr tant de pau- » vres laboureurs, tandis que Zénon dormoit
479. » paisiblement. » Cette indolence qu'il lui reprochoit, fut vivement troublée par Marcien, petit-fils (par sa mère) de l'Empereur d'Orient de ce nom, et fils d'Anthémius qui avoit régné en Occident. Ce prince prétendit que la couronne lui appartenoit, parce qu'il avoit épousé la seconde fille de Léon, née lorsque cet Empereur occupoit le trône, tandis que sa première fille, femme de Zénon, avoit reçu le jour avant qu'il y fût monté, prétention aussi frivole qu'ancienne, qui avoit plusieurs fois servi de prétexte à l'ambition. On se battit dans une place de Constantinople. Illus, général de Zénon, fut repoussé avec un grand carnage, et contraint de se renfermer dans le palais. Marcien eut la maladresse de laisser échapper l'occasion, fut vaincu le lendemain, et fait prêtre. Théodoric le Lou-

che crut le moment de cette révolte favorable pour s'emparer de la ville : il accouroit comme pour secourir l'Empereur, qui lui fit savoir que tout étoit terminé. Le Louche n'en avança pas moins jusqu'à quelques milles de la ville, et ne put être renvoyé qu'à force d'argent. Théodoric l'Amale dévastoit alors la Macédoine, et prenoit par surprise Dyrrachium, capitale de la nouvelle Epire. Sabinien, excellent général romain, défit son arrière-garde, et l'empêcha, pendant deux campagnes, d'étendre ses conquêtes, sans pouvoir lui arracher Dyrrachium. Mais ce fut pour Sabinien une grande gloire d'avoir pu résister, jusqu'à la fin de sa vie, au brave et habile Théodoric.

La mort de Genséric (en 477), avoit ôté à Zénon un grand sujet d'inquiétude. Ce roi des Vandales, qui régna 50 années, fut le plus grand prince de son temps. Il ordonna que la couronne passeroit à celui de ses descendans mâles qui se trouveroit le plus âgé. Son objet étoit de prévenir les désordres, ou la foiblesse des minorités ; mais il devoit prévoir qu'en évitant cet inconvénient, il tomboit dans un autre. Sa famille en fut la première victime. Le monarque régnant, qui désiroit laisser la couronne à un de ses fils, exterminoit les autres princes de la maison royale plus avancés en âge. Hunéric, fils et successeur

de Genséric, en donna le premier exemple. Il fit, sous de faux prétextes, mourir son frère, la femme, les enfans de son frère, et tous ceux qui leur étoient attachés. Ce Barbare n'eut aucune des grandes qualités de son père. Il alluma une persécution furieuse contre les catholiques. Zénon lui ayant envoyé (en 484) une députation pour tâcher de l'adoucir, le Vandale, loin de rien accorder à ses sollicitations, fit passer son ambassadeur à travers une haie d'échafauds, pour le rendre témoin des supplices de ceux dont il venoit demander la grâce. Ce prince aussi lâche, aussi avide, aussi voluptueux qu'inhumain, ne prit aucun soin d'entretenir l'ardeur guerrière de ses sujets. Il mourut après un règne de huit ans, laissant son royaume tellement affoibli, qu'il ne continua de se soutenir que par la nullité de Zénon et de son successeur. La fortune débar-
481. rassa encore l'Empereur d'un ennemi dangereux. Théodoric le Louche périt par un accident, au moment où il alloit l'attaquer de nouveau, et Zénon appaisa l'autre prince du même nom, que nous appellerons désormais tout simplement Théodoric, en lui prodiguant des caresses, des dignités et des possessions. Il lui fit dresser une statue équestre, le nomma général des milices de la cour, préfet de Thrace, consul, et en échange de Dyrrachium qui fut restitué à l'Em-

pire, lui céda une partie de la Dacie inférieure et de la Basse-Mésie, où le roi des Ostrogoths établit sa résidence.

Zénon ayant pacifié l'Etat aux dépens de son honneur, voulut aussi pacifier l'Eglise. Le concile de Chalcédoine et le conciliabule d'Ephèse étoient l'occasion des plus violentes querelles, sur tout dans Antioche et Alexandrie. L'Empereur imaginant que son autorité suffiroit pour terminer la dispute des théologiens, publia un édit d'union appelé l'Hénotique, par lequel il prétendoit ramener l'Orient à la même croyance. On s'écria généralement contre le formulaire de foi, que renfermoit cet édit, quoiqu'il fût orthodoxe, parce qu'on étoit révolté de voir l'autorité temporelle prononcer sur la croyance religieuse. L'édit d'union devint une semence de discordes. Il encouragea les partisans d'Eutychès, quoique cet hérésiarque y fût anathématisé. On compta jusqu'à dix sectes différentes d'Eutychiens. Les troubles qui en résultèrent, ne finirent qu'après un demi-siècle. 482. 483.

Zénon ne fut pas plus heureux dans son domestique. Les intrigues du palais compromirent encore une fois sa tranquillité. Sa belle-mère voulut faire chasser Illus, maître des offices, qu'il avoit rétabli sur le trône. Elle tâcha de persuader à l'Empereur qu'il aspiroit à prendre sa 484.

place; mais trouvant dans le prince, ou trop peu de confiance dans ses accusations, ou trop de timidité pour attaquer un sujet si puissant, elle chercha un assassin. Le crime ne put s'exécuter, et il fut prouvé que Vérine l'avoit commandé. Zénon abandonna sa mère au ressentiment d'Illus, qui la fit enfermer dans un château. Ariadne, épouse de l'Empereur, obtint de lui la liberté de la captive, à condition qu'Illus y voudroit consentir. Mais celui-ci demeura inexorable aux prières et aux larmes de l'Impératrice. Il alla même jusqu'à l'outrager. La princesse outrée demande vengeance à son mari qui lui permet de la prendre, pourvu qu'il ne paroisse pas y avoir part. Illus échappa encore à ce danger. Un soldat de la garde lui donna, comme il montoit l'escalier du Cirque, un coup de cimeterre qui devoit lui fendre la tête, et qui ne lui coupa qu'une oreille. L'Empereur fit mourir l'assassin, et jura au maître des offices qu'il n'avoit aucune connoissance du dessein formé contre lui. Illus feignit de le croire, et demanda la permission de passer en Orient. L'Empereur non-seulement la lui accorda, mais pour lui témoigner plus de confiance, le nomma général des troupes de cette contrée. Illus y rassemble une puissante armée, et se dispose à revêtir de la pourpre le Syrien Léonce, qui avoit été général des trou-

pes de Thrace. Pour colorer cette usurpation de quelque espèce de prétexte, ils vont tirer Vérine de sa prison, et l'ayant gagnée par de séduisantes promesses, l'amènent à Tarse, où cette princesse, en présence de l'armée, pose la couronne impériale sur la tête de Léonce. Elle adressa ensuite une circulaire à tout l'Orient, à l'Egypte et à la Lybie, où elle dit qu'on savoit que l'Empire lui appartenoit; qu'après la mort de son époux elle l'avoit donné à Zénon; mais voyant qu'il accabloit les peuples, elle jugeoit, disoit-elle, convenable de lui substituer Léonce, qui les régiroit avec équité, et enjoignoit de le reconnoître sous peine de rébellion. La plupart des villes de Syrie se soumirent à l'usurpateur. Illus fit rentrer Vérine dans sa prison, dès qu'il n'eut plus besoin de son nom, et se mit avec son protégé en campagne, à la tête de 70 mille hommes. Ils débutèrent par une grande victoire, remportée près d'Antioche sur Longin, frère de l'Empereur. Mais l'année suivante, Théodoric, à la tête des Romains et des Ostrogoths, 485. anéantit leur puissance éphémère. Il tailla leur armée en pièces dans l'Isaurie. Illus et Léonce s'allèrent enfermer dans un château dont la trahison ouvrit, après quelques mois, les portes à l'ennemi. Ils furent décapités, et on coupa les mains à leurs soldats. Cette cruauté ne peut être

imputée à Théodoric qui, après sa victoire, étoit revenu avec ses Goths à Constantinople.

BULGARES. Ce prince délivra encore les Romains de la terreur que leur inspirèrent les Bulgares. C'est la première fois que ces peuples sont nommés dans l'histoire. On croit qu'ils étoient une peuplade de Huns. Leur nom venoit du Volga, dont ils avoient long-temps habité les bords (1). Ils s'établirent ensuite vers les Palus Méotides. L'égalité régnoit parmi eux. Pour s'élever au-dessus du niveau, et obtenir un titre, il falloit avoir tué un ennemi. Le lait de leurs cavales leur servoit de nourriture, et leurs chevaux étoient accoutumés à demeurer long-temps sans manger. Nuls Barbares n'étoient plus féroces. Leur nom seul fit trembler l'Empereur dans son palais. Ils avoient passé le Tanaïs; la qualité de général de la Thrace obligea Théodoric de prendre les armes, pour éloigner de cette province l'orage qui la menaçoit. Il alla chercher les Bulgares sur les rives du Borysthène, et les dispersa.

(1) Le pays qu'ils occupèrent est une province russe qui porte encore le nom de Grande-Bulgarie. On ne sait si c'est par vengeance ou conformément à la vérité, que les auteurs grecs leur imputent ce vice infâme, dont la grossière dénomination porte encore les traces du nom de la Bulgarie.

L'année suivante vit périr le dernier reste de 486.
la domination romaine sur la Gaule. Syagrius, fils d'Egidius, se maintenoit, depuis vingt ans, dans un petit état dont Soissons étoit la capitale, d'abord sous le titre de général des Romains, et sous celui de roi après la chute de l'Empire d'Occident. Clovis qui régnoit depuis cinq ans sur la France, attaqua Syagrius, et le mit en fuite. Le vaincu se réfugia chez Alaric II, roi des Visigoths, fils et successeur d'Euric. Clovis l'arracha de cet asyle, en menaçant Alaric de la guerre, lui trancha la tête, et réunit l'état de Soissons à la monarchie françoise.

La frivolité de Zénon, qui dans les jeux du Cirque s'étoit passionné pour la couleur verte, inspira de l'insolence à cette faction. Comptant sur la protection du souverain et sur l'impunité, les cochers de cette livrée à Antioche et leurs partisans, mus par un fanatisme insensé, massacrèrent tous les Juifs qui s'y trouvoient, et brûlèrent leurs cadavres. Comme on racontoit cette circonstance à Zénon, « et pourquoi, dit-il, » ne les avoir pas brûlés vifs, comme ils l'eussent » mérité ? » Un mot aussi atroce indigna la nation juive. Les Samaritains s'étant soulevés, usèrent de représailles envers les Chrétiens dans la Palestine, et se donnèrent un roi, qui, trop foible pour résister à la puissance romaine, fut

défait, pris et tué. La nation entière des Samaritains fut déclarée incapable de porter les armes. Que de sang épargné, si l'Empereur n'avoit été d'aucune faction !

487. Cette guerre lointaine lui avoit causé peu d'inquiétude ; les Ostrogoths lui en donnèrent de plus sérieuses. Accoutumés à vivre de pillage, et ne pouvant plus en exercer sur la Thrace, dont leur roi étoit préfet, ils s'ennuyoient de leur inaction et de leur indigence, et murmuroient de voir Théodoric au service de l'Empire. Ce prince alarmé de leurs dispositions, rompit sur-le-champ avec l'Empereur, dont la mauvaise foi lui fournissoit incessamment des raisons plausibles de rupture, et vint camper à quatre lieues de Constantinople. Zénon, plus enclin à traiter qu'à combattre, demande une entrevue ; Théodoric, sans autre garantie que la terreur qu'inspiroit son armée aux portes de la ville, et la timidité de l'Empereur, entre dans Constantinople, et se rend au Palais. Il demande qu'on l'autorise à conquérir l'Italie. « Si je réussis, » dit-il, je tiendrai de vous mon nouveau do» maine ; si je péris, vous y gagnerez la pension » que vous nous payez. » Cette proposition plut à l'Empereur. Elle faisoit cesser l'appréhension des Goths, sans qu'il lui en coûtât rien, ou presque rien. Il donna en conséquence à Théodoric,

doric l'investiture de l'Italie, en le couvrant d'un voile qu'on appeloit sacré. On ne s'accorde pas sur la nature de cette concession. Les Goths prétendirent qu'elle étoit absolue et perpétuelle, tandis que les Romains ont soutenu qu'elle n'étoit que pour la vie de Théodoric et non pour sa postérité, ou même qu'il n'avoit été envoyé à cette conquête, que comme lieutenant de l'Empereur, et à condition de la lui remettre. Il est possible que Zénon peu prévoyant, peu habile, et doutant fort du succès de l'entreprise, n'ait rien stipulé sur les suites de cette concession. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Empereurs conservèrent sur l'Italie une apparence de souveraineté, sans pouvoir effectif. On a encore de la monnoie des Goths, qui porte leur nom au revers de la tête d'un Empereur romain.

Après une année entière employée aux préparatifs de son entreprise, Théodoric partit pendant l'hiver, avec presque toute sa nation, non pour une conquête ordinaire, mais pour tâcher de fonder un établissement. Il prit la route de la Pannonie. Une si grande multitude ayant bientôt consommé les vivres qu'elle emmenoit, fut réduite à subsister de chasse et de pillage. La famine se fit sentir et causa la peste. Cependant les Goths avoient une rivière fangeuse à traverser en présence des Gépides qui leur disputoient le 488.

passage. La faim et le désespoir leur firent affronter le danger ; mais la difficulté d'avancer dans cette vase, exposés à une grêle de traits, les rebuta bientôt, et ils commençoient à reculer, lorsque Théodoric s'élance dans l'eau ; la vigueur de son cheval le porte à l'autre rive ; on le suit ; il renverse les Gépides, dont les magasins suffirent à l'entretien des Goths pour le reste du voyage. Les Bulgares qui voulurent aussi les arrêter, furent également défaits. Théodoric arriva dans la Vénétie, au mois de mars 489. L'Italie tranquille sous Odoacre, réunit toutes ses forces ; plusieurs rois barbares viennent se joindre à lui, et il se retranche fortement derrière le Lisonzo (rivière entre Aquilée et les Alpes Juliennes), ce qui ne l'empêche pas d'être battu. Il va s'enfermer à Véronne, où Théodoric marche sur-le-champ. Odoacre, ayant reçu des renforts, accourt au-devant de lui dans l'espérance de le surprendre. A son approche, les Goths, depuis long-temps exercés à toutes les évolutions militaires, se rangent en bataille sans en attendre l'ordre. Théodoric reposoit ; on l'éveille, il vole à la tête de son armée qu'il trouve rompue et près de fuir. Sa présence ranime les siens, et les soldats d'Odoacre sont enfoncés à leur tour, et se dispersent. Des bataillons sont précipités et engloutis dans l'Adige. Odoacre court à Rome

qui lui ferme ses portes, et regagne Ravenne, l'unique place où il pût résister. Son rival se présente devant Milan; Tufa qui y commandoit, se rend et offre ses services à Théodoric. Ce général gagne tellement la confiance du prince, qu'on le laisse à la tête de sa troupe, et qu'on lui ordonne d'en prendre une partie pour assiéger Faënza; plusieurs officiers Goths l'accompagnent. Odoacre, sur les avis secrets de Tufa, s'étoit renfermé dans cette place. Dès que celui-ci est au pied des remparts, il remet entre les mains du prince, et son détachement, et les officiers Goths qui étoient de l'expédition. Théodoric pour se venger, ou pour se garantir d'une nouvelle trahison, fait massacrer le reste des soldats de Tufa. Affoibli par plusieurs batailles, il se retira et se fortifia pendant l'hiver à Pavie.

Gondebaut, roi des Bourguignons, sous prétexte de secourir Odoacre, vint piller la Ligurie. Chargé de butin, et traînant après lui une multitude de prisonniers, il repassa les Alpes, ne laissant aux deux compétiteurs qui se disputoient cette contrée que des ruines et des déserts. Les évêques, pour mettre les peuples à l'abri de la violence, commencèrent en ce temps à construire des châteaux qui, dans la suite, devinrent souvent des places de défense contre l'autorité légitime. La retraite de Théodoric dans Pavie, ranima

les espérances d'Odoacre ; celui-ci vint l'y assiéger avec des forces supérieures. La division qui se mit dans son armée l'obligea de renoncer à cette entreprise. En ce moment arrive à Théodoric un secours envoyé par le roi des Visigoths. L'équilibre étant par-là rétabli entre les deux armées, Théodoric va chercher son rival qui, toujours également brave et malheureux, est vaincu pour la 3e. fois, au bord de l'Adda (490), et se réfugie encore à Ravenne. Théodoric l'y bloque aussi-tôt; et pendant qu'il l'y tient enfermé, subjugue les places des deux côtés du Pô, dans toute la longueur du fleuve. Après cette conquête qui lui coûte un an, il revient presser la reddition de Ravenne, et la resserre si bien par terre et par mer, que ses habitans affamés sont réduits à manger les cuirs de leurs souliers. Le siége duroit depuis deux ans et demi, lorsqu'enfin la nécessité contraignit Odoacre d'entrer en négociation. Il céda toute l'Italie à Théodoric, à condition de partager avec lui seulement les honneurs de la royauté ; mais le roi des Ostrogoths l'ayant peu après invité à un repas, l'assassina de sa propre main. Le fils, les parens, les principaux officiers de ce malheureux prince furent massacrés le même jour avec leurs enfans. Toute l'Italie et la Sicile reconnurent le vainqueur. Craignant les Hérules et les Turcilinges, soldats d'Odoacre,

il les éloigna de sa résidence fixée à Ravenne, et les envoya dans le pays qui depuis fut nommé le Piémont. Les Ostrogoths eurent le tiers des terres d'Italie. Ce fut alors que du mélange de la langue romaine et des différens idiomes germaniques, se forma la langue italienne, devenue dans la suite si polie et si agréable.

Quoique l'histoire de Théodoric n'appartienne pas proprement à celle du Bas-Empire, les grandes qualités de ce prince et la sagesse de son administration méritent d'arrêter nos regards. Terrible dans ses emportemens, il étoit doux et aimable dans la société ; il fut libéral et magnifique. On a dit, sur la foi d'un auteur anonyme, qu'il ne savoit ni lire, ni écrire. Procope ajoute qu'il ne vouloit pas que les enfans de sa nation allassent aux écoles, « parce qu'après avoir » tremblé, disoit-il, à la vue d'une férule, ils » ne pourroient voir, sans pâlir, la pointe d'une » épée. » Ces faits semblent douteux quand on songe qu'il avoit passé à Constantinople dix ans de sa première-jeunesse, qu'il remit en Italie les arts en vigueur, qu'il fonda des prix pour ceux qui s'y distinguoient, qu'il accorda les premières dignités et les places les plus éminentes à Boëce, Cassiodore, et à d'autres savans.

On peut dire que les Barbares, en s'emparant de l'Italie, en avoient été les libérateurs ; ils

mirent fin aux sanglantes révolutions dont elle étoit le théâtre perpétuel depuis plus de vingt ans. Elle avoit commencé de respirer sous Odoacre ; son repos s'affermit sous Théodoric. L'envahissement des terres fut une injustice sans doute ; mais les Italiens durent se féliciter de ce que les vainqueurs ne poussoient pas plus loin l'abus de la conquête. Dans la Gaule et l'Espagne, les Visigoths n'avoient laissé aux habitans que la troisième partie de leurs terres. Les Goths prétendirent l'exemption des taxes, dont ils vouloient faire porter aux Romains tout le fardeau. Théodoric rejeta cette prétention ; les tributs furent communs à tous, et très-modérés. Le sénat fut honoré, les charges conférées aux plus dignes. Les anciens services rendus par les nobles à l'Etat, furent récompensés dans la personne de leurs descendans. Le monarque déclara qu'il ne mettroit aucune différence entre ses anciens et ses nouveaux sujets : « Ce n'est pas la force, leur dit-il, qui doit régner, » c'est la justice. Si nous établissons des tribu- » naux, n'est-ce pas pour désarmer la violence ? » Vous vivez sous le même Empire, que vos » cœurs soient unis : que les Goths aiment les » Romains comme leurs voisins et leurs frères, » et que les Romains aiment les Goths comme » leurs défenseurs. » Le commerce fleurit ; une sage économie remplit le trésor. L'abondance

revint : 60 sacs de blé ne se vendoient communément qu'une pièce d'or. C'étoit également le prix de 30 amphores de vin, environ 4 de nos muids. Les chemins furent aussi sûrs la nuit que le jour. On étoit autant à l'abri dans les maisons de campagne que dans les forteresses ; et les portes des villes ne furent d'aucune utilité pendant ce règne.

La législation romaine n'éprouva aucun changement. « Notre triomphe, dit Théodoric, est » de faire régner sur les Romains leurs propres » lois, et non de les assujétir à nos usages et à » nos coutumes. Le défenseur de la liberté ne » se propose pas de faire des esclaves. Que les » autres conquérans pillent et dévastent ; pour » nous, nous traiterons les vaincus de manière » qu'ils regrettent de ne l'avoir pas été plutôt. » L'édit célèbre, qu'il publia en 154 articles, est presqu'en tout conforme au droit romain. Les Goths purent conserver leurs coutumes particulières ; mais, pour les objets importans tels que les successions, les contrats, les délits et les peines, ils furent soumis aux lois des Romains. Les différens de chaque peuple étoient vidés par des juges de leur nation. Dans les contestations entre un Goth et un Romain, le comte goth prenoit un assesseur romain. Théodoric ne pardonnoit pas les lenteurs dans l'administration de

la justice, et poussa même à cet égard la sévérité trop loin, ayant fait couper la tête à des juges qui avoient différé trois ans le jugement d'un procès. La fureur des duels régnoit en Pannonie. Les Huns, les Suèves, les Gépides, répandus dans cette contrée, y avoient introduit cette coutume barbare, et les procès civils se décidoient souvent par l'épée; Théodoric proscrivit cet usage qu'il traita d'abominable, voulant, disoit-il, qu'on reconnût dans les Goths l'humanité romaine jointe à la valeur nationale. Si l'indigence porte quelque malheureux à un tel excès de rage qu'il veuille risquer sa vie pour un intérêt pécuniaire, il conseille à ses sujets de venir à son secours. « Perdez vous-même, dit-il, pour » le conserver; quoiqu'il vous en coûte, ce ne » sera pas perdre que de gagner la vie d'un » homme. »

Après bien des délais et plusieurs années de sollicitations, Théodoric obtint enfin de la cour de Constantinople la confirmation du titre de roi d'Italie, qu'il avoit pris sans attendre son consentement. Il se rendit à Rome en 500, y donna au peuple et aux pauvres des marques de sa munificence, et fonda pour ces derniers une distribution annuelle de 120 mille mesures de blé. Les grands monumens de Rome furent réparés ou rétablis, entr'autres ces vastes égoûts

qui aboutissent au Tibre, et qui, depuis Tarquin le superbe, font encore l'admiration de l'univers. Il donna les mêmes soins à la restauration des autres villes de l'Italie. Cette contrée, après un siècle de dévastations, sortit de ses ruines; et ce qu'il y eut de plus admirable, tant d'importans ouvrages ne coûtèrent au peuple ni larmes, ni sueurs; le bon ordre des finances permit de les achever sans lui être à charge.

Théodoric avoit besoin de la paix pour affermir ses conquêtes, et réparer les forces épuisées de l'Italie. Environné de nations belliqueuses, il s'unit à elles par des alliances. Il épousa une fille de Clovis; donna l'une des siennes au roi des Visigoths, une autre au fils de celui des Bourguignons, et sa sœur au monarque des Vandales. Loin de fomenter entre les puissances voisines des divisions pour en faire son profit, il s'appliquoit à maintenir la paix entr'elles, ou à la rétablir. N'ayant pu réussir auprès de l'ambitieux Clovis, qui, par la défaite et la mort d'Alaric, roi des Visigoths, se trouva maître d'une grande partie de ses Etats, Théodoric empêcha qu'il ne se saisit du reste. Il envoya contre Thierri, fils du roi de France, une armée qui le força de lever le siége d'Arles, et le battit. Depuis la conquête d'Italie, il ne marcha plus à la tête de ses troupes. Il en confioit le

commandement à d'excellens généraux qu'il avoit formés, et de sa retraite de Ravenne, dirigeoit tous leurs mouvemens et veilloit sur ceux de ses voisins. Il y entretenoit, dans le sein même de la paix, les habitudes guerrières de ses troupes. Là, tous les spectacles étoient militaires. Il en avoit banni la cruauté; on n'y voyoit point de gladiateurs.

Tolérant par principe, il disoit : « Nous n'avons aucun empire sur la religion, parce qu'on » ne peut forcer la croyance. » Elevé dans l'Arianisme, il y persista. On raconte qu'un diacre catholique embrassa cette secte pour lui faire sa cour, et qu'il le fit décapiter, alléguant « qu'un » homme traitre à son Dieu ne pouvoit être » fidèle à son prince. » Gibbon rejette avec raison, ce me semble, cette invraisemblable anecdote. Malgré son hétérodoxie, le roi des Ostrogoths avoit un grand respect pour les prélats catholiques qui se distinguoient par leurs vertus. Ses libéralités allèrent chercher en Sardaigne tous ceux d'Afrique exilés par le roi des Vandales et réduits à la misère. Césaire, évêque d'Arles, injustement persécuté par ses ennemis, fut amené devant lui pour répondre à ses accusateurs. Le prince, à la première vue, saisi de vénération pour ce respectable prélat, se lève, le salue, l'entretient de toute autre chose

que de ses prétendus crimes, et s'écrie lorsqu'il est sorti : « C'est un ange plutôt qu'un homme. » Où sont ses accusateurs, que je les punisse ? » Aucun d'eux n'osa se montrer. La conduite qu'il tint dans le schisme qui divisa l'Eglise romaine, est un modèle de patience et d'équité. Symmaque fut canoniquement élevé sur le saint Siége. Une partie du peuple et du clergé fit tomber son choix sur Laurent. Les deux partis soutinrent leur élection par les armes. Le sang coula. On convint enfin de s'en rapporter à Théodoric, qui répondit qu'on devoit tenir pour légitime évêque celui qui avoit été élu le premier, et qui comptoit le plus de suffrages. Ce jugement sembloit terminer la querelle. Deux ans après, elle se réveille. Deux conciles prononcent en faveur de Symmaque ; un troisième casse une ordonnance d'Odoacre, qui exigeoit que l'élection des papes fût confirmée par le prince. Théodoric ne parut pas s'en offenser. La loi d'Odoacre, malgré ce canon, s'exécuta encore pendant près de deux siècles. Le schisme dura huit ans, pendant lesquels Rome fut, à diverses reprises, le théâtre de la guerre civile. Le pape manqua d'être assassiné en se rendant à un 4e. concile qui ne put être achevé. Un cinquième ayant encore décidé la question en faveur de Symmaque, Théodoric prêta son autorité pour faire

exécuter ses décrets. Dans un de ces conciles, Symmaque fit décider « que le Saint-Siége rend » impeccables ceux qui l'occupent, ou plutôt » que Dieu n'y laisse monter que ceux qu'il pré- » destine à être saints. »

Un des plus grands talens de Théodoric fut de bien connoître les hommes, et une de ses plus estimables qualités, de les employer convenablement. Il eut un favori, mais d'une espèce bien rare. C'étoit Artémidore, grec illustre, qui s'étoit attaché à lui pendant qu'il étoit en otage à Constantinople, courtisan zélé pour sa gloire, qui n'usa de son crédit qu'en faveur du mérite ou de l'infortune. Libérius avoit été fidèle à Odoacre, même après que ce prince se fût livré à son rival. Enfermé dans Césène, il défendit cette ville contre Théodoric, lorsque toute l'Italie lui étoit déjà soumise, et ne reconnut ce nouveau maître qu'après la mort du premier. Le roi des Goths, fait pour sentir le prix d'une si noble fidélité, lui conféra la préfecture du Prétoire. Il servit Théodoric, comme il avoit servi Odoacre, plia les Barbares à la discipline, présida au partage des terres entre les vainqueurs et les vaincus, et mit, dans cette opération délicate, tant d'équité, que ce qui sembloit devoir être une source de haine entre les deux peuples, devint un lien de concorde. Théodoric ne nomma guère

de magistrats qui n'aient justifié son choix, et ne mit à la tête de ses expéditions aucun général qui n'en soit revenu victorieux. Son secrétaire Cassiodore, né dans le Brutium en Italie, d'une famille puissante, eut toute l'autorité d'un premier ministre. Le prince l'orna de tous les titres et de toutes les dignités; Cassiodore s'en montra digne, et la postérité lui a donné, comme à son maître, le surnom de Grand. Les lettres qu'il écrivit au nom de Théodoric, renferment les leçons et les maximes de la plus saine politique, quoiqu'elles soient déparées par un ton de déclamateur qui ne sied à personne, encore moins à un prince. Cassiodore rendit les mêmes services aux successeurs de Théodoric, et ne se retira que lorsqu'après cinquante ans de travaux, il vit que le désordre des affaires et de la cour ne lui permettoit plus d'être utile. Outre les ouvrages qui nous restent de lui, il avoit écrit une histoire des Goths, dont la perte n'est point réparée par l'abrégé qu'en a laissé Jornandès.

Nous avons achevé de suite ce qui concerne Théodoric, pour ne nous occuper désormais, sans autre digression, que de l'Orient, et nous ne parlerons plus de ce prince que lorsqu'il aura des relations avec l'Empire. Zénon termina son règne par des injustices et des cruautés.

ANASTASE.

491. Longin, frère de l'Empereur, et aussi méprisable que lui, se flatta vainement de lui succéder. L'Impératrice Ariadne aimoit depuis long-temps Anastase, né à Dyrrachium dans l'obscurité (1), qui n'étoit parvenu qu'au grade de silentiaire, office médiocre du Palais. Il étoit alors âgé de soixante ans. On prétend que Zénon, averti de l'infidélité de sa femme, avoit donné ordre de la tuer; qu'Ariadne l'ayant appris dans la nuit même où elle devoit périr, s'étoit réfugiée secrètement dans la maison de l'archevêque; que Zénon qui croyoit le meurtre exécuté, se tenant le lendemain renfermé, comme s'il eût été plongé dans une profonde tristesse, fut surpris de voir le prélat qui lui garantit l'innocence de l'Impératrice, et que ce prince, le croyant ou feignant de le croire, permit qu'elle revînt au Palais. Cette aventure pourroit bien n'être qu'une fable romanesque, ainsi que ce qui a été raconté par quelques-uns des circonstances de la mort de Zénon, qui fut, dit-on, enterré dans un accès d'apoplexie, et laissé par ordre de sa femme dans le tombeau, malgré ses cris lamentables, très-distinctement

(1) Ce qui n'empêcha pas un poète contemporain de le faire descendre de Pompée.

entendus. Quoi qu'il en soit, Ariadne pratiqua si bien le peuple et le sénat, qu'Anastase fut proclamé Auguste. Un obstacle cependant traversa son élection. Euphémius, patriarche de Constantinople, qui connoissoit son attachement aux opinions d'Eutychès, lui étoit opposé. Il l'avoit même chassé de l'Eglise, pour l'empêcher d'y débiter la doctrine eutychienne. Zénon qui n'aimoit pas le silentiaire, l'avoit abandonné à la sévérité du patriarche, lequel alla jusqu'à le menacer de lui couper les cheveux, punition ecclésiastique (usitée sans doute en ce temps) qui l'eût livré à la risée du peuple. Euphémius le jugeant indigne de régner sur des catholiques, refusoit de le couronner. Sa résistance ne put être vaincue qu'après qu'Anastase eut déclaré par écrit se soumettre aux décrets du concile de Chalcédoine. On a dit de ce prince beaucoup de mal et beaucoup de bien. On a prétendu qu'il fut hypocrite, avare, persécuteur, injuste, ingrat; qu'il abolit publiquement la vénalité des charges, et les vendit en secret; qu'il dégarnit les provinces de troupes, pour s'épargner les frais de leur entretien, et n'écarta les Barbares que par son argent; qu'il partageoit avec les héritiers les riches successions; qu'il tenoit pour maxime que les raisons d'Etat autorisoient le prince au mensonge et même au parjure. On attribue à

son principal ministre, Marin, (qu'un historien met au nombre de ses vices) la plupart de ses mauvaises qualités. Peut-être les a-t-on exagérées; car il en montra d'incompatibles avec celles qu'on vient de détailler. Il avoit tout l'extérieur de la piété, et il est peut-être téméraire de taxer ces apparences, d'hypocrisie. Il respecta les prêtres catholiques, quoiqu'il différât de leur doctrine; et dans les poursuites qu'il fit contre les orthodoxes, ne versa jamais leur sang; il bannit les délateurs de Constantinople. Appliqué, ne donnant rien à ses plaisirs, économe, bienfaisant, il montra en outre dans la conduite des affaires, de la prudence et de l'habileté. Nous verrons dans sa vie plusieurs traits louables. Le peuple avoit de ce prince une idée avantageuse; lorsqu'après son élection il parut au cirque, on s'écria de toute part: « Régnez, prince, » comme vous avez vécu. »

On doit le blâmer de n'avoir pas eu le courage d'étouffer les factions du cirque. Zénon avoit protégé la verte. Anastase se déclara pour la rouge. Une sédition qui s'éleva la première année de son règne dans la capitale, fut peut-être l'effet de cette imprudente protection donnée à l'un des partis, tandis qu'il auroit dû les comprimer tous. Quelques années après, il y eut une seconde émeute dans laquelle l'Empereur fut insulté et obligé

obligé de fuir; il ne put l'appaiser que par une condescendance pour la faction verte, en conférant la charge de préfet de la ville à un de ses partisans. Enfin, plus de trois mille hommes périrent en un seul jour dans une troisième querelle; un fils naturel d'Anastase perdit la vie dans une autre émeute; et l'on ne voit pas que l'Empereur ait pris aucune mesure pour arrêter ces désordres, auxquels les souverains de l'Orient ne croyoient pas qu'il fût en leur puissance de remédier. Anastase trop foible ou trop timide sur ce point, tourna vers d'autres objets ses soins législatifs. Il défendit, à l'exemple de quelques autres Empereurs, d'avoir aucun égard aux rescrits des princes, qui seroient contraires au bien public, ou au droit reçu. Il établit la prescription quadragénaire en faveur de ceux qui avoient joui de l'exemption de la taille, ou possédé des fonds de terre pendant quarante ans; et sa loi embrassoit tous les objets exceptés par Théodose de la prescription de trente ans.

Cependant Longin qui croyoit avoir plus de droits à la couronne qu'Anastase, intriguoit secrètement avec les Isaures, dont plusieurs occupoient les premières places de l'Empire. Ces Barbares rendus puissans par la faveur que leur avoit accordée Zénon, étoient en grand nombre dans la ville. Ils méprisoient le nouvel Empereur, et 492.

traitoient le peuple avec insolence. Anastase exila Longin, en fit un prêtre, chassa les Isaures, et diminua le tribut qu'on payoit à leur nation. Les Barbares prennent aussitôt les armes. Parmi leurs généraux, on distinguoit Conon, évêque d'Apamée en Syrie, le premier ecclésiastique qui ait endossé la cuirasse en Orient. Les hostilités durèrent six ans, et furent fatales aux Isaures. On les battit plusieurs fois: leurs places fortes furent rasées. On transplanta dans la Thrace une partie de la nation, et le tribut qu'elle recevoit fut supprimé pour toujours. Cette guerre fut l'occasion de la disgrâce du patriarche de Constantinople, que l'Empereur regardoit toujours comme son ennemi. Une indiscrétion d'Euphémius l'avoit fait injustement, dit-on, soupçonner de favoriser les Isaures. Anastase ayant reçu la nouvelle d'un avantage remporté sur eux, envoya dire au prélat : « Vos prières en faveur » de vos amis n'ont pas été exaucées. » Puis il assembla les évêques, et l'accusa sans pouvoir le convaincre; ce qui n'empêcha point que le patriarche ne fût déposé par les prélats complaisans, et banni par l'Empereur.

496.

Constantinople regretta son évêque, dont l'exil dut faire perdre au prince la faveur populaire. Mais quelques années après, l'abolition du chrysargire la lui rendit entièrement. Nous avons fait ailleurs connoître cet impôt, un des plus odieux

501.

qui aient jamais existé. L'Empereur ne fut pas retenu par la considération de son produit qui étoit fort important. Les sollicitations des moines de la Palestine contribuèrent à le déterminer, ainsi que le courage d'un poète, Timothée de Gaza, qui exposa sur la scène la tyrannie des percepteurs, et l'infortune du peuple. Anastase voulant, autant qu'il étoit en lui, empêcher qu'on ne reproduisit cette taxe cruelle, fit brûler tous les renseignemens qui en pouvoient conserver la trace et le souvenir. Sa suppression fit pousser des cris de joie, et ce seul trait d'humanité a balancé, dans l'opinion de plusieurs écrivains, tous les reproches qu'on a faits à la mémoire d'Anastase. Ce prince proscrivit en même temps la vénalité des charges qui s'étoit introduite, non par aucune disposition légale, mais par la cupidité des Empereurs et des préfets du prétoire, qui en faisoient un trafic scandaleux. Il abolit aussi les combats inhumains des hommes contre les bêtes.

Le bonheur que sembloient promettre à l'Empire d'Orient la sagesse et l'humanité d'une telle administration, fut troublé par la guerre sanglante que lui firent les Perses. Depuis la téméraire entreprise de Crassus, il régnoit entre les deux nations une haine inextinguible, mais dont les effets cependant avoient été suspendus par une trève de plus de quatre-vingts ans. Comme depuis

long-temps nous avons perdu de vue la Perse, il faut voir en quel état elle étoit alors, et à cet effet remonter à l'époque du règne de Pérose, monarque persan, contemporain de Léon. Ce roi vaincu et fait prisonnier par les Huns Nephtalites avoit à la sollicitation de l'Empereur recouvré la liberté. Il ne tarda pas à enfreindre les conditions qui la lui avoient fait obtenir, reprit les armes, fut plus heureux, et fit à son tour la loi. Les Huns observoient fidèlement celle qu'il leur avoit imposée, quoiqu'elle fût très-dure, quand ce prince turbulent recommença encore la guerre. Il se laissa prendre dans un piége et enfermer dans un vallon. Le roi des Huns consentit à lui permettre d'en sortir, moyennant une rançon de trente mille talens, parce qu'il le reconnoîtroit pour son souverain en se prosternant devant lui, et jureroit en tenant une poignée de sel dans la main, forme de serment la plus inviolable chez les Huns, de ne jamais entrer sur leur territoire. Pérose craignit de tomber dans l'idolâtrie en se prosternant devant le monarque des Huns, sa religion ne lui permettant de rendre cet hommage qu'au feu, l'unique objet de l'adoration des Perses. Il consulta les mages qui lui dirent : « que l'usage de la » nation Persane étant d'adorer le soleil levant, » il pouvoit se prosterner devant le roi des Neph- » talites, au lever du soleil, et que ce prince

« prendroit pour lui l'hommage qui seroit rendu » à cet astre. » Ainsi en plus d'un pays, comme on voit, la mauvaise foi a imaginé les mêmes subterfuges pour tâcher de tromper sa propre conscience, qu'on ne trompe cependant jamais. A peine sorti des mains des Nephtalites, Pérose oublia son serment, et ne songea qu'à sa vengeance. Les Huns instruits de ses préparatifs hostiles, lui envoyèrent plusieurs députés qu'il massacra. Ce prince aussi fanatique qu'inhumain, détestoit les chrétiens, dont il avoit fait tuer trois cents en un seul jour. En partant pour sa nouvelle expédition, il ordonna de démolir toutes leurs églises. Ses trente fils, à l'exception du plus jeune, l'accompagnèrent. Les principaux d'entre les Huns apprenant sa marche, allèrent en tumulte trouver leur prince, et lui remontrèrent qu'il se laissoit jouer par un perfide; quelques-uns même osèrent lui reprocher de s'entendre avec lui pour leur perte. « Et qu'avez-vous perdu jusqu'aujourd'hui, » leur dit-il froidement? » Ils répondirent: « Le » temps; et c'est le temps qui décide des succès. » Ils vouloient sur-le-champ aller à l'ennemi. « Le » moment n'est pas venu, dit le roi; Pérose est » encore dans la Perse; la guerre ne deviendra » légitime, que lorsqu'il sera entré sur nos terres. » Il s'en approchoit à grandes journées. Arrivé sur la frontière, comme il avoit juré de ne jamais

dépasser une grande pierre qui marquoit les limites, il la fit charger sur un chariot et traîner à la tête de son armée. Le roi des Huns n'avoit pas perdu le temps, ainsi que l'en accusoient ses officiers. Il avoit fait creuser secrètement un passage que devoit nécessairement traverser l'ennemi, à l'exception de l'espace nécessaire pour dix cavaliers de front, et la fosse avoit été recouverte de branchages et d'une légère couche de terre. Rendu au lieu où la paix avoit été jurée, il y brûla de l'encens, invoquant le ciel contre les parjures, et fit mettre au bout d'une pique, à la tête de l'armée, le traité et le sel sur lequel Pérose avoit juré. Quelques escadrons instruits par lui de son stratagème, vont au-devant de l'ennemi, l'attirent en fuyant, et défilent avec la précaution nécessaire pour se garantir du danger et le laisser ignorer aux Perses. Ces derniers tombent par milliers dans le précipice. Le roi y périt avec tous ses fils. Ceux qui échappent à la fosse sont pris. Cette catastrophe fit tant d'impression sur les Perses, qu'il fut défendu par une loi expresse de poursuivre les ennemis dans leur pays, même après la victoire la plus complète. Ils donnèrent la couronne au frère de Pérose, son fils leur paroissant trop jeune pour lui succéder. Un gouverneur des provinces limitrophes de l'Inde battit les Huns Nephtalites, et fit avec eux

une paix honorable. Mais le roi, qui n'avoit eu aucune part à cet événement et dont le caractère étoit pacifique, fut méprisé par une nation guerrière. Il eut l'imprudence de s'attirer la haine des mages, toujours redoutables à leur monarque, en choquant leurs préjugés religieux. Ils envisagèrent comme un sacrilège une construction de bains qu'il avoit entreprise, parce qu'après le feu rien ne leur sembloit plus sacré que l'eau, et qu'ils regardoient comme un crime de l'employer à purifier le corps. Ils formèrent contre lui une conspiration, lui crevèrent les yeux, et mirent à sa place Cabadès, le fils de Pérose.

Ce jeune prince gouverna comme un tyran et un insensé. Un novateur nommé Mazdac lui fit adopter des systèmes bizarres de législation. C'étoit un de ces esprits présomptueux, qui réprouvant toutes les maximes de la sagesse, sous prétexte qu'elles ont vieilli, et fiers de contredire les siècles précédens dont ils ramassent les idées de rebut, se croient doués du génie de l'invention. Cabadès, conduit par un tel guide, ordonna la communauté des femmes. Il fit mourir le gouverneur qui avoit rétabli l'honneur des armes persanes en battant les Huns. Les principaux seigneurs de sa cour se saisissent de lui et l'envoient dans le château de *l'Oubli*, ainsi appelé, parce qu'on ne pouvoit, sous peine de mort,

prononcer le nom de ceux qu'on y renfermoit. Un de ses oncles paternels fut mis à sa place, et se refusa constamment au conseil de lui ôter la vie. La femme de Cabadès obtint la permission de le voir. Le commandant du château, sensible à la beauté de la princesse, lui déclara sa passion; elle s'en plaignit à son mari, qui lui ordonna de tout sacrifier pour tâcher de lui faire rendre sa liberté. Elle obéit sans l'obtenir; mais elle lui procura sa délivrance en changeant d'habits avec lui, et en restant à sa place tandis qu'il profitoit de la nuit pour tromper la vigilance de ses gardes. Ce prince alla se jeter entre les bras du roi des Huns, qui porta la bienveillance jusqu'à lui donner une de ses filles pour épouse, et trente mille hommes pour reconquérir ses Etats. Il n'en eut pas besoin; car son oncle vint de lui-même lui remettre une couronne qu'il n'avait acceptée qu'à regret. Instruit par sa disgrâce, Cabadès gouverna plus sensément; il rendit leur cours aux anciens usages, et l'honnêteté publique suffit seule pour abolir la loi qui avoit permis la communauté des femmes. L'Arménie qui s'étoit soulevée parce qu'il avoit voulu, quoiqu'elle fût chrétienne, la contraindre à l'adoration du feu, obtint la liberté de religion, et rentra dans l'obéissance.

502. Il falloit un aliment à l'activité guerrière de Cabadès; elle se tourna contre les Romains. Sur

un prétexte toujours facile à trouver, et qu'il est inutile de faire connoître, il s'arma contr'eux ; et, à la tête d'une grande armée de Perses et de Huns auxiliaires, il assiégea la fameuse Amide qui avoit résisté à Sapor. Après un siége meurtrier de trois mois, deux assauts inutiles, et la perte de trente mille hommes, Cabadès donna l'ordre de décamper pour le lendemain. Les assiégés, en étant instruits par des transfuges, se livrèrent à une joie effrénée, et accablèrent le grand roi d'outrages. Les femmes, du haut des remparts, pour insulter aux assaillans, poussèrent jusqu'à l'excès le plus révoltant, le mépris de la décence et de la pudeur. Cabadès frémissant de colère résolut de périr ou de se venger. Le hasard le seconda ; on découvrit un ancien souterrain qui aboutissoit à une tour dont la garde étoit confiée à des moines. On les trouva ivres et endormis. Quelques-uns prétendent que ce furent eux qui livrèrent la ville, et qu'ils furent égorgés les premiers en récompense de leur perfidie. Les soldats qui étoient entrés, brisèrent les portes ; Cabadès donna ordre de tout exterminer : un prêtre, courbé de vieillesse, se jeta au-devant de l'éléphant qui le portoit, et lui cria : « Songez, » prince, qu'il est indigne d'un vainqueur d'im- » moler les vaincus. Et pourquoi, dit Cabadès, » m'avez-vous si long-temps résisté ? Dieu vou- 503.

» loit, repartit le vieillard, que vous dussiez » votre conquête à votre valeur, et non pas à » notre lâcheté. » L'amour propre du roi fut flatté, et il fit cesser le carnage ; mais plus de 80 mille personnes avoient déjà péri. Anastase, à la première nouvelle du siége d'Amide, avoit levé dans la Thrace une armée de 52 mille hommes des meilleures troupes de l'Empire ; elle fut battue par l'effet de la mésintelligence et de la jalousie des chefs. Pour se rendre maître de toute la Mésopotamie, il ne restoit à Cabadès que de prendre Edesse ; mais il hésitoit à l'attaquer, parce que ses mages, qu'il avoit consultés pour savoir s'il parviendroit à s'en emparer, lui avoient affirmé qu'il n'y réussiroit pas. La grande raison qu'ils en donnoient, c'est qu'en leur montrant la ville, il avoit étendu la main droite, ce qui étoit, disoient-ils, un signe de salut. D'un autre côté, les habitans la croyoient inexpugnable, parce qu'on prétendoit que J. C. avoit promis qu'elle ne seroit jamais prise, ce qui rehaussoit singulièrement leur courage. Cabadès se décida enfin à l'assiéger. Telle étoit la confiance des Edesséniens et la frayeur des Perses, que les premiers laissèrent, dit-on, tout un jour leurs portes ouvertes, et que les derniers n'osèrent essayer d'entrer dans la ville. Une sortie heureuse des assiégés décida Cabadès à lever le siége. L'Empereur envoya une se-

conde armée en Asie ; elle entreprit de reprendre Amide, et n'ayant pu y parvenir, on acheta du roi de Perse une trève de sept ans pour onze mille livres d'or. A ce prix, il rendit toutes ses conquêtes. Lorsque cet arrangement ignominieux fut conclu, Amide n'avoit de vivres que pour sept jours; et si les Romains avoient eu la patience de laisser écouler ce court espace de temps sans traiter, ils eussent obtenu des conditions moins humiliantes. L'année suivante, il fallut encore de nouveaux sacrifices d'argent pour maintenir la paix. 505.

Pendant cette guerre, l'Empire reçut un autre échec non moins honteux. Théodoric s'empara de la basse Pannonie. Un de ses généraux, nommé Pitzia, avec 2500 hommes, attaqua l'armée romaine quatre fois plus forte. La harangue qu'il fit à ses troupes, mérite d'être connue pour son énergie et sa noble simplicité. « Camarades, dit-» il, vous connoissez notre roi, nos ennemis le » connoissent aussi : ils l'ont vu combattre. Mon-» trez-leur que vous lui ressemblez ; il vous voit, » tout absent qu'il est; rien ne lui échappera des » belles actions que vous allez faire. » Les Romains furent mis en fuite. Une si flétrissante défaite abattit leur courage, et leur fit regarder les Goths comme invincibles. Pitzia, pour montrer que sa nation ne combattoit que pour la gloire, fit jeter les chariots ennemis dans un fleuve près

duquel on avoit combattu, et défendit de dépouiller les morts.

507. Le fanatisme des Romains ne leur étoit pas moins funeste que la pusillanimité de leurs troupes. Un misérable cocher du cirque, qui remportoit à Antioche tous les prix de la course des chars, devint l'idole de la populace de cette ville. En sortant des jeux qu'on célébroit à Daphné, il se mit à la tête des spectateurs qui, saisis d'un enthousiasme furieux et insensé, crurent faire une œuvre sainte en courant piller une synagogue, et en y plantant une croix après avoir massacré plusieurs juifs. Un officier de l'empereur fut envoyé avec des troupes pour réprimer ces excès; il y eut un sanglant combat dans lequel il fut pris; les séditieux le pendirent en place publique. Le gouvernement, qui avoit été trop foible pour prévenir ces désordres, eut cependant assez de force pour les punir. L'ignorance causoit des maux d'un autre genre au peuple. Un fourbe parvint à faire croire aux orfévres d'Antioche, qu'il avoit trouvé le secret de la transmutation des métaux, et vendit beaucoup de faux or avant d'avoir été démasqué.

Anastase, voyant sans cesse les Barbares aux portes de Constantinople, s'occupa de sauver de leur avidité les environs de la capitale, qui étoient couverts de bourgs, et de maisons de

plaisance remplies de richesses. Il crut y parvenir en construisant une muraille qui s'étendoit du Pont-Euxin à la Propontide dans un espace de 18 lieues, à la distance d'environ 13 lieues de Constantinople, large de 20 pieds, et flanquée de tours. L'insuffisance de ces précautions est assez connue; elles peuvent cependant retarder le mal qu'elles ne sauroient empêcher, et donner le temps de se mettre en défense. L'Empereur négligea un moyen utile de garantir ses provinces orientales du ravage des Barbares. Le chef d'une horde de Huns offrit de lui vendre le passage de Derbent, nommé alors les Portes-Caspiennes. La difficulté d'entretenir une garnison dans un lieu désert et stérile, séparé du territoire de l'Empire, lui fit refuser cette offre. Sept ans après, les Huns Sabirs franchirent ce passage et dévastèrent impunément quatre à cinq provinces romaines. On avoit loué sa politique, lorsqu'il avoit refusé d'acquérir le défilé; dans la circonstance actuelle, on blâma son imprévoyance. On dut aussi trouver peu de grandeur dans la vengeance qu'il tira de la conquête de la Pannonie. Trois ans après qu'il l'eut perdue, voyant les troupes de Théodoric occupées contre les François, il envoya 8000 soldats faire le dégât sur la côte d'Italie; ils se rembarquèrent après avoir échoué devant la Calabre, et terminé sans

508.

gloire une expédition de pirates. Une flotte préparée par Théodoric, ôta l'envie à l'Empereur de recommencer. Celui-ci, pour piquer la jalousie du roi d'Italie, affecta de rechercher Clovis, seul capable de balancer la puissance de Théodoric, en lui envoyant le brevet de consul, ou, suivant quelques-uns, le titre de patrice dont les Empereurs croyoient que les rois devoient s'honorer.

512. Hérules.

Anastase, à l'exemple de ses prédécesseurs, admit encore des Barbares dans l'Empire; c'étoient les Hérules. Nous avons vu une partie de ce peuple conquérir l'Italie sous Odoacre. Les Hérules, autrefois sortis de la Scandinavie avec les Gothis, dont ils étoient une peuplade, se séparèrent du gros de la nation, se joignirent aux Ruges et aux Vandales, et s'arrêtèrent entre les Bouches de l'Oder et de la Vistule. Après quelques révolutions, ils vinrent se fixer sur la côte où aboutissent l'Elbe, le Wéser et l'Ems. De-là ils commencèrent à courir les mers, et à porter la désolation jusqu'en Espagne. On les regardoit comme les plus féroces d'entre les Barbares; ils immoloient des hommes dans leurs courses, et sacrifioient de préférence les moines, comme des victimes plus agréables à leurs divinités. Ceux qui se sentoient succomber à la vieillesse ou à une longue maladie, se faisoient poignarder sur un

bûcher, auprès duquel leurs femmes devoient se pendre sous peine de déshonneur. Ils avoient le teint verdâtre, à-peu-près de la couleur de la mer dont ils habitoient les bords. La chasse et le pillage fournissoient seuls à leur subsistance ; ils alloient nus au combat. Cette nation, en horreur à toutes les autres, étoit inconstante, perfide, adonnée au vin, et à ce genre de débauches que réprouve le nature. Ceux d'entr'eux qui étoient demeurés en Germanie, y avoient acquis une grande puissance, ayant subjugué et rendu tributaires les Lombards et tous les peuples voisins. N'ayant plus d'ennemis, ils furent obligés de se reposer. Cette inaction, qui duroit depuis trois ans, les fatigua ; ils éclatèrent en murmures contre leur roi Rodolfe. Leurs souverains, absolus dans la guerre, étoient très-peu respectés en temps de paix ; ils étoient contraints de recevoir à leur table tous ceux qui vouloient s'y présenter, et d'essuyer les emportemens de leur ivresse. Rodolfe insulté chaque jour à la sienne, mena les Hérules contre les Lombards, dont ils n'avoient aucun sujet de se plaindre. Leur injustice fut punie par une défaite si sanglante, qu'ils se virent contraints d'abandonner leur pays ; ils cherchèrent un établissement près des Gépides qui les reçurent, mais qui les traitèrent avec une telle cruauté qu'ils crurent n'avoir d'autre parti à

prendre que de passer le Danube et de se réfugier sur les frontières romaines. Ils y trouvèrent de l'humanité. A peine commencèrent-ils à respirer, qu'il fallut réprimer leurs excès. On les battit, et l'on eût pu exterminer la nation ; mais s'étant prosternés aux pieds des généraux, ils obtinrent grâce, et l'Empereur leur donna un territoire près du Danube.

514. Jusqu'alors on avoit vu des querelles théologiques faire naître plus d'une sédition, ensanglanter les églises et les places publiques; mais ces troubles passagers n'avoient pas encore produit de guerres réglées. Nous en allons voir le premier exemple : Macédonius avoit remplacé le patriarche Euphémius, et se trouvoit dépositaire de la protestation de catholicité qu'avoit faite Anastase avant d'être couronné. Le prince lui redemanda cet acte qui flétrissoit, disoit-il, la majesté impériale. Macédonius ne voulut pas s'en dessaisir ; l'Empereur dissimula d'abord le ressentiment qu'il en conçut ; il étoit brouillé avec la cour de Rome, parce qu'il favorisoit les Eutychiens au point de donner des ordres sévères, dans les villes de l'Orient, contre ceux qui refuseroient de communiquer avec ces hérétiques. Ceux-ci fiers de sa faveur insultoient les catholiques, qui se défendoient avec animosité. Anastase craignant pour lui-même

les

les effets de ces dissensions, fut le premier des Empereurs chrétiens qui se fit escorter par ses gardes à l'église et dans les processions publiques. Cette précaution qui révolta d'abord, passa en coutume, et fut adoptée par ses successeurs. Le plus grand et presque l'unique obstacle aux innovations que l'Empereur vouloit effectuer, étoit Macédonius. Ne pouvant le faire plier, il voulut s'en défaire. Un assassin, suborné pour commettre le crime, ne put l'exécuter et fut découvert. Le patriarche, pour toute vengeance, se chargea de faire subsister ce malheureux. Anastase, loin de se laisser toucher par cette générosité chrétienne, ôta, pour mortifier Macédonius, le droit d'asile à son église, et le transféra aux Eutychiens. Deux cents moines de Syrie vinrent se joindre à ces hérétiques; il en arriva autant de la Palestine pour combattre en faveur de l'orthodoxie. On s'insulta dans l'église; on en vint à des violences. Le peuple s'attroupa autour du palais, et accabla l'Empereur d'invectives. Anastase, voulant abolir, s'il étoit possible, jusqu'à la mémoire du concile de Chalcédoine, en fait enlever les actes qu'on refusoit de lui remettre, et les jette au feu. Deux imposteurs subornés accusent Macédonius de débauches infâmes; il les confond en prouvant qu'il est eunuque. On l'enlève de nuit, et on le conduit en exil. Des évêques le con-

damnent et le déposent en son absence. La plupart des ecclésiastiques orthodoxes fuient ou sont jetés dans les prisons, ou dans les Oasis (déserts de l'Egypte). Le nouveau patriarche, Timothée, à la tête d'une troupe de furieux, force les monastères qui lui sont opposés, en massacre les religieux et renverse les autels. Macédonius mourut dans son exil, hors de la communion de Rome, parce qu'il n'avoit jamais voulu effacer des diptiques le nom d'Acace, ancien patriarche de Constantinople, que le Saint-Siége avoit anathématisé pour avoir communiqué avec des prélats hérétiques. Malgré cette exclusion de la communion romaine, il a été inséré dans la légende.

Anastase, non content de favoriser les Eutychiens, entreprit de réformer les Evangiles qu'il prétendoit avoir été composés par des ignorans. Les théologiens de son parti le poussèrent à une mesure très-dangereuse; son ministre Marin, et le préfet de Constantinople, Platon, allèrent, par son ordre, entonner à l'église une formule hétérodoxe. Les catholiques, les ayant interrompus, furent chargés par une troupe de soldats. Plusieurs restèrent sur le carreau; d'autres traînés dans des cachots y périrent par la faim. Quelques jours après, une scène encore plus sanglante eut lieu dans une autre église. Le lende-

main, les catholiques se rendent en foule au cirque, et tandis que les prêtres, les enfans et les femmes y chantent des prières conformes à l'ancienne liturgie, les autres se dispersent dans la ville, massacrent les moines de Syrie, et, de concert avec les soldats, portent au milieu du cirque les enseignes militaires, comme pour y établir le camp de la religion. Anastase est chargé de malédictions; on abat ses armes; on demande un autre Empereur. Les officiers du prince se présentent pour appaiser le peuple; une grêle de pierres les met en fuite. On brûle les maisons de Platon et de Marin. On égorge un moine chéri de l'Empereur, et on promène sa tête au bout d'une pique, en criant : « Voilà l'ennemi » de la Trinité. » Une religieuse subit le même sort parce qu'elle est en crédit auprès d'Anastase, et les deux cadavres liés ensemble sont traînés dans les rues. La multitude teinte de sang marche au palais, portant des croix et le livre des Evangiles, entonnant des hymnes catholiques qu'elle interrompt pour demander à grands cris qu'on lui livre Marin et Platon qu'elle veut, dit-elle, faire dévorer par les bêtes. L'Empereur s'étoit allé cacher dans un faubourg. Au bout de trois jours, le feu de la sédition s'étant un peu ralenti, il hasarde de se montrer dans le cirque sans aucune marque de sa dignité, et fait

crier par un héraut qu'il est prêt à l'abdiquer. Ensuite prenant lui-même la parole : « Choisissez, » dit-il au peuple, si vous le voulez, un autre » Empereur : Fasse le ciel qu'il soit plus heu- » reux : du moins n'aura-t-il pas un plus sincère » désir que vous le soyez vous-même. » Ces paroles entrecoupées de sanglots attendrissent la multitude qui ne parloit, peu auparavant, que de le mettre en pièces. Elle pleure avec lui, et le prie de reprendre le diadème. Il proteste avec serment qu'il ne troublera plus la liberté de conscience. Un grand nombre des chefs de la révolte sont mis à mort. Le peuple qui avoit secondé leur rage, assiste froidement à leur supplice, et n'en remporte qu'une impression de terreur.

Le feu de la guerre civile embrasa aussi Antioche ; des moines des deux partis y accoururent. On jeta dans l'Oronte une foule de schismatiques ; l'évêque et une grande quantité d'ecclésiastiques, ennemis des Eutychiens, furent, par ordre de l'Empereur, traînés en Arabie, chargés de fers. Ce prince avoit encore ordonné de chasser deux autres prélats de Phénicie ; on lui répondit qu'on ne le pouvoit sans tirer l'épée. Il répliqua : « qu'il croiroit payer trop cher le succès de l'af- » faire la plus importante, s'il en coûtoit à ses » sujets une goutte de sang : » belle parole, mais

ridicule dans sa bouche. Le bon sens d'un Sarrasin confondit cette hérésie dont Anastase étoit si entêté. Le monarque persan, Cabadès, après avoir été le fléau des chrétiens, reconnut enfin que les princes, même d'une autre croyance que la leur, n'avoient pas de plus fidèles sujets, et il accorda en conséquence la liberté de religion dans ses Etats. Alamondare, le plus puissant des rois Sarrasins vassaux de la Perse, avoit embrassé le christianisme. Deux évêques s'efforcèrent de l'entraîner dans l'opinion d'Eutychès, qui prétendoit que la nature divine avoit subi la mort en Jésus-Christ. Le prince parut un jour plongé dans une morne tristesse ; les prélats lui en demandèrent respectueusement la cause. « J'ap» prends, dit-il, que l'Archange-Michel vient » de mourir. » Les prélats lui répondent qu'on le trompe : qu'un ange est d'une nature immortelle. « Eh quoi ! repart-il, ne voulez-vous pas » me persuader que Dieu est mort (1)? » Les

(1) Le successeur d'Alamondare, qui vouloit persécuter la religion chrétienne, reçut d'un de ses sujets une mémorable leçon : « Songe, lui dit-il, que nous » étions chrétiens avant d'être tes sujets. Je ne connois » personne assez puissant pour me forcer à croire ce » que je ne crois point, ni à déguiser ce que je crois; » s'il faut en venir aux coups, mon épée est aussi

Eutychiens, aidés de toute l'autorité impériale ; ne furent pas plus heureux à Jérusalem. Les soldats d'Anastase voulurent en chasser le patriarche ; ils furent eux-mêmes forcés par les moines d'abandonner la ville.

Un petit-fils du fameux Aspar, Vitalien, que le peuple de Constantinople avoit, pendant la sédition, demandé pour Empereur à la place d'Anastase, s'annonça comme le défenseur de la foi. Les habitans de la Thrace, de la Mésie, de la petite Scythie, accoururent sous ses drapeaux. L'amour du pillage y attira deux corps nombreux de Huns et de Bulgares. En trois jours, il assembla 60 mille hommes. Une armée un peu plus forte envoyée contre lui, fut mise en déroute, et son général, neveu de l'Empereur, chargé de chaînes, traîné à la suite des vainqueurs. Vitalien, après avoir forcé la grande muraille, vint camper aux portes de Constantinople. Anastase l'éloigna par des promesses qu'il ne tint pas, et fit partir une nouvelle armée pour l'aller chercher au fond de la Thrace;
515. elle fut battue comme la première, et Vitalien revint de nouveau jeter l'alarme dans la capitale: pour montrer le mépris qu'il faisoit des troupes

» longue qu'une autre. » Cette audace fit impression sur le prince, qui laissa le culte libre.

de l'Empereur, il se contentoit de désarmer ses prisonniers, et les vendoit ensuite une obole par tête. Anastase avoit à son service Proclus, physicien d'Athènes ; ce n'est pas le platonicien du même nom, dont il nous reste des ouvrages. Celui dont nous parlons promit à l'Empereur de brûler la flotte de Vitalien, et lui tint parole. Quelques-uns disent que ce fut avec une poudre inflammable composée de souffre; on ne sait si cette poudre avoit quelque rapport avec le feu grégeois, dont on ne commença de faire usage que cent cinquante ans après, et dans lequel il entroit aussi du souffre. D'autres prétendent que la flotte ennemie fut embrasée par des miroirs d'airain suspendus aux murs de Constantinople, invention due au célèbre Archimède, et dont il avoit fait usage sept siècles auparavant pour la défense de Syracuse. Vitalien ne se laissa pas abattre par la perte de sa flotte, et fit de nouveaux préparatifs. Anastase effrayé sollicita la paix; Vitalien exigea la réforme de tout ce qui avoit été fait contre les catholiques, et ne se contentant pas du serment de l'Empereur, voulut avoir celui du sénat, des magistrats, et des principaux d'entre le peuple. Anastase consentit à tout. Vitalien, comblé de présens, fut déclaré général des troupes de la Thrace. Cette paix forcée ne pouvoit guère être sincère de la

part de l'Empereur ; il en éluda les conditions.
517. Les violences recommencèrent de toutes parts. Sévère, nouveau patriarche d'Antioche et Eutychien forcené, s'étant mis à la tête d'une bande de scélérats, tomba sur une troupe de moines qui se rendoient dans un monastère pour délibérer sur l'état de l'église ; on en tua 350, sans parler des blessés. On les poursuivit jusque dans les églises où ils se réfugioient. Il y eut aussi deux séditions à Alexandrie, occasionnées par des disputes religieuses, et dans lesquelles le préfet d'Egypte et le fils du commandant des troupes furent massacrés. Les Barbares profitant des troubles de l'Empire, une nuée de peuples inconnus traversèrent le Danube, battirent les Romains près d'Andrinople, ravagèrent la Macédoine et la Thessalie, traînant à leur suite un grand nombre de prisonniers, dont ils égorgèrent plusieurs à la vue des villes qui refusoient d'ouvrir
518. leurs portes. L'Empereur s'éteignit au milieu de ces désastres, à l'âge de 87 ans. Son nom fut effacé des diptiques. Un pape le compare aux plus cruels persécuteurs de la foi ; ce qui paroit exagéré. Il laissa faire plus de mal qu'il n'en fit.

JUSTIN.

Anastase laissoit trois neveux, revêtus des plus grandes dignités, mais dénués de toute consi-

dération personnelle. Son grand chambellan, Amantius, n'osant aspirer au trône, parce qu'il étoit eunuque, vouloit y placer une de ses créatures les plus dévouées, Théophile. Il remit à Justin, capitaine de la garde, une somme considérable pour acheter les suffrages des soldats et du peuple. Justin la distribua en son nom, et se fit proclamer Empereur. C'étoit un soldat de fortune, né en Dardanie dans la misère; ne sachant ni lire ni écrire, mais qui avoit l'art de connoître les hommes, et qui savoit mettre leurs talens en œuvre. Il étoit âgé de 68 ans. Son neveu Justinien, Dardanien comme lui, partageoit les soins du gouvernement. Les premiers regards de l'Empereur se portèrent sur l'église, à laquelle il vouloit rendre le calme. Etant à l'office, il entendit le peuple lui demander, à grands cris, la flétrissure de la mémoire des manichéens, ainsi que l'exhumation de leurs cadavres; et dans leur fureur, les fanatiques n'exceptoient pas même Anastase. On exigea que le concile de Chalcédoine fut célébré par une fête. Elle eut lieu dès le lendemain, et on la solennise encore aujourd'hui dans l'église grecque. On demanda de plus le retour des évêques exilés, l'insertion des noms d'Euphémius et de Macédonius dans les diptiques. Le patriarche représenta vainement que, pour agir avec régularité, il falloit assem-

bler un synode. La multitude ne voulut pas permettre qu'on commençât le sacrifice, avant qu'on eût inséré dans ces registres ce qu'elle désiroit. Quelques jours après, quarante évêques sanctionnèrent ses volontés. Justin, de son côté, ordonna par un édit la soumission au concile de Chalcédoine, le rappel des prélats orthodoxes, et l'expulsion des intrus. Les hérétiques furent exclus de toutes les charges et même du service militaire; et cinq ans après, cette exclusion fut étendue par un nouvel édit aux payens, aux juifs, aux samaritains. Les Goths (Ariens) furent exceptés, sans doute par ménagement pour Théodoric. Les manichéens avoient toujours été traités par les Empereurs, avec plus de sévérité que les autres hérétiques. Justin les bannit de ses Etats, et ordonna que ceux qu'on découvriroit dans la suite, eussent la tête tran-

519. chée. Il réconcilia aussi l'église d'Orient avec celle de Rome. Elles étoient divisées depuis 34 ans; la première acheta cette conciliation par un sacrifice pénible. Il lui fallut consentir à effacer des diptiques les noms de deux patriarches qu'elle révéroit comme des saints, Euphémius et Macédonius, que le pape accusoit d'avoir eu trop de ménagemens pour des hérétiques. Sévère, ce turbulent et barbare patriarche d'Antioche, fut chassé de son siége.

L'ordre étant rétabli dans l'église, Justin et son neveu se pressèrent de se débarrasser de quelques personnes qui leur faisoient ombrage. On accusa d'une conspiration, vraie ou fausse, l'eunuque Amantius, et on lui coupa la tête, ainsi qu'à un chambellan de ses amis. Deux autres furent exilés, et Théocrite qu'on avoit voulu revêtir de la pourpre, fut assommé à coups de pierres et de bâton. Justinien de son côté immola une autre victime d'une plus haute importance. Son oncle, plutôt par crainte que par bienveillance, avoit rappelé Vitalien à la cour. Il vouloit éclairer ses démarches, et pour lui ôter toute défiance, le combloit d'honneurs, et lui communiquoit les affaires les plus importantes. Justinien, jaloux de ces marques de considération, et de la préférence que le peuple accordoit en toute circonstance à Vitalien, envisageoit en lui un dangereux concurrent, et le fit assassiner, comme il sortoit du palais, ainsi que deux de ses amis. Pour mieux cacher son dessein, il lui avoit juré *la foi fraternelle*, c'est-à-dire que suivant la coutume de ces temps-là, il avoit participé avec lui aux saints mystères, et qu'ils avoient bu ensemble dans la coupe sacrée.

Ce forfait politique avoit un but; mais on ne voit pas de motif à la faveur éclatante qu'il accordoit à une faction du cirque (la bleue.)

C'étoit de sa part une haute imprudence. Cette faction en conçut tant d'audace, qu'elle remplit plusieurs villes de l'Empire, et sur-tout Antioche et Constantinople, des plus effroyables désordres. La faction verte qui étoit nombreuse et puissante, s'irritant de la prédilection de Justinien pour sa rivale, commit les plus grands excès. Les châtimens ne faisoient qu'aigrir les séditieux. La haine en vint entre les deux partis au point qu'ils jurèrent de s'exterminer. Les bleus, dans leur habillement et leur extérieur, se rapprochèrent des manières des Perses, des Huns et des Sarrasins, pour tâcher d'inspirer de la terreur. Ils n'attaquèrent d'abord que leurs adversaires; bientôt rendus plus audacieux par l'impunité, ils exercèrent le métier de brigands, et pour cacher leurs vols, ils y joignoient le meurtre. On n'osoit plus sortir après le coucher du soleil. Tous les bandits vinrent se ranger dans une troupe, où le crime n'avoit rien à redouter. La faction verte y passa presque toute entière; ce qui en resta, fut massacré, tomba sous le glaive de la justice, ou fut obligé de fuir et de se cacher. Les bleus alors n'eurent plus de frein; ils se vendoient aux scélérats qui vouloient se défaire de leurs ennemis. Tout homme dont on leur payoit la mort, étoit pour eux de la faction verte. Ils finirent par égorger en plein jour, souvent sous

les yeux des magistrats, et jusqu'au pied des autels, pendant la célébration des saints mystères. Ils s'étoient exercés à tuer un homme d'un seul coup, et se faisoient gloire de cette horrible adresse. Les créanciers se voyoient forcés de rendre aux débiteurs leurs obligations, les maîtres de donner la liberté aux esclaves, les pères d'abandonner leurs biens à leurs fils enrôlés parmi ces brigands, le sexe de céder à leur brutalité. Une femme qui se promenoit sur la mer avec son mari, fut ravie par une troupe de ces forcénés qui la jetèrent dans leur barque. Pour se soustraire à leur violence, elle se précipita dans les flots, à la vue de son époux désespéré. Ces horreurs durèrent trois ans. On les cachoit à l'Empereur, ou bien on trouvoit le moyen de les pallier. Enfin, on lui ouvrit les yeux. Un préfet, incorruptible et ferme, délivra Constantinople de ces fléaux; mais il fut disgracié pour avoir puni un illustre coupable. On fit trouver mauvais à Justin qu'il n'eût pas pris, à cet égard, des ordres particuliers. La tranquillité fut aussi rétablie dans Antioche. Ses jeux olympiques, institués sous l'empereur Commode, furent abolis pour toujours. On suspendit ceux du cirque, pendant quelques mois, pour laisser aux passions le temps de se calmer tout-à-fait. Les acteurs et les danseurs furent bannis de toutes les villes de l'Orient,

excepté d'Alexandrie qui n'eût pu souffrir cette privation.

522. A cette guerre intestine, en succéda une étrangère contre la Perse. Le sujet de la querelle fut un droit de souveraineté sur la Lazique. La seule marque de dépendance de ce pays, à l'égard de l'Empire, consistoit en ce qu'après la mort de son roi, l'Empereur envoyoit au successeur les ornemens de la royauté. C'étoit une sorte d'investiture. Comme la Colchide avoit anciennement appartenu à la Perse (qui avoit même en sa faveur quelques actes récens de souveraineté), Cabadès disputa ce droit purement d'honneur à l'Empire. Mais avant de commencer les hostilités, il proposa un singulier moyen de conciliation ; ce fut l'adoption, par l'Empereur, de son troisième fils, Chosroès, auquel il destinoit le trône de la Perse. On nomma, de part et d'autre, des députés pour travailler à la paix. Ils ne purent se concilier ; les Romains craignirent que cette adoption n'eût fait passer l'Empire dans les mains d'un Perse. Ils répondirent que l'usage ne permettoit, à l'égard des étrangers, que l'adoption par les armes, pure cérémonie qui ne donnoit aucun droit à l'hérédité. Chosroès, ne s'attendant pas à cette réponse, étoit déjà en marche pour Constantinople. Le député persan, qui autrefois avoit tiré Cabadès du château de

l'Oubli, fut la victime de cette négociation. On lui imputa son mauvais succès. Sous ce prétexte et celui d'impiété, il fut livré au jugement du sénat de la Perse, presque tout composé de ses envieux et de ses ennemis, et condamné à mort; l'ingrat Cabadès feignit d'en être affligé, et de n'oser lui sauver la vie par respect pour les lois. Ce prince, au moment où il songeoit à se venger des Romains, découvrit une intrigue, formée contre lui par les manichéens, auxquels l'adoption du dogme des deux principes, conforme à la doctrine de Zoroastre, avoit fait beaucoup de prosélytes dans la Perse. Une quantité de seigneurs de la cour avoient proposé à l'un de ses fils, s'il vouloit établir la religion de Manès, de contraindre Cabadès de lui céder sa couronne. Le jeune prince y avoit donné les mains. Cabadès, instruit du complot, feignit de vouloir couronner ce fils, et assembla les Etats de la Perse, pour assister au couronnement. Les manichéens eurent ordre de s'y trouver avec leurs femmes et leurs enfans. Lorsqu'on fut assemblé, il dit à ces sectaires qu'il approuvoit leurs dogmes, qu'il savoit gré à son fils de les avoir embrassés, qu'il alloit lui transmettre sa couronne, et désiroit qu'il fût proclamé par eux; qu'en conséquence ils eussent à se réunir en un groupe. Les manichéens obéirent avec joie, et furent enveloppés

par un corps de troupes et taillés en pièces. L'ordre fut donné aussitôt d'arrêter ceux qui professoient le manichéisme dans toute la Perse, et de les brûler vifs avec leurs livres.

523. Le dessein de Cabadès étoit de porter d'abord ses armes dans la Lazique, pour en chasser le roi, qui, s'étant fait couronner à Constantinople, avoit reconnu le droit de cette cour; mais il fut obligé de commencer par l'Ibérie, située à l'Orient de la Lazique. Cette région étoit peuplée de chrétiens, qui avoient conservé leur culte sous la domination persane. Cabadès tantôt tolérant, tantôt intolérant, avoit ordonné au roi d'Ibérie d'abandonner, suivant l'usage de la Perse, les cadavres aux chiens et aux oiseaux de proie, afin de ne pas souiller par leur sépulture un des élémens. Ce roi se mit sous la protection de Justin, qui ne put empêcher les Perses d'envahir l'Ibérie. L'Empereur fit une diversion en Persarménie. Le fameux Bélisaire étoit un des chefs qui y présidèrent. Son coup d'essai fut malheureux. On le battit. Nous verrons, sous le règne suivant, l'issue de cette guerre.

524. Peu s'en fallut que Justin n'en eût une autre à soutenir contre Théodoric. Quoique la loi de l'Empereur relative aux Hérétiques contînt une exception formelle en faveur des Goths, leur roi n'en fut pas moins irrité. Il regarda comme une insulte

insulte personnelle, la disgrâce des sectateurs d'Arius dont il professoit les dogmes. Il croyoit leur avoir assuré la liberté de conscience dans l'Empire, en la laissant aux catholiques en Italie. Il représenta vivement à l'Empereur, par ses lettres, que « les princes ne doivent prétendre » aucune domination sur les esprits; que leur » puissance se borne à la police extérieure; qu'ils » ne peuvent punir que les perturbateurs de » l'ordre public; que la plus dangereuse hérésie » est celle d'un prince qui s'aliène les cœurs » d'une portion de ses sujets, parce qu'ils ne » pensent pas comme lui. » Justin répondoit « que sans gêner les consciences il pouvoit n'ad- » mettre à son service que ceux qu'il jugeoit à- » propos; que l'ordre public exigeant l'unifor- » mité du culte, il étoit en droit de fermer les » églises à ceux dont la croyance différoit de la » sienne. » Théodoric fut peu satisfait de ces raisons, qu'il eût pu rétorquer contre les catholiques d'Italie. Il mande à Ravenne le pape Jean, et lui ordonne de se rendre à Constantinople pour déclarer à l'Empereur que s'il ne remet les églises aux Ariens, et ne leur accorde une entière liberté de conscience, les catholiques d'Italie subiront de justes représailles. Le pape le supplia vainement de le dispenser de cette dure commission. On l'accueillit à Constantinople avec 525.

les plus grands honneurs : c'étoit le premier pontife romain qu'on y voyoit. Tous sont d'accord qu'il fut très-attentif à conserver les prérogatives de son siége ; mais on ne s'accorde pas sur la manière dont il remplit sa mission. Les uns prétendent qu'il s'en acquitta de bonne foi, les autres au contraire disent que loin d'engager l'Empereur à restituer les églises aux Ariens, il les consacra lui-même pour les catholiques, et les auteurs de ces deux récits contradictoires en font un sujet d'éloges pour le pape. La crainte de voir persécuter les Orthodoxes peut seule sans doute l'excuser de ne s'être pas refusé à cette ambassade. Il est à présumer qu'il ne suivit pas les ordres de Théodoric, puisqu'à son retour il fut mis en prison où il mourut. Pendant la négociation, ce prince Ostrogoth qui, depuis trente ans, gouvernoit avec sagesse et avec bonté, se montra défiant et cruel. Le patrice Albin fut accusé d'entretenir avec l'Empereur des intelligences qui tendoient à lui livrer l'Italie. Boëce, philosophe chrétien, recommandable par sa naissance, ses lumières et sa conduite, osa dire en présence du roi : « Si Albin est coupable, je le » suis moi-même ainsi que tout le sénat. » Ces paroles furent interprétées par les ennemis de Boëce, comme l'insolent aveu d'une conspiration. Trois scélérats l'accusèrent de trahison, et produisirent

des lettres contrefaites, sur lesquelles Théodoric le condamna. Enfermé dans un château, Boëce y composa *la Consolation de la Philosophie*, dont l'objet est de disculper la Providence de l'abandon où elle semble quelquefois laisser la vertu. On y trouve quelques traits contre Théodoric, qui démentent un peu les belles maximes du philosophe. Après six mois de prison, on lui fit subir une épouvantable torture : on lui serra si violemment la tête avec des cordes, que ses yeux en sortirent; et comme on ne put lui arracher l'aveu d'une conspiration chimérique, il fut assommé à coups de bâton. Son beau-père, Symmaque, accusé du même crime, fut décapité. Théodoric ne tarda pas à éprouver du repentir : une noire mélancolie lui causa la mort, à l'âge de soixante-quatorze ans. Sans la première et la dernière action de son règne, il eût pu soutenir la concurrence avec les meilleurs rois de l'univers. Il fit construire lui-même son mausolée, qu'on voit encore à Ravenne, et dont le dôme est d'une seule pierre. M. le Beau prétend que la difficulté du transport et de la pose de cette masse énorme a dû surpasser tout ce que les travaux des Egyptiens ont de plus prodigieux en ce genre. 526.

Le roi des Ostrogoths avoit nommé pour son successeur Athalaric né de sa fille Amalasonte;

ce prince n'avoit pas plus de dix ans. Sa mère prit la tutelle : c'étoit une femme au-dessus de son sexe, dont l'heureux naturel avoit été fécondé par une mâle éducation. Outre le grec et le latin, elle possédoit les langues de toutes les nations qui avoient des relations avec les Goths. Capable du secret et des plus grandes affaires ; affable, libérale, elle se concilia le respect et l'amour. Cassiodore, qui vers la fin du règne de Théodoric s'étoit retiré de la cour, qui ensuite y avoit été rappelé, mais qu'on avoit cessé de consulter, reprit toutes ses fonctions. On rendit aux enfans de Boëce et de Symmaque l'héritage de leurs pères. La régente voulut que son fils fréquentât les écoles publiques, et lui donna la meilleure éducation : « Ce qui distingue, disoit-» elle, les nations policées des barbares, c'est » l'estime des lettres et de ceux qui les cultivent » et les enseignent. »

Justin, en laissant à son neveu presque toute l'autorité d'un Empereur, ne se hâtoit pas de l'associer légalement à l'Empire. Le sénat l'en pressoit un jour, comptant sans doute le flatter : « Priez Dieu, dit-il, en montrant sa pourpre, » de ne voir jamais un jeune homme revêtu de » cet habit. » Le jeune homme qu'il désignoit avoit quarante-cinq ans. Il le nomma cependant Auguste quatre mois avant sa mort.

JUSTINIEN.

Justin, quoiqu'il n'eût pas reçu d'éducation, en avoit su apprécier l'avantage, et l'avoit procuré à son neveu. Justinien en profita, et acquit sur la jurisprudence, des lumières qui le mirent en état de présider à la composition des lois. Son caractère fut, comme celui de la plupart des hommes, un mélange de mal et de bien. Ses vertus ni ses vices n'eurent rien de très-éclatant. Capable de concevoir de grands projets, il manquoit de suite dans leur exécution : heureux dans le choix de ses capitaines, il n'avoit pas la force de les soutenir contre les attaques de l'envie. Humain et clément, il se laissa dominer par une femme qui avoit les vices opposés à ses vertus. Il avoit le goût de la réforme, goût dangereux quand il n'est pas guidé et modéré par la prudence. Vain avec excès, il s'attribuoit des victoires imaginaires, et se disoit le maître du monde alors connu. Il écrasa l'Empire par l'immensité de ses constructions, et les présens qu'il fit aux Barbares pour acheter la paix. 320,000 livres pesant d'or qu'Anastase lui avoit laissées, furent dissipées promptement, et il fallut mettre en œuvre les expédiens les plus onéreux, pour remplir le trésor qui s'épuisoit sans cesse. Sa législation l'a immortalisé. On regrette cependant 527.

qu'un amour propre mal entendu lui ait fait précipiter la rédaction de cet important ouvrage, qu'il en ait confié la direction à un homme aussi corrompu que Tribonien; et on lui reproche d'avoir si souvent changé ses propres lois, qu'il donna lieu, dit-on, de le soupçonner d'en faire l'objet d'un indigne trafic, accusation à la vérité peu vraisemblable. Il étoit sobre, dormoit peu, se levoit souvent au milieu de la nuit pour se livrer au travail qu'il aimoit. Son zèle pour la religion alla trop loin, puisqu'il le poussa jusqu'à la persécution. L'austérité de sa vie, pendant les temps de pénitence marqués par l'église, égaloit celle de nos anachorètes; et il eût soin dans ses novelles, d'instruire l'univers de ses veilles et de ses abstinences. Il se piquoit d'être théologien, et au lieu de s'occuper de l'entretien de ses armées et du soulagement de ses peuples accablés d'impôts, perdoit du temps à disputer et à écrire sur des matières de controverse. Après avoir été le fléau des payens, des juifs, des hérétiques, il finit, à force de subtilités, par s'engager lui-même dans l'hérésie, et persécuter les orthodoxes. Son mariage est encore une tache dans sa vie: Théodora, fille de théâtre, le séduisit par sa beauté. Pour l'épouser, il avoit obtenu ou arraché le consentement du vieil Empereur; Justin avoit révoqué pour lui la loi qui défendoit

à toute personne élevée en dignité, d'épouser des comédiennes ; et Justinien ne manqua pas de confirmer dans ses novelles la liberté dont il avoit donné l'exemple. Théodora, née dans la poussière, se montra hautaine, cupide, dissolue et dévote, implacable dans ses vengeances, qu'elle étendoit jusqu'aux enfans de ceux qui étoient l'objet de sa haine. Son ascendant sur son mari mit l'Empire en sa puissance : les sujets qu'il élevoit sans l'agrément de sa femme, perdoient bientôt et leur emploi, et la vie. L'Empereur protégeoit les orthodoxes, Théodora les hérétiques : on crut que c'étoit un arrangement concerté entre l'époux et la femme; car ils se partagèrent aussi entre les deux factions du cirque. (Les quatre s'étoient réunies en deux corps.) Tandis que Justinien étoit accessible à tous, l'Impératrice traitoit avec insolence les personnages les plus qualifiés; c'étoit pour eux une faveur signalée d'être admis à lui baiser les pieds. Plusieurs de ses compagnes de débauche, rassemblées autour d'elle, donnoient au palais l'air d'un lieu de prostitution. On pense qu'elle influa sur la législation, et que c'est pour lui plaire que l'Empereur fit tant de lois favorables aux femmes. Il dit dans une de ses novelles qu'il a consulté « la très-respectable épouse » que Dieu lui a donnée. »

Ce prince, naturellement réformateur, com-

mença par faire quelques réglemens, que sembloit commander le désordre où se trouvoient toutes choses; mais les mœurs plus puissantes que les lois maintinrent les abus. Il établit les évêques surveillans des tribunaux dans les provinces, (ce qui leur donnoit un grand pouvoir, et atteste que la justice étoit mal administrée), prescrivit la résidence aux prélats qui ne purent venir à la cour sans la permission du prince, et décida que les acquisitions qu'ils auroient faites appartiendroient, après leur mort, aux églises; les administrateurs des hôpitaux furent soumis à la même loi; ce qui fait naturellement présumer que dès-lors ils s'engraissoient de la substance des malheureux. Enfin il défendit d'employer des voix mercenaires à chanter les offices.

Son goût pour les bâtimens s'annonça dès la première année de son règne; et quoique ses entreprises en ce genre fussent trop vastes et trop multipliées, il faut convenir qu'en général elles étoient utiles. Entre une infinité de villes dont il répara les édifices, on remarque celle de Palmyre, où l'on voit encore aujourd'hui des tombeaux, des colonnes, et de magnifiques débris de temples et de palais.

528. L'Empereur, très-peu guerrier, fit la guerre par ses généraux. Un des plus fameux, nommé Pierre, né dans la Perse, répara l'affront que

les armes romaines avoient reçu sous le règne de Justin ; il remporta une grande victoire sur ses compatriotes. L'année suivante, les Romains, commandés par d'autres généraux, furent battus dans la Mésopotamie, et les vainqueurs enchaînèrent, tout le temps de la guerre, leurs prisonniers dans des cavernes. Justinien, après cette défaite, tenta les voies de conciliation ; mais Cabadès étoit en ce moment fort éloigné de les écouter. Il étoit recherché par les Samaritains révoltés, qui offroient de lui livrer la Palestine.

L'Empereur, à toutes les lois rigoureuses portées par ses prédécesseurs contre les hétérodoxes, avoit ajouté la mort pour ceux qui les enfreindroient. Tel fut le désespoir de ces infortunés, que les uns quittèrent le territoire de l'Empire, les autres terminèrent eux-mêmes leurs jours ; plusieurs (en Phrygie) mirent le feu dans leurs églises et s'y brûlèrent avec elles. Les Samaritains plus entreprenans se joignirent aux Manichéens, prirent les armes au nombre de cinquante mille, et s'emparèrent de quelques villes, où ils firent d'horribles massacres; mais ils furent défaits et dispersés par le commandant de la Palestine. Ainsi le roi de Perse ne put tirer aucun parti de leur soulèvement. Justinien renoua la négociation. Ces avances réitérées ne firent qu'accroître la fierté de Cabadès. Il répondit par une lettre hautaine,

dans laquelle il prenoit le titre de roi des rois, fils du soleil, souverain de l'Orient, et donnoit à l'Empereur, ceux de fils de la lune, et de maître de l'Occident: « Comme je ne veux pas, disoit-» il, dérober la victoire, je vous avertis que je » ne vous laisserai respirer que jusqu'au printemps » prochain. » Le sort trompa son orgueilleuse présomption. Bélisaire, avec vingt-cinq mille hommes, battit près de Dara, en Mésopotamie, un de ses généraux qui en avoit quarante mille. En Arménie, il essuya aussi deux défaites consécutives. Justinien souhaitoit la paix avec la Perse, afin de pouvoir porter ses armes en Afrique. Il crut qu'une si malheureuse campagne rendroit Cabadès plus facile : il se trompa. Les Perses passèrent l'Euphrate en Assyrie. Bélisaire alla les chercher ; ils ne crurent pas devoir l'attendre, retournèrent sur leurs pas, et ne songeoient qu'à repasser l'Euphrate. Le général romain, satisfait de les forcer d'évacuer le territoire de l'Empire, ne croyoit pas devoir traverser leur passage. Ses soldats murmuroient et le taxoient de lâcheté ; il fit ce qu'il put pour contenir et réprimer leur impatiente témérité. Ils s'emportèrent jusqu'à la sédition, et il fut forcé d'en venir aux mains près de Callinique : c'étoit la veille de Pâques; ce jour les chrétiens observoient le jeûne le plus absolu, même dans les armées. Les Romains affoiblis par

l'abstinence, furent vaincus, quoique beaucoup plus nombreux que leurs ennemis. Les Perses, après cette victoire qu'ils avoient chèrement payée, continuèrent leur retraite. Bélisaire fut rappelé par l'Empereur; et après ce rappel, les armes romaines, privées du plus grand général de l'Empire, eurent néanmoins des succès en Mésopotamie et en Persarménie, tant il y a de ce qu'on nomme hasard dans les événemens de la guerre.

Cabadès mourut sur ces entrefaites, en regrettant peut-être d'avoir manqué plusieurs occasions de conclure une paix honorable; l'aîné de ses fils prétendit lui succéder suivant l'usage; mais Cabadès avoit désigné le troisième (Chosroës), et les grands le proclamèrent sans égard pour la primogéniture, prétendant que nul titre, sans leur consentement, ne donnoit droit au trône. Les Grecs ont décrié ce prince; mais les Orientaux l'élèvent au-dessus de tous ses prédécesseurs, sans en excepter Cyrus. Il fut honoré du nom de Juste, et l'histoire l'a nommé le grand Chosroës. Des troubles survenus en Perse disposèrent son nouveau monarque à écouter les propositions de Justinien. Il mit néanmoins la paix à un prix très-haut, et exigea, entr'autres conditions, onze mille livres d'or. Ainsi finit (en 533) une guerre qui avoit duré trente ans. Nous en avons de

suite raconté les événemens et l'issue, pour ne pas diviser l'ordre des matières.

529. Pendant cet intervalle, l'Empereur punit un grand scandale d'une manière scandaleuse. Deux évêques convaincus des abominations qui ont rendu Sodome trop fameuse, furent mutilés et promenés dans toute la ville, précédés d'un héraut qui crioit : « Apprenez, évêques, à ne pas » déshonorer la sainteté de votre caractère. » Un grand nombre de prêtres et de sénateurs souillés des mêmes crimes, furent conduits nus dans la place publique, traités comme les évêques, et expirèrent dans ce honteux supplice. Ces monstrueuses débauches n'ayant pu être réprimées par les exemples les plus effrayans, quinze ans après Justinien publia, pendant le carême, une loi qui menace les coupables des plus rigoureuses peines, s'ils laissent passer la fête de Pâques sans avoir témoigné leur repentir par la confession et la pénitence; mais pouvoit-il croire qu'on pût se résoudre à l'aveu public d'une telle infamie? Il punit le blasphème aussi rigoureusement que le crime contre nature (ce qui violoit les proportions qui doivent régner entre les délits et les peines), et défendit les jeux de hasard comme une occasion de blasphème; ceux qui faisoient trafic de prostitution furent bannis, et la peine de mort fut prononcée contre ceux qui le feroient

dans la suite. L'Impératrice voulant imiter ce zèle pour les bonnes mœurs, convertit, sur le Bosphore, un palais en maison de pénitence pour les femmes que la misère avoit entraînées dans la dissolution; elle la dota richement et la rendit magnifique et commode. Malgré l'aisance qu'y trouvoient ces malheureuses, plusieurs se précipitèrent dans la mer, préférant la mort à une vie régulière. L'Empereur abolit vers ce temps un usage barbare et fort ancien. Le palais et les maisons riches regorgeoient d'eunuques; la plupart étoient des Abasges, nation habitant au nord du Pont-Euxin, depuis le Caucase jusqu'à cent milles vers l'occident. Les princes de ce pays, tributaires de la Lazique, enlevoient de force à leurs parens les enfans mâles bien conformés, et d'une figure agréable, et en faisoient des eunuques qu'ils envoyoient vendre sur les terres de l'Empire. Ils exterminoient les pères pour se garantir de leur ressentiment. Justinien défendit à ces princes un trafic aussi atroce. Les Abasges en prirent occasion de se soulever contr'eux et de s'affranchir de leur joug. Quelques années ensuite, l'Empereur étendit à l'universalité de ses états la défense de faire des eunuques, sous la peine du talion. Un de ses successeurs (Léon le sage) réduisit cette peine à une amende et au bannissement pour dix années. Peu de temps après avoir

ainsi vengé l'humanité, Justinien l'affligea par
530. des lois cruelles en matière de religion. Il enjoignit aux gouverneurs de bannir les payens opiniâtres, et de faire mourir ceux qui oseroient sacrifier, ou qui persisteroient dans l'idolâtrie après avoir reçu le baptême. Il n'eût pas même le soin d'éviter dans sa persécution le soupçon d'y être excité par un sordide intérêt; car il s'appliqua la confiscation des biens de tous ceux qui refusoient de se faire baptiser avec toute leur famille. Athènes étant toujours l'asile de l'idolâtrie, il fit fermer ses écoles. La plupart des payens se réfugièrent chez les Barbares. Ces derniers coups achevèrent d'anéantir leur religion. Pour affoiblir l'hérésie, Justinien faisoit faire aux magistrats qui entroient en charge serment de catholicité. La liberté du culte public fut ôtée à tous les hétérodoxes, excepté aux Ariens. La crainte des Goths commandoit ce ménagement; Justinien rebâtit même une de leurs églises tombée en ruine; mais la première fois qu'il s'y assemblèrent, ils furent massacrés par une populace fanatique.

531. Nous n'avons pas cru devoir faire, en général, mention des tremblemens de terre, ni des pestes qui tiennent tant de place dans l'Histoire du Bas-Empire. Mais celle qui commença cette année, et qui parut d'abord en Ethiopie est remarqua-

ble, en ce qu'elle dura cinquante ans et désola successivement la plus grande partie du monde alors connu. Un fléau plus meurtrier encore pour Constantinople, fut la révolte occasionnée l'année suivante par les factions du cirque. Depuis qu'elles 532.
ne formoient plus que deux partis (les bleus et les verts), leur jalousie moins divisée étoit devenue plus vive, et la capitale entière, toutes les villes même de l'Empire, partageoient leur querelle. Ces chimériques intérêts allumoient des guerres intestines dans toutes les familles. Quoique le mari eût droit de répudier son épouse si malgré lui elle se rendoit au cirque, les femmes bravant cette appréhension, prenoient parti contre leurs époux dans ces frivoles disputes. L'Empereur avoit la mal-adresse d'y donner un air d'importance, en favorisant la faction bleue. La verte avoit l'appui de l'Impératrice. Un jour que Justinien assistoit aux jeux du cirque, une contestation s'éleva entre les deux partis, ils en vinrent aux mains. Les verts se plaignoient de la partialité du prince, et l'accabloient d'injures. On arrêta sept des principaux auteurs du tumulte, quatre eurent la tête tranchée, les trois autres furent condamnés à être pendus. Le premier subit son supplice; la potence se rompit sous les deux autres, dont chacun appartenoit à une faction différente; elles se réunirent pour les défendre.

La multitude courut au palais pour demander leur grâce à l'Empereur qui ne voulut ni se laisser voir, ni répondre. Des moines cependant enlevèrent les deux hommes, leur firent passer le détroit, et les enfermèrent dans une église. Le préfet la fit environner par des soldats, pour qu'ils ne pussent pas s'en évader. Les factieux se portent à la maison du préfet pour demander la délivrance des coupables; il les fait charger par ses gardes; la multitude les taille en pièces, va enfoncer les prisons, met le feu à la maison du préfet; l'incendie se propage et consume une grande partie de la ville. Au lieu de l'éteindre, la vile populace se livre au pillage. Les principaux citoyens lui laissant leurs biens en proie pour sauver leur vie, passent la mer. Ces horreurs continuèrent pendant les trois jours suivans; on brûloit, on pilloit, on massacroit ceux qu'on croyoit attachés à la cour; et leurs corps, après avoir été traînés par les rues, étoient jetés dans les flots. Quelques officiers estimés du peuple eurent enfin le courage de se présenter devant les séditieux, et leur demandèrent ce qu'ils prétendoient. Il crièrent qu'on leur livrât le préfet et trois favoris de l'Empereur, généralement détestés, entr'autres Tribonien qui vendoit les lois et la justice. L'Empereur les éloigna et les dépouilla de leurs emplois. Cette condescendance

dance ne fit qu'accroître l'audace des révoltés. Bélisaire ayant fait venir les troupes cantonnées dans les villes voisines, tua un grand nombre de ces forcénés, ce qui n'empêcha pas les autres de brûler un des palais impériaux. Justinien songeoit à fuir et avoit déjà fait porter son trésor sur ses vaisseaux. Théodora le retient. « Il n'est pas » nécessaire de vivre, dit-elle; mais il l'est de ne » pas survivre à son honneur. Un Empereur qui » traîne dans l'exil une vie ignominieuse, ne vaut » pas un homme mort. Fuyez, si vous le voulez; » quant à moi, je ne quitte point ce palais. Le » trône est un glorieux tombeau. » L'intrépidité de cette femme ranima le courage de l'Empereur et celui de son conseil, dont la majeure partie opinoit aussi à la fuite. Pendant qu'on délibère ainsi au palais, le bruit se répand que l'Empereur s'est sauvé. Aussitôt le peuple court à la maison d'Hyppace, un des trois neveux d'Anastase. On le conduit de force à la place publique, et on le proclame Auguste malgré lui et les pleurs de sa femme qui s'écrioit qu'on l'envoyoit à la mort. Hyppace, soit qu'il se fût rassuré, soit qu'il eût dessein de livrer les séditieux à l'Empereur, alla au cirque où il s'assit sur le trône du prince, et où ses partisans pouvoient être aisément enfermés. Justinien ignorant ce qui se passe, sort entouré de ses gardes et d'un

grand nombre d'autres soldats, le livre de l'évangile à la main. Il s'écrie dans les rues : « Par ce » livre sacré, je jure que personne ne sera puni » si l'on rentre dans le devoir ; je suis le seul » coupable. Mes péchés m'ont attiré le malheur » que j'éprouve, pour n'avoir pas écouté vos lé- » gitimes plaintes. » Le mépris qu'excite une telle démarche ranime l'insolence. L'Empereur accablé d'outrages, rentre dans le palais. Hyppace craignant un revers, l'envoie secrètement avertir que les factieux sont rassemblés au cirque, et qu'il est (lui Justinien) maître de leur sort. Mais le messager entend dire en chemin que l'Empereur est parti, et revient l'annoncer à Hyppace. Alors celui-ci s'abandonne à l'espérance de régner, et commence d'écouter avec plaisir les acclamations qui se font en sa faveur, et les malédictions dont on accable Justinien. Bélisaire avec les principaux officiers et quelques soldats fidèles, marche au cirque. Il trouve le peuple divisé en deux partis qui se battoient avec fureur. L'Empereur, à force d'argent, avoit regagné une portion de la faction bleue. Bélisaire tombe indistinctement sur les deux, et en fait un effroyable carnage. Trente mille personnes périssent dans cette journée. Hyppace et un de ses frères sont arrêtés ; on les étrangle en prison. Il restoit un troisième neveu d'Anastase, nommé Probus, auquel le peuple

avoit offert le trône. Il ne l'avoit pas accepté; mais on l'accusoit d'avoir tenu des discours injurieux à l'Empereur. Le conseil le jugea coupable. Justinien lui fit grâce. La tranquillité ne fut rendue à Constantinople que le dixième jour. Cette ville n'étoit plus, pour ainsi dire, qu'un amas de ruines fumantes. Une des plus grandes pertes fut celle de l'église de Sainte-Sophie. Pour réparer tant de ravages, il fallut employer les plus fâcheuses ressources; mais rien ne peut justifier la suppression qu'on fit alors des honoraires des professeurs; honteuse économie qui contribua nécessairement à introduire l'ignorance. L'Empereur fit publier sa victoire dans tout l'Empire, vanité misérable et mal-entendue.

Ce prince plus propre et plus hardi à entreprendre qu'à exécuter, tourna ses vues du côté de l'Afrique; Genséric s'en étoit rendu maître, du détroit de Cadix à la Cyrénaïque, et avoit ajouté à cette conquête celle de la Corse et de la Sardaigne. Mais les Vandales perdirent dans ces brûlantes contrées la vigueur martiale qu'ils avoient apportée des climats du nord. Le luxe et les voluptés amollirent leur courage. Ces peuples, sobres et austères à leur arrivée, se plongèrent sans réserve dans les plaisirs, et se souillèrent de tous les vices de l'Afrique. Justinien prit pour colorer son expédition, le prétexte de la défense et du réta-

blissement d'Hildéric, roi des Vandales, détrôné
533. par Gélimer son héritier présomptif. Bélisaire partit avec seize mille hommes seulement, et débarqua le troisième mois, à cinq journées de Carthage. Il entretint dans son armée composée de soldats de différentes nations, l'ordre le plus sévère, ce qui lui attira l'affection des Africains. Gélimer, après s'être défait d'Hildéric et de toute sa famille, donna, pour envelopper Bélisaire, des ordres bien concertés, qu'on exécuta mal. Lui-même manqua l'occasion de vaincre, se laissa surprendre, battre, et aveuglé par la terreur s'enfuit vers la Numidie. Le lendemain, Bélisaire arrive sous les murs de Carthage au soleil couchant. Les portes en étoient ouvertes, les rues illuminées; on l'attendoit comme un libérateur. Il ne voulut cependant pas y entrer d'abord, soit qu'il craignît quelque embûche, ou qu'il appréhendât que la nuit ne favorisât la licence de ses troupes. Le jour suivant il fit son entrée au milieu des acclamations. L'armée se conduisit à Carthage, comme elle eût fait à Constantinople; on n'y entendit pas un mot outrageant, ou la plus légère plainte. Le commerce ne fut pas interrompu un seul moment. Les officiers de la ville logèrent paisiblement les soldats qui payèrent les vivres qu'ils voulurent se procurer; on n'avoit rien vu de pareil depuis la décadence de la dis-

cipline romaine. Le général distribua les trésors de Gélimer à son armée. La conquête de Carthage (qui étoit au pouvoir des Vandales depuis quatre-vingt-quinze ans) assuroit aux Romains celle de l'Afrique entière, où Genséric n'avoit pas laissé une seule place fortifiée. Gélimer, dès les premiers jours de l'invasion, avoit envoyé solliciter en Espagne le secours de Theudis, roi des Visigoths. Ce prince demanda aux ambassadeurs quelle étoit la position de leur maître. Ils l'avoient laissé à la tête d'une belle armée, et ignoroient ce qui s'étoit passé depuis leur départ. Ils répondirent que Gélimer étoit au moment d'écraser une poignée de brigands romains. Theudis, mieux instruit, répliqua: « Retournez à Carthage: » et informez-vous de l'état de vos affaires. » Ils partirent aussi-tôt, et rendus au port, y furent arrêtés. Ils avouèrent le secret de leur ambassade.

Gélimer rassembla des troupes, et pratiqua des intelligences parmi les Huns qui servoient dans l'armée romaine, et dont l'humeur orgueilleuse et indocile avoit peine à se plier à leur discipline. Ils craignoient d'ailleurs qu'on ne voulût jamais leur permettre de retourner dans leur pays. Gélimer mit ces dispositions à profit. Les chefs des Huns, gagnés par ses promesses, s'engagèrent à tourner leurs armes contre les Romains, dès que le combat seroit engagé. Bélisaire dé-

couvrit le complot, regagna les Huns par ses caresses, par ses libéralités, par le vin qu'il leur fit distribuer, et qu'ils aimoient passionnément, et en leur jurant qu'aussitôt la guerre terminée, ils reverroient leur patrie, chargés de butin. Le roi des Vandales, après avoir bloqué Carthage, désespérant de la réduire par cette voie, voulut tenter encore le sort d'une bataille. Il alla camper avec plus de cent mille hommes à Tricamare, à six lieues de la capitale de l'Afrique. Bélisaire n'hésita pas de céder au vœu de son armée, qui presque dix fois moins nombreuse ne laissoit pas de souhaiter la bataille avec ardeur. Elle ne dura qu'un moment, ne coûta que cinquante hommes aux Romains qui la gagnèrent, que huit cents aux Barbares, et décida néanmoins du sort de l'Afrique. Les Barbares ne se crurent pas même en sûreté dans leur camp. Dès que Gélimer vit Bélisaire s'en approcher, il s'enfuit. Les Vandales le suivirent, abandonnant leurs femmes, leurs enfans, leurs richesses. Un grand nombre de fuyards furent massacrés. Jamais on ne fit un butin plus prodigieux. Les dépouilles de la Sicile, de l'Italie, de la Grèce, ravies par Genséric, celles de l'Afrique, l'or entassé pendant un siècle par une nation avide, dans un pays qui nourrissoit tous ses voisins; tant de trésors accumulés devinrent la proie des vainqueurs. Géli-

mer se réfugia sur un mont inaccessible, nommé Papua, à l'extrémité de la Numidie, et habité par des Maures ses alliés. Il s'y trouva réduit aux plus tristes extrémités. Les Vandales étoient alors la nation de l'univers la plus voluptueuse, et les Maures la plus misérable. Ceux-ci renfermés dans des huttes étroites, n'avoient d'autre lit que la terre, et d'autre aliment que de l'orge et du seigle, qu'ils mangeoient sans les faire moudre ni cuire. Gélimer supporta trois mois les horreurs d'une vie si sauvage, et ne se rendit que sur la promesse d'être traité avec honneur.

Bélisaire, en 90 jours, avoit recouvré l'Afrique. L'intérêt de l'Empire auroit exigé qu'il y fût demeuré assez long-temps pour affermir sa conquête, et régler l'administration politique que ce génie supérieur n'entendoit pas moins que la guerre. Mais l'envie le poursuivoit à Constantinople, et s'étoit ménagé des intelligences dans son armée. Quelques-uns de ses officiers mandèrent à la cour qu'il songeoit à se faire en Afrique un état indépendant. Justinien, soit qu'il ne crût point à ces rapports mensongers, soit qu'il voulût dissimuler, offrit à Bélisaire le choix de demeurer en Afrique, ou de ramener ses prisonniers à Constantinople. Ce général instruit des trames de ses envieux, prit ce dernier parti pour les mieux confondre. Justinien renouvela 534.

en sa faveur un honneur qui, depuis Auguste, étoit réservé aux Empereurs et à leurs enfans ; il lui décerna le triomphe ; ce fut le premier qui eût été célébré à Constantinople. La seule différence entre cette pompe et celles du même genre qu'on avoit vues autrefois si souvent à Rome, c'est qu'ici le vainqueur n'étoit pas porté sur un char. Il marchoit à pied ; Gélimer venoit après à la tête des prisonniers, vêtu d'une robe de pourpre. Il traversa la ville pour se rendre au cirque, où l'Empereur l'attendoit sur un trône élevé. Lorsque Gélimer y entra, sans laisser échapper une larme ni un soupir, il répéta plusieurs fois ces mots de Salomon : « Vanité des va-» nités, tout est vanité. » Dès qu'il fut rendu près du trône, on le dépouilla de la pourpre, et on l'obligea de se prosterner devant l'Empereur et même devant l'Impératrice. Dans le dessein peut-être d'adoucir son humiliation, Bélisaire se prosterna en même temps que lui. Ce général fut représenté sur le revers des monnoies avec ces mots : « *Bélisaire, la gloire des Romains.* » Justinien acquitta la parole que le conquérant de l'Afrique avoit donnée à Gélimer. Ce prince reçut un grand domaine en Galatie, où il vécut dans l'abondance.

Le seul nom de Bélisaire eût suffi pour contenir l'Afrique, s'il y fût resté. Il n'étoit pas en-

core sorti du port de Carthage, qu'il apprit que les rois maures s'étoient soulevés ; il fit débarquer ses plus braves officiers et une partie de sa garde, pour défendre le pays. Il fallut quatorze ans aux autres généraux pour le pacifier. Le nom de Vandale fut anéanti en Afrique. Justinien divisa ce gouvernement en sept provinces, la Tingitane, la Mauritanie, la Numidie, la Carthaginoise, la Byzacène, la Tripolitaine, et la Sardaigne parce qu'elle avoit appartenu aux Vandales. Comme il commençoit à moins ménager les Goths d'Italie, ainsi que nous l'allons voir, il ne craignit pas de proscrire l'Arianisme, dont les Vandales n'étoient pas moins entêtés que les Goths, et rétablit la catholicité en Afrique. A l'exception des rigueurs exercées contre ces sectaires, il fit d'ailleurs des dispositions très-sages, pour que ce pays fût régi avec douceur ; mais ses officiers de finance ne tardèrent pas à les éluder, et lui peignirent l'Afrique si opulente qu'il l'eût bientôt appauvrie. Il est vrai qu'il dépensa beaucoup pour réparer les villes que la politique ou la négligence des Vandales avoit laissé tomber en ruines, et pour en construire de nouvelles. En réunissant les unes et les autres, on en comptoit jusqu'à cent cinquante.

Chosroës, qui se repentoit probablement de lui avoir donné le loisir de faire une conquête

si importante, lui envoya des ambassadeurs, lesquels, tout en le félicitant, lui demandèrent de sa part une portion du butin, « attendu, disoit-» il, que les Romains n'eussent pas subjugué les » Vandales, sans la paix faite avec la Perse. » Justinien, de crainte d'une rupture, lui fit de magnifiques présens.

On vient de voir que l'Empereur faisoit un utile usage d'une partie des trésors qu'il avoit tirés de l'Afrique; mais le faste de Théodora consommoit inutilement des sommes immenses, qu'il eût pu faire tourner également au profit du bien public. Pour aller prendre les bains en Bithynie, elle traîna une suite de 4,000 hommes. Les principaux personnages de l'Etat faisoient partie de son cortège. Conciliant les crimes, les vices, la religion et l'humanité, elle distribua dans sa route beaucoup d'argent aux églises, aux monastères et aux hôpitaux. A son retour, elle donna une preuve éclatante de l'ascendant qu'elle avoit sur son mari. Le crédit de Priscus, secrétaire de l'Empereur, lui donnoit de l'ombrage; elle étoit choquée d'ailleurs de ce qu'il ne rampoit pas à ses pieds, comme le reste de la cour. Ayant vainement essayé de le perdre par des calomnies, elle le fit enlever, et on le transféra dans une région éloignée, où l'on en fit de force un prêtre, pour le rendre inhabile à

reprendre ses emplois. Justinien ferma les yeux sur cette audacieuse violence.

Ce prince, si foible dans son domestique, avoit cependant de grandes idées. Il avoit conçu à la fois celle de recouvrer les provinces de l'Empire envahies par les Barbares, et de lui donner une bonne législation, en réformant les lois accumulées pendant treize siècles. Il commença par le code, qui contient les lois renfermées dans les trois codes de Grégoire, d'Hermogénien et de Théodose, et celles qui sont postérieures au code Théodosien, en un mot, toutes les lois impériales depuis le commencement du règne d'Adrien. Il y imprima le sceau de l'autorité souveraine en 529, abrogea toute la législation précédente, et ne permit de citer en justice que le nouveau code. Tribonien eut la direction de ce grand ouvrage, qui fut composé trop rapidement dans l'espace d'une année.

Code.

Il présida encore à un recueil plus difficile et plus étendu, celui des monumens de l'ancienne jurisprudence, qui devoit porter le nom de Digeste, parce que les matières y seroient rangées, chacune sous son titre, ou de Pandectes, comme renfermant toute l'ancienne jurisprudence. Ce travail fut fait avec plus de célérité que d'exactitude. Il s'agissoit de dépouiller plus de 2000 volumes, d'en discuter, arranger, réduire, d'en

Digeste ou Pandectes.

réformer même les décisions. Tribonien sachant que l'amour propre des princes, comme celui des particuliers, est pressé de jouir, acheva en trois ans ce qui en eût peut-être exigé dix. L'Empereur donna force de loi à cette compilation, en 533. Pour éviter l'ancienne confusion résultant de la diversité des avis, il interdit tout commentaire, et veut qu'en cas de doute, on ait recours au prince, qui seul a droit de suppléer et d'interpréter la loi. Il ordonne de se conformer à celle du digeste, abrogeant toutes les autres, qu'il défend même de citer. Les rédacteurs du code et du digeste ayant eu la liberté de changer les textes, on ne peut avec certitude attribuer, ni aux anciens Empereurs, ni aux anciens jurisconsultes, ce qui se trouve énoncé sous leur nom.

Instituts. Un peu avant le digeste, parurent les instituts. Tribonien fut encore le principal rédacteur de cet ouvrage, qui eut aussi caractère de loi, et qui renferme les premiers élémens de la jurisprudence, extraits des auteurs anciens. C'est la partie du corps de droit la plus estimée.

Seconde édition du code. Un espace de cinq ans suffit pour faire sentir la nécessité d'une nouvelle édition du code, dans lequel le travail subséquent avoit fait apercevoir plusieurs imperfections. Il fut revu par Tribonien et d'autres commissaires, qui en donnèrent, en 534, une seconde édition. Elle contient plus

de 200 institutions nouvelles, publiées dans l'espace de cinq ans, et c'est elle seule qui nous reste. La première fut abrogée.

L'Empereur se réserva le droit d'ajouter, mais séparément, les constisutions qu'il jugeroit nécessaires. C'est ce qu'on appelle les novelles, dont plusieurs sont entièrement opposées à diverses lois du code. Ces novelles sont au nombre de 168, dont 98 seulement ont force de loi, parce qu'elles furent recueillies dans un volume (en 565). Justinien les publia en Grec. On en donna, sous le règne suivant, une traduction littérale en latin, dans la forme prescrite par Justinien (1), et qui fait autorité. De là vient que ces novelles ainsi traduites sont nommées *authentiques*. Novelles.

Ce grand corps de droit, augmenté des constitutions des Empereurs qui succédèrent à Justinien, subsista jusqu'au 9e. siècle. L'Empereur Basile jaloux du titre de législateur, exclut alors entièrement le droit latin. Il réunit toutes les parties de la législation en 40 livres, auxquels son fils Léon en ajouta vingt. Ce recueil se nomme les Basiliques. Le fils de Léon, Constantin- Basiliques.

(1) Il ne permit aux traducteurs d'ajouter que des titres et des sommaires. Toute copie, où il se seroit trouvé une seule abréviation, ne pouvoit faire autorité, et le copiste devoit être condamné comme faussaire.

Porphyrogénète, en fit la révision, et elles constituèrent le seul droit usité en Orient tant que dura l'Empire.

En Occident, le corps de droit de Justinien ne fut reçu que dans l'Illyrie qui étoit encore soumise à l'Empire. Il régna en Italie, lorsque le gouvernement impérial y fut rétabli. Mais il céda bientôt aux lois des Lombards, quand ceux-ci se furent emparés de Ravenne. Charlemagne ayant détruit le royaume des Lomdards, fit vainement chercher l'ouvrage de Justinien. Enfin, en 1127, on trouva, dans la ville d'Amalfi, un exemplaire du digeste. Le code fut découvert à Ravenne, dans le 15e. siècle, et l'on rassembla les novelles qui se trouvèrent dispersées en Italie, et treize édits de Justinien. Telle est en abrégé l'histoire de ce fameux corps de législation, qui, malgré ses imperfections, est encore ce que la raison a produit de plus complet en ce genre, et dans lequel toutes les nations de l'Europe vont chercher le supplément de leurs lois particulières. On attribue à l'immoralité de son principal auteur, une partie des défauts de cet immense ouvrage. Courtisan intéressé, Tribonien tronqua, dit-on, altéra, supprima de bonnes lois. Il détruisit souvent, dans les novelles qu'il suggéroit à l'Empereur, ce qu'il avoit sagement établi dans le code et le digeste. Cette versatilité fit soupçon-

ner Tribonien et le prince même, ajoute-t-on, d'avoir écouté souvent la faveur et l'intérêt, plutôt que la raison et l'équité. Quelques auteurs attribuent ces variations aux caprices de Théodora, qui gouvernoit son mari, et qui étoit elle-même gouvernée par ses passions. Procope, dans son histoire secrète, ou ses anecdotes, dit que Justinien vendoit les jugemens et les lois. Mais il n'en cite, observe Gibbon, qu'un trait qu'on peut aussi bien attribuer à la dévotion qu'à la cupidité.

Pour qu'on puisse apprécier le témoignage de Procope, il est nécessaire de faire ici connoître le caractère de cet auteur, et de dire un mot de ses ouvrages. Il naquit à Césarée en Palestine, où il fit la profession d'avocat, et devint ensuite secrétaire de Bélisaire, qu'il suivit dans toutes ses expéditions. Il a composé trois ouvrages qui se démentent mutuellement. Le premier, renfermant l'histoire des guerres de Justinien, paroît impartial. Dans le second, intitulé *anecdotes*, il impute à Justinien les actions les plus atroces, suppose à celles qui sont louables, des motifs odieux, et veut prouver sérieusement que ce prince est un démon déguisé sous la forme humaine. Quelques écrivains habiles ne croient pas que cette satire soit de Procope (1). Elle ne vit

(1) Montesquieu et Lebeau sont d'un avis contraire.

pas le jour du vivant de l'Empereur. Quatre ans après la composition des anecdotes, Procope publia les six livres où il rend compte des innombrables constructions de Justinien; ce prince y est comblé des plus grands éloges. Malgré le mépris que mérite un tel écrivain, on convient que, parmi ses anecdotes, il s'en trouve plusieurs qui sont véritables, mais empoisonnées par les circonstances ou les motifs. Il est cependant très-permis de douter, quoiqu'en dise Montesquieu, que Justinien se soit dégradé au point de vendre des lois. Qui auroit pu d'ailleurs payer assez chèrement un si puissant souverain, pour qu'il fût tenté de descendre à une telle infamie?

A peine l'Afrique étoit-elle rentrée sous sa domination, qu'il s'occupa de recouvrer l'Italie. Amalasonte continuoit de la gouverner avec sagesse, sous le titre de régente et de reine qu'elle avoit pris pendant sa régence; elle se faisoit respecter de ses voisins, et entretenoit la tranquillité dans ses états. Elle augmenta les gages des officiers pour qu'ils ne foulassent pas les provinces, et publia des réglemens équitables qu'elle sut faire exécuter. Quoiqu'Arienne, elle protégeoit l'église catholique, honoroit les papes et les évêques, qu'elle contenoit néanmoins dans les bornes de leur autorité spirituelle. Son fils étoit l'objet de sa plus vive affection, mais d'une affection sans

foibless

foiblesse. Il se plaignit un jour d'un coup que lui avoit attiré son opiniâtre désobéissance. Des courtisans flattèrent sa douleur : plusieurs des principaux personnages de la cour vont trouver sa mère. « Les lettres, lui disent-ils, s'assortissent » mal avec les armes. Des pédans ne sont propres » qu'à former des lâches. Il ne faut enseigner » au jeune prince que les exercices militaires, » et lui donner pour compagnons que de jeunes » seigneurs, dont la société échauffera son cou» rage. » La reine fut forcée de céder; son fils Athalaric, livré à une troupe de jeunes gens indisciplinés, se trouva perdu de débauche, dans un âge où l'on commence à peine à la connoître. Trois hommes, accrédités par leur naissance, étoient à la tête de la cabale formée contre Amalasonte. Elle les envoya sur différentes frontières d'Italie, sous prétexte de les défendre ; puis fit demander un asile à Justinien, dans le cas où le projet qu'elle avoit de se défaire de ces mécontens ne réussiroit point; l'Empereur le lui promit. Elle monta sur un vaisseau avec ses trésors, et alla attendre à Dyrrachium l'issue de l'ordre qu'elle avoit donné d'assassiner les trois factieux. Il fut exécuté, et leur mort lui rendit sa puissance. Il lui restoit un ennemi plus dangereux. Théodat, neveu de Théodoric, et préfet de Toscane, étoit, quoique platonicien, un exacteur

impitoyable et un usurpateur effronté. La reine le fit condamner juridiquement à restituer tout ce qu'il avoit pris. Pour s'en venger, il offrit secrètement de livrer la Toscane à Justinien, à de certaines conditions. Bientôt les affaires changent de face. Athalaric meurt dans la fleur de sa jeunesse, épuisé de voluptés. Sa mère, ne pouvant se résoudre à descendre du trône, voulut le donner en apparence et en réserver l'autorité. Théodat restoit seul de la famille royale; elle crut qu'un bienfait éclatant lui feroit oublier l'affront dont elle l'avoit flétri, et qu'elle pourroit régner sous son nom. Elle dit à ce prince que, prévoyant depuis long-temps la perte de son fils, elle lui avoit destiné sa couronne, et que c'étoit pour écarter les obstacles qu'il sembloit mettre lui-même à ce dessein, qu'elle l'avoit forcé de se défaire de ce qui le rendoit odieux. Elle lui offrit le titre de roi, s'il vouloit jurer de lui laisser le pouvoir qu'elle avoit eu sous le règne de son fils. Théodat prêta tous les sermens qu'on exigeoit, et Amalasonte le fit proclamer roi conjointement avec elle, sans cependant l'épouser. Le nouveau souverain, comme beaucoup de mauvais princes, débuta par de belles maximes et quelques actions louables. Il laissa d'abord gouverner sa protectrice; mais bientôt las de sa nullité, il trame la perte de la reine,

croyant pouvoir se soutenir sans son appui. Il s'attache, par des bienfaits, les familles des trois seigneurs qu'elle avoit immolés, assassine ses plus zélés serviteurs, l'enlève elle-même et l'enferme dans une prison, où elle est étranglée. On est fâché de voir Cassiodore continuer de servir le meurtrier de sa bienfaitrice ; on est encore plus fâché de l'éloge pompeux qu'il en fait, postérieurement à cet assassinat. 535.

Justinien saisit le prétexte de la mort d'Amalasonte pour envahir le royaume des Ostrogoths, qui, de la Sicile, s'étendoit aux confins de la Dacie. Bélisaire fut envoyé en Sicile, et Moudon, autre général distingué, entra en Dalmatie. Le premier, suivant son usage, ne voulut qu'une armée peu nombreuse, mais bien choisie. Il n'emmena que 7500 hommes. Son épouse Antonine étoit à l'armée ; elle le suivoit dans toutes ses expéditions, quoiqu'elle n'eût pas d'attachement pour lui. Fille d'un cocher du cirque et d'une femme de théâtre, elle vivoit dans la dissolution, et avoit déjà eu plusieurs enfans lorsqu'elle subjugua Bélisaire, qui l'épousa précisément à l'époque de l'indigne mariage de Justinien. Antonine, plus effrontée que l'Impératrice, loin de cacher ses désordres que son mariage ne fit pas cesser, en aimoit l'éclat et le péril. L'Afrique en avoit été déjà le théâtre ; elle se fit encore

suivre en Italie par un jeune homme qu'elle aimoit. Bélisaire fut averti; mais sa femme savoit l'aveugler, et la vengeance qu'elle tira de ceux qui avoient révélé ses galanteries, força tout le monde au silence. Elle avoit d'ailleurs un esprit mâle et fecond en ressources. Quelquefois elle fut utile à son mari dans le cours de la guerre.

Bélisaire, ayant débarqué en Sicile, ne trouva de résistance qu'à Panorme. Il fit entrer sa flotte dans le port ; et les mâts de ses vaisseaux s'élevant au-dessus des murs, il y fit hisser des chaloupes remplies d'archers; il dut la reddition de la place à cette ingénieuse idée. Les assiégés, accablés d'une grêle de traits, s'effrayèrent et lui ouvrirent les portes. En même temps que la perte de la Sicile, Théodat apprit la défaite des Goths en Dalmatie et la prise de Salone par Mondon. Ce timide usurpateur avoit près de lui un envoyé de Justinien, nommé Pierre, célèbre avocat de Constantinople. Il lui offre de céder à l'Empereur la Sicile, de lui payer un tribut, et de se soumettre à d'autres conditions encore plus humiliantes. A peine Pierre est parti pour porter ces propositions à Constantinople, que Théodat le rappelle pour lui demander s'il croit qu'elles seront acceptées. « Je l'ignore, répondit l'adroit » négociateur: mon maître, qui n'est pas comme » vous imbu des maximes de Platon, n'a pas

» pour la guerre l'horreur qu'elle vous inspire, » et regardant l'Italie comme son patrimoine, » se croit en droit de la reconquérir. » Théodat, encore plus effrayé, consent de céder l'Italie pour un revenu de 1200 livres d'or en terres ; mais il exige de Pierre qu'il jure de ne faire usage de cette dernière concession que dans le cas où la première seroit rejetée comme insuffisante. Théodat, craignant de n'avoir pas encore assez fait pour sa sûreté, envoya le pape Agapet second solliciter la paix à Constantinople. Pierre, soit qu'il eût gardé ou violé son serment, trouva Justinien sourd aux premières propositions de Théodat ; mais ce prince ne balança pas d'accepter les secondes, et le même émissaire est renvoyé pour conclure. Les affaires changent pendant son voyage. Mondon est tué dans un combat inégal en Dalmatie, et les Romains évacuent la province. Cette lueur de succès aveugle Théodat ; il refuse de souscrire aux conditions que lui-même a proposées. La Dalmatie, reconquise par les Romains, presqu'aussi-tôt que perdue, le rejette dans de nouvelles alarmes. Bélisaire reçut ordre d'entrer en Italie.

Ce général étoit revenu en Sicile, de l'Afrique où l'avoit appelé le mauvais état des affaires de cette province, dont nous allons rendre un compte succinct. Salomon, digne successeur de Bélisaire,

y avoit été laissé après la conquête. Les princes maures prirent les armes, comme nous l'avons dit, tandis que le conquérant se disposoit à s'éloigner de Carthage. Salomon leur fit dire qu'ils hasardoient par leur révolte la vie de leurs enfans qu'ils avoient donnés en otage. Ils répondirent : « C'est aux Romains de ménager » leurs enfans, parce que chacun d'eux n'a qu'une » femme ; quant à nous qui pouvons en avoir » cinquante, nous ne craignons pas de manquer » de postérité. » Ces Barbares combattoient presque nus, et n'avoient pour armes qu'une épée, une rondache et deux javelots. Les femmes suivoient leurs maris à la guerre, dont elles partageoient les travaux, plantant les palissades, dressant les tentes, soignant les chevaux, les chameaux, aiguisant et fourbissant les armes. Quelques-unes, leurs enfans dans les bras, avoient coutume de se mêler aux combattans, pour les animer sans doute par la vue de ce qu'ils avoient de plus cher. Le reste étoit placé au centre du cercle que formoit
536. l'armée. Deux fois vaincus dans la Byzacène, les Maures se retirèrent en Numidie, sur le mont Aurase, qui occupe un terrain de trois jours de circuit, environné de rochers, mais dont le sommet offre une vaste plaine couverte de moissons et des plus beaux fruits de l'Afrique. Salomon fit gravir cette montagne à ses soldats ; ils ne

purent rencontrer les Maures, qui se cachèrent aisément dans ses vastes détours, étant instruits par les guides des Romains de tous leurs mouvemens. Salomon alla passer l'hiver à Carthage, comptant revenir dans la belle saison assiéger ou bloquer le mont Aurase ; mais ses soldats se révoltèrent, et il se transporta en Sicile pour engager Bélisaire à venir remettre l'ordre en Afrique. Les révoltés, commandés par un nommé Stoza, sommèrent Carthage de se rendre, et cette ville étoit au moment de capituler, lorsque Bélisaire y arriva n'ayant qu'un seul vaisseau, Salomon et cent hommes choisis d'entre ses gardes. Dès que les rebelles eurent appris son arrivée, cédant à la terreur que leur inspiroit son seul nom, ils décampèrent précipitamment. Bélisaire, avec deux mille hommes assemblés à la hâte, les poursuit, les atteint et les disperse.

Après cette victoire, il fut obligé de partir pour la Sicile, où s'étoit élevée aussi une sédition parmi ses troupes. Accoutumés au commandement de ce grand homme, ses soldats n'en pouvoient souffrir d'autre. Le bruit de son retour suffit pour les faire rentrer dans l'ordre, qu'il trouva rétabli en arrivant. Il passe aussi-tôt de Messine à Rhégium. A peine est-il débarqué que les peuples d'alentour, qui détestoient le nom et la religion de Gothis, viennent l'assurer de

leur obéissance. Ils prirent pour prétexte de leur défection la ruine de leurs murailles, qui ne pouvoient les défendre. Bélisaire se rendit, sans trouver de résistance, jusqu'à Naples, qu'il investit par terre et par mer. Ses habitans lui représentèrent, par leurs députés, qu'ils n'étoient pas maîtres de leurs villes, que la garnison qui y dominoit, ne pouvoit la rendre impunément, ses biens, ses femmes, ses enfans étant au pouvoir de Théodat. Ils lui conseillèrent d'attaquer Rome dont la prise lui assureroit toute l'Italie. Bélisaire répondit qu'il n'avoit pas coutume de prendre conseil de ses ennemis, et offrit une capitulation avantageuse, qui fut refusée par l'influence de la garnison et par celle des juifs dont le nombre étoit considérable, et qui connoissoient l'intolérance de Justinien pour leur religion. Un siége meurtrier de vingt jours, et plusieurs assauts malheureux rebutèrent Bélisaire; le désir d'attaquer Rome et Théodat avant l'hiver, alloit le décider à la retraite, lorsqu'un événement inopiné changea sa résolution. Un Isaurien reconnut un aqueduc, et avertit qu'on pouvoit, en s'y frayant un passage, pénétrer jusque dans la ville. On y travailla secrètement, et quand l'ouvrage fut achevé, Bélisaire, par un mouvement d'humanité, avertit les habitans qu'il avoit un moyen infaillible de prendre la place, et les

engagea de prévenir les maux qui alloient les accabler s'ils ne se rendoient. Ses avis n'étant point écoutés, 400 hommes entrèrent de nuit dans l'aqueduc, et prêtèrent la main à leurs camarades qui escaladèrent les murailles, et enfoncèrent les portes. Les vainqueurs, et surtout les Huns, se livrèrent à tous les excès de la fureur. Bélisaire couroit de tout côté pour arrêter le carnage, et parvint à sauver la ville. Il laissa le butin aux soldats; mais il fit rendre les enfans à leurs pères, et les femmes à leurs maris. Avant la nuit, le calme étoit rétabli, et les habitans retrouvèrent dans leurs maisons ce qu'ils y avoient caché de précieux. On laissa la vie à ce qui restoit de la garnison; c'étoient 800 Goths que le vainqueur incorpora dans ses troupes. Deux Napolitains qui avoient été les principaux moteurs de la résistance de la ville, furent immolés par leurs concitoyens. On s'attendoit que Théodat marcheroit à la rencontre de Bélisaire; mais en le voyant se tenir renfermé dans Rome (où il s'étoit réfugié au-devant de l'ennemi), et se contenter d'envoyer en Campanie quelques troupes commandées par Vitigès, on le soupçonna d'intelligence avec Justinien pour lui livrer ses propres Etats. Ce bruit se répand dans l'armée; les soldats, indignés de la trahison qu'ils imputent à Théodat, ou peut-être seulement de sa lâcheté,

proclament Vitigès à sa place. C'étoit un officier sans naissance qui devoit son avancement à son mérite. Il campoit à deux journées de Rome ; il en reprend le chemin, et Théodat abandonne cette ville pour se sauver à Ravenne. On le poursuit, et on l'égorge avant qu'il ait pu l'atteindre. Le nouveau roi fit une circulaire dans le style des usurpateurs. Il attribuoit son élévation à la Providence, et promettoit de suivre les traces de Théodoric : « L'imiter, disoit-il, c'est être plus » son parent que ceux qui ne lui sont alliés que » par la naissance. » Vitigès ne tint pas ce qu'il avoit promis, et après avoir été un très-bon officier, ne fut qu'un roi fort médiocre. Il engagea, par les sermens les plus sacrés, le pape Silvère, le sénat, le peuple romain dont il se défioit et dont il connoissoit l'attachement pour leurs anciens princes, à lui être fidèles, laissa dans la ville une garnison de 4000 hommes, et partit pour Ravenne avec le reste de ses troupes, emmenant un grand nombre de sénateurs pour lui tenir lieu d'otages.

Sous le court règne de Théodat, les François avoient fait des incursions dans l'Italie, et la paix n'étoit pas encore conclue avec eux. Ce prince avoit offert de leur céder ce qui restoit aux Ostrogoths dans la Gaule, avec 2000 livres pesant d'or. Pour renouveler des offres d'une si

Digitized by Google

haute importance, Vitigès obtint le consentement des principaux seigneurs de sa nation, en leur représentant « que s'ils triomphoient de » l'Empire, ils trouveroient assez de prétextes » pour ressaisir ce qu'ils abandonnoient ; les » raisons de s'agrandir ne manquant jamais à » ceux qui en ont le pouvoir. » En conséquence, il fut fait aux François une cession formelle de ce que les Ostrogoths possédoient des Alpes au Rhône, et de la mer jusqu'aux confins du royaume de Bourgogne, c'est-à-dire de quatre provinces, la seconde Narbonnoise, les Alpes maritimes, les Alpes grecques, et la Viennoise, en sorte que toute la Gaule appartint alors aux François, excepté la Septimanie qui étoit possédée par les Visigoths, et la Bretagne armorique qui avoit ses comtes particuliers.

Bélisaire, ayant laissé garnison dans Naples, marche vers Rome par la voie Latine. Le pape conseille de ne pas tenter une résistance inutile ; et les Romains envoient au-devant du général de l'Empereur porter les assurances de leur soumission. La garnison obtint la liberté de se retirer à Ravenne. Ce fut ainsi qu'après 60 ans Rome rentra sous la domination de l'Empire. Le premier soin du général fut de la fortifier. Ses habitans ne virent pas sans peine qu'il se préparoit à y soutenir un siége, si elle étoit attaquée.

Comment, avec si peu de troupes, défendroit-il une place si vaste, située dans une plaine de facile accès, et qui pouvoit être aisément affamée? Ces murmures, dont Bélisaire eut connoissance, n'interrompirent pas ses dispositions.

537. Après que les généraux de Vitigès eurent été battus dans la Dalmatie et la Toscane, il se mit lui-même à la tête d'une armée formidable; on la porte à 150 mille hommes; Bélisaire n'en avoit que 5000, et la seule crainte du roi des Ostrogoths étoit d'arriver trop tard pour prévenir leur fuite. Il vint camper à deux milles de Rome sur le bord du Téveron (l'Anio), vis-à-vis d'un pont où Bélisaire avoit fait bâtir une tour pour disputer le passage. Mais la frayeur des soldats qui la gardoient, la leur fit abandonner à la vue de la multitude des ennemis qui se présentèrent; et au lieu de retourner à Rome, où ils eussent été punis, ils s'enfuirent dans la Campanie. Bélisaire, qui n'étoit pas instruit de cette fuite, sortit le lendemain à la tête de mille cavaliers pour choisir un poste. Ce ne fut pas sans surprise qu'il se vit assailli par un grand nombre d'escadrons, en deça du Tibre. Il lui fallut payer de sa personne; des transfuges de son armée le désignèrent aux Barbares, et des traits innombrables furent dirigés vers lui. Les plus braves s'empressent de le joindre et de l'at-

taquer avec la lance et l'épée ; l'intrépidité de ses gardes le sauva. Les Goths furent mis en fuite. On les poursuivit trop loin, et les vainqueurs furent forcés de se retirer à leur tour à pas précipités jusque sous les portes de Rome. Les habitans qui craignoient que l'ennemi n'entrât avec eux, refusèrent de les ouvrir ; malgré les ordres de Bélisaire que la sueur, le sang et la poussière rendoient méconnoissable, et dont la voix épuisée n'étoit pas plus facile à distinguer que sa personne. D'ailleurs, le bruit de sa mort s'étoit répandu dans la ville. Le péril enflammant sa bravoure naturelle, et son exemple animant sa petite troupe, elle fit une charge si vigoureuse, que l'ennemi crut être attaqué par toute la garnison, et s'enfuit une seconde fois : alors les portes s'ouvrirent aux vainqueurs, et malgré la fatigue d'une si rude journée, Bélisaire, encore à jeun, ne voulut prendre de repos qu'après avoir passé la nuit à visiter tous les postes. Le lendemain les Ostrogoths vinrent camper devant la ville. Comme son enceinte (1) étoit trop étendue pour qu'ils pussent l'environner, ils se partagèrent en sept camps, et coupèrent ensuite

(1) La circonférence de Rome étoit de douze mille trois cent quarante-cinq pas. Elle avoit quatorze portes. Gibbon, tom. 10, pag. 116.

les 14 aqueducs de Rome, tous bâtis de brique, et tellement spacieux qu'un homme à cheval pouvoit s'y promener. Bélisaire les fit boucher, de peur que les Goths n'usassent du moyen qui lui avoit procuré la conquête de Naples. A peine le siége étoit commencé, que les Romains, incapables de souffrir de longues privations et de grandes fatigues, se plaignoient d'être engagés dans une guerre où ils n'avoient nul intérêt, et d'avoir seuls à soutenir tout l'effort d'une puissante nation. Vitigès, instruit de leur mécontentement, s'appliquoit à l'aigrir; il envoya des députés qui dirent à Bélisaire en présence du sénat, que si c'étoient les Goths qu'il étoit venu chercher, il les avoit sous les yeux, et qu'ils lui offroient la bataille; qu'il n'étoit pas juste d'envelopper les habitans de Rome dans une querelle qui leur étoit étrangère; que Vitigès, quoique offensé de leur infidélité, leur offroit son secours, et qu'il vouloit bien, pour épargner leur sang, permettre aux soldats de Justinien de se retirer avec leurs bagages. Bélisaire répondit qu'il combattroit quand il le jugeroit à propos, et que les Goths ne rentreroient pas dans Rome tant qu'il respireroit. Ils furent repoussés à une attaque qu'ils firent au mausolée d'Adrien (aujourd'hui le château Saint-Ange), situé à cinquante pas de l'enceinte de Rome, et qui étoit à la fois un su-

perbe monument et une forteresse. Il se trouvoit dans le mur de la ville un endroit ruiné que Bélisaire avoit voulu réparer ; les Romains s'y étoient opposés, prétendant que Saint-Pierre avoit promis de le défendre, et les Goths, étant prévenus de la même idée, se gardèrent de l'attaquer. Ceux-ci avoient une si grande vénération pour les princes des apôtres, qu'ils laissèrent au clergé romain, pendant le siége, la liberté de desservir hors des murailles les églises qui leur étoient dédiées. Des sorties vigoureuses enlevèrent à Vitigès un grand nombre de soldats. Néanmoins Bélisaire, sentant qu'un seul échec pouvoit le perdre, demanda du renfort à l'Empereur ; la promesse qu'on lui en fit soutint le courage de la garnison. On mit dehors les bouches inutiles, en protégeant et en assurant leur retraite.

Le Barbare Vitigès, furieux du mauvais succès de ses premières attaques, envoya ordre d'égorger les sénateurs qu'il avoit emmenés en otage à Ravenne. Quelques-uns avertis à temps se sauvèrent. Après cette lâche cruauté, il attaqua Porto, afin d'ôter aux assiégés la communication de la mer par le Tibre. Cette ville avoit été bâtie par l'Empereur Claude, à l'embouchure du fleuve, sur le bras qui coule à droite; car, en approchant de la mer, le Tibre se partageoit en deux et formoit une île qu'on nommoit l'Ile-

Sacrée. Sur l'autre bras, étoit Ostie, construite du temps des rois de Rome, mais qui n'étoit déjà plus qu'une méchante place sans murailles, et dont la voie, dès long-temps abandonnée, se trouvoit couverte de forêts. Les Goths, s'étant sans peine emparés des portes, passèrent les habitans au fil de l'épée. Il ne resta aux Romains, pour leurs convois maritimes, que le port d'Antium à une journée d'Ostie, ce qui les incommoda beaucoup. Bélisaire fut dédommagé de la prise de Porto par l'arrivée de seize cents cavaliers, renfort considérable pour un général qui savoit employer les hommes et faire de grandes choses avec de petits moyens. Il eut l'avantage dans toutes les escarmouches, et elles furent si fréquentes que les Goths y perdirent 5000 de leurs plus braves guerriers. Ces Barbares ne tiroient point parti de leurs armes. Leurs traits, lancés sans art et à l'aventure, étoient presque toujours perdus, tandis que ceux des Romains et de leurs alliés manquoient rarement leur effet. Les soldats de Bélisaire avoient conçu pour eux tant de mépris, qu'ils brûloient d'en venir à une bataille rangée. Le général s'y opposa d'abord, mais il se rendit à leur empressement, quand il eut observé que les Goths, instruits par leurs disgrâces et avertis par les transfuges, évitoient toutes les rencontres. Il craignit d'ailleurs qu'un refus

refus trop prolongé ne fît naître le découragement. Bélisaire ne comptoit que sur ses cavaliers; il n'espéroit rien de son infanterie, dont les meilleurs soldats avoient changé de service, ayant monté les chevaux pris sur l'ennemi, et déjà même les maniant avec assez d'adresse. L'infanterie romaine avoit subjugué l'univers; mais, depuis plus d'un siècle, elle étoit presque anéantie. Les Barbares qui avoient démembré l'Empire étant tous cavaliers, la cavalerie obtenoit la prééminence, et on ne croyoit pouvoir leur opposer que ce genre de troupes. Les fantassins, devenus par l'effet de cette opinion la plus vile portion de l'armée, avoient contracté l'habitude de fuir au premier choc. 8000 Romains disputèrent la victoire à plus de 100 mille Goths, depuis le point du jour jusqu'à midi. A la fin, accablés par le nombre, ils sont défaits et ne se sauvent qu'à l'aide des archers et des machines de guerre, qui, du haut des remparts de Rome, arrêtent la poursuite du vainqueur. Cette leçon leur apprit à se reposer de la conduite de la guerre sur leur général, et à celui-ci, à se défier de leur téméraire impatience. Il en revint aux escarmouches. En y comprenant les batailles, il y eut soixante-neuf actions dans l'espace d'une année et neuf jours que dura ce siége mémorable. Les Goths, presque toujours vaincus,

évitèrent de combattre, et cherchèrent à réduire les assiégés par la faim. Ils se rendirent maîtres du cours du Tibre, et Rome ressentit effectivement le double fléau de la disette et de la peste. Les habitans vinrent supplier le général de les mener à l'ennemi ; il sut résister au langage du désespoir, et leur fit connoître qu'il attendoit du renfort et des subsistances. Quoiqu'il eût peu de troupes dans la ville, il en fit sortir une partie, qu'il plaça si avantageusement, que les Goths manquèrent à leur tour de vivres. Des secours et un convoi de toute espèce de provisions arrivèrent à Ostie. Pour favoriser leur entrée, il falloit distraire les assiégeans. Bélisaire, par un stratagème, attira dans la plaine ceux qui occupoient un des sept camps ennemis, et les extermina presque tous. Vitigès, ayant perdu une grande partie de son armée devant Rome, proposa la paix et offrit la cession de la Sicile. Bélisaire répondit : « Vous nous offrez la Sicile que nous » possédons. Pour ne pas vous céder en géné- » rosité, nous vous abandonnons les îles Britan- » niques (qui n'appartenoient plus aux Romains) » beaucoup plus étendues que la Sicile. » Les envoyés ajoutèrent à leur proposition Naples, la Campanie et un tribut ; ils ne furent pas écoutés. Enfin, ils demandèrent une suspension d'armes, pour avoir le temps de députer vers

l'Empereur ; on la leur accorda, et elle ne fut avantageuse qu'aux Romains, qui firent entrer librement leur convoi et le détachement qui leur venoit de l'Empire. Vitigès ayant rappelé au camp la garnison de Porto, qui manquoit de vivres, les Romains se hâtèrent d'occuper cette place, et interceptèrent par-là toute communication de la mer aux ports occupés par les Goths. Ceux-ci furent obligés, par cette raison, d'abandonner encore Albe et Centumcelles (Civita-Vecchia), dont les Romains s'emparèrent aussi ; en sorte que les Barbares, se trouvant comme enveloppés, ne cherchoient qu'une occasion de surprendre les Romains et de rompre la trève. Vitigès se plaignit de l'invasion de ces places : on lui répondit qu'il avoit tort de trouver mauvais que les Romains prissent ce qu'il ne vouloit pas garder.

Dans cette heureuse conjoncture, Bélisaire fut au moment de perdre la vie par un attentat imprévu. Présidius, romain d'une naissance distinguée, établi à Ravenne, devenu suspect aux Goths, s'étoit enfui précipitamment de cette ville, et s'étoit retiré à Spolette, n'ayant pu emporter de toutes ses richesses que deux poignards garnis de diamans. Constantin qui commandoit dans cette place, les lui fit enlever. Présidius s'en plaignit à Bélisaire. Ce général estimoit la

bravoure de Constantin, qui venoit de rendre les plus importans services pendant le siége de Rome. Il ne vouloit pas le pousser à bout, et songeoit à dédommager Présidius. Mais Antonine ne pouvoit oublier qu'un jour il avoit dit à Bélisaire, irrité contre un de ses amans: « Pour » moi, je pardonnerois plutôt à un homme qui » m'outrage qu'à une femme qui me déshonore. » En conséquence, l'épouse de Bélisaire, voulant perdre Constantin, fit entendre à son mari qu'il s'agissoit, en cette affaire, beaucoup plus de son honneur que de l'intérêt de Présidius. Bélisaire, trop docile à ses impressions, mande Constantin en présence de plusieurs officiers, et l'exhorte avec douceur à rendre ce qu'il a pris. Constantin, piqué d'un affront aussi public, répond avec arrogance. Le général appelle ses gardes. Constantin se jette sur lui, le poignard à la main, et Bélisaire n'a que le temps de se sauver derrière un officier. Constantin est arrêté, traîné dans une chambre voisine, et massacré sur-le-champ de l'ordre de Bélisaire, excité par Antonine.

Vitigès, sans égard à la trêve, essaya de faire entrer des soldats dans Rome, par un des aqueducs qu'il avoit rompus; la forte muraille qui le bouchoit du côté de la ville, fit échouer ce dessein. Une double tentative d'escalade et de séduction qu'il essaya, ne lui réussit pas mieux. Enfin,

les romains qui tenoient la campagne, ayant pris Rimini et menaçant Ravenne, ce prince leva le siége. Son arrière-garde fut attaquée et battue dans la retraite.

Pendant que Bélisaire se couvroit de gloire, l'Empereur décidoit en docteur de l'église, sur des matières de religion. Assis dans un cercle d'évêques, il se plaisoit à disputer sur les questions les plus épineuses. Il écrivoit sur l'Incarnation, et d'autres sujets de théologie. Il adressoit des instructions aux hérétiques, dont il attribuoit la conversion à la force de ses argumens, ou à l'efficacité de ses prières. Les évêques, par flatterie, par crainte, ou par simplicité, exaltoient la profondeur de ses connoissances. Il ne souffroit pas la contradiction. « Soyez de mon avis, » disoit-il au pape qui étoit encore à sa cour, ou je » vous enverrai aux extrémités de l'Empire. » Il crut, dans ses réglemens, devoir distinguer les personnes et les choses; il se conformoit aux canons pour les premières, et s'estimoit en droit de statuer sur les autres. Il publia des règles judicieuses pour les monastères, des lois sur les élections, sur la simonie. Ce fut lui qui ordonna que, pour la nomination aux évêchés, le peuple et le clergé nommeroient trois sujets, entre lesquels choisiroit le métropolitain. Ses constitutions canoniques furent unanimement reçues et suivies après

sa mort. Dans la réunion, ou la division politique qu'il fit de quelques provinces, il ne changea rien absolument à la distribution des diocèses; il donna le premier un tribunal aux évêques pour les causes ecclésiastiques, civiles ou criminelles, mais sans force coactive. Jusqu'à ce temps, le clergé de Rome jouissoit seul du privilège d'être cité devant le pape, sans être obligé de comparoître dans les tribunaux séculiers. Encore le pape même n'avoit-il pas de jurisdiction, et ne prononçoit que comme arbitre. Justinien ordonna que, pour les actions civiles, les clercs et les moines seroient d'abord cités devant l'évêque, qui décideroit sans procédure et sans appareil. On pouvoit, dans le délai de dix jours, en appeler au magistrat, et si son jugement se trouvoit conforme à celui de l'évêque, il étoit en dernier ressort; sinon il y avoit lieu à l'appel. En matière de crime, on avoit l'option entre l'évêque et le juge séculier; mais l'évêque seul étoit compétent, s'il s'agissoit d'un délit qui eût du rapport à la religion. La sentence d[illegible] juge laïque contre un clerc ne pouvoit être exécutée sans la permission de l'évêque. S'il la refusoit, on recouroit à l'Empereur. Les évêques et les religieuses furent affranchis de la jurisdiction séculière, pour quelque cause que ce fût. Ces privilèges tenoient aux opinions du siècle, et les abus qui en ont pu ré-

sulter, étoient certes bien moins graves que ceux que nous avons vu naître d'opinions extrêmes, dans un sens diamétralement opposé.

L'Impératrice ne se mêloit pas moins que son mari des affaires de la religion. Elle protégeoit avec chaleur les euthychiens. Il en résulta des troubles et de sanglants combats à Alexandrie. Le chambellan Narsès ne put réduire la multitude, qui accabloit ses soldats du haut des toits, qu'en mettant le feu dans un quartier de la ville. Théodora voulut faire un pape qui par reconnoissance protégeât la doctrine d'Eutychès. Agapet étant mort à Constantinople, Théodat qui régnoit encore avoit ordonné d'élire Silvère. Sa conduite fit oublier l'irrégularité de son élection. Mais Vigile qui avoit suivi Agapet à Constantinople, ayant gagné les bonnes grâces de l'Impératrice; traita secrètement avec cette princesse, qui lui promit le pontificat et 700 livres d'or, à condition qu'il se déclareroit contre le concile de Chalcédoine. Elle intruisit Antonine de ses intentions; et Vigile, revenu à Rome pendant le siége, intéressa la cupidité de cette femme, en lui promettant 200 livres d'or. Antonine s'efforça de persuader à son mari que Silvère entretenoit des intelligences avec Vitigès; on suborna des témoins, on supposa des lettres. Silvère, mandé chez le général, et prévoyant sa perte, se réfugia

dans une église. Bélisaire lui ayant promis de n'attenter ni à sa vie, ni à sa liberté, le pape le vint trouver, et demanda une information légale. Bélisaire soupçonnoit une intrigue secrète contre le pontife, et comme il n'attachoit pas apparemment une grande importance aux décisions des conciles, il exhorta le pape à condamner celui de Chalcédoine pour appaiser l'Impératrice. N'ayant pu l'y déterminer, il l'envoya en exil au lieu désigné par Théodora, et lui fit donner Vigile pour successeur. Celui-ci voulut bien faire passer des lettres de communion à des eutychiens ; mais il se dispensa de payer ce qu'il avoit promis à la femme du général, pour ne pas, disoit-il, être simoniaque.

Justinien qui avoit d'abord ignoré toute cette intrigue, ordonna, lorsqu'il en fut informé, de ramener Silvère à Rome, d'éclaircir l'accusation qu'on lui avoit intentée, et de le rétablir sur son siége, s'il avoit été calomnié. Vigile obtint de Bélisaire, par le crédit d'Antonine, que la garde de Silvère lui fût confiée, et l'envoya dans une île de la Campanie, où il le laissa mourir de faim ; d'autres disent qu'il y fut assassiné. Le crime, quel qu'il fût, demeura impuni. Vigile, comme il arrive fréquemment, n'en commit plus d'autre, quand son ambition fut assouvie et rassurée. Il anathématisa même les

eutychiens qu'il avoit approuvés, et se déclara hautement pour l'église catholique.

Cette année vit achever le plus fameux temple que le christianisme ait élevé dans l'Orient. Sainte-Sophie avoit été brûlée dans la sédition de 532. Justinien entreprit de la rétablir, non telle qu'elle avoit été, mais avec une magnificence qui en fit le plus bel édifice du globe : il y épuisa ses trésors. La diversité, la beauté des marbres et du porphyre, l'argent, l'or, les diamans, la mosaïque des voûtes, une infinité de lampes des métaux les plus brillans éblouissoient les regards et partageoient l'admiration. Le sanctuaire étoit incrusté d'argent, et on y employa quarante mille livres pesant de ce métal. L'autel qui, suivant l'usage des Grecs, étoit unique, brilloit d'or et de pierreries. Il étoit sontenu par six piliers d'or massif : la table étoit composée de tous les métaux fondus ensemble, et semée de pierres précieuses. Cet autel ne subsiste plus, les Musulmans, qui ont fait une mosquée de Sainte-Sophie, n'en ayant point. Ils n'ont rien changé au corps de l'église. Ils ont effacé ou défiguré les peintures et les sculptures, qu'ils ne souffrent point dans leurs mosquées. Cette perte ne doit exciter aucun regret ; ces arts avoient alors totalement dégénéré. Le portail ne répond pas du tout à la majesté de l'intérieur, mais bien à la grossièreté du siècle

à demi barbare de Justinien. Les Grecs, exagérateurs, préfèrent Sainte-Sophie à Saint-Pierre de Rome ; les connoisseurs ne sont pas de leur avis. Ce grand ouvrage fut achevé en six ans. Le jour de la dédicace, l'Empereur, ivre de joie, s'écrioit : « Salomon ! je t'ai vaincu ! » On dit même qu'il fit représenter ce prince (qui avoit bâti, comme on sait, le célèbre temple de Jérusalem) dans une contenance humiliée, regardant avec envie le nouvel édifice. Le nombre des clercs dans cette église, fixé par l'Empereur à quatre cent quatre-vingt-cinq, outre quarante diaconesses, s'éleva, vers la fin de l'Empire, à huit cents. Il n'est pas besoin de dire qu'un clergé si nombreux devoit peser excessivement sur les finances de l'état.

Pendant que Justinien s'occupoit de travaux paisibles dans sa capitale, ses généraux se signaloient par de grandes et d'utiles actions. Il avoit un neveu qui étoit le prince le plus aimable et le plus accompli de sa cour : Germain (c'étoit son nom) avoit, en 528, taillé en pièces une nombreuse armée de Barbares, appelés les Antes, (peuplade d'esclavons) qui s'étoient jetés sur les terres de l'Empire ; et cette seule victoire lui avoit, par son importance, fait une haute réputation. Germain ayant l'âme trop élevée pour ramper aux pieds de l'impératrice, avoit encouru sa

haine, qui donnoit un nouveau lustre à ses qualités, mais qui l'écartoit du service. Depuis neuf ans, ses talens étoient demeurés inutiles ; la nécessité y fit recourir. La rebellion faisoit d'effrayans progrès dans l'Afrique. Dès que Bélisaire s'en fut éloigné, Stozas y avoit prévalu. Il avoit débauché les troupes de Marcel, qui commandoit en Numidie, et massacré ce général et ses principaux officiers qui s'étoient réfugiés dans une église, et qu'il avoit tirés de leur asile, par des sermens et des promesses perfides, qu'il ne se fit aucun scrupule de violer à l'instant même. Germain fut, dans cette circonstance, envoyé en Afrique, mais avec une escorte plutôt qu'une armée. Rendu à Carthage, il vit que les deux tiers des troupes impériales, qui avoient été dans cette ville, s'étoient donnés au rebelle. Avant de le combattre, il falloit donc qu'il rétablît l'armée romaine. Né libéral et affable, il gagna les cœurs de ceux qui étoient demeurés fidèles à l'Empire, et par eux, la plupart des soldats de Stozas. Néanmoins, ce révolté se défendit avec vaillance, et ayant été vaincu, trouva le moyen de se sauver en Mauritanie, où il épousa une princesse, et fixa sa résidence. Le pacificateur de l'Afrique y fit régner le bon ordre et la justice, tandis qu'on lui en laissa le gouvernement.

538. Les armes romaines continuoient de prospérer en Italie. Vitigès se retiroit vers Ravenne avec les débris de son armée. Il alla mettre le siége devant Rimini, où commandoit Jean, neveu de Vitalien. C'étoit un guerrier intrépide, infatigable, qui vivoit comme un simple soldat. Il avoit puissamment contribué à la levée du siége de Rome en attaquant Ravenne; dans cette opération il avoit contrevenu aux ordres de Bélisaire, en laissant derrière lui des places qu'il lui avoit ordonné de prendre auparavant; il y désobéissoit encore en demeurant dans Rimini avec de la cavalerie, à laquelle Bélisaire avoit voulu substituer de l'infanterie, plus propre à soutenir le siége qu'il prévoyoit. Quatre cents cavaliers seulement, qui avoient partagé sa désobéissance, composoient la garnison de cette place, que les autres avoient évacuée conformément aux ordres du général en chef. Celui-ci marchoit pour dégager ce lieutenant indocile, lorsqu'il fut joint par Narsès, célèbre eunuque de l'Empereur, que son génie avoit porté aux premiers emplois dans le palais: il amenoit sept mille hommes. Procope raconte un trait singulier dont il fut témoin oculaire, et qui frappa l'armée de surprise et d'attendrissement: Lorsque Jean étoit venu assiéger Ravenne, les habitans du Picénum avoient pris l'épouvante. Une femme nouvellement

accouchée posa son enfant à terre, s'enfuit et ne reparut plus. Une chèvre accourut aux cris de l'enfant, l'allaita et le défendit contre les animaux qui en approchoient. Trois mois après, les Picéniens apprenant que Bélisaire protégeoit tous ceux qui étoient de race romaine, revinrent dans leur pays, et furent étonnés de voir cet enfant plein de vie. Des femmes s'empressèrent de lui présenter le sein ; il refusoit de le prendre, et la chèvre par ses bêlemens sembloit quereller ces nourrices importunes. On lui laissa continuer l'office de mère envers l'enfant, auquel on donna le nom d'Egisthe, parce qu'il avoit été nourri comme ce fils de Thyeste.

Les Goths, dont un détachement fut taillé en pièces à une journée de Rimini, se hâtèrent d'en lever le siége ; mais cet échec se trouva bien amplement compensé par la division qui se mit entre Narsès et Bélisaire : ces deux hommes étoient trop grands pour que l'un d'eux demeurât subordonné. Les flatteurs de Narsès lui répétoient incessamment, qu'en s'éloignant de la cour où il tenoit un rang si éminent, il n'avoit pas sans doute entendu venir se perdre dans l'ombre de Bélisaire. Narsès affectoit l'égalité, contredisoit dans le conseil toutes les opinions de Bélisaire, et traversoit ses entreprises. Celui-ci, pour confondre l'eunuque, produisit une lettre de Justinien, adressée aux

commandans des troupes, dans laquelle il déclaroit que Narsès n'étoit envoyé en Italie que comme intendant des finances; que Bélisaire auroit seul la direction des troupes, et qu'il étoit enjoint à tous de lui obéir *pour le bien du service*. Narsès crut colorer son insubordination en sophistiquant sur ces derniers mots. Il se sépara de Bélisaire au siége d'Urbin, et alla mettre son camp dans un endroit opposé à celui où le général avoit placé le sien. La ville étoit très-forte par sa situation. L'eunuque et ses partisans, persuadés qu'on ne pourroit la prendre, ou qu'elle opposeroit une très-longue résistance, décampèrent de nuit malgré les instances de Bélisaire, qui, peu après, entra par capitulation dans la place, où l'eau avoit manqué, et s'empara ensuite d'Orviette. Narsès fit attaquer Césène, et y perdit beaucoup de monde; mais il surprit Imola et se rendit maître d'une partie de l'Emilie. Une guerre si active ayant empêché d'ensemencer les terres en beaucoup d'endroits de l'Italie, ce pays éprouva la plus grande famine : Milan assiégé par les Goths en ressentit particulièrement toutes les horreurs. La garnison qui n'étoit que de trois cents hommes, et qui avoit essuyé un siége de six mois, fut forcée de se rendre. On détruisit presqu'entièrement la ville, dont tous les habitans

539. furent exterminés. L'Empereur, instruit de ce

désastre, rappela Narsès, dont la présence pouvoit achever de tout perdre.

Les deux armées se tenoient mutuellement en échec, lorsqu'un troisième concurrent survint en Italie : c'etoit Théodebert, roi de la France Austrasienne, le plus puissant des monarques de cette contrée. Outre la France septentrionale, il possédoit la Thuringe, une partie de la Saxe et la Suabe. Ce prince, qui avoit traité à-la-fois avec Justinien et Vitigès, passa les Alpes à la tête de cent mille hommes, presque tous fantassins. Leurs armes étoient une épée, un bouclier, une hache d'un fer très-épais et tranchant des deux côtés, ayant un manche de bois fort court (1). Ils s'approchoient de très-près de l'ennemi, tâchoient de mettre en pièces son bouclier en lançant leur francisque, et chargeoient ensuite à grands coups d'épée. Les Goths crurent que Théodebert leur allié venoit les secourir, et il ne se pressa pas de les détromper, parce qu'ils pouvoient lui disputer le passage du Pô; mais dès qu'il se vit sur le pont de Pavie, délivré alors de cette appréhension, il agit hostilement. Ses soldats massacrèrent et jetèrent dans le fleuve les enfans et les femmes des Goths, que la curiosité attiroit sur leur passage,

(1) Nous avons dit que cette hache se nommoit *francisque*.

et continuèrent leur marche vers un camp qu'occupoient dans le Milanez des troupes de Vitigès. Celles-ci étant allées au-devant des François, furent reçues à grands coups de hache, et s'enfuirent avec tant d'effroi, qu'elles traversèrent le camp ennemi et coururent sans s'arrêter jusqu'à Ravenne. Les Romains étourdis de ce désordre imprévu ne se mirent pas en état de les arrêter. Après ce premier moment de trouble et de surprise, ils s'imaginèrent que la grande armée qu'ils apercevoient au loin, étoit celle de Bélisaire qui venoit de battre les Goths. Ils prirent les armes comme pour l'aller joindre, et reconnurent trop tard leur méprise. Accablés sur-le-champ par le nombre, ils se sauvèrent précipitamment dans la Toscane. Cette irruption des François ne fut qu'un orage passager. Ayant dévasté l'Emilie, la Ligurie, et saccagé la ville de Gènes, ils éprouvèrent la famine dans un pays ruiné par un déluge de combattans, perdirent le tiers de leur armée et repassèrent promptement les Alpes.

Bélisaire après avoir resserré Ravenne par la conquête des places voisines, vint l'assiéger. Comme Vitigès s'y tenoit renfermé, c'étoit le moyen de terminer la guerre. Les rois François crurent l'occasion favorable pour engager celui des Ostrogoths à leur céder une partie de l'Italie, afin qu'ils lui en conservassent le reste. Ils le lui proposèrent

en

en l'assurant que cinq cent mille hommes étoient prêts à le secourir. Bélisaire informé de leur démarche engagea Vitigès à traiter avec l'Empereur; et ce fut le parti qu'adopta ce prince. Justinien menacé par la Perse, envoya deux députés à Vitigès, qui lui offrirent la paix à la condition de céder avec la moitié de ses trésors tout le pays qui est en-deça du Pô (par rapport à Rome). Justinien ne faisoit ces propositions que parce qu'il ne connoissoit pas parfaitement l'extrémité à laquelle étoit réduit Vitigès. Bélisaire eût désiré d'achever une conquête qu'il regardoit désormais comme infaillible, et n'approuvoit pas en conséquence qu'on accordât à Vitigès des conditions aussi avantageuses. Les Goths comptant plus sur sa parole que sur celle de l'Empereur, vouloit qu'il signât le traité. Il s'en défendit sur ce qu'il n'en avoit pas reçu l'ordre; ce qui inspira tant de défiance que la négociation fut rompue. Il existoit dans l'armée même de Bélisaire une cabale contre lui. Elle répandit qu'il ne s'opposoit à la paix, que parce qu'il tramoit quelque entreprise au préjudice des intérêts de l'Empereur. Prévenu de ces calomnies, il se décida à signer le traité; mais ne doutant pas que ceux qui l'y obligeoient ne cherchassent dans la suite à lui en faire un crime, et ne l'accusassent d'avoir laissé ignorer à l'Empereur la détresse des Goths, il

assembla les officiers de l'armée pour demander leur voix par écrit. Tous opinèrent à la paix, fondés sur l'impossibilité de réduire Ravenne. Le bonheur de Bélisaire le dispensa de conclure un traité qu'il alloit souscrire à regret. Les Goths sentant que le partage proposé détruiroit toute leur puissance, et craignant d'être bientôt forcés d'abandonner le pays, prirent un parti fort extraordinaire. Ils sollicitèrent secrètement le général de Justinien d'accepter le royaume d'Italie, offrant de l'y maintenir. Vitigès même, n'osant contredire le vœu de la nation, déclara qu'il seroit le premier à reconnoître le nouveau roi. On demandoit seulement qu'il promît de n'exercer aucune rigueur envers qui que ce fût de la nation. Bélisaire donna sa parole sur ce dernier point, et dit qu'il s'expliqueroit sur l'autre en présence de Vitigès et des seigneurs de la nation ; dissimulation artificieuse qui a besoin d'apologie. Comme Ravenne étoit en proie à la famine, ses députés pressés de finir, s'imaginant d'ailleurs que Bélisaire ne se feroit pas prier longtemps d'accepter une couronne, l'engagèrent à venir avec eux dans la ville. Pour y introduire en même temps l'abondance, il donna ordre à sa flotte chargée de vivres de se rendre au port. Il fut reçu à Ravenne avec des transports de joie ; mais les femmes qui, sur la foi des vaincus, croyoient les vainqueurs d'une haute stature et

invincibles par leur multitude, les voyant beaucoup plus petits et bien moins nombreux que les Goths, taxèrent leurs maris de lâcheté. On s'assura de la personne de Vitigès : procédé difficile à justifier. Du reste, il n'éprouva pas d'autre déplaisir, et l'on ne causa aux Goths aucune espèce de préjudice. Tout le pays en-deçà du Pô se soumit. Ildibald, officier très-considéré qui commandoit dans Vérone, fit sa soumission comme les autres, parce que ses enfans étoient au pouvoir de Bélisaire ; mais il ne jugea pas à propos de sortir de la ville. Les instances qu'on faisoit à Bélisaire d'accepter la couronne, ne purent être si secrètes que ses envieux n'en fussent informés. Ils en firent leur rapport, comme d'une intrigue criminelle, à Justinien, qui rappela son général, sous prétexte de l'employer contre les Perses. Les Goths ne pouvoient se persuader qu'il préférât l'obéissance au diadème ; mais lorsqu'ils virent qu'il se disposoit à partir, ils offrirent la couronne (c'est-à-dire Véronne et Pavie qui leur restoient) à un neveu de Vitigès, nommé Vraïas. Celui-ci répondit : « Je serois méprisé des ennemis » comme héritier de la mauvaise fortune de mon » oncle, et détesté de mes compatriotes comme » usurpateur de sa couronne. Choisissez Ildi- » bald ; vous connoissez sa valeur, et vous savez » qu'il est neveu du roi des Visigoths (Theudis)

» dont la puissance peut nous être utile. » Cet avis fut approuvé ; mais Bélisaire étoit le roi que la nation désiroit. A peine eut-elle nommé Ildibald, que celui-ci conseilla de nouvelles démarches auprès de Bélisaire. On députa vers ce général ; il répondit : « Je suis sujet de Justinien et » ne l'oublierai jamais. »

Peu de jours après, il partit pour Constantinople, emmenant Vitigès et sa femme, leurs enfans, les trésors des rois Goths, plusieurs des principaux seigneurs et les fils d'Ildibald. Tous furent traités honorablement. Justinien enviant ou craignant la gloire de Bélisaire, ne lui accorda pas, comme après la conquête de l'Afrique, les honneurs du triomphe. Ce grand homme n'en avoit pas besoin ; aucune pompe ne pouvoit ajouter à sa réputation. Bélisaire remplissoit dans toute son étendue l'idée qu'on se forme communément d'un héros. La noblesse de sa taille, de son port, de ses traits, le distinguoit de tout le monde ; tandis que par sa familiarité, il cherchoit à se confondre dans la foule et à se dérober à l'admiration publique. Ses qualités militaires, tout étonnantes qu'elles étoient, le cédoient encore à ses vertus, qui lui concilièrent jusqu'à l'amour de ses ennemis. Il fut le père de ses soldats, l'ami des laboureurs. « Nous sommes leurs » gardes, disoit-il ; une armée est faite pour pro» téger les campagnes et non pour les ravager. »

Aucun vice ne dépara tant de grandes qualités. Il étoit sobre, chaste, et n'aima que l'infidelle Antonine. Sa foiblesse pour cette femme est la seule peut-être qu'on soit en droit de lui reprocher ; si ce n'est cependant une trop grande soif de richesses, excitée probablement par sa cupide épouse.

Pendant qu'il poursuivoit la conquête de l'Italie, les Bulgares avoient ravagé la petite Scythie et la Mésie ; les Gépides, l'Illyrie ; les Huns, tout le pays depuis la mer Adriatique jusqu'à Constantinople, et la Grèce jusqu'à l'Isthme de Corinthe. Justinien, pour arrêter ces courses, borda de châteaux la rive du Danube, de son embouchure à la Pannonie. Près de six cents villes ou châteaux furent ou bâtis, ou rétablis dans la Thrace, l'Illyrie et la Grèce. Il répara la grande muraille qu'Anastase avoit construite à treize lieues de Constantinople, et refit plus forte et plus élevée qu'elle n'étoit auparavant, celle qui fermoit la Chersonèse. Il y a, ce me semble, de l'injustice à ne tenir aucun compte à Justinien de tous ces travaux, sous prétexte qu'ils ne purent suppléer aux forces qui manquoient à l'Empire, et que c'étoit le courage, la discipline, le patriotisme et les mœurs qu'il eût fallu rétablir plutôt que des remparts et des forteresses. Il n'est pas toujours au pouvoir des monarques de régénérer des nations

corrompues ; et c'est du moins rendre un grand service à l'humanité que d'adoucir, de réparer les malheurs des peuples, de reculer pour des siècles l'instant inévitable de leur ruine.

A l'administration paternelle de Germain en Afrique, succéda celle de Salomon qui ne fut pas moins douce. Trois ans auparavant, il avoit tenté envain de s'emparer du mont Aurase, occupé par les Maures. Il les chassa de cette retraite, après les avoir battus dans la plaine, se rendit maître de toute la Numidie et imposa un tribut à la première Mauritanie. Dans la seconde, les Romains possédoient Césarée, qu'avoit prise Bélisaire. A dater de cette expédition, l'Afrique devint pendant quelques années, par la sage modération de son gouverneur, la plus heureuse contrée de l'Empire ; mais l'Orient fut le théâtre d'une guerre sanglante.

540. 545. Justinien avoit tout tenté pour conserver la paix avec la Perse ; et il avoit encore un ambassadeur auprès de son monarque, lorsque celui-ci fit, contre la foi des traités, une irruption soudaine dans la Syrie. Pour donner d'abord de la réputation à ses armes par une action éclatante, il tenta d'emporter d'assaut Sura, située sur l'Euphrate, ville petite et cependant fort peuplée. Ses troupes furent repoussées avec perte ; mais le commandant de la place ayant été tué sur les

remparts, sa mort découragea les habitans qui envoyèrent leur évêque pour capituler. Ils offroient tous leurs biens. Chosroës vouloit anéantir la ville, afin d'épouvanter la Syrie, et de n'être plus arrêté devant des places aussi médiocres. Il dissimula ses intentions, laissa concevoir des espérances au prélat, et le fit, comme par honneur, accompagner d'une escorte de ses meilleurs soldats. Les habitans, trompés par ces apparences pacifiques, ouvrent la porte à l'évêque. Les Perses qui l'accompagnoient, s'en saisissent. On tâche de les repousser; le roi survient en forces; la ville est prise, incendiée, entièrement détruite; les habitans sont, les uns passés au fil de l'épée, les autres faits prisonniers. Alors le monarque renvoya l'ambassadeur de Justinien, en proférant ces mots: « Va dire à ton maître » que tu as laissé Chosroës, fils de Cabadès, » sur les ruines de Sura. » Ce prince affectoit cependant les dehors de la sensibilité. Au sac de cette ville infortunée, voyant une femme de distinction, traînée indignement, et traînant elle-même son enfant, qui ne pouvant suivre sillonnoit la terre de son corps ensanglanté, il s'écria d'une voix entrecoupée de soupirs: « Que Dieu » punisse l'auteur de tant de maux! » voulant faire entendre que Justinien avoit provoqué cette guerre. Il remit à un évêque voisin 12,000

captifs qu'il avoit en son pouvoir, pour deux cents livres d'or, dont il exigea une obligation écrite. Hiéraple et Bérée (Alep) furent prises. La première se racheta du pillage. L'autre fut brûlée. Ensuite Chosroës vint assiéger Antioche. Il fit savoir aux habitans qu'il se contenteroit de mille livres d'or, pour évacuer la Syrie. Le peuple d'Antioche, toujours insolent, ne répondit que par des railleries outrageantes. La ville fut prise par escalade. Les Perses, après s'être rendus maîtres de la muraille, craignant quelque embuscade, ne se pressèrent pas de descendre, et donnèrent aux assiégés le temps de fuir. Ils les y exhortoient même du haut des remparts. Les jeunes gens, aguerris dans les factions du cirque, formèrent un gros bataillon dans la ville, se défendirent avec courage et moururent en combattant. Toute résistance étant surmontée, les Perses se répandirent dans Antioche, égorgeant tout ce qui n'avoit pu ou voulu se retirer, et y mirent le feu. Cette sanglante expédition terminée, Chosroës manda deux ambassadeurs romains qu'on lui avoit envoyés de nouveau, et qu'il avoit jusque-là retenus dans son camp sans leur donner audience. Il prétendit justifier la rigueur dont il venoit d'user, et fit valoir la bonté avec laquelle il avoit favorisé la fuite des habitans. « Plût au ciel, dit-il, que j'eusse pu les » sauver tous! Un triomphe souillé de sang ne

» peut plaire à Chosroës. » La capitale de l'Orient, la rivale de Rome et de Constantinople, étant détruite, le roi de Perse voulut bien écouter des propositions de paix. Les ambassadeurs romains lui reprochèrent d'avoir violé les traités; il répondit que Justinien en étoit le premier infracteur, et produisit deux lettres écrites à des Barbares pour les exciter contre les Perses. Les Romains prétendirent que l'une étoit fausse, et que les ministres avoient écrit l'autre à l'insçu de l'Empereur. Ce dernier genre de défense étoit peu admissible. A la suite de plusieurs contestations, Chosroës se réduisit à demander de l'argent. « Ne comptez pas, dit-il, sur une paix perpé-» tuelle, pour une somme une fois payée. L'a-» mitié ainsi vendue ne dure qu'autant que l'ar-» gent qui l'a procurée. Elle s'use à mesure qu'il » s'écoule. Pour entretenir la nôtre, il faudra la » faire revivre par une rente annuelle. A ce prix, » nous garderons les portes caspiennes. Les » Romains deviendroient donc tributaires des » Perses, s'écrièrent les députés? Point du tout, » répliqua-t-il, ce ne sera point un tribut, mais » une pension, comme vous en payez aux Huns » et aux Sarrasins, pour défendre vos frontières. » On convint de 5.000 livres pesant d'or comptant, et de 500 livres par chaque année.

Le roi voulut voir Apamée, la plus riche ville

de la Syrie après Antioche. Les ambassadeurs, craignant les suites de cette curiosité, objectoient que suivant les conventions il devoit retourner en Perse par le plus court chemin. Cependant, de peur de l'irriter, ils déférèrent à ses désirs, à condition, qu'après avoir vu la ville et en avoir reçu en don mille livres d'argent, il en sortiroit aussitôt ; mais, quand il y fut entré, il en exigea dix mille et en outre le trésor de l'église. Il se fit donner aussi deux cents livres d'or, par chacune des villes de Chalcis et d'Edesse. Enfin il assiégea Dara qui paya sa retraite 2,000 livres d'argent. Malgré tant d'infractions au traité, Chosroës prétendoit qu'il subsistoit toujours, et Justinien se contentoit de ne le pas exécuter. Ce prince ne tarda pas à rétablir Antioche, qui, malgré plusieurs désastres qu'elle éprouva dans la suite, subsista encore avec splendeur pendant plus de 700 ans.

La paix n'avoit été que factice. La guerre recommença, ou continua l'année suivante. Un commandant romain de la Lazique, Jean, surnommé Zibus, homme sorti de la poussière, lequel s'étoit élevé par les voies qui conduisent ordinairement à l'échafaud, opprimoit cette province par sa cupidité. Il avoit engagé l'Empereur à construire, aux bords de la mer, la ville de Pétra. Il en fit un entrepôt, où il établit un mo-

nopole écrasant pour tout le pays. Les Lazes manquoient de presque toutes les choses nécessaires à la vie, et les tiroient des côtes méridionales du Pont-Euxin, en donnant en échange des cuirs et des esclaves. Zibus se rendit maître de tout le commerce. On ne pouvoit vendre qu'à lui, ni acheter que de lui. Les Lazes désespérés offrirent de se donner à Chosroës. Celui-ci, déguisant sa marche, se dirigea vers Pétra, l'assiégea, et prit avec elle les immenses trésors de Zibus. Le monarque despote fit, suivant l'usage de l'Orient, pendre un de ses officiers qui, s'étant laissé surprendre, avoit essuyé quelque perte devant cette ville. Malgré le succès de cette expédition, comme elle avoit été fatigante par la longueur et la nature des chemins, ses soldats en avoient murmuré, disant que ses entreprises passoient son pouvoir, et que ses forces étoient inférieures à celles de l'Empire. Pour leur ôter cette opinion dangereuse, il fit lire publiquement une lettre qu'écrivoit l'Impératrice à un général persan, pour l'engager, par les plus magnifiques promesses, à inspirer à son maître des dispositions pacifiques. « Je puis, disoit-elle, vous ouvrir les » trésors publics; tout est à ma disposition dans » l'Empire. » Le roi demanda ensuite à ses soldats quelle idée on pouvoit se former d'un Etat gouverné par une femme. Il n'en fallut pas da-

vantage pour faire succéder le mépris à l'estime dans l'esprit d'une nation guerrière. Chosroës acheva la campagne avant de reprendre le chemin de la Perse.

Bélisaire, envoyé en Mésopotamie, trouva des troupes délabrées, sans habits, sans armes, et qui n'osoient paroître devant l'ennemi. Il fallut commencer par les remettre en bon état. Il entra ensuite sur la frontière persane, prit une forteresse et envoya un détachement, au-delà du Tigre, dévaster l'Assyrie. Mais les chaleurs d'un climat brûlant, auquel les Romains et sur-tout les Thraces n'étoient pas accoutumés, causèrent la peste dans son armée. Le tiers de ses soldats en étoient atteints, ce qui le força de repasser l'Euphrate et de retourner en Syrie. De-là il se rendit à Constantinople. Des chagrins domestiques déterminèrent ou hâtèrent son retour. Un bâtard d'Antonine, Photius, digne d'une autre naissance, avoit accompagné Bélisaire en Orient. Comme il rougissoit des débauches de sa mère, il en étoit haï, et elle cherchoit l'occasion de le faire périr. Ce jeune homme ulcéré avertit Bélisaire du commerce qu'elle entretenoit à Constantinople avec Théodose. Antonine le sut, et se fiant à l'ascendant qu'elle avoit sur son époux, elle partit pour l'aller trouver. Il la fit arrêter, et ne voulut point permettre qu'elle parût devant lui. A son retour,

Théodora qui chérissoit la complice de ses crimes, s'empressa de reconcilier les deux époux, et n'éprouva pas beaucoup de difficulté, tant il y avoit dans le cœur de Bélisaire de penchant à l'indulgence pour la coupable Antonine. Photius qui avoit enlevé Théodose, fut forcé par une douloureuse torture de révéler le lieu où il le tenoit enfermé. L'Impératrice rendit son amant à Antonine, et le logea au palais. Photius fut enfermé dans un cachot affreux, d'où il se sauva au bout de trois ans, et s'alla ensevelir dans un monastère à Jérusalem. Elevé par Bélisaire, il promettoit un grand guerrier à l'Empire.

Des soins plus importans vinrent distraire le vainqueur de l'Afrique et de l'Italie de ces odieuses intrigues si fatales à son repos. Chosroës s'étoit remis en campagne pour se porter dans la Palestine, avec le dessein de piller le temple de Jérusalem, où il croyoit trouver un riche butin. Le charitable prélat, qui avoit promis de payer au monarque persan la rançon de 12000 captifs, alla se jeter à ses pieds pour s'excuser sur son impuissance et la dureté de Justinien (qui ne l'avoit pas voulu secourir), de n'avoir pu exécuter son obligation. Chosroës le fit mettre aux fers, déchirer à coups de fouet, et le retint toujours en captivité. Justinien, ne pouvant compter sur les généraux de l'Orient qui ne savoient que se ren-

fermer dans des forteresses, envoya Bélisaire contre Chosroës, mais sans troupes. Ce général donna ordre à toutes celles qu'il put rassembler dans l'Orient, de se trouver à Europus, sur l'Euphrate; la petite armée qu'il se procura ainsi, n'approchoit pas de celle des Perses, et trembloit au seul nom de Chosroës. Ce prince, qui ne connoissoit pas la détresse du général romain, craignit que Bélisaire ne se jetât sur la Perse, tandis qu'il iroit, lui, piller la Palestine. Il envoya un député à Bélisaire, en apparence pour se plaindre de ce que Justinien ne ratifioit pas le traité convenu depuis deux ans, mais dans la vérité pour examiner ses forces. Le général romain, averti des intentions du roi, s'éloigna de son camp, comme pour une partie de chasse, avec 6000 hommes de la plus haute stature et de l'extérieur le plus belliqueux, armés légèrement, ainsi que des chasseurs. Il fit en même temps traverser l'Euphrate à mille cavaliers, avec ordre de courir sans cesse le long du fleuve, comme si leur dessein étoit d'en disputer le passage à Chosroës. Le député, de retour auprès du roi, raconta ce qu'il avoit vu, et ce qu'il supposoit des forces de Bélisaire, de la qualité de ses soldats, de la confiance et de la fermeté qu'il lui avoit montrée. Ce qui affectoit le plus le prince, c'étoient ces cavaliers (dont il ignoroit le nombre),

qui sembloient destinés à lui couper sa retraite ; il ne songea plus qu'à l'effectuer, et alla passer le fleuve fort au-dessous d'Europus. Cent mille hommes, dit Procope, auroient eu peine à l'y contraindre. A la fin de cette belle campagne, où sans tirer l'épée, Bélisaire avoit délivré l'Empire de la présence de son plus formidable ennemi, le héros fut rappelé sous prétexte que de pressans besoins exigeoient en Italie l'emploi de ses talens ; et cependant on le retint dans l'inaction à Constantinople pendant une année entière. Chosroës continua ses hostilités, sans cesser de demander l'exécution du traité en vertu duquel il devoit toucher 5000 livres d'or. Justinien ne se pressoit pas de les payer, voyant bien que ce prix de la paix seroit employé à lui faire la guerre. Il donna même ordre à Martin, successeur de Bélisaire, d'entrer en Persarménie. Ce général, qui commandoit 30,000 hommes, fut mis en fuite par 4000 Perses. Confus de ce honteux échec, les Romains se retirèrent dans leurs places fortes. Chosroës, l'année suivante (544), attaqua Edesse, et fut vigoureusement repoussé. Enfin la paix, arrêtée depuis long-temps, fut consommée par l'échange des ratifications. La conquête de la Lazique, étant postérieure à ce traité qui datoit de quatre ans, Chosroës prétendit se maintenir en possession de cette province ; nouveau sujet

de débat. Justinien la réclamoit ; le roi de Perse répondit que c'étoit une affaire à discuter ; qu'il accorderoit une trève de quatre ans pour ce pays, à condition qu'on lui paieroit 2000 livres d'or, et qu'on lui enverroit un fameux médecin né en Palestine, nommé Tribun, qui l'avoit déjà guéri d'une maladie dangereuse, dont il étoit apparemment menacé de nouveau. On lui donna satisfaction sur les deux points. Il garda le médecin un an, et avant de le laisser retourner dans sa patrie, le pressa de déclarer ce qu'il souhaitoit pour récompense. Tribun demanda seulement la liberté de quelques prisonniers romains ; le roi les lui rendit, et trois mille de plus. La guerre d'Orient nous ayant conduit jusqu'en 545, nous allons rétrograder pour voir ce qui se passoit dans les autres parties de l'Empire.

540. A la place de Bélisaire, on avoit laissé en Italie plusieurs généraux avec un égal pouvoir, ce qui devoit amener et amena en effet une sorte d'anarchie. Occupés uniquement de leur intérêt particulier, ces commandans pilloient et laissoient piller. Un impitoyable Logothète, sur-intendant des finances, achevoit de désoler le pays : il se nommoit Alexandre ; on lui donnoit le surnom de *Cisoir*, instrument qui sert à couper l'or et l'argent, parce qu'il savoit rogner les pièces d'or sans en altérer la forme. Il étoit parvenu

parvenu du sein de la misère à la plus scandaleuse opulence. Pour animer l'industrie des subalternes, il leur abandonnoit le 12e. des sommes qu'ils faisoient entrer dans le trésor public. Ardent sur-tout à dépouiller les gens de guerre, il dépeupla l'armée. Il supprima la pension que Théodoric avoit conservée aux prétoriens de Rome et à leurs descendans. Ildibald profitant de tous ces désordres, se composa une armée de Goths et de déserteurs romains, et battit un des généraux de l'Empire; mais il ne jouit pas du fruit de sa victoire. La femme de ce neveu de Vitigès, de Vraïas qui avoit refusé la couronne, allant un jour au bain dans un superbe appareil, rencontra la reine simplement vêtue, et passa devant elle en la regardant avec dédain.

La reine indignée s'en plaignit à son mari, qui fit assassiner Vraïas, comme coupable de haute trahison. Cette action le rendit odieux; il s'en permit une autre qui fut la cause de sa perte. Un de ses gardes aimoit éperdument une jeune fille. Le roi, en l'absence de son amant, l'obligea de se donner à un autre époux. Quelque temps après, ce prince étant à table avec plusieurs convives, le garde qu'il avoit offensé, se trouvant de service, lui abattit la tête d'un coup de sabre. 541.
Eraric son successeur, Ruge de nation, eut à

peine pris sa place, qu'il en parut indigne, et fut assassiné par cette raison.

Totila, neveu d'Ildibald, jeune homme brave et prudent, fut proclamé roi ; il s'appeloit Baduella ou Baduilla, comme on le voit par ses monnoies. Totila étoit un surnom sous lequel il est plus connu, et qui, dans la langue gothique, signifioit immortel. Les généraux de Justinien auroient accablé les Goths, s'ils avoient profité de l'avantage que leur offroient ces révolutions ; mais ils ne songeoient qu'à s'enrichir. Excités enfin par les reproches de l'Empereur, ils se mettent en campagne. L'armée romaine, qui n'étoit que de 12,000 hommes, avoit onze commandans. Totila, quoiqu'il n'eût que 5000 soldats, à quoi se réduisoient toutes les forces des Goths, alla chercher les ennemis et gagna sur eux deux batailles. Chacun des généraux de l'Empereur courut se renfermer dans une place. Totila traita ses prisonniers avec tant de douceur, qu'ils s'enrôlèrent sous ses drapeaux. Maître de la campagne, il s'empara de la Lucanie, de l'Apulie, de la Ca-
542. labre et du Brutium. L'Empereur, privé du revenu de ces provinces, ne paya plus ses troupes en Italie ; elles vécurent en conséquence de brigandages et dans une insubordination absolue. Totila met le siége devant Naples. Le commandant de la place, homme grossier, né simple

matelot, ne cesse de l'accabler d'injures du haut des remparts. Ce commandant, voyant arriver une flotte à son secours, se jette dans une chaloupe et parvient à la joindre ; mais Totila bat la flotte, fait couper la langue et les mains à l'insolent qui l'a outragé, et le renvoie dans la place. Une seconde flotte romaine est également défaite. Le général des troupes qu'elle portoit, pris et amené la corde au cou aux pieds des murs de Naples, exhorte, par ordre du vainqueur, les assiégés à se rendre, et leur déclare qu'ils n'ont plus de secours à espérer de l'Empereur. La garnison qui en attendoit cependant, demanda une trève d'un mois. Le roi des Goths, pour lui faire sentir que son attente étoit vaine, lui accorda trois mois. Au bout de quelques jours, la famine la contraignit de se rendre, et Totila, qui lui avoit promis de la laisser libre, tint parole. De crainte qu'après une longue privation, l'excès des alimens ne fût nuisible aux Romains, il les leur fit distribuer avec précaution, et leur fournit des vivres et une escorte pour les accompagner jusqu'à Rome. Plusieurs s'attachèrent au service d'un vainqueur si généreux. Il démolit les murs de Naples, comme ceux de toutes les villes qu'il prenoit, pour forcer les Romains à se tenir en campagne et à combattre. Ce prince, si clément envers ses ennemis, ne

voulut point accorder à ses principaux officiers la grâce d'un de ses gardes les plus valeureux, qui avoit violé la fille d'un Romain. « Rien ne » me touche, leur dit-il, plus vivement que le » malheur de mes compatriotes ; mais je leur » ferois moi-même le plus grand mal, si je laissois » les crimes impunis. »

Avant de voir ce grand prince aux prises avec un adversaire digne de lui, nous dirons en peu de mots les troubles qui s'élevèrent cette année
543. en Afrique, et qui ne finirent qu'après cinq ans. Salomon, qui l'avoit jusque-là régie avec tant de sagesse, eut le malheur d'y donner lieu. Il avoit trois neveux auxquels il fit donner en Afrique des commandemens, dont ils étoient incapables et indignes. Les Maures vinrent en armes et en grand nombre demander à l'un d'eux, à Sergius, les présens qu'on leur faisoit en vertu des traités. Il invita quatre-vingts des plus qualifiés à un repas, après leur avoir promis sûreté en jurant sur les évangiles, et les fit égorger; un seul s'échappa. Toute la nation prit les armes. Salomon se sentant trop inférieur en nombre, offrit de négocier, et jura de donner satisfaction. Les Maures répondirent « que ce serment se feroit sans doute sur » ces livres sacrés que les Chrétiens nommoient » évangiles : que son neveu en avoit déjà violé » un pareil, et qu'ils vouloient éprouver par une

» bataille, si ces livres qu'on disoit divins avoient » quelque vertu pour la punition des parjures. » On se battit à six lieues de Carthage. Les Romains furent vaincus, et le brave Salomon tué. Stozas, dont nous avons vu précédemment la révolte, accourut du fond de sa retraite pour se joindre aux Maures. Il perdit la vie dans cette guerre. Les neveux de Salomon ayant été jugés peu propres au gouvernement de la province, ce gouvernement fut confié à un sénateur nommé Aréobinde.

Gontharis, qui commandoit pour Justinien en Numidie, veut se faire souverain de l'Afrique. Aréobinde, qu'un de ses officiers mène malgré lui contre le rebelle, n'ayant jamais endossé de cuirasse, ni vu couler de sang, s'enfuit au premier choc. On le prit et on le tua malgré ses cris et ses lamentables supplications. Gontharis, après s'être défait de tout ce qui lui étoit suspect à Carthage, dont il s'étoit emparé, est à son tour assassiné en trahison; et sa mort est suivie de la tranquillité de l'Afrique.

Des événemens et des personnages d'une plus haute importance nous rappellent en Italie. Totila y gagnoit tous les cœurs, et s'avançoit vers Rome. Justinien se détermina enfin à lui opposer Bélisaire. Ce général parti avec peu de troupes, 544.
leva sur la route quatre mille hommes à ses dé-

pens. Il délivra Otrante qui étoit assiégée par les Goths, et alla établir sa place d'armes à Ravenne. Totila prit Tibur, abandonna la ville au pillage et en passa les habitans au fil de l'épée; cruauté dont il usa pour la première fois, contre son caractère, afin d'intimider Rome qui en étoit voisine. Son armée contenoit un grand nombre de déserteurs. Bélisaire essaya de les ramener sous les drapeaux de l'Empire par une amnistie, accompagnée des plus terribles menaces contre ceux qui persévèreroient dans leur défection. Pas un seul n'abandonna le roi des Goths, tant il savoit faire aimer son commandement. Il prit plusieurs places, sans que Bélisaire, qui manquoit de forces, pût s'y
545. opposer. Ce général en demande à l'Empereur, en lui exposant le déplorable état de ses troupes, la désertion qui les diminuoit tous les jours, le découragement de ceux qui restoient, et la difficulté de se faire obéir par des soldats qui n'étoient pas payés : « Si vous n'avez voulu, lui mandoit-» il, qu'envoyer Bélisaire en Italie, il est au centre » de l'Italie; mais si vous voulez qu'il subjugue » les Goths, envoyez lui des soldats, envoyez » lui du moins les compagnies de ses gardes que » vous avez retenues à Constantinople. »

Ayant pris Spolette, Assise et Pérouse, le roi des Goths vint assiéger Rome. Bélisaire, qui avoit reçu quelques renforts, fit un déta-

chement pour la secourir: il fut battu. Un convoi parti de Sicile fut pris dans un port où les Romains abordèrent, ignorant qu'il étoit au pouvoir de l'ennemi. Rome affamée, avoit deux indignes commandans, plus funestes encore pour elle que la famine: ils vendoient le blé à un prix excessif, (sept pièces d'or le boisseau.) Un père assailli de cinq enfans en bas âge, qui lui demandent du pain à grands cris, leur dit de le suivre, les mène sur un pont du Tibre, et se précipite dans le fleuve. Les commandans permirent de sortir de la ville à tous ceux qui le désiroient, et eurent l'infamie de vendre ces permissions. Bélisaire essaie d'introduire un convoi dans Rome; il alloit y réussir, lorsqu'un officier qu'il avoit laissé à Porto pour garder sa femme et ses bagages, sort de la ville malgré la défense expresse qui lui en avoit été faite, attaque les Goths et fait tailler en pièces son détachement. Bélisaire croit que sa femme est prise, que Porto est au pouvoir des ennemis, qu'il n'a plus de retraite. Troublé pour la première fois de sa vie, il abandonne le convoi pour revenir à Porto fondre sur l'ennemi et reprendre la ville. En arrivant, il voit que ses alarmes étoient vaines. Cette méprise le rendit malade, et pensa le faire périr de douleur. Quatre Isaures transfuges procurent à Totila les moyens de s'emparer d'une porte de Rome pendant la nuit. Ce 546.

prince, pour donner le temps aux assiégés de se retirer, retient son armée entière assemblée, et fait sonner de la trompette jusqu'au jour; il ne reste à Rome que cinq cents personnes qui se réfugient dans les églises. On avertit le roi que la garnison se sauve. « Tant mieux, dit-il; se peut-» il rien de plus heureux que de voir fuir ses en-» nemis? » Et il défend de la poursuivre et de tuer aucun romain. Vingt-six soldats seulement et soixante habitans avoient perdu la vie; le reste fut sauvé : mais il permit le pillage, en ordonnant de lui réserver les objets les plus précieux. On trouva des monceaux d'or chez les commandans. Ayant mandé les sénateurs, Totila leur rappelle la douceur du gouvernement de Théodoric et d'Amalasonte, et leur reproche leur ingratitude. « Vous avez, ajoute-t-il, reçu la récompense de » votre perfidie. Au milieu des horreurs de la » guerre, Justinien vous a écrasés d'impôts, et » ses financiers vous ont plus fait souffrir que » vos ennemis. » Ces reproches étoient fondés. Totila, pendant le siége, avoit fait à Justinien des propositions d'arrangement, et n'en avoit pas reçu de réponse. Après la prise de Rome, il les renouvela. Justinien lui fit dire qu'il avoit remis à Bélisaire tout pouvoir de faire la guerre et la paix, et que c'étoit à lui qu'il falloit s'adresser. Le roi des Goths, obligé de courir en Lucanie,

où ses troupes avoient essuyé quelque désavantage, et sentant l'impossibilité de garder Rome, songeoit à la détruire. Déjà il avoit abattu une partie des murailles, et se disposoit à raser tous les édifices, lorsque Bélisaire lui écrivit pour l'en détourner, il lui manda : « Fonder des villes, 547.
» c'est servir la société, c'est s'immortaliser; les
» détruire, c'est se déclarer l'ennemi des hommes
» et se déshonorer. Songez que Rome est la
» plus belle ville de l'univers, que tous les yeux
» sont en ce moment tournés sur vous, qu'on
» attend le parti que vous prendrez pour vous
» donner le titre qui demeurera pour jamais
» attaché au nom de Totila. » Ce prince remercia Bélisaire de ses avis, et lui promit d'y avoir égard. Il sortit de Rome qu'il laissa déserte, ayant dispersé tous ses habitans. Quarante jours après Bélisaire s'en remit en possession, et n'y trouva pas un seul homme. Il la répara très à la hâte, et on revint l'habiter. Le roi des Goths accourt l'y assiéger, et reçoit trois échecs consécutifs; mais ils sont compensés par la prise de Pérouse et la défaite de deux autres généraux de Justinien.

Bélisaire, que ce prince laissoit manquer de 548.
tout secours, se vit contraint de quitter l'Italie, où depuis cinq ans il avoit la douleur d'être le témoin des progrès de Totila, sans pouvoir y mettre obstacle. Le peu de troupes qu'il avoit

n'étant pas payées, il étoit forcé de rançoner les Italiens. Mal servi par des officiers lâches ou indociles, il avoit été réduit à se tenir presque toujours renfermé dans ses vaisseaux, et à n'oser hasarder une bataille contre un roi jeune, intrépide, et maître absolu de son armée, qui grossissoit tous les jours. Si cette impuissance ne peut lui être reprochée, les grandes richesses qu'il remporta d'une si malheureuse expédition sont une tache à sa gloire. La rapacité d'Antonine fut probablement la cause première des exactions commises en Italie ; mais les crimes de la femme ne pourroient excuser le mari qui n'eût pas dû les tolérer.

Justinien et Totila, craignant l'un et l'autre que les contrées qu'ils se disputoient ne fussent enlevées par Théodebert, roi d'Austrasie, recherchèrent tous deux son alliance. Les Goths avoient, depuis douze ans, abandonné aux François tout ce qu'ils possédoient dans la Gaule au-delà des Alpes. Justinien, pour se concilier une nation déjà puissante, confirma la cession de ces provinces, qu'il prétendoit être une propriété de l'Empire; Totila de son côté, pour attirer Théodebert dans son parti, demanda sa fille en mariage. Le fier monarque répondit : « Que sa » fille n'épouseroit qu'un roi, et que Totila » n'étoit point roi d'Italie, puisqu'il n'avoit pu

» en conserver la capitale. » Théodebert ne songeoit qu'à profiter de la guerre que se faisoient les deux nations. Il s'empara des Alpes côtiennes, d'une partie de la Ligurie, et de presque toute la Vénétie ; mais choqué de la vanité de Justinien, qui prenoit le titre de vainqueur des François et des Allemands, il ne voulut plus combattre que lui, et convint avec Totila que chacun d'eux garderoit la portion de l'Italie qu'il possédoit actuellement, et qu'ils la partageroient toute entière si Totila étoit vainqueur. Théodebert projetoit de passer dans la Thrace et d'attaquer Constantinople, lorsqu'il fut frappé d'une mort imprévue.

Totila piqué du refus et du reproche de Théodebert, voulut reprendre et garder Rome. Bélisaire y avoit laissé trois mille hommes de ses meilleures troupes. Le siége fut long et meurtrier. Les Romains avoient eu la précaution de semer, dès l'année précédente, du blé dans l'intérieur de la ville, en sorte qu'ils ne craignoient pas la famine. Des Isaures livrèrent une seconde fois la ville : presque toute la garnison fut égorgée. Quatre cents cavaliers, réfugiés au mausolée d'Adrien, déterminés à mourir généreusement, s'embrassèrent les uns les autres, se firent leurs derniers adieux, et ouvrirent toutes les portes pour fondre en désespérés sur l'ennemi. Totila 549.

leur proposa de retourner à Constantinople en liberté, ou de se ranger sous ses drapeaux; ils s'y enrôlèrent. Après avoir repeuplé Rome, le roi des Goths s'embarqua pour la Sicile, la ravagea et revint, laissant dans quelques places des garnisons qui ne tardèrent pas à être forcées de se rendre.

La Sicile n'étoit pas la seule province de l'Empire qui fût désolée par les barbares. Vers le même temps, les Gépides établis à Sirmium et dans la Dacie, les Lombards qui avoient des habitations dans la Pannonie et le Norique, les Hérules, possesseurs d'un canton de la Mésie, faisoient du dégât dans leur voisinage. Mais de tous les ennemis de l'Empire, aucun ne lui étoit plus funeste que les Esclavons. Cette nation nombreuse et puissante, sortie de la Sarmatie septentrionale, descendit vers le Midi, d'un côté jusqu'aux Palus méotides, de l'autre jusqu'à la Vistule, et s'avançant sur les traces des Vandales, se fixa entre ce dernier fleuve et le Niester. Les Antes, qui étoient les plus braves d'entre les Esclavons, et qu'on a confondus avec les Bulgares, ou avec les Abares, s'établirent entre le Niester et le Danube. Le nom de *Slaves* que prit la nation entière, signifioit braves et illustres; on en fit par corruption le mot de Sclaves ou Sclavons. Ce peuple puissant et nombreux s'est répandu par

ESCLAVONS.

la suite dans la moitié de l'Europe, et sa langue subsiste encore de la mer Caspienne à la Saxe, et du golfe Adriatique à la mer Glaciale, si l'on en excepte la Hongrie. Il ne reconnoissoit qu'un Dieu, maître de l'univers, et lui sacrifioit des victimes. N'habitant que des cabanes isolées, il occupoit nécessairement un grand terrain. Les Esclavons étoient grands, robustes ; leur teint étoit basané, leurs cheveux roux. Ils supportoient patiemment la fatigue et la disette, changeoient souvent d'habitations, préféroient les lieux impraticables, et méprisant l'agriculture, ne reconnoissoient d'autre occupation que la guerre, d'autre mérite qu'une valeur féroce. La plupart se battoient à pied, ayant pour toutes armes une rondache et deux javelots fort courts. Ils se servoient aussi de flèches empoisonnées. Leur régime fut démocratique, tant qu'ils demeurèrent au-delà du Danube. Malgré leur caractère farouche, ils étoient hospitaliers. Après un certain temps, ils renvoyoient leurs prisonniers, (mais ils n'en faisoient guère), ou leur permettoient de vivre en liberté avec eux. Les femmes étoient si attachées à leurs maris que la plupart ne pouvoient se résoudre à leur survivre. Depuis vingt ans, les Esclavons s'étoient rendus formidables aux Romains. Cette année, ils passèrent le Danube au nombre de 3,000 seulement, et batti-

rent des troupes impériales bien plus nombreuses. Un général de cavalerie qui eut le malheur d'être pris par eux, fut écorché et brûlé vif. Dans une ville de Thrace qu'ils emportèrent par escalade, ils exterminèrent tous les hommes, au nombre de 15,000. Leur usage étoit d'empaler ceux qui tomboient entre leurs mains, de les assommer à coups de massue, ou de les brûler vifs, entassés dans des cabanes avec les troupeaux qu'ils ne pouvoient emmener. Ils voulurent bien, pour cette fois, se contenter de traîner en esclavage les femmes et les enfans. Jusque-là ils les
550. avoient massacrés. Germain qui, au commencement du règne de Justinien, avoit taillé en pièces les Antes, leurs compatriotes, fut envoyé contre eux. La terreur que son nom avoit imprimée aux Esclavons depuis cette défaite, suffit pour les faire fuir. Ce général qui alloit passer en Italie, mourut subitement. Les Esclavons revinrent en plus grand nombre, battirent les Romains commandés par un eunuque du palais, et s'avancèrent jusqu'à une journée de Constantinople, où ils essuyèrent un échec qui les obligea de repasser le Danube.

Chosroës, d'un autre côté, sans attendre que la trève de quatre ans pour la Lazique fût expirée, prenoit déjà des mesures pour s'emparer de ce pays, et pour les cacher à Justinien, lui en-

voyoit une brillante ambassade, dont le cortège étoit de 500 hommes, qui devoient s'emparer de Dara par surprise. Cette perfidie qui échoua, n'empêcha point que les envoyés persans ne fussent reçus avec la plus grande distinction à Constantinople, parce que l'amour propre de l'Empereur étoit flatté de leur arrivée. Ce prince faisoit asseoir à sa table leur interprète, qu'aucun magistrat n'eût admis à la sienne. Cette ambassade, ou plutôt cette comédie, dont l'objet étoit de tromper Justinien, lui coûta plus de mille livres d'or. Bientôt, les hostilités recommencèrent dans la Lazique. Les Romains échouèrent au siége de Pétra, quoique la garnison qui d'abord avoit été de 1,500 hommes, en eût perdu les neuf dixièmes, en sorte que 150 Perses résistèrent à une armée romaine dans une place ouverte. Ces événemens appartiennent à l'année précédente. Telle est l'inconstance des armes, que dans celle-ci les troupes impériales qui venoient de recevoir un si honteux affront, écrasèrent les Perses, dont il ne resta pas un seul dans la Laziquc, excepté 3,000 hommes qui composoient la garnison de Pétra. Les Romains en formèrent le siége. Comme cette ville par sa position décidoit du sort de tout le pays, Chosroës y avoit placé ses meilleurs soldats; il y a peu d'exemples d'une attaque et d'une défense plus vives. Presque tous les assié-

551. geans et les assiégés y furent blessés. Les Romains prirent la place d'assaut. Cinq cents Perses, retirés dans la citadelle, s'y laissèrent brûler plutôt que de se rendre. Une autre armée persane, venue dans la Lazique, en assiégea la capitale, Archéopopolis, et fut repoussée avec perte. Malgré tant d'avantages, Justinien acheta encore une trève de cinq ans, qu'on lui fit payer 2,000 livres d'or, outre 600 livres pour dix-huit mois écoulés depuis la dernière. Il ne vouloit d'abord acquitter cette somme que par année, afin d'avoir plus long-temps dans ses mains un garant de la bonne foi de son ennemi. Mais réfléchissant que ces paiemens annuels ressembleroient à un tribut, il consentit à tout solder à la fois, et crut avoir sauvé la honte de la chose, parce qu'il s'épargnoit celle des termes. Le public ne vit que le fond de la convention, et en murmura. Il avoit d'autant plus de raison d'improuver cette trêve ignominieuse, que Chosroës, après l'avoir confirmée, n'interrompit pas un moment ses opérations hostiles, et employa l'argent de Justinien à le combattre.

L'automne fit voir un prodige jusqu'alors inoui en Orient; ses chaleurs, aussi fortes que celles de l'été, donnèrent une seconde récolte de fruits et une seconde vendange. Vers le même temps, deux moines apportèrent de l'Inde des œufs de ver

ver à soie, avec la manière d'en tirer parti. Le prix de la soie étoit énorme, et le commerce de cette denrée avoit le double inconvénient d'enlever à l'Empire un immense numéraire et de le faire passer aux Perses.

La guerre de la Lazique n'empêcha pas l'Empereur de faire enfin les plus grands efforts pour soutenir celle d'Italie. Il en confia la direction à Narsès. Le choix de ce vieux eunuque qui ne connoissoit point l'art militaire, qui treize ans auparavant n'avoit signalé en Italie que sa jalousie contre Bélisaire, ce choix ne peut être attribué qu'à la faveur, et son bonheur qu'au hasard. Il est vrai que Narsès avoit, dans un autre genre, déployé des talens supérieurs. Sa petite taille et son corps grêle et débile cachoient l'âme d'un grand homme. De l'esclavage il étoit parvenu au grade de grand chambellan, et possédoit toute la faveur et la confiance du prince. Un sens droit, un génie aussi étendu que profond, suppléoient au défaut d'étude et aux avantages des lettres dont il n'avoit pas même de teinture. Pieux, sobre, d'une libéralité inépuisable, il avoit, au suprême degré, toutes les vertus que n'exclut pas l'ambition. Ses talens guerriers n'attendoient pour se développer qu'une occasion, et il fut un capitaine consommé, dès qu'il eut une armée à commander. Il est infiniment

probable que c'est par ses conseils qu'on avoit laissé Bélisaire manquer de secours, et que depuis long-temps il aspiroit à le remplacer en Italie. Mais, pour ne pas tomber dans l'inconvénient qui avoit fait, en dernier lieu, échouer ce général, il témoigna plus de répugnance que d'empressement à lui succéder; et après avoir fait naître sans doute à l'Empereur le désir de l'employer contre les Goths, il ne s'y rendit qu'à condition qu'on lui fourniroit les moyens de les combattre avec avantage. Le trésor lui fut ouvert, et il eut autant de soldats qu'il en voulut. Totila qui venoit d'essuyer une défaite sur mer, demanda la paix à Justinien, offrant de lui payer tribut, de reconnoître la suprématie de l'Empire, et de le servir comme un vassal à la guerre. Justinien rejeta toutes ses offres avec mépris.

552. Narsès partit de Salone, à la tête de la plus belle armée que les Romains eussent mis sur pied depuis un siècle, et avec de grands moyens pécuniaires. Lorsqu'il fut arrivé en Vénétie, il demanda le passage aux François, maîtres de Trévise, de Vicence et de Padoue; n'ayant pu l'obtenir, il prit sa route le long de la mer, gagna Ravenne sans obstacle, et marcha vers Rome. Il passa près de Rimini et ne voulut pas perdre de temps à l'assiéger, ayant pour principe qu'une bataille gagnée fait tomber les remparts, et dis-

pense de plusieurs siéges. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Lentagio, (au duché d'Urbin); un petit avantage remporté par les Romains dans une affaire de poste, enflamma leur courage. Narsès les conduisoit avec tant de prudence et d'habileté qu'ils le regardoient comme un homme inspiré du ciel; ils prétendoient que c'étoit aussi par inspiration que l'Empereur l'avoit choisi. L'impatience de combattre étoit extrême des deux côtés. Narsès, pour exciter les siens, faisoit porter devant lui, au bout d'une pique, les bracelets, les colliers d'or, et les autres récompenses destinées, selon l'usage des Romains, à être le prix de la valeur. Totila, qui attendoit deux mille hommes, gagna par différentes ruses le temps nécessaire pour qu'ils pussent le joindre. Malgré ce secours, ses forces étoient encore inférieures à celles des Romains. Après avoir beaucoup disputé la victoire, les Goths prirent la fuite sur la fin du jour, laissant 6,000 hommes sur la place, sans compter un grand nombre de prisonniers, que les vainqueurs eurent la cruauté d'égorger. Le roi, obligé lui-même de fuir pour la première fois, fut percé d'un coup de lance, dont il alla expirer à Capra. Narsès envoya sa couronne et sa cuirasse ensanglantée à Justinien. Ce général, après avoir récompensé les Lombards qui servoient dans son armée, et qui lui avoient

été fort utiles, se débarrassa de cette milice cruelle et dissolue qui pilloit, brûloit tout sur son passage, et faisoit violence aux femmes jusque dans les églises.

Les Goths se retirèrent à Pavie, devenue leur capitale depuis la perte de Ravenne. Ils élurent pour leur roi Théia, digne quant aux vertus guerrières de succéder à Totila. Narsès vint assiéger Rome, observa un endroit foible et mal gardé qu'il fit escalader. La ville fut prise sans résistance. C'étoit la cinquième fois, depuis le règne de Justinien, qu'elle recevoit un vainqueur dans ses murs. Les Goths désespérés massacroient en fuyant, tout ce qu'ils rencontroient de Romains, sans épargner le sexe ni l'enfance. Un grand nombre de patrices et de sénateurs avoient été rélégués par Totila dans la Campanie; pas un ne put échapper à la fureur des Goths. Trois cents jeunes gens, fils des principaux habitans de l'Italie, que Totila s'étoit fait amener et qu'il faisoit garder à Pavie, comme autant d'otages de la fidélité de leurs pères, furent égorgés par ordre de Théia.

553. Ce prince assembla toutes ses forces pour secourir Cumes, la plus forte place d'Italie que faisoit assiéger Narsès, et vint du pied des Alpes au mont Vésuve. Le général romain accourut pour le combattre. La rivière de Sarno séparoit

les deux armées. Les Goths étoient maîtres du pont. On demeura deux mois en présence dans une sorte d'inaction. La disette enfin contraignit les Goths d'en venir à une bataille. Les cavaliers de part et d'autre mettent pied à terre, pour s'interdire la facilité de la fuite. On se bat des deux côtés avec acharnement. A la tête des siens, Théia portoit et recevoit les premiers coups. Il combattoit ainsi depuis quatre heures entières, et avoit plusieurs fois changé de bouclier. Douze javelots, enfoncés dans celui dont il se servoit, l'obligèrent d'en changer encore. Mais à l'instant où il se découvre pour cet échange, il est percé d'un trait mortel. Les Romains placent sa tête au bout d'une pique; ce spectacle ne sert qu'à redoubler la rage de ses soldats. Ils tiennent jusqu'à la nuit; les deux armées la passent sur le champ de bataille. Le lendemain le combat recommence au retour de la lumière, et dure encore jusqu'à ce qu'elle ait fait place aux ténèbres. Les Goths se retirèrent; et lorsque le jour fut venu, épuisés de fatigues et sentant leur foiblesse, ils offrirent de déposer les armes, si l'on vouloit les traiter comme des alliés, les laisser vivre sous leurs lois, et se retirer en sûreté avec leurs effets dans un pays indépendant. Le sage Narsès leur accorda cette capitulation honorable, et alla aussi-tôt presser en personne le

siége de Cumes, défendu par Aligerne, frère de Totila. Après plusieurs tentatives vivement repoussées, le général de Justinien se flatta d'avoir enfin trouvé un moyen immanquable de réussir. Un antre creusé par les mains de la nature, où l'on disoit que la Sybille de Cumes avoit autrefois rendu ses oracles, se prolongeoit sous la muraille ; Narsès y pratiqua une mine qui fit écrouler un pan du mur, avec des tours, et une des portes de la ville. Mais, outre les fondrières et les précipices, tant de débris amoncelés formèrent un obstacle aussi difficile à franchir que la muraille même. Narsès, pour profiter de la frayeur que cette brèche avoit dû causer, fit donner l'assaut dans un autre endroit ; ce fut sans succès. Alors il changea le siége en blocus, et alla réduire la Toscane. Il ne trouva de résistance que dans Lucques. Les assiégés convinrent de se rendre s'ils n'étoient secourus dans trente jours. Ils manquèrent de parole quand le terme fut expiré. Ils avoient donné en otage les fils des plus illustres citoyens; Narsès les fit amener aux pieds des remparts, chargés de chaînes, suivis de soldats qui tenoient la hache levée sur leurs têtes. Les femmes, les mères de ces infortunés, accourues sur les remparts, y donnoient des marques du plus violent désespoir. Alors Narsès fit signe de la main pour demander à être en-

tendu. « Vous méritez, s'écria-t-il, de perdre » ceux qui vous sont si chers; mais il n'est pas » digne de moi de les faire périr. » Et donnant ordre à ses soldats de tirer l'épée : « Voilà, dit- » il, sur quoi je compte plus que sur vos sermens » et vos otages. » Il fit aussi-tôt mettre ces jeunes gens en liberté, et ils rentrèrent dans la ville, qui se rendit bientôt, et ne reçut aucun châtiment de sa mauvaise foi.

Les soldats Goths, qui, après leur défaite au Vésuve, avoient fait serment de quitter l'Italie, ne firent pas scrupule de le violer. Ils se joignirent au reste de la nation pour engager les François Austrasiens à les secourir. Leur roi Théodebalde, fils de Théodebert, s'y refusa, du moins ostensiblement; mais deux seigneurs puissans, Leutharis et Bucelin, peut-être avec son consentement secret, entreprirent de soutenir les Goths; dans l'espérance de partager avec eux les dépouilles de l'Italie. C'étoient deux frères allemands, qui commandoient leurs compatriotes alors soumis aux François. Ils rassemblèrent 75 mille hommes de l'une et l'autre nation. Bucelin surprit dans Parme un des lieutenans de Narsès, qui, plutôt que de se sauver, comme il l'auroit pu et comme on l'y exhortoit, se fit tuer en disant : « Et de » quel front me présenterois-je à Narsès ? » Ce qui fait voir quel respect ce général avoit su im-

primer à tous ceux qui étoient sous ses ordres. Aligerne, qui, depuis un an, résistoit dans Cumes avec un courage inébranlable, voyant les Allemands et les François en deça du Pô, ne douta pas que, sous prétexte de venger les Goths, ils n'eussent en vue la conquête de l'Italie. Dans cette idée, préférant la domination des Romains à celle des Barbares, il ouvrit volontairement à Narsès les portes de Cumes, et se rangea sous les drapeaux de l'Empire. Le général romain, se trouvant à Rimini, défit avec 300 soldats, un corps allemand et français de 2000 hommes qui étoient venus faire le dégât jusqu'au pied des remparts.

554. Narsès passa l'hiver à Rome, y rassembla ses troupes, et les tint en haleine par des exercices journaliers. Les deux généraux allemands ravagèrent cinq à six provinces. Quand les chaleurs de l'été commencèrent à se faire sentir, les Allemands, chargés de butin, eurent peine à les soutenir; ce qui détermina Leutharis à prendre le chemin de l'Allemagne pour y mettre en sûreté les dépouilles de l'Italie. Il ne put engager son frère à le suivre, parce que Bucelin aspiroit à rétablir et à posséder le royaume des Goths. Leutharis, après avoir eu un détachement taillé en pièces, vit périr son armée et mourut lui-même de la peste entre Trente et Vérone. Les

maladies dépeuplant aussi l'armée de Bucelin, il se hâta de combattre pour s'épargner la douleur de la voir s'anéantir en détail, avant d'en avoir tiré aucun parti. Il lui restoit encore 30 mille hommes, et Narsès n'en avoit que 18 mille. Ses soldats, allemands et françois, avoient pour la plupart la tête nue, ainsi que le corps jusqu'à la ceinture. Le reste étoit couvert d'un caleçon de toile ou de cuir, qui tomboit jusqu'aux pieds. Quelques-uns avoient un casque, tous un bouclier, une épée, une hache à deux tranchans, et des javelots d'une grandeur médiocre, qui pouvoient également être lancés ou tenus à la main. Le bois de cette arme, revêtu de lames de fer, ne pouvoit être ni coupé ni rompu. La pointe étoit façonnée de manière qu'il n'étoit pas possible de la retirer du corps sans déchirer cruellement la blessure. Si le javelot s'enfonçoit dans le bouclier, celui qui l'avoit lancé, accourant, mettoit le pied sur la hampe qui traînoit à terre, faisoit baisser le bouclier, et, voyant son ennemi à découvert, lui fendoit la tête de sa hache, ou le perçoit d'un autre javelot. Bucelin vint camper près de Capoue sur le Casilin (1). Narsès se porta de l'autre côté de la rivière, et, après

(1) Ainsi nommé de *Casilinum*, ville détruite dans la Campanie.

quelques jours passés à la vue de l'ennemi, la traversa pour l'attaquer. Les rangs étoient déjà formés lorsqu'un chef des Hérules tua un de ses domestiques pour une faute légère. Narsès se fit amener le meurtrier, qui soutint qu'il étoit le maître de la vie de ses gens. Le général romain le fit mourir sous ses yeux. Les Hérules, révoltés de ce trait d'emportement ou de justice expéditive et arbitraire, jettent les armes. Narsès, se tournant vers ses soldats, leur dit : « Qui veut » vaincre me suive, » et marche à l'ennemi. Le commandant des Hérules, craignant que leur colère ne fût interprétée d'une manière peu honorable pour leur courage, envoya prier de les attendre ; le général répondit qu'il n'attendroit point, mais que s'ils venoient, il leur assigneroit un poste. Le premier choc des Allemands et des François fut terrible ; ils traversèrent l'armée romaine. Le sang froid et l'habileté de Narsès ramenèrent la victoire. Elle fut si décisive que, s'il faut en croire l'historien Agathias, il ne resta que cinq Allemands de 30 mille hommes, quoique Narsès n'eût perdu que 80 soldats. Bucelin resta sur le champ de bataille. Les Romains regardèrent leur général comme un être surnaturel, qui gouvernoit à son gré le destin des combats. Sept mille Goths se réunirent dans Compsa, aujourd'hui Conza, sous la conduite de Ragnaris,

Hun de nation, guerrier intrépide mais sans foi. Deux ans auparavant, commandant à Tarente, il avoit promis de livrer la place, et donné des otages; ayant changé d'avis, il usa d'artifice pour se les faire rendre. Il demanda une escorte qui l'accompagnât jusqu'à Otrante, où il vouloit, disoit-il, s'embarquer pour Constantinople. On lui envoya cinquante hommes; dès qu'ils furent arrivés, il fit signifier qu'il les garderoit jusqu'à ce qu'on lui rendit ses otages. Les Romains indignés s'approchèrent de Tarente; il en sortit pour les combattre, après avoir égorgé les cinquante hommes, et fut vaincu. Ce Hun perfide osa espérer de relever la fortune des Goths, et de recommencer la guerre qui sembloit terminée. Narsès courut éteindre ce feu qui se rallumoit, et qui pouvoit se propager. Il vint lui-même bloquer Conza, place très-forte, située sur une montagne escarpée. Tout l'hiver se passa en sorties de la part des assiégés. La vigilance de Narsès les rendit infructueuses. Au printemps, Ragnaris propose une entrevue pour traiter de la paix; on la lui accorde, et il y vient peu accompagné; ses propositions, n'étant aucunement conformes à sa situation, sont rejetées. Il part frémissant de rage, bande son arc, se retourne et tire sur Narsès qu'il n'atteint pas. Une décharge de flèches faite à l'instant punit sa perfidie; il est

blessé à mort. Les assiégés ouvrent leurs portes ; et la reddition de leur place termine en Italie la monarchie des Goths, qui n'avoit duré que soixante ans.

Entre plusieurs exemples, on pourroit citer celui de ces peuples pour montrer que le hasard et le préjugé décident souvent des réputations. Leur nom est décrié dans l'esprit du vulgaire, tandis que l'estime universelle devroit s'y attacher. Leur Arianisme les rendit odieux. Cependant, quoique cette secte fût de toutes la plus intolérante, les Goths ne se livrèrent jamais à aucune persécution ; ils traitèrent les vaincus avec justice, avec humanité, leur permettant même des relations de déférence et de respect avec leurs anciens maîtres. Les Italiens, qui désiroient d'en changer, ne tardèrent pas à se repentir de l'accomplissement des vœux qu'ils avoient formés. Narsès acheva la conquête de l'Italie par l'expulsion des François qui avoient des établissemens entre le Pô et les Alpes. Néanmoins on voit encore peu après Clotaire maître de quelque portion de cette contrée. Narsès régit l'Italie pendant treize ans, et fixa le siége du gouvernement à Ravenne.

Des troubles élevés en Espagne fournirent encore à Justinien les moyens de recouvrer deux provinces maritimes de ce pays; l'Empire en

jouit soixante-neuf ans ; elles retournèrent ensuite aux Visigoths.

L'Empereur, dont les généraux exécutoient de si grandes choses, mettoit toujours la théologie au nombre de ses plus importantes occupations. Depuis plusieurs années il avoit publié un édit contre les trois chapitres, c'est-à-dire contre trois ouvrages théologiques. Il fut souscrit par la plupart des évêques de l'Orient. Le pape, l'Italie, l'Illyrie, l'Afrique le rejetèrent. Ceux des prélats orientaux qui refusèrent de l'adopter furent déposés et exilés. L'Empereur voulant tâcher de concilier les esprits par un synode, y invita le pape Vigile, qui se rendit à Constantinople. N'ayant pu le convaincre, Justinien lui fit subir les traitemens les plus injurieux. Vigile de son côté suspendit de sa communion le patriarche de la capitale, Mennas, et excommunia l'Impératrice. Mennas se servit des mêmes armes contre le pape qui se réconcilia avec lui, leva ses censures, et condamna les trois chapitres. Cette condescendance souleva contre lui les évêques d'Occident. Ceux d'Afrique l'excommunièrent, et en furent excommuniés. Enfin Vigile obtint de l'Empereur la convocation d'un concile général. Il demandoit qu'il fût tenu en Italie; mais l'Empereur indiqua Constantinople. Les occidentaux refusent de s'y rendre. Le pape alors croit

devoir retirer le jugement qu'il avoit rendu contre les trois chapitres. L'Empereur ordonne de l'arrêter; Vigile averti se sauve dans une église, se réfugie sous l'autel; on veut l'en arracher; il entraîne avec lui les colonnes qu'il tient embrassées; le peuple prend sa défense, et chasse les soldats et le préteur qui les accompagnoit. Vigile se retire à Chalcédoine, suspend Mennas et tous les évêques de son parti. Envain on le presse de retourner à Constantinople en lui promettant sûreté; il s'y refuse, à moins que la condamnation des trois chapitres ne soit révoquée. L'Empereur cède, et réserve la décision au concile. Il s'ouvre à Constantinople: le pape refuse de s'y trouver, parce que les occidentaux sont en trop petit nombre pour contrebalancer les suffrages des Grecs. Les trois écrits théologiques sont anathématisés, et même la personne d'un des trois auteurs, quoiqu'il fût mort dans le sein de l'église. Ce concile, presqu'entièrement composé de prélats orientaux, a néanmoins été mis dans la suite au rang des œcuméniques, par l'acceptation de l'église universelle. C'est le cinquième. Presque tout l'Occident se révolta en faveur des trois chapitres, ce qui n'empêcha pas Vigile de signer leur condamnation. Il en résulta un schisme, qu'on appela le schisme d'Aquilée, parce que l'évêque de cette ville en fut comme le chef, et qui dura environ

cent cinquante ans. Les prélats schismatiques osèrent excommunier Narsès. L'histoire des trois chapitres, ou plutôt du cinquième concile, appartient à l'année 553.

Après la destruction des Goths, les Empereurs, à l'exemple des rois de cette nation, se crurent en droit de confirmer l'élection des papes, à laquelle assistoient le clergé, les principaux de la ville, le peuple, et les soldats qui se trouvoient à Rome. Le souverain pontife n'étoit ordonné qu'après la ratification impériale.

Parmi les tremblemens de terre, qui presque chaque année détruisoient quelques villes de l'Orient, et qui continuent encore d'affliger cette contrée, celui de 554 fut un des plus terribles dont l'histoire ait conservé le souvenir. Il dura quarante jours à Constantinople; la surface entière de l'Empire romain fut ébranlée de la commotion, et même l'Egypte où la terre n'éprouvoit jamais de secousses.

Malgré l'éclat répandu sur le règne de Justinien par les talens de Bélisaire, de Narsès et de quelques autres généraux, on voit que l'Etat n'étoit point heureux. La gloire même des armes romaines si brillante en Italie, se ternissoit dans la Lazique. Le roi de cette contrée, sincèrement attaché à l'Empire, ayant averti Justinien de la mauvaise conduite de ses généraux, ils le firent

assassiner. Peu après, cinquante mille Romains furent défaits par trois mille Perses. Les Lazes regardèrent cet événement extraordinaire comme un effet de la vengeance du ciel, indigné de la mort de leur roi, de laquelle ils demandèrent justice à l'Empereur. Deux des généraux assassins eurent la tête tranchée. Enfin les Romains réparèrent les affronts qu'ils avoient essuyés; ils défirent les Perses aux pieds des murs de la ville du Phase; et cette victoire fut suivie d'une suspen-
555. sion d'armes, pendant laquelle les Perses et les Romains convinrent de garder mutuellement ce qu'ils possédoient. Le général persan qui avoit été défait près du Phase, fut par ordre de Chosroës écorché vif, et on suspendit dans la place publique de Ctésiphon sa peau empaillée.

558. Trois ans après cette époque, on vit à Cons-
ABARES. tantinople les ambassadeurs d'une nation jusqu'alors inconnue. Ils étoient habillés comme les Huns; leur grande taille, leur air féroce, inspiroient au peuple autant de terreur que de curiosité. Ces peuples ont porté en Europe le nom d'Abares qui ne leur appartenoit pas. Les Turcs nouvellement sortis des forêts du mont Altaï, vers la source de l'Irtis, ayant détruit les Abares, peuple puissant de Tartarie, défirent encore les Ogors qui s'étant jetés vers l'Occident, vinrent se fixer entre le Volga et le Tanaïs. Les Alains

Alains et les Huns campés dans ces vastes plaines les prirent pour des Abares expatriés, et n'osant s'opposer à une nation renommée, les laissèrent s'établir dans leur voisinage, et achetèrent leur amitié par des présens. Les Ogors profitant de l'erreur, adoptèrent le nom d'Abares, qui les rendoit plus formidables. Ces Barbares regardant les terres de l'Empire comme un séjour plus heureux, députèrent à Justinien pour y solliciter un établissement. Le chef de l'ambassade dit « qu'il venoit de la part » d'un peuple invincible capable d'exterminer » tous les ennemis de l'Empire, et qui, pour lui ser» vir à jamais de rempart, ne demandoit qu'une » pension annuelle et une habitation commode. » Quoique ces offres de service ressemblassent fort à des menaces, Justinien, qui craignoit les embarras d'une nouvelle guerre, combla les ambassadeurs de présens. Il envoya un officier de ses gardes au Kan des Abares (c'est ainsi que les Tartares alors appeloient leurs souverains); cet officier avoit ordre de conclure le traité et d'engager ces nouveaux alliés à porter la guerre chez les ennemis de l'Empire. Les Abares n'avoient pas d'autres désirs. Ils attaquèrent aussitôt les Huns divisés en plusieurs hordes entre le Volga et le Tanaïs, et en firent un grand carnage; puis battirent les Antes qui habitoient vers le Borysthène, et saccagèrent leur pays. Les Antes leur envoyè-

rent un des principaux d'entr'eux pour demander la paix. Ce député s'exprimant à leur avis avec trop d'arrogance, ils le massacrèrent sans égard au droit des gens. Après ces expéditions, ils sommèrent l'Empereur de leur accorder un territoire, comme il l'avoit promis.

TURCS. Justinien y étoit disposé. Il en fut détourné par les sollicitations du grand Kan des Turcs. Ces peuples n'avoient point encore figuré dans l'histoire de l'Europe; c'étoit un reste de ces Huns du nord, que ceux du midi, joints aux Chinois et aux Tartares orientaux, avoient autrefois chassés de leurs demeures. Foibles dans l'origine et méprisés, ils forgeoient dans les cavernes du mont Altaï du fer pour les Abares auxquels ils étoient soumis. Parmi ces forgerons, il se rencontra un homme d'un génie élevé, nommé Toumuen. Après s'être fait une réputation éclatante dans les armées des Abares, il les combattit eux-mêmes, et affranchit ses compatriotes de leur domination. Il prit alors le titre de Kan, et devint un des plus puissans d'entre les princes orientaux. Mokan, son second successeur, poussa plus loin ses conquêtes; il anéantit la nation de ces Abares, et apprenant que les Ogors qu'il avoit chassés de leur pays, acquéroient une consistance en Europe, sous le nom d'Abares, il députa vers l'Empereur pour l'engager à ne

leur accorder aucun asile. Justinien le promit. Il retint trois ans les envoyés des Abares, et les congédia sans leur donner de réponse précise. Leur Kan se fit justice lui-même, et s'établit par la force sur les frontières de la Mésie et de la Pannonie; malgré son invasion, Justinien n'osa lui contester la pension qu'il lui avoit promise. Plusieurs Abares qui étoient restés à l'orient du Tanaïs lorsque leurs compatriotes passèrent ce fleuve pour s'avancer vers l'occident, existent encore dans les montagnes de la Circassie sous leur ancien nom, les uns sujets de la Russie, les autres indépendans.

L'Empire, si fort accru par la conquête de l'Afrique et de l'Italie, s'affoiblissoit avec Justinien. Ce prince, glacé par la vieillesse, ne vouloit plus de guerre; il ne contenoit plus les Barbares que par ses intrigues et son argent. Les troupes avant lui montoient à six cent quarante-cinq mille hommes; il les avoit réduites à cent cinquante mille, qui, dispersés dans tout l'Empire, ne suffisoient point à sa défense. Ses ministres achevoient la destruction de l'armée par leur cupidité: ils s'enrichissoient à ses dépens, et en la laissant manquer de subsistance; aussi la plupart des militaires quittoient le service, en sorte que les provinces, même les plus voisines de la capitale, dépourvues de garnisons, étoient ou-

559. vertes aux incursions des Barbares. Les Huns en profitèrent : une de leurs peuplades se divisant en trois armées, attaqua tout ensemble la Grèce, la Chersonèse et les environs de Constantinople : ils franchirent sans peine la grande muraille, ruinée en plusieurs endroits par des tremblemens de terre, et qui n'étoit gardée nulle part. La capitale étoit effrayée. Cependant quelques-uns de ses habitans, joints aux gardes du palais, se hasardèrent à faire une sortie; mais ils revinrent bientôt en désordre, après avoir été repoussés. On n'en fut pas surpris; car cette garde n'étoit pas, comme autrefois, uniquement composée de ceux qui s'étoient signalés dans d'autres corps. Zénon avoit le premier corrompu ce service, en substituant, pour l'admission des sujets, la faveur au mérite. On n'y recevoit plus que de riches bourgeois, qui achetoient ces postes pour jouir de leurs priviléges. Les Barbares, encouragés par ce premier succès, vinrent insulter les murs de la ville. Justinien recourut à Bélisaire, qu'il laissoit depuis dix ans dans l'inaction. Des citoyens et des paysans, la plupart sans armes et qui n'avoient jamais vu d'ennemis, accoururent sous son étendard; c'étoit pour lui une foible ressource. Il ne pouvoit compter que sur trois cents soldats qui avoient autrefois vaincu sous son commandement. Avec cette poignée d'hommes, il

bat les Huns et les force de reculer. Il se disposoit à les attaquer, lorsque l'envie le fit rappeler. Les Huns voyant qu'ils ne sont pas poursuivis, reprennent courage, et font dire à l'Empereur qu'ils égorgeront leurs prisonniers, s'il ne paie leur rançon. Justinien achète encore la paix; mais tandis que les Huns se retirent lentement, ce prince suscite contr'eux une autre peuplade de leurs compatriotes, à laquelle il payoit depuis long-temps une pension, et qui les attaque dans leur retraite. Ces deux hordes se firent une guerre si sanglante et avec des succès si variés, qu'elles se détruisirent mutuellement, et que le nom même des Huns disparut avec leur puissance.

Depuis sept ans que les hostilités avoient cessé en Lazique, les négociations n'avoient pu encore amener un traité de paix entre la Perse et l'Empire. Chosroës prétendoit qu'elle fût perpétuelle; les Romains la vouloient de courte durée, ayant toujours en vue de s'affranchir du tribut ignominieux qu'ils payoient à leur ennemi. Après avoir vingt fois rompu les conférences, on convint d'une trève de cinquante ans. Ses principales conditions furent l'abandon de la Lazique par les Perses, le paiement annuel de trente mille pièces d'or par les Romains, la tolérance de la religion des chrétiens en Perse, à condition qu'ils ne chercheroient point à faire de prosélytes. Le 562.

traité contenoit des prières à l'Etre Suprême en faveur de ceux qui l'exécuteroient fidèlement, et des imprécations contre ses infracteurs. Les deux princes s'écrivirent pour le ratifier. Entre les titres fastueux que prenoit Chosroës, étoit celui de Divin et de Géant des Géans. Il donnoit même ce nom de Divin à son chambellan. Cette paix peu honorable, mais nécessaire à l'Empire, ne dura que dix ans.

Justinien éprouvant un grand besoin d'argent, peut-être à l'occasion du tribut qu'il devoit payer, s'adressa, dit-on, à une dame fort riche, qu'il pria de lui en prêter. Elle demanda un délai, et l'employa à convertir ses richesses en lames d'or dont elle fit revêtir la voûte d'une église. L'ouvrage étant terminé, elle le montra au prince en lui disant : « Voilà tout mon or, disposez-en. » Justinien n'osa y toucher. Cette dévotion étoit mal-entendue. Les évêques que nous avons vus quelquefois sacrifier jusqu'aux vases sacrés pour les besoins pressans de l'état ou de l'humanité souffrante, avoient sans doute une piété plus éclairée.

563. Une conspiration se forma contre la vie de l'Empereur. Les assassins furent saisis au moment où ils alloient exécuter leur attentat. Les envieux de Bélisaire subornèrent des témoins pour l'accuser d'en être l'auteur. Justinien fit lire les dé-

positions en présence de ce général, qui, soit étonnement, soit dédain, ne répondit pas un mot aux violens reproches de l'Empereur. Ce grand homme fut dépouillé de ses charges : on lui ôta ses domestiques, on lui donna des gardes, et on lui fit défense de sortir de sa maison. Il y demeura sept mois prisonnier, attendant toujours l'instant où un bourreau viendroit terminer sa carrière. Enfin il parvint à se disculper, et recouvra l'amitié de l'Empereur. Ce prince, à ce qu'il paroît, ne punit point les conspirateurs : c'étoit la seconde fois qu'il pardonnoit un semblable crime; mais l'impunité qu'obtinrent en même temps les calomniateurs, donne à sa clémence tout l'air de la foiblesse. C'est à l'occasion de cette disgrâce de Bélisaire, qu'après six cents ans, pour donner un exemple de plus des viscissitudes de la fortune, on a supposé que ce général avoit eu les yeux crevés, et avoit été réduit à mendier : anecdote généralement reconnue pour fabuleuse.

Justinien conserva, jusqu'à son dernier moment, la fureur de dogmatiser, passant les jours et les nuits à disputer avec des évêques, à combattre par de longues dissertations les hérétiques, qu'il rendoit plus opiniâtres et plus fiers, en se montrant avec eux dans la lice. Après avoir toute sa vie tourmenté les hérétiques, il tomba dans l'hé- 564.

résie ; il adopta et voulut faire triompher la secte des *incorruptibles*, qui soutenoient que le corps du Christ, dès le moment de sa conception, avoit été incapable d'altération et de souffrance. Il promulgua un édit qui contenoit sa nouvelle doctrine, et voulut le faire adopter à tous les évêques. Le patriarche de Constantinople, qui refusa d'y souscrire, arraché du pied de l'autel, fut d'abord enfermé dans un monastère, puis déposé par des évêques courtisans, et envoyé en
365. exil. D'autres prélats furent aussi relégués dans des couvens. La mort de l'Empereur mit fin à ce scandale : il étoit dans sa quatre-vingt-quatrième année et la trente-neuvième de son règne.

Le consulat, qui n'étoit plus qu'un vain titre, fut anéanti sous ce prince ; il cessa d'y nommer dès 541. Les fonctions des consuls avoient été réduites à marcher sept fois l'année en cérémonie, en jetant de l'argent au peuple. Cette dépense d'ostentation montoit à deux mille livres d'or, et comme peu de consuls étoient en état d'y suffire, le trésor public en supportoit une partie. Quelques Empereurs ne laissèrent pas de prendre encore ce titre de consul.

JUSTIN II.

Justinien avoit sept neveux ou petits-neveux. Il désigna, dit-on, en mourant, pour lui succéder, Justin, un des fils de sa sœur, et chargea

Callinique, commandant de sa garde, d'ordres secrets pour assurer l'effet de sa volonté. Ce dernier conduisit Justin au sénat vers le milieu de la nuit. La mort de l'Empereur étoit encore ignorée. On lut le testament (peut-être supposé) de Justinien. Les sénateurs se jetèrent aux pieds de Justin pour le prier d'accepter le pouvoir suprême: c'étoit là le seul droit d'élection qui leur fût resté. Après son couronnement, il se rendit à l'hippodrome; et, ayant fait le signe de la croix dont il portoit l'image sur le front, il harangua le peuple, promit la réforme des abus, et débita les maximes d'une sage administration. A peine eut-il cessé de parler, qu'il fut environné d'une foule de femmes qui lui demandoient à grands cris la liberté de leurs maris ou de leurs enfans, détenus dans les prisons. Touché de leurs larmes, il en fit ouvrir les portes, et accorda leur grâce à tous les criminels; à cet acte de clémence, peut-être excessive, en succéda un de justice qui ne fut pas moins agréable au peuple. Les immenses constructions de Justinien ayant épuisé le trésor impérial, il avoit emprunté de grandes sommes aux particuliers. L'Empereur fit dresser des comptoirs pour acquitter les obligations de son oncle. En un moment l'hyppodrome brilla de monceaux d'or et d'argent, et toutes les dettes de Justinien furent payées. La paix fut aussi ré-

tablie dans l'église. De si heureux commencemens ne se soutinrent pas. Justin étoit un prince sans génie et sans caractère, hors d'état de supporter le poids de sa fortune et de la souveraine puissance ; voluptueux, fanfaron et timide, avare, ravisseur, vendant tout jusqu'aux dignités de l'église. Il crut sa gloire intéressée à recevoir avec fierté les ambassadeurs des nations étrangères, et se fit de cruels ennemis par sa hauteur imprudente. La seconde année de son règne, il se souilla du meurtre de son cousin, qui portoit le même nom que lui, et qui étoit fils de Germain.

L'ambitieuse impératrice, (Sophie, nièce de Théodora) qui sentoit l'avantage que ce jeune prince avoit sur son époux, excita celui-ci à ce forfait politique. Ils se firent apporter sa tête qu'ils foulèrent aux pieds. Cette froide barbarie leur attira l'indignation publique. On conspira contre l'Empereur ; le complot échoua, et ses auteurs furent punis.

536. Ce méchant prince fit cependant une bonne loi. Dans quelques provinces voisines des Perses, les Romains, à l'exemple de ces peuples, épousoient leurs plus proches parentes ; Justinien avoit défendu de semblables mariages sous peine de confiscation, mais sans casser les mariages déjà contractés. L'abus avoit continué. Une compagnie de traitans en prit occasion d'établir une inqui-

sition vexatoire. Elle acheta du fisc, pour une modique somme, le droit de désoler les provinces dont j'ai parlé, de porter le trouble dans toutes les familles, en attaquant les alliances les plus légitimes. Pour mettre fin à ces vexations, Justin, en défendant de nouveau ces mariages pour l'avenir, ne permit pas de recherches sur le passé. Il publia dans la même année une autre loi relative à l'union conjugale. Justinien avoit établi que le consentement des deux époux ne suffiroit pas pour la dissoudre. Justin, afin, dit-il, d'arrêter les empoisonnemens, et de se délivrer des importunités de quantité de maris et de femmes devenus irréconciliables, permit le divorce, toutes les fois qu'il seroit demandé par les deux parties. Il en donna pour raison, que si l'affection mutuelle forme la société de deux époux, la haine réciproque doit avoir autant de force pour la dissoudre. 567.

Sophie regagna l'affection des peuples par une de ces actions généreuses qui leur font oublier, ou même pardonner les plus grands crimes. Elle paya toutes les dettes légitimes des particuliers; on démêla, autant qu'il fut possible, les créances réelles au milieu des détours où l'usure sait s'envelopper. Mais bientôt l'imprudente arrogance de cette femme causa plus de mal à l'Empire qu'il n'avoit résulté d'avantages

de ce bienfait passager; elle lui fit perdre la plus belle portion de l'Italie.

LOMBARDS. Les auteurs de cette révolution furent les Lombards. Paul, diacre, leur historien et né parmi eux, dit qu'ils sont originaires de la Scandinavie. Ce peuple inquiet avoit souvent changé de demeure, et habitoit enfin la Moravie, lorsque Justinien lui abandonna le Norique et la Pannonie. C'étoit un mélange de payens et de chrétiens. La plupart de ces derniers avoient embrassé l'Arianisme. Ils avoient en général une grande taille et une figure niaise. Ils se rasoient le derrière de la tête; le reste de leurs cheveux se partageoient sur le front des deux côtés, et descendoient à la hauteur de la bouche.

Leur roi Alboin, méditant la conquête de l'Italie, voulut d'abord se délivrer des Gépides, qui occupoient une contrée de la seconde Pannonie, entre la Save et la Drave, et avec lesquels il étoit presque toujours en guerre. Il propose au Kan des Abares de former une coalition pour exterminer ces redoutables voisins, et partager leur territoire. Le Kan exige qu'il lui soit entièrement abandonné avec la moitié des dépouilles, et demande dès à présent la 10e. partie de tous les troupeaux des Lombards. Alboin achète son secours à ce prix. Le roi des Gépides, Cunimond, au moment d'être enfermé entre les armées des

deux nations, marche aux Lombards, est battu et tué de la main de leur roi. Alboin, suivant l'usage des peuples du Nord, fit faire une coupe de son crâne, pour y boire dans les festins solennels; ce qui ne l'empêcha pas d'épouser sa fille. Ainsi finit, après 115 ans, le royaume des Gépides, dont le nom périt en même temps. Les Abares s'emparèrent de tout le pays, excepté de Sirmium qui se donna à l'Empereur.

La destruction des Gépides n'étoit qu'un préliminaire de la conquête d'Italie; le plus grand obstacle restoit à vaincre. C'étoit Narsès qui, depuis treize ans, maintenoit cette contrée dans l'obéissance. Il avoit, en 563, réprimé un soulèvement des villes de Vérone et de Bresse, défait un reste de Goths et une armée françoise; deux ans ensuite, il avoit également vaincu un prince hérule qui, après avoir contribué à sa conquête, avoit cherché à l'en dépouiller; cette dernière victoire fut souillée par le supplice de ce prince, qu'il fit mourir à une potence. Narsès conservoit encore toute sa vigueur à l'âge de 95 ans, et son nom seul pouvoit être fatal au roi lombard. L'Impératrice délivra elle-même le roi de cette inquiétude. Les envieux de Narsès persuadèrent à Justin, qu'au lieu de le laisser s'enrichir des tributs de l'Italie, comme s'il en eût été le souverain, il étoit plus

convenable de les faire verser dans le trésor épuisé. Ils s'entendirent en même temps avec les principaux de Rome, mécontens de Narsès qui gouvernoit peut-être trop militairement. Ceux-ci écrivirent à la cour pour se plaindre de l'oppression qu'ils prétendoient éprouver. Ils avoient été, disoient-ils, plus heureux sous le gouvernement des Goths, qu'ils ne l'étoient sous la domination de l'eunuque, à laquelle on les asservissoit. Ils menaçoient, s'ils n'en étoient délivrés, d'appeler les Barbares. Sophie, qui haïssoit Narsès, appuya ces plaintes. Justin donna ordre à son général de faire passer à Constantinople tout l'argent levé sur l'Italie. Narsès remontra que ce seroit la livrer aux Barbares que de n'y pas laisser les fonds nécessaires pour sa défense. Cette sage remontrance fut traitée de rebellion. L'Impératrice lui envoie une quenouille et un fuseau, et lui mande: « Revenez; je vous donne la sur-intendance des » ouvrages de mes femmes; c'est ce qui vous » convient: il faut être homme pour combattre » et gouverner. » Le vieux général, transporté de colère, répond au courier: « Va dire à ta » maîtresse que je lui filerai une fusée qu'elle ne » pourra jamais dévider. » Il étoit alors à Rome; il en sort et se retire à Naples, d'où il excite les Lombards à la conquête de l'Italie, leur promettant qu'ils n'y trouveroient pas d'obstacles. A

peine il a fait cette démarche, qu'il s'en repent avec amertume. Le pape Jean III le vient trouver, et, par ses conseils et ses supplications, l'entraine à Rome. Le peuple accourt au-devant de lui, se prosterne à ses pieds, le conjure d'écarter la tempête qui menace l'Italie. Narsès en écrit au roi lombard; mais la disgrâce de ce général étoit pour ce prince un nouvel encouragement, et il attendoit avec impatience la fin de l'hiver pour passer les Alpes. Narsès mourut auparavant de douleur d'avoir flétri sa gloire.

Longin, nommé pour lui succéder, n'arriva qu'après la mort de ce grand capitaine. Il étoit revêtu du titre d'exarque, nom que portoit aussi alors le gouverneur d'Afrique. Semblables aux satrapes persans, les exarques jouissoient de tous les droits de la souveraineté, si ce n'est qu'ils étoient à la nomination des Empereurs, amovibles à leur gré, et obligés de leur payer une somme annuelle. Longin fixa sa résidence à Ravenne; il n'avoit ni les talens nécessaires, ni les forces suffisantes pour combattre un prince vaillant, habile et suivi d'une nombreuse armée. La réputation d'Alboin, l'espoir d'une riche conquête avoient attiré, sous ses drapeaux, des Suèves, des Bavarois, des Bulgares, des Sarmates, et plus de vingt mille Saxons qui étoient suivis de leurs familles, tant ils se

croyoient sûrs du succès. Alboin, qui n'en doutoit pas davantage, donna ordre à tous ses sujets d'abandonner leurs demeures et de se joindre à
568. lui, pour en aller occuper de nouvelles. Il passa
563. sans obstacle les Alpes-Juliennes, et s'empara fort aisément du Frioul, qui fut le premier des trois principaux duchés qu'il fonda en Italie. Il érigea ensuite ceux de Spolette et de Bénévent; ce dernier devint le plus considérable. Alboin établit à Pavie, qui lui avoit résisté trois ans, la capitale de son royaume. La majeure partie de l'Italie se trouva en son pouvoir; il ne resta aux Empereurs que Ravenne, les places maritimes de la Campanie, le Brutium, l'ancienne Calabre (où étoient Brindes, Tarente, Otrante), et la Sicile.

Alboin, par sa justice et sa clémence, se faisoit pardonner sa conquête; les vaincus se félicitoient même d'avoir changé de maître. Mais une mort tragique fut le terme de sa prospérité. Dans un festin qu'il donnoit à Vérone (en 573), il se fit apporter la coupe faite du crâne de son beau-père. L'ayant vuidée, ce barbare, échauffé par le vin, la présente à la reine en l'invitant à boire *avec son père*. Rosmonde (c'étoit son nom), saisie d'horreur et de rage, jure dans son cœur la mort de son féroce époux. Elle s'adresse à Elmige son amant, écuyer d'Alboin; Elmige lui conseille

conseille d'employer le bras de Péridée, officier intrépide. Elle en fait la proposition à ce dernier; il s'y refuse. La princesse engage une de ses femmes, qui a un commerce de galanterie avec Péridée, à lui céder sa place dans l'obscurité de la nuit; et dès qu'il a satisfait ses désirs, Rosmonde se faisant connoître : « Choisis, dit-elle, » entre la mort d'Alboin et la tienne. » Péridée se décide pour celle du roi. Dès le lendemain, Rosmonde le conduit dans l'appartement de son époux qui reposoit pendant la chaleur du jour, et l'assassinat s'exécute. Alboin fut pleuré de ses anciens et de ses nouveaux sujets. Elmige se flattoit de lui succéder; mais les Lombards se doutant du complot, l'eussent immolé à leur vengeance s'il ne s'étoit pas sauvé. Rosmonde, devenu son épouse, se réfugia à la cour de l'Exarque, avec lui et Péridée, et tous les trésors du roi qu'elle avoit enlevés. Péridée devint amoureux de cette princesse aussi belle que perfide, et lui proposa de l'épouser si elle pouvoit se défaire de son nouveau mari. Ce crime ne l'effraya pas; elle présenta un breuvage empoisonné à Elmige, qui à peine en eut goûté qu'il en sentit l'effet, et força Rosmonde, le poignard sur le sein, de boire le reste. Tous deux expirèrent au même instant. Péridée, envoyé à Constantinople, voulant y faire parade de sa force prodigieuse,

combattit dans l'arène un lion énorme et le tua. Il attendoit une récompense de l'Empereur qui étoit présent. Justin lui fit crever les yeux, craignant, dit un historien, qu'il n'abusât de ses forces : étrange motif d'un tel acte de despotisme ! Péridée voulut s'en venger par la mort de l'Empereur. S'étant armé de deux poignards qu'il tenoit cachés sous sa robe, il se fit conduire au palais, disant qu'il avoit d'importans secrets à révéler au prince. Justin, se défiant de ce meurtrier, envoya deux Patrices pour l'entendre. Péridée, désespéré de ne pouvoir assouvir sa vengeance, s'approche comme pour leur parler à l'oreille, et, les perçant à la fois de ses deux poignards, les jette morts à ses pieds. On ne peut pas douter, quoique l'histoire n'en dise rien, qu'il n'ait expié ces nouveaux assassinats par son supplice.

La mort d'Alboin fut suivie d'un interrègne de cinq mois, après lequel on élut Cleph, guerrier valeureux, mais cupide et sanguinaire, qui chassa les nobles de leur patrie, et fit mourir beaucoup de riches pour s'emparer de leurs biens. Il fut assassiné par un de ses domestiques après dix-huit mois de règne. Les seigneurs Lombards se rendirent alors indépendans, et 36 ducs se partagèrent le royaume conquis par Alboin. Ils commencèrent par exterminer ce qui restoit

de riches habitans, et réduisirent les autres à l'indigence. Ce pays devint un désert : plusieurs de ces ducs étoient payens, et massacroient ceux qui refusoient de participer à leurs superstitions. Pendant cette sanglante tyrannie, qui dura dix ans, les Lombards attaquèrent la ville de Rome ; mais elle ne fut jamais prise par eux, quoique souvent assiégée. Elle se rachetoit presque toujours à force d'argent.

L'Empereur n'avoit opposé aux conquérans de l'Italie qu'une poignée de mauvaises troupes et un général sans capacité. Pendant qu'on lui enlevoit la majeure partie de cette belle contrée, il s'occupoit à élever des édifices et à pacifier les factions du cirque, que toute son autorité avoit peine à contenir. Tout incapable qu'il étoit de soutenir la guerre, son imprudence et sa fierté rallumèrent celle qui avoit été suspendue pour cinquante ans par la paix faite avec la Perse. Différens motifs portèrent Chosroès à cette rupture. Pour les développer, il faut dire en peu de mots ce qui se passoit depuis quelque temps sur la frontière septentrionale de la Perse.

Les Turcs, vainqueurs des Huns Nephtalites, s'étoient établis sur les bords du Jaxarte, dans la contrée qui de leur nom fut appelée Turkestan. Ayant ensuite passé le Jaxarte, ils s'étoient emparés de l'ancienne Sogdiane entre ce fleuve

et l'Oxus. Le grand Kan, pour assurer ses conquêtes, désiroit s'allier avec Chosroës, et lui envoya des ambassadeurs. Le roi de Perse, ne voulant pas de cette alliance, les fit empoisonner secrètement, et voulut faire croire que leur mort avoit été naturelle. Le grand Kan ne s'y méprit point, et crut devoir en conséquence traiter avec l'Empire, ennemi naturel de la Perse. Justin accepta cette alliance. Le comte d'Orient, Zémarque, suivi d'un nombreux cortège, fut envoyé près du grand Kan. En arrivant dans la Sogdiane, il lui fallut essuyer une cérémonie bizarre qui se pratiquoit long-temps encore après dans le Mogol. Une troupe d'habitans du pays se saisirent de sa personne, et murmurant des paroles prétendues magiques, le firent passer lui et sa suite au milieu d'un nuage d'encens, entre deux feux. C'étoit, disoient-ils, pour le purifier et le garantir de tout danger. Il alla jusqu'au mont Altaï, (montagne d'or), résidence ordinaire du grand Kan. Ses tentes brilloient d'or, d'argent et de pierreries. Il y trouva des statues d'une grande beauté. Ces richesses étoient les dépouilles de tous les pays ravagés par les Turcs, du Tanaïs à l'intérieur de la Chine. Cette alliance fit ombrage à Chosroës. Il en fut si mécontent qu'il essaya de faire périr l'ambassade romaine à son retour. Elle évita ses embuches. La révolte des Persar-

ménlens aigrit encore davantage le monarque persan. Ces peuples étoient chrétiens ; le traité de paix leur assuroit le libre exercice de leur religion. Mais Chosroës leur envoya son principal ministre, qu'on nommoit le Suréna, pour leur déclarer qu'il ne se croiroit jamais assuré de leur fidélité, tant qu'ils n'adoreroient pas le même Dieu que lui. Les Persarméniens refusent d'adopter le culte du feu ; leur évêque, essayant d'en montrer l'absurdité au Suréna, est par les ordres du ministre chassé de sa présence à coups de bâton. Le peuple met en pièces le Suréna, et députe à l'Empereur pour lui offrir la Persarménie. L'Ibérie lui envoie faire les mêmes offres. Il accepte avec joie celles de l'une et l'autre nation. Chosroës, qui étoit avancé en âge, n'eût pas été fâché de finir en paix ses derniers jours. Il fit sonder par un ambassadeur les intentions de Justin. Ce prince reçut l'envoyé persan avec cette hauteur dont il s'étoit fait un système, déclara qu'il n'acquitteroit pas l'obligation de 30,000 pièces d'or, contractée par Justinien, et s'emporta jusqu'à dire qu'il sauroit rabattre l'orgueil de Chosroës et délivrer la Perse d'un tyran persécuteur.

Justin envoya, pour commander dans l'Orient, Marcien son cousin, qui n'avoit aucun talent militaire, et qui partit sans soldats, sans armes 572. 573.

et sans munitions. Cependant comme les Perses n'etoient pas préparés, et qu'il eut le temps de faire, dans l'Armenie, des levées considérables, il remporta un avantage près de Nisibe, et se crut en etat d'entreprendre, au printemps suivant, le siege de cette ville. Ses habitans en furent si peu alarmés qu'ils laissèrent leurs portes ouvertes, accablant les assaillans de traits et d'insultes. Chosroës, à la tête de 140,000 hommes, part de Ctésiphon et marche vers Nisibe; Marcien ne l'attend pas. L'Empereur, indigné de ce que la ville résistoit trop long-temps, et croyant que c'etoit la faute de son général, lui avoit envoyé un successeur. A l'arrivée de celui-ci, l'armée se débanda et disparut. Chosroës, après avoir fait ravager la Syrie, et pris Dara, le boulevart de l'Empire du côté de la Mésopotamie, retourna dans ses états. Les événemens de cette guerre auxquels Justin ne s'étoit pas attendu, firent sur son esprit une telle impression, qu'il devint sujet à des accès de démence. L'Impératrice, pour désarmer Chosroës qui alloit rentrer en campagne, lui acheta une trève d'un an, qu'elle paya 45 000 pièces d'or.

Les fréquentes rechutes de Justin le rendant presqu'entièrement inhabile aux affaires, des hommes puissans devinrent oppresseurs avec impunité. Ayant vainement tenté de réprimer

leurs violences par des remontrances et des menaces, il donna pour préfet à la ville un magistrat intègre et ferme, qu'il revêtit de toute son autorité pour punir les coupables, quels qu'ils fussent, en déclarant que ses jugemens seroient sans appel, et que le souverain ne feroit grâce à personne. Une veuve éplorée vint se plaindre au préfet d'un parent de l'Empereur qui l'avoit dépouillée de ses biens. Ce magistrat écrivit à l'accusé pour l'engager à donner satisfaction, et chargea de sa lettre la personne lésée, qui ne reçut que des outrages. Le préfet cite à son tribunal cet homme inique. Celui-ci s'emporte en invectives contre le juge et la citation, ne daigne pas comparoître, et va dîner au palais où il étoit invité. Le préfet en est instruit, se transporte chez l'Empereur, réclame l'accusé, que Justin lui abandonne, le fait saisir à table et traîner à son tribunal. La plainte est vérifiée, le coupable battu de verges, promené sur un âne, la face tournée en arrière, et tous ses biens sont confisqués au profit de la veuve. Justin récompensa la fermeté de son préfet.

Ce prince eut encore le bon esprit de sentir qu'il ne pouvoit plus suffire aux soins du gouvernement, et s'associa l'homme qui étoit le plus capable de l'aider à soutenir ce fardeau, ou plutôt de le porter pour lui. Ce fut Tibère, soldat 574.

de fortune, né dans la Thrace, que son mérite avoit élevé au poste de commandant de la garde du palais. Les avantages de sa figure contribuèrent beaucoup à décider l'Impératrice en sa faveur. Elle se flattoit de partager le trône avec lui, après la mort de son époux qui paroissoit prochaine. Tibère n'eut garde de lui ôter cette espérance. L'Empereur l'adopta pour fils, le nomma César, lui donna, dans la cérémonie de son installation, les plus sages conseils, et fit en même temps l'aveu le plus humble de ses fautes et de ses foiblesses. « Je sens bien, dit-il au nouveau » César, que, dans l'état où je suis, partager » avec vous ma puissance, c'est vous la donner » toute entière. Ma vie même va dépendre de » vous. »

575. Les premiers regards de Tibère, devenu César, se portèrent sur la Perse. La trêve d'un an alloit expirer; il obtint une prolongation de trois années; il ne la vouloit pas plus longue, ne désirant que le loisir nécessaire pour rétablir les forces de l'Empire. Mais Chosroës en excepta l'Arménie, et marcha vers ce pays, dès les premiers jours du printemps, quoique l'usage des rois de Perse fût de ne se mettre en campagne que vers le milieu de l'été. Tibère assembla 150,000 hommes. C'étoit le plus grand effort que l'Empire eût fait depuis des siècles. Chosroës sentit la peur

pour la première fois. Il fut vaincu dans la petite Arménie, vers Mélitine, et fit une loi plus honteuse que sa défaite, dont elle éternisoit la mémoire. Il statua que les rois persans ne combattroient jamais en personne contre les Romains. Les vainqueurs pénétrèrent dans l'intérieur de la Perse sans trouver de résistance, et s'avançant jusqu'aux bords de la mer d'Hyrcanie, prirent leurs quartiers d'hiver dans le cœur de ce royaume, dont les armées romaines n'avoient jamais impunément insulté la frontière. Ils en ramenèrent, l'été suivant, une si grande quantité de prisonniers, qu'un Perse n'étoit vendu qu'une pièce d'or. Chosroës, que l'Orient avoit si longtemps respecté, qui avoit été, durant tant d'années, la terreur de l'Empire, devint sur la fin de son règne l'objet du mépris de ses propres sujets. Ils osoient depuis sa défaite l'insulter ouvertement. La crainte d'un soulèvement lui fit rechercher la paix. Elle alloit se conclure, lorsqu'une victoire remportée en Arménie par un général de Chosroës, relevant le courage de ce prince, fit rompre les négociations. Tibère mit à la tête de l'armée Maurice, né en Capadoce, d'une famille originaire de Rome. Il commandoit la garde du palais, et n'avoit pas encore fait la guerre. Mais l'étendue et la solidité de son esprit le faisoient regarder comme un homme d'un mé-

rite universel. Il rétablit l'usage où étoient les Romains, dans les beaux jours de leur république, de ne jamais camper sans se retrancher ; précaution qui mettoit l'armée à couvert des surprises. La guerre qui devoit se borner à l'Arménie, étoit devenue générale; cette extension ne pouvoit guère manquer d'avoir lieu. Maurice ravagea tout le pays jusqu'au Tigre, prit la forteresse de Singare, et passa l'hiver dans la Mésopotamie.

Si Maurice relevoit dans l'Orient la réputation de l'Empire, la sagesse de Tibère ramenoit l'ordre dans l'intérieur. Ne connoissant de bonheur que celui des sujets, il trouvoit des ressources pour la guerre et pour ses grandes libéralités envers le peuple, dans le retranchement de ce faste que la vanité regarde comme une décoration nécessaire. On fut si étonné du résultat de ses épargnes que le bruit courut qu'il avoit trouvé des trésors immenses. L'économie étoit son trésor.

TIBÈRE.

Depuis quatre ans, Tibère exerçoit l'autorité impériale, lorsque Justin, quelques jours avant
578. sa mort, lui conféra le titre d'Auguste. Après les funérailles de son prédécesseur, il se rendit au cirque, où le peuple l'attendoit. Telle étoit alors la prise de possession de la dignité suprême.

Dès qu'il eût été salué Empereur, on cria de tout côté : « Montrez-nous l'Impératrice. » Tibère étoit marié secrètement, et avoit eu soin de le cacher à Sophie dont il étoit aimé. La surprise de cette princesse fut extrême, quand elle vit arriver au cirque Anastasie, épouse du nouvel Empereur. On se figure aisément sa confusion et sa fureur. En vain Tibère s'efforça de l'appaiser en lui conservant tout l'appareil de la majesté impériale, et en lui faisant rendre les mêmes respects que si elle eût été sa mère. Ses déférences lui parurent des outrages. Elle forma un complot pour faire passer la couronne à un petit-neveu de Justinien, (du même nom que cet Empereur,) qui avoit gagné la fameuse bataille de Mélitine contre Chosroës, et qui pour en avoir perdu le fruit par la défaite qu'il avoit essuyée postérieurement en Arménie, avoit été rappelé de l'Orient. La conjuration fut découverte. Le clément Empereur laisse aux coupables le temps de se sauver, et pardonne même à Justinien. Quant à Sophie, elle fut arrêtée, privée de ses honneurs, de ses richesses, et réduite au nécessaire.

Chosroës alloit conclure la paix avec les Romains, lorsqu'il mourut après avoir régné quarante-huit ans. Hormisdas, son fils, lui succéda. Son éducation avoit été confiée au visir Buzurge- 579. 581.

Mihir, l'homme de la Perse le plus savant et le plus vertueux. Les historiens orientaux racontent que, voyant son élève donner toutes les nuits au plaisir et toutes les matinées au sommeil, il ne cessoit de lui peindre la diligence comme une qualité nécessaire à un souverain. Le jeune prince, fatigué de ses remontrances, aposta des gens affidés auxquels il commanda d'attendre et de dépouiller le visir, lorsqu'il sortiroit de chez lui de grand matin pour se rendre au palais. L'ordre fut exécuté: « Vous auriez évité cette triste aventure, » lui dit Hormisdas, si vous aviez été moins di- » ligent. J'aurois encore moins rencontré ces » voleurs, répartit Buzurge, si je m'étois levé » avant eux. » Hormisdas, d'un naturel que l'éducation n'avoit pu dompter, après l'avoir quelquetemps déguisé, s'y abandonna sans contrainte. Impie, violent, cupide, fourbe, comptant pour rien la justice, il cassa tous les tribunaux, et jugea tout par lui-même. Les fautes les plus légères, sur-tout celles des nobles, étoient punies de mort. On jetoit la plupart des condamnés dans le Tigre, devenu le tombeau des grands. Le nombre de ceux que le monarque y fit noyer est porté à treize mille. Tibère lui envoya des ambassadeurs pour continuer la négociation commencée avec Chosroës, et les fit accompagner d'un grand nombre de prisonniers

qu'il lui renvoyoit, et auxquels il avoit fourni toutes les commodités du voyage. Le roi peu sensible au sort de ses sujets et à des procédés qu'il attribuoit à la crainte, ne voulut pas accepter les conditions qui avoient été arrêtées avec son père, et traita mal l'ambassade romaine. La guerre recommença. Maurice, quoiqu'abandonné de deux corps de Barbares, avant et pendant la bataille qui se donna près de Callinique, mit en fuite les ennemis, et reprit dans la Mésopotamie plusieurs places que les Romains y avoient perdues sous les deux règnes précédens. L'année suivante (581) il remporta encore une victoire éclatante dans les plaines de Constantine. Pour effacer la mémoire des affronts que l'Empire avoit souvent reçus des Perses, Tibère crut devoir se faire décerner les honneurs du triomphe : il étoit assez grand pour ne pas devoir craindre de les accorder à Maurice ; et il y a lieu de s'étonner qu'il se soit montré à cet égard inférieur à Justinien, qui avoit fait triompher Bélisaire.

Les succès de l'Empire n'étoient pas sans mélange. La Perse occupant toutes ses forces, les esclavons avoient profité (en 578) de ses embarras pour faire nne incursion dans la Thrace, et Tibère n'avoit pu s'en délivrer qu'en les faisant attaquer dans leur pays par les Abares. Mais deux

ans après, ces derniers, tour-à-tour auxiliaires et ennemis, convoitèrent Sirmium, place importante, et la seule qui restât aux Romains dans la Pannonie. Le commandant de cette ville voyant leur Kan disposé à jeter un pont sur la Save, pour l'affamer en lui coupant la communication avec la Mésie, lui déclara qu'il s'y opposeroit. Le Kan jura qu'il n'avoit nul dessein contraire aux intérêts de l'Empire. « Si je pense » autrement, dit-il, que je périsse avec toute » ma nation; que le ciel et tous ses feux fondent » sur nos têtes; que les montagnes et les forêts » qui nous environnent tombent et nous écra- » sent; que la Save se soulève et nous englou- » tisse. » Il demanda s'il y avoit quelque serment plus terrible qu'on pût désirer. On lui apporta le livre de l'évangile; il jura « par le Dieu qui » parle dans ce saint livre, qu'il avoit dit la vé- » rité. » On lui laissa en conséquence construire le pont; quand il fut achevé, il environna la ville de tout côté. L'Empereur, hors d'état de la sauver, la céda en stipulant pour les habitans la liberté d'en sortir (580).

Cette même année Tibère, dans la vue d'armer les Turcs contre la Perse, essaya de renouveler l'alliance contractée avec eux: et qui n'avoit été suivie d'aucun effet; il leur députa un de ses gardes nommé Valentin, et le fit accompagner

de plus de cent Turcs, qui s'étoient établis à Constantinople. Le Kan avec lequel avoit contracté Justin n'existoit plus : son titre avoit passé dans une autre famille ; mais son fils étoit chef d'une des huit tribus qui composoient la nation turque, et Valentin arrivé sur son territoire, lui exposa le sujet de sa mission.

« Vous êtes donc, lui dit le Turc, l'ambassadeur » de ces Romains, de ce peuple trompeur qui » en impose à toute la terre. » Alors mettant ses doigts dans sa bouche et les retirant aussi-tôt : « C'est ainsi, dit-il, que vous donnez et que vous » retirez votre parole. Dans le temps que votre » maître traitoit avec nous, il se liguoit avec » les Abares nos esclaves révoltés. Qu'il se main- » tienne dans cette alliance. Nous réduirons les » Abares à coups de fouet, comme il convient » de châtier des hommes de leur condition ; et » s'ils osent soutenir notre vue, ils seront écrasés » comme des fourmis sous les pieds de nos che- » vaux. Vous prétendez nous effrayer par la » difficulté des chemins, et nous ôter l'envie de » vous attaquer en nous disant que vous avez » traversé le Caucase pour venir ici, comme » s'il n'y avoit pas d'autre route. Je sais celle » que les Abares ont prise pour entrer dans » votre pays ; je connois vos forces ; les nôtres » s'étendent aussi loin que la course du soleil.

» Les Alains, les Huns vous ont battus ; ils ont » osé se mesurer avec nous, et sont devenus nos » sujets. » Valentin ayant par sa réponse un peu adouci le barbare, et lui ayant parlé de l'amitié qui unissoit les Romains à son père : « Eh ! » bien, dit-il, puisque vous lui étiez attaché et » que vous arrivez au moment où je pleure sa » mort, vous devez me donner des marques de » votre douleur : c'est avec du sang et non avec » des larmes que les Turcs pleurent la perte de » leurs parens et de leurs princes. » Aussi-tôt Valentin et sa suite se tailladèrent le visage avec leurs épées, à l'imitation des Turcs. Ils virent dans la cérémonie des funérailles égorger quatre prisonniers Huns, auxquels le prince, au moment de leur mort, ordonna de rendre compte à son père de la conduite qu'il tenoit dans le gouvernement de ses états. Il permit à Valentin de passer plus avant, et d'aller jusqu'au mont Altaï trouver le souverain de toute la nation, et lui déclara qu'il alloit attaquer la ville de Bosphore, qui appartenoit à l'Empire. Il la prit effectivement ainsi qu'une partie de la Chersonèse taurique. L'ambassade n'eut pas un plus heureux succès auprès du grand Kan, et nous n'en n'avons parlé qu'à cause des notions qu'elle fournit sur les mœurs des Turcs qui vont jouer un si grand rôle dans cette histoire.

Dès

Dès la quatrième année de son règne, Tibère 582.
fut attaqué d'une maladie mortelle, qui à peine lui laissa le temps de transmettre le sceptre, comme son prédécesseur, au plus digne de ses concitoyens. Il donna, la veille de sa mort, à Maurice, le titre de César et sa fille aînée en mariage. S'étant fait porter sur un trône dans le vestibule de son palais, il prononça, par l'organe de son questeur, le discours le plus touchant. Il disoit à ses sujets qu'il n'avoit vécu que pour eux depuis que la providence l'avoit appelé à l'Empire, et il disoit une vérité qui arracha des larmes à tous les auditeurs. Il donna des conseils paternels à Maurice, lui posa lui-même la couronne sur la tête, et le revêtit de la pourpre. Depuis Théodose, la perte d'aucun Empereur n'avoit excité d'aussi vifs regrets. Tous les Romains prirent le deuil, ce qui n'étoit pas alors une simple bienséance, mais l'expression volontaire de la douleur.

MAURICE.

Les espérances que donnoit le nouveau souverain, âgé de quarante-trois ans, devoient adoucir les regrets de l'Empire. Il ne les démentit pas : aussi éloigné des plaisirs sur le trône, qu'il l'avoit été dans sa vie privée, il devint encore plus laborieux. Il aimoit les sciences, et nous a

laissé un traité de l'art militaire. On lui a reproché trop de passion pour l'argent; et cependant il diminua les impôts d'un tiers.

582. 593. La première année de son règne, un de ses généraux fut battu par les Perses près du Tigre : il le rappela, et donna le commandement de l'armée de Mésopotamie à Philippique dont il estimoit les talens militaires. Les deux premières campagnes de ce nouveau commandant n'eurent aucun résultat décisif, ni même bien intéressant. En 586, il remporta une grande victoire dans l'Arzanène ; peu après, une terreur panique le mit en fuite, et lui fit perdre, avec la gloire de son premier succès, un nombre d'hommes assez considérable. Accablé de honte, il laissa la principale direction de l'armée à Héraclius, le plus expérimenté de ses lieutenans, qui releva l'honneur des armes romaines, et qui, passant le Tigre, porta le ravage dans les plus belles provinces de la Perse. Philippique ayant mis ses troupes en quartier d'hiver, retournoit à Constantinople pour y attendre la belle saison; il apprit en route que son beau-frère Prisque lui étoit donné pour successeur. Furieux et jaloux du nouveau commandant, pour traverser ses succès, il lui enlève son meilleur officier, et cherche à indisposer les troupes. Il mande à Héraclius qui lui est dévoué, de quitter l'armée, et lui envoie,

avec ordre de le publier, un édit qu'il avoit supprimé jusqu'alors de crainte d'aliéner le cœur des soldats. Par cet édit, l'Empereur retranchoit le quart de leur solde et de leur ration. Lorsqu'on apprit la nouvelle de l'approche de Prisque, l'armée sortit du camp pour aller à sa rencontre. Dans ce cas, l'usage étoit que le nouveau général mît pied à terre pour saluer les troupes, et marchât au milieu d'elles jusqu'au camp ; Prisque, fier et hautain, ne descendit pas de cheval, et les soldats s'en offensèrent ; mais ils s'aigrirent bien davantage lorsqu'ils virent exécuter l'édit impérial : ce fut un soulèvement universel. Prisque épouvanté, croit l'appaiser en faisant promener dans le camp l'image du Christ. On insulte l'image et celui qui la porte. Le général s'échappe à travers une grêle de pierres. On abat les statues de l'Empereur, placées suivant l'usage à la tête du camp ; on arrache, on foule aux pieds son effigie attachée aux enseignes. On nomme au commandement, Germain, qu'on force de l'acepter, et auquel ensuite on n'obéit pas. Cependant un intendant de l'Empereur arrive au camp, et par son adresse et des présens distribués avec choix, adoucit les séditieux. Ils remportent une victoire sur les Perses près de Martyropolis dans l'Arzanène, et la joie qu'ils en ressentent dissipe l'esprit de révolte. L'évêque d'Antioche, Grégoire, que ses libé-

ralités avoient fait aimer du soldat, est envoyé par l'Empereur à l'armée ; il la détermine à recevoir Philippique que Maurice avoit de nouveau nommé au commandement dans le temps de la rébellion, pensant que c'étoit un moyen de la faire cesser. Les soldats l'avoient jusque-là constamment refusé. Il répondit mal encore à l'attente de Maurice, qui lui envoya un successeur nommé Comentiole.

Il se livra une bataille générale (591), près de Nisibe. Comentiole s'enfuit presque dès le premier moment de la mêlée ; toute l'armée le suivoit en désordre. Héraclius, après avoir fait d'inutiles efforts pour retenir les fuyards, entraîné par eux et ne voulant pas survivre à cette ignominie, se retourne et va chercher la mort. Il rencontre le général persan à la tête des siens, et le tue. Un coup si audacieux arrête l'ennemi, et rend le courage aux Romains qui arrachent la victoire aux Perses. Ceux-ci n'osent retourner dans leur pays. Hormisdas les avoit menacés de les passer au fil de l'épée s'ils ne revenoient victorieux, et on le connoissoit d'un caractère à tenir parole. Ils se donnèrent à un rebelle qui lui disputoit sa couronne. Nous devons faire connoître cette querelle qui se trouve liée à l'histoire de l'Empire.

Pendant qu'Hormisdas faisoit la guerre aux

Romains sur les frontières de l'Arménie, il combattoit aussi les Turcs au nord de la mer Caspienne. Ceux-ci s'étoient enrichis aux dépens de la Perse dont ils recevoient un tribut annuel. Le palais du prince, qui, à l'extérieur, n'étoit qu'un assemblage de cabanes, brilloit au dedans de la plus grande magnificence. Tout y étoit d'or, la vaisselle, les tables, les lits, les siéges et jusqu'aux marche-pieds. L'opulence, suivant l'ordinaire usage, enorgueillit les Turcs. Ils demandèrent arrogamment une excessive augmentation de tribut. Hormisdas leur répondit en faisant marcher contr'eux une armée à la tête de laquelle il plaça Varame, brave général, qui appartenoit à une des plus illustres familles de la Perse, et qui s'étoit signalé sous Chosroës. Ayant défait les Turcs en plusieurs batailles, il les réduisit à payer à la Perse le même tribut qu'ils en recevoient. Après cette heureuse expédition, il reçut l'ordre de chasser les Romains de la Lazique, et de tout le pays d'entre les deux mers; mais il fut vaincu sur les bords de l'Araxe par des troupes fort inférieures aux siennes pour le nombre.

Hormisdas, sans égard pour les services importans que lui avoit rendus son général, le dépouille du commandement, et lui envoie des habits de femme. Le général écrit une lettre insolente au roi, qui dépêche un des plus grands

seigneurs de sa cour pour casser Varame à la tête de l'armée, et l'emmener chargé de fers à Ctésiphon. Varame fait écraser l'envoyé sous les pieds d'un de ses éléphans ; il produit à ses soldats des lettres supposées du roi, par lesquelles une portion de leur solde est supprimée : il leur dit qu'une seule journée malheureuse ayant fait oublier à l'Empereur toutes leurs victoires, ce prince doit les exterminer tous ; et ils se soulèvent. Les Perses, battus par Héraclius, frappés des mêmes craintes que les soldats de Varame, imitent leur exemple. Les troupes envoyées contre ce rebelle massacrent leur commandant, et retournent sur leurs pas. Un seigneur allié à la famille royale, Bindoès, que son frère venoit d'arracher des fers où l'avoit jeté le despotisme, se met à leur tête, saisit Hormisdas et l'enferme dans la prison dont on vient de le tirer. Chosroës, fils d'Hormisdas, s'enfuit ; Bindoès le rejoint, le rassure, lui promet le sceptre et le ramène. Le lendemain, le roi fait dire aux principaux d'entre ses sujets, qu'avant de mourir il a des avis importans à donner à la Perse, et demande à être entendu. On s'assemble au palais, et on l'y conduit. Lançant des regards farouches sur la nombreuse assemblée qui l'environne, et secouant ses chaînes : « Témoins et auteurs de » mes maux, dit-il, votre prisonnier est votre

» roi. Je ne vois plus que l'insulte dans ces yeux » où je voyois la crainte et le respect. Maître » du plus puissant Empire qu'éclaire le soleil, » me voilà chargé de fers, et couvert d'op- » probres. Votre haine vous fait croire que je » mérite cet indigne traitement; mais l'ont-ils » mérité mes ancêtres, ces monarques victorieux, » fondateurs de cet Empire, qui ont transmis à » leurs descendans les droits qu'ils avoient acquis » à vos respects par leurs grandes actions ? Les » outrages dont vous m'accablez, retombent » sur eux; ils gémissent avec moi dans mon » cachot; ils sont avec moi couchés dans la » poussière; ils attendent le bourreau..... Sa- » trapes et seigneurs, que deviendra votre pou- » voir, s'il ne reste plus d'obéissance ? Serez- » vous grands, si tout se dérobe sous vos pieds? » La sédition confond les rangs, elle élève la » poussière des états, elle rompt la chaîne qui » descend du prince au dernier de ses sujets. » Il leur dit que Chosroës n'est pas le chef qui leur convient, dénombre tous ses défauts et tous ses vices, et, s'ils s'obstinent à changer de maître, leur propose un autre de ses fils. On l'écouta en silence et avec des sentimens divers, suivant les différentes affections des auditeurs. Bindoès répondit à la harangue du roi et dit: « De quel » front ose-t-il s'associer à ses ancêtres dont il

» déshonore la mémoire ? C'est bien à lui de » nous désigner un monarque ; il n'en a jamais » connu les devoirs. C'est bien à lui de décider » du mérite de ses enfans ; il ne nous présente le » plus jeune que pour outrager les droits de la » nature. Il s'efforce de prolonger ainsi ses crimes » au-delà de sa vie. » Après lui avoir reproché ses barbaries et sa cupidité : « Que ta mort, » ajoute-t-il, répare les maux que produisit ta » naissance ! Que pour le salut de l'humanité » entière, la Perse apprenne à l'univers qu'un » roi cesse de l'être, qu'il perd même tout droit » à la vie, dès qu'il devient l'ennemi de son » peuple ! » La rage dont Bindoès étoit animé embrasa tous les cœurs ; on accable le roi d'injures. On va chercher ce fils pour lequel il demandoit la couronne, et on l'égorge. La mère, traînée par les cheveux dans cette assemblée de forcenés, est sciée par le milieu du corps, et on crève les yeux à Hormisdas. A peine cette épouvantable scène est terminée, que Chosroës est proclamé roi. Ce prince, affectant une sensibilité qui n'étoit pas dans son cœur, faisoit porter à son père les mêts les plus exquis de sa table. Hormisdas, rejetant ces adoucissemens perfides, fouloit aux pieds ce qui lui étoit envoyé par son fils, et s'emportoit jusqu'à maltraiter ceux qui le servoient ; Chosroës, ne cherchant qu'un pré-

texte pour commettre un parricide, leur permit de se défendre. Ils l'assommèrent à coups de bâton.

Dès les premiers jours de son règne, Chosroës second tâcha de regagner Varame. Il lui écrivit d'un style affectueux, et lui offrit la seconde place du royaume. Varame répondit avec mépris; et loin de lui donner les titres pompeux attachés à la royauté, le qualifioit par les termes outrageans de *ton imbécillité, ton impudence.* Chosroës alla chercher ce rebelle près de Nisibe; il fut vaincu, et s'étant sauvé avec un très-petit nombre de ses gardes, se réfugia sur les terres de l'Empire romain. Il écrivit à l'Empereur qu'il étoit de l'intérêt commun des princes de défendre les droits des souverains, et de contenir les sujets dans l'obéissance; qu'en remédiant aux désordres de la Perse, il travailleroit pour lui-même. On reçut presqu'en même temps à Constantinople les ambassadeurs de Varame. Cet usurpateur auroit voulu tenir la couronnne des mains de la nation; il prodiguoit, dans cette vue, les caresses et les bienfaits. Mais cette voie parut bientôt trop longue à son impatience, d'autant plus que les mages opposoient à ses desseins l'autorité que leur donnoit la religion. En conséquence, dans une fête solennelle, en l'honneur du ciel et des astres, il se proclama lui-même roi de Perse. Il

faisoit à Maurice les offres les plus séduisantes. Le sénat, consulté par l'Empereur, décida en faveur de Chosroës, et les armes romaines rétablirent ce prince sur son trône. Son rival disparut, soit qu'il eût été tué dans le combat qui décida de son sort, soit qu'il se fût allé cacher dans quelque pays barbare. Chosroës renvoya les troupes de l'Empire sans récompenser leurs services. Bindoès qui avoit couronné le monarque, et qui avoit signalé son zèle dans toute la guerre contre Varame, dès qu'il cessa d'être utile, ne parut plus qu'un audacieux rebelle, qui avoit porté sur son roi Hormisdas une main sacrilège, et fut noyé dans le Tigre. Chosroës, n'osant compter sur la fidélité de ses sujets, demanda et obtint de Maurice mille soldats romains pour sa garde. La paix fut enfin rétablie entre la Perse et l'Empire, qui recouvra les forteresses de Martyropolis et de Dara, s'aggrandit de la Persarménie, et se prolongea vers l'Orient, au-delà des anciennes bornes jusqu'aux rives de l'Araxe, et aux environs de la mer Caspienne.

La guerre contre la Perse, et la révolution de ce royaume, nous ont fait laisser de quelques années en arrière les événemens de l'Occident, dont nous allons reprendre la suite. La cession de Firmium avoit augmenté la fierté des Abares; leur Kan la poussoit même jusqu'à l'insolence.

Il demanda un éléphant, puis un lit d'or à l'Empereur qui lui fit ce double présent. Le Barbare affecta de n'être content ni de l'un ni de l'autre, et les renvoya. Il exigea ensuite une augmentation à la pension de 80 mille pièces d'or qu'on lui payoit, et, sur le refus qui lui en fut fait, porta la désolation dans plusieurs parties de l'Empire. Comme Maurice, outre la guerre qu'il soutenoit alors contre la Perse, avoit encore de l'occupation en Italie, il se vit contraint de céder aux prétentions des Abares, et de leur accorder les 100 mille pièces d'or qu'ils exigeoient.

Les Lombards, fatigués de la tyrannie qui les tourmentoit, avoient mis sur le trône Autaris, fils de Cleph. Il laissa aux ducs le gouvernement de leurs territoires, s'en réservant la souveraineté, la moitié du revenu de leurs duchés, et le droit de les faire marcher sous ses drapeaux avec leurs troupes, toutes les fois qu'il le jugeroit convenable. Maître de choisir leurs successeurs, il n'usa de cette faculté que lorsqu'ils mouroient sans enfans mâles, ou en cas de félonie. Ce fut là le premier fondement de la stabilité des fiefs. Quoique leur origine remonte plus haut, on peut regarder les Lombards comme les auteurs de la jurisprudence féodale. L'Occident adopta leurs usages à cet égard. Dans l'espace d'un règne de six ans, le sage Autaris adoucit la férocité des

584. 602.

Lombards, qui s'étoit encore accrue dans la confusion du dernier gouvernement, et fit succéder la justice et la sûreté publique à tous les désordres qu'on venoit d'éprouver pendant une aristocratie intolérable. L'Exarque de Ravenne étant trop foible contre les Lombards, Maurice engagea Childebert roi d'Austrasie, par un présent de 50 mille pièces d'or, à leur faire la guerre. Autaris, pour renvoyer d'Italie le monarque Austrasien, employa le même moyen qui l'y avoit attiré; et celui-ci, ayant repassé les Alpes, refusa de rendre à Maurice ce qu'il avoit reçu pour les passer. Une seconde expédition de Childebert échoua par la division qui se mit entre les Allemands et les François dont elle étoit composée. Les Lombards, débarrassés de ces ennemis, battent l'Exarque. Les troupes de Childebert sont défaites dans une troisième incursion. La quatrième fut d'abord plus heureuse, quoique commandée par vingt chefs; mais les maladies ayant obligé les François de reprendre le chemin de leur pays, ils se virent pressés par la famine, au point d'être réduits à vendre jusqu'à leurs armes et leurs habits pour se procurer des alimens. Le successeur d'Autaris, Agilulf, conclut avec les François une paix qui dura 160 ans, jusqu'au règne de Pepin, et fit la guerre avec avantage aux Romains, dans l'Italie, jusqu'à la mort de Maurice.

L'Empereur eut quelques démêlés avec le pape Saint-Grégoire, dont le zèle alloit jusqu'à étendre les conquêtes de l'église par la violence, pendant que Maurice défendoit de l'employer à cet égard. Ils furent sur-tout divisés sur le titre d'œcuménique, qui avoit été donné par Justinien aux évêques de sa capitale, mais qu'aucun d'eux n'avoit encore osé porter. Le patriarche Jean, auquel l'austérité de sa vie avoit fait donner le surnom de *Jeûneur*, et qui avoit fui l'épiscopat, fut plus hardi, et Maurice soutint les prétentions de son évêque. Après des siècles de contestation, ce nom d'œcuménique est resté aux successeurs de Jean. L'église grecque le regarde comme un saint. Cependant on est en droit de lui reprocher un acte de cruauté bien opposé à l'esprit du christianisme. Un malheureux se crut magicien; Maurice vouloit le sauver. Jean le Jeûneur, armé de quelques passages de Saint-Paul, dont abusoit son humeur impitoyable, arracha de l'Empereur un arrêt de mort. Le fils même du magicien eut la tête tranchée sous les yeux de son père, parce que ce dernier l'avoit instruit dans son art.

La guerre recommença contre les Abares; le détail des opérations de diverses campagnes seroit aussi long que fastidieux; il suffira de dire que le Kan victorieux étant près de fondre sur Cons-

tantinople, Maurice, invité par le sénat, entra en négociation avec lui. Ce chef des Abares offrit de rendre douze mille prisonniers qu'il avoit, à raison d'une somme qui n'équivaloit pas à un écu de notre monnoie pour chacun. Maurice ayant refusé de payer cette rançon, le Kan les fit tous égorger, ce qui n'empêcha pas la paix de se conclure; le tribut qu'on payoit aux Abares fut encore augmenté. Il n'y a guère d'apparence que l'avarice ait été le principe du refus que fit Maurice de racheter ces prisonniers; on ne peut l'attribuer qu'au mécontentement qui l'animoit contre eux. C'étoient, pour la plupart, ces mêmes séditieux qui s'étoient révoltés en Orient contre Philippique, et qui se mutinèrent encore ensuite dans la Thrace; mais, parmi ce grand nombre de prisonniers, il se trouvoit bien des innocens confondus avec les coupables. La perte de tant d'hommes qu'il étoit si facile de sauver, excita contre l'Empereur une haine générale, et un soulèvement qu'on ne put calmer que par des présens et des promesses. La guerre recommence contre les Abares. Prisque, en l'absence et pendant la maladie du commandant, remporte cinq victoires. Il est rappelé, et remplacé par un frère de l'Empereur, Pierre, qui n'étoit connu que par les échecs qu'il avoit essuyés en différentes rencontres. Il paroît que Maurice, qui venoit de

voir éclater une révolte à Constantinople, n'osoit se fier qu'à sa propre famille. Il donna ordre à son frère de prendre ses quartiers d'hiver au-delà du Danube, afin de faire subsister ses troupes aux dépens de l'ennemi, et d'éloigner ses soldats dont il craignoit la hardiesse turbulente; mais cette précaution contre la révolution dont il se sentoit menacé, ne servit qu'à l'accélérer. Les soldats se mutinent, et députent huit d'entre eux au général pour lui demander de passer la mauvaise saison dans leurs familles. Phocas, obscur Cappadocien, qui s'étoit fait une sorte de réputation par sa brutale audace, étoit de la députation. Il n'occupoit dans l'armée qu'un grade d'officier très-subalterne. Pierre dépêche vers l'Empereur qui, résolu de perdre la vie ou de se faire obéir, lui commande de ne rien accorder à la désobéissance. Les soldats en sont informés et se révoltent ouvertement. Les officiers s'enfuient et se retirent auprès du général qui se tenoit à sept lieues du camp. Les soldats donnent le commandement à Phocas, qui les mène vers Constantinople; et la révolte éclate dans tous les quartiers de cette ville. Maurice s'embarque; son rival, encouragé par une faction du cirque, prend la pourpre, et le grand patriarche le couronne, après lui avoir fait promettre de conserver la foi dans sa pureté, et de protéger l'église catholique. La

tempête avoit jeté Maurice sur le rivage, à quelques lieues de Constantinople, et la goutte l'y retenoit. On l'alla saisir dans une église avec ses enfans; on le conduisit à Chalcédoine. Avant d'être égorgé, il vit tomber la tête de cinq de ses fils, et tout couvert de leur sang, il s'écrioit à chaque coup: « Tu es juste, ô mon Dieu, et tes » jugemens sont remplis d'équité. » La nourrice du dernier de ses enfans encore au berceau lui ayant substitué son propre fils, Maurice en avertit les bourreaux, en disant « qu'il se rendroit cou- » pable d'homicide, s'il souffroit qu'un enfant » étranger périt pour dérober son fils à la mort » prononcée contre lui par la Providence (1). » Il étoit âgé de 63 ans et en avoit régné vingt. Son corps et ceux de ses fils furent jetés à la mer, et leurs têtes plantées sur des pieux dans la plaine de l'Hebdome où campoit l'armée. L'aîné des fils de Maurice étoit absent lorsque cette sanglante tragédie s'exécuta. Il fut pris à son tour, et immolé sur le rivage teint du sang de son père et de ses frères. Le tyran laissa vivre l'Impératrice et ses trois filles tant qu'il crut n'en avoir rien à craindre, se contentant de leur défendre de sortir d'une maison qu'il leur assigna.

(1) Cet incident a fourni à Corneille l'idée de sa tragédie d'Héraclius.

On

On commença d'espérer que ses crimes n'avoient été que l'effet de son ambition, et qu'il n'en commettroit plus puisqu'elle étoit assouvie ; mais on reconnut bientôt qu'une couronne acquise par le meurtre, ne se conserve souvent que par la cruauté, et que le succès d'un premier attentat ne se soutient que par une suite de forfaits.

PHOCAS.

La violence et la terreur avoient placé Phocas sur le trône. Il n'y fut pas plutôt qu'on rougit d'avoir pu souffrir qu'il y montât. Aucun genre de mérite ne rachetoit la grossièreté de ses vices. Elevé dans les derniers rangs de l'armée, son insolente hardiesse l'avoit seule fait remarquer entre ses semblables. Sans courage et sans talent pour la guerre, il n'eût pas même été digne de commander à des Barbares. Le pape Saint Grégoire qui auroit dû se borner à se soumettre au gouvernement établi par la force, écrivit à l'assassin Phocas les lettres les plus flatteuses. Quoiqu'on ait prétendu l'excuser, en disant que ses éloges étoient un pur cérémonial, on ne peut nier que cette démarche ne soit une tache dans sa vie, et qu'il eût dû se dispenser de se réjouir de ce qu'il appeloit la délivrance du peuple et la chute du tyran. Ce pape, malgré les fautes qu'on est en droit de lui reprocher, malgré son

605. 609.

intolérance trop peu charitable envers les hétérodoxes, avoit de grandes vertus. La plupart des fonds dont il pouvoit disposer, étoient employés au rachat des prisonniers faits par les Lombards, desquels il se disoit le *trésorier*. Il prenoit l'humble titre de *serviteur des serviteurs de Dieu*. Tel étoit son crédit à Rome, et telle la foiblesse de l'Exarchat, qu'il eût pu se rendre indépendant, s'il avoit été dominé par l'ambition. Le pape Sabinien, jaloux de sa gloire, et à qui les Romains reprochoient de ne pas imiter la pieuse générosité de son prédécesseur, voulut faire brûler ses ouvrages. Une nombreuse assemblée y consentoit, lorsqu'un des amis de Grégoire jura qu'il avoit vu souvent une colombe (symbole du Saint-Esprit) se reposer sur l'épaule de l'auteur et s'approcher de son oreille, d'où l'on conclut qu'il avoit été inspiré. Ce témoignage sauva les écrits de Grégoire, et augmenta leur réputation. Aujourd'hui on est d'accord que ses *dialogues* sont trop remplis de merveilleux.

Une des premières démarches de l'usurpateur fut d'envoyer des présens et une députation à Chosroës pour lui notifier, selon l'usage, son avénement à l'Empire. Le roi persan rejeta dédaigneusement la lettre et les présens de Phocas, en jurant qu'il vengeroit son bienfaiteur. Dès l'année suivante, ses troupes entrèrent dans la

Mésopotamie, et détruisirent l'armée romaine. Phocas se hâta d'y faire passer de nouvelles forces, et pour n'avoir pas les Abares à craindre, il augmenta encore le tribut que leur payoit l'Empire. Chosroës second vint commander en personne, vainquit les Romains près de Dara, et fit égorger tous les prisonniers. Tel fut le commencement de la guerre la plus sanglante que l'Empire eût jamais soutenue contre les Perses. Elle dura 24 ans, et ne fut, pendant les 18 premières, pour les Romains, qu'une suite non interrompue de désastres. Le féroce Chosroës brûloit ou renversoit les villes, et exterminoit sans pitié ce qui tomboit en ses cruelles mains. Toute l'Asie, depuis le Tigre jusqu'au Bosphore, ce pays le plus beau de l'univers, fut un théâtre d'horreurs. Les Perses prirent Edesse, malgré la sauve-garde que croyoit avoir cette ville dans une prétendue lettre de Jésus-Christ. Une troisième victoire leur procura la faculté de s'avancer jusqu'aux portes de Chalcédoine, qui n'étoit séparée de Constantinople que par le détroit. Les soldats romains se laissant égorger comme des victimes, Phocas, pour tâcher de leur rendre le courage, vouloit emprunter le secours de la religion et faire mettre, au nombre des martyrs, tous ceux qui périroient à la guerre. Les évêques ne crurent pas devoir se prêter à cette idée extravagante. Il

lui en vint une autre du même genre, dont les suites furent plus funestes. Dans un accès d'une bizarre dévotion, il ordonna de baptiser tous les
610. juifs. Comme ils ne voulurent pas s'y prêter, on employa la force. Il en résulta des séditions dans Alexandrie et Antioche, et pour punir les désordres qu'avoit provoqués son imprudence, le tyran fit massacrer une foule de juifs, innocens ou coupables.

Tant de démence et de barbarie révolta jusqu'aux partisans de Phocas. La faction verte qui s'étoit déclarée pour lui, l'insultoit publiquement; un jour qu'il tardoit à venir donner le signal de la course des chars, ceux de cette faction crièrent : « Ne l'attendez plus; il est ivre; » au même instant, il arrive en fureur, ayant entendu cette injure; les soldats de la garde se transportent au cirque, secondés de la faction bleue qui, par haine pour sa rivale, s'attache à l'Empereur. Les plus séditieux sont saisis. On coupe sur-le-champ et sans aucune procédure, aux uns la tête, et aux autres les pieds et les mains, qu'on attache à la borne du cirque. La faction verte s'attroupe, met le feu en différens endroits, pille, massacre. L'animosité entre les deux factions se rallume avec fureur, et se communique à tout l'Orient et à l'Egypte. L'Empire entier est livré à la guerre civile. Hors d'état de punir tant de séditieux,

Digitized by Google

Phocas se contente de déclarer les membres de la faction verte incapables d'aucun emploi dans l'armée, ou dans le palais. Deux conjurations avoient déjà échoué contre le tyran ; l'épouse de Maurice qui prit part à la dernière, fut décapitée avec ses trois filles, au même lieu où son époux et ses six fils avoient terminé leurs jours.

Héraclius qui s'étoit tant signalé contre les Perses sous Maurice, étoit alors Exarque d'Afrique. Le sénat de Constantinople et Crispe même, gendre de Phocas, le pressoient de venir délivrer l'Empire du fléau qui l'opprimoit. Héraclius, déjà fort avancé en âge, avoit l'âme assez élevée pour ne pas désirer la puissance souveraine et pour sentir qu'elle convenoit mieux à son fils, du même nom que lui, et qui avoit alors 35 ans. Il lui donne une flotte et le fait partir pour Constantinople. On peut dire que tout l'Empire conspiroit contre Phocas. Quatre principaux officiers du palais qui n'étoient pas instruits du projet d'Héraclius, avoient de leur côté formé une autre conjuration. Un d'eux effrayé à l'approche du danger, révéla tout à l'Empereur qui ne lui fit pas plus de grâce qu'à ses complices. Héraclius cependant vint se présenter à la pointe occidentale de Constantinople, au pied du château qu'on nommoit dès-lors les Sept-Tours, et força l'entrée du port, après un combat naval qui dura

tout le jour. Cette victoire fut le salut de l'Empire. Les sentimens que la crainte tenoit concentrés, éclatèrent librement. La faction verte, sans attendre le cérémonial ordinaire, osa saluer à grands cris Héraclius Empereur. On se saisit de Phocas, on le dépouille de la pourpre, et après l'avoir couvert d'une méchante casaque noire, on le mène, les mains liées derrière le dos, sur le vaisseau du vainqueur qui s'écrie avec indignation : « Malheureux ! est-ce donc ainsi que tu as gou-» verné l'Empire? —Gouverne mieux, dit Pho-» cas. » A ces mots, Héraclius le renverse, le foule aux pieds, le fait cruellement mutiler. Enfin on lui tranche la tête, à la vue d'un peuple innombrable qui bordoit le rivage. Il avoit régné près de huit ans. Héraclius descendit de son navire, au bruit des acclamations de tout le peuple, qui le conduisit au palais. Le lendemain il fut couronné.

HÉRACLIUS.

610. 617. Ce prince trouvoit l'Empire dans l'état le plus déplorable. Le règne de Phocas avoit été un tissu de désastres. Tous les fléaux qui peuvent affliger la terre, avoient désolé l'Orient. Outre les dévastations des Perses, il avoit eu à souffrir la peste et la famine. L'exemple du prince avoit accru la corruption des mœurs. Les armées ne savoient plus que fuir. Elles avoient été tellement mois-

sonnées par le fer ennemi, qu'il ne s'y trouvoit plus que deux soldats qui eussent servi sous Maurice. Les malheurs de l'Empire continuèrent pendant les premières années du règne d'Héraclius, qui s'endormit d'abord dans les plaisirs. La Thrace, la Mésie, l'Illyrie, l'Istrie, la Grèce, étoient, en grande partie, dépeuplées par les Abares, les Bulgares, les Esclavons. La cupidité des Exarques sembloit travailler, de concert avec les Barbares, à la ruine de l'Italie. Réduits à la nécessité d'acheter annuellement la paix d'Agilulf, roi des Lombards, ils s'en dédommageoient en pillant les sujets de l'Empire. Un de ces Exarques fit tellement haïr sa tyrannie, que les habitans de Ravenne le massacrèrent dans son palais avec sa femme et les magistrats qu'il avoit amenés de Constantinople. En Espagne, les Romains perdirent toutes leurs possessions, à l'exception de cette partie de la Lusitanie, nommée aujourd'hui le royaume d'Algarve (en Portugal), qui leur fut aussi enlevée peu d'années ensuite.

Dans l'Orient, la puissance romaine étoit ébranlée jusqu'aux fondemens. Les Perses ayant passé l'Euphrate, s'emparèrent d'Apamée, et vinrent jusqu'aux portes d'Antioche. Quelques années après, ils prirent Damas et Jérusalem. La Palestine, la Galilée, les rives du Jourdain furent couvertes de ruines. Les habitans chargés de

chaînes étoient traînés en captivité. On épargnoit les juifs, et ces furieux triomphant du malheur des chrétiens leurs compatriotes, rachetoient tous ceux dont ils pouvoient payer la rançon, pour leur arracher la vie. On dit qu'ils en firent ainsi périr quatre-vingt mille. Alexandrie subit le sort de Jérusalem et fut pillée comme elle. Les Perses étendirent leurs dévastations dans toute l'Egypte jusqu'aux frontières de l'Ethiopie. En même temps (616) Saès, général persan, assiégeoit Chalcédoine, dont la prise, si les Perses s'y étoient établis, auroit mis Constantinople dans le plus grand danger. Héraclius trop foible pour hasarder une bataille, tâche de corrompre Saès par des présens. Ce général invite l'Empereur à une conférence. Héraclius l'accepte, et monté sur un navire s'approche du rivage; Saès se prosterne dès qu'il l'aperçoit. Il engage l'Empereur à envoyer une ambassade au roi. Elle est nommée; Saès l'accompagne, et dès que les ambassadeurs ont atteint le territoire persan, il les fait charger de fers et les conduit à son souverain comme des prisonniers. Chosroës étoit de caractère à lui savoir gré de cette perfidie; mais dès qu'il eut appris que son général avoit ployé le genou devant l'Empereur : « Misérable, lui dit-il, tu as » donc renoncé ton seigneur, en prostituant à » un étranger l'adoration que tu ne dois qu'à

» moi? C'étoit cet Héraclius qu'il falloit prendre » et m'amener pieds et poings liés. » En même temps il ordonne de l'écorcher vif, et de faire une outre de sa peau; puis se retournant vers les ambassadeurs: « J'épargnerai les Romains, dit-» il, quand ils auront abjuré leur crucifix, pour » adorer le soleil. » Ils furent renfermés dans un cachot, et assommés dans la suite à coups de bâton, lorsqu'Héraclius entra dans la Perse. Chalcédoine fut prise; mais les ennemis l'abandonnèrent, suivant leur coutume, après l'avoir pillée.

Quoiqu'Héraclius fût un prince doux et humain, la férocité des mœurs de son siècle influoit sur la manière dont la justice étoit rendue sous son règne, et quelquefois par lui-même. Nous en citerons deux traits, dont le premier sur-tout paroîtra aussi extraordinaire que barbare. Pendant que la pompe funèbre de l'Impératrice traversoit la ville, une servante qui regardoit d'une fenêtre, cracha par mégarde sur les étoffes qui couvroient le cercueil. Elle fut condamnée au feu, et la maîtresse de la maison eût subi le même sort, si elle ne s'étoit sauvée de Constantinople, où elle n'osa plus revenir. L'autre anecdote est moins atroce. Un officier de la garde qui avoit une contestation avec une veuve pour un champ, envoya ses esclaves pour s'en emparer; il y eut un combat dans lequel un des fils de la veuve fut tué à coups de bâton. La mère court à

Constantinople, arrête l'Empereur dans la rue; et lui mettant sous les yeux, la robe sanglante de son fils: « Prince, s'écria-t-elle, puissé-t-il en ar- » river autant à votre fils, si vous ne vengez » la mort du mien! » L'Empereur fit livrer le coupable aux autres fils de cette femme, avec ordre de lui faire subir le même genre de mort qu'il avoit donnée à leur frère; sentence qui punissoit les offensés en les chargeant de l'horrible fonction de bourreaux.

618. L'irruption des Perses en Egypte ayant forcé de laisser les terres en friche, Alexandrie ne fournit pas de blé à Constantinople. La disette affligea cette ville. Constantin pour la peupler promptement, avoit établi des distributions gratuites de pain, qui se faisoient toutes les semaines à ceux qui venoient bâtir dans la capitale. Leurs descendans en jouissoient, tant qu'ils conservoient la maison qui faisoit leur titre. Cette libéralité s'étendoit encore aux officiers du palais et aux soldats de la garde. Elle fut augmentée par Théodose. Dans le désordre où étoient les finances, Héraclius se vit obligé d'exiger une certaine somme comptant de ceux qui voudroient conserver leur droit. Bientôt même on se vit forcé de supprimer une grande partie de ces distributions, quoique soldées par avance. On en murmura. Tout autre qu'Héraclius eut payé de sa cou-

ronne cette espèce de banqueroute; mais ce prince étoit aimé; lui-même se montroit plus inconsolable que son peuple, et vouloit se retirer en Afrique. Dès qu'on en fut instruit, on se porta en foule au palais pour le supplier de ne pas abandonner la ville. Le patriarche le lui fit jurer publiquement dans l'église de Sainte-Sophie.

Les Abares épuisés par la perte de cinq batailles dans une seule campagne, étoient depuis dix-huit ans demeurés dans une inaction forcée. Il leur fallut attendre une nouvelle génération pour être en état de reprendre les armes. Mais comme l'Empire n'avoit pas avec eux de traité qui lui garantît la paix, Héraclius en vouloit conclure un, pour ne pas laisser derrière lui ce sujet d'inquiétude, lorsqu'il exécuteroit le dessein qu'il avoit formé d'attaquer la Perse. Il convint avec le Kan d'une conférence dans Héraclée. Ce barbare disposa une embuscade où l'Empereur pensa être pris, et porta le ravage jusque dans les faubourgs de Constantinople. Malgré cette perfidie, Héraclius crut devoir traiter avec lui.

Ce prince trouva une occasion de resserrer les Abares au de là des monts Crapacs (qui séparent la Hongrie de la Pologne) où habitoient les Croates, nation esclavone. Quelques-unes de leurs peuplades passèrent le Danube, et chassèrent les Abares de la Dalmatie. Maîtres de ce pays, les

Croates. 620.

Croates s'étendirent le long du rivage de la mer Adriatique, depuis les montagnes de l'Istrie jusqu'au golfe de Dyrrachium. Héraclius ne pouvant défendre ce pays, favorisa leur établissement, loin de s'y opposer; c'étoit une barrière contre les courses des Abares. Il se réserva seulement quelques places maritimes, avec les principales îles du golfe Adriatique, et les Croates reconnurent la souveraineté de l'Empire.

Serves. Les Serves, autre branche d'esclavons, qui venoient de la Sarmatie asiatique, demandèrent à l'Empereur la même grâce qu'il avoit accordée aux Croates. Il leur donna un établissement à l'orient de celui de ces derniers. C'étoit la Mésie supérieure, la Dacie, la Dardanie, qui prirent le nom des nouveaux habitans (1). Comme les Croates, ils demeurèrent attachés à l'Empire sous le gouvernement de leurs princes particuliers.

On est surpris, sans doute, de voir depuis dix ans un prince jeune et belliqueux, qui devoit sa couronne à son épée, laisser saccager continuellement ses Etats, sans tenter les derniers efforts pour repousser les ennemis. Il paroît que ce fut plutôt le goût des plaisirs que la foiblesse de l'Empire qui le retint dans l'inaction; car il n'avoit pas besoin d'un si long intervalle pour assembler des forces. Il

(1) C'est la Servie et la Bosnie d'aujourd'hui.

est vrai que l'Etat se trouvoit dans une espèce d'anéantissement. Tout désertoit dans les garnisons, tout périssoit dans les armées; et pendant le cours de ce règne, on ne trouve dans l'ordre civil ou militaire, le monarque excepté, aucun personnage qui mérite d'être connu. Aussi lorsque les dévastations et les insolences de Chosroës eurent enfin réveillé son courage, ne crut-il pouvoir se reposer que sur lui-même du soin de le combattre. Le mauvais état de ses finances le réduisit et l'autorisa, on peut le dire, à s'emparer de l'or et de l'argent qui décoroient les églises.

Dans le temps même où les deux premières puissances de la terre alloient s'entrechoquer de tout leur poids, un homme caché dans les déserts de l'Arabie, forgeoit obscurément des ressorts dont il ignoroit lui-même la force, et dont les prodigieux effets devoient briser les deux Empires, et changer la face du monde. *Mahomet* descendoit d'une des plus illustres familles d'entre les princes arabes. Il naquit à la Mecque en 570, et fut orphelin dès son enfance; à l'âge de vingt ans, il fit ses premières armes et donna des preuves de courage; il en avoit vingt-cinq lorsqu'il entra au service de Cadigha, riche et noble veuve de la Mecque, qui le chargea de la direction de son commerce et de la conduite de ses caravanes. Se voyant à l'abri du besoin, il ne 622.

s'occupa plus que du grand projet qu'il méditoit depuis long-temps de fonder à-la-fois un Empire et une religion. L'ignorance des Arabes, la multitude et l'indépendance des tribus favorisoient la séduction et la conquête; une tribu séduite ou subjuguée aidoit à séduire ou à subjuguer une autre tribu. Mahomet ne savoit ni lire ni écrire, et s'en faisoit gloire, affectant de se dire le prophète non-lettré. Il eut l'adresse de tirer parti de son ignorance même, et en prit occasion de supposer qu'il n'étoit instruit que par des révélations, et qu'il n'enseignoit que ce qu'il avoit appris de Dieu directement. Habile à connoître les hommes et à les mouvoir, parlant peu, mais éloquent, prêt à tout entreprendre et à tout souffrir, intrépide, profond, impénétrable, artificieux, dissimulé, hypocrite, sobre, d'une humeur égale, complaisant et familier, de tous les vices qui pouvoient nuire à son ambition, il n'en laissa paroître ouvertement qu'un seul; l'ardeur de son tempérament ne lui permit pas de cacher son incontinence; mais, pour l'excuser, il supposa que le ciel l'avoit dispensé des lois, qu'en son nom il imposoit lui-même aux autres. Sa taille étoit médiocre, sa phisionomie douce et majestueuse. L'extérieur de la piété l'avoit distingué dès sa première jeunesse, et lui avoit fait donner le nom de fidèle. Depuis son mariage, pendant un

mois de chaque année, il se retiroit dans une caverne, et joua cette comédie quinze ans de suite, pour se faire regarder comme un personnage extraordinaire qui recevoit des visites ou des inspirations de la cour céleste; et peut-être à force d'abstinence, de solitude, de contemplation, parvint-il à se le persuader à lui-même. Il étoit épileptique; sa femme qui ne s'en étoit pas aperçue avant son mariage, en fut effrayée. Mahomet lui fit croire que les accès qu'il éprouvoit étoient autant d'extases pendant lesquelles un ange lui révéloit les volontés de l'Etre-Suprême. On lui recommanda le secret, afin qu'elle le répandît davantage. Mais cette confidence se borna d'abord à quelques femmes crédules. Ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans que Mahomet, pour la première fois, se dit prophète, et prétendit que l'ange Gabriel lui apportoit dans sa caverne du mont Héra les chapitres de l'alcoran (1). Il n'osa d'abord s'en vanter qu'en secret, et n'avoit encore que neuf prosélytes, lorsque quatre ans après il se déclara hautement doué du don de prophétie. Il ne s'annonça pas comme fondateur d'une nouvelle religion; mais comme restaurateur de celle

(1) C'est le nom du livre qui contient sa doctrine; ce mot *al-koran*, signifie en arabe *la lecture*, ou *le livre*. C'est *le livre par excellence*.

d'Abraham et d'Ismaël, défigurée par les idolâtres, et altérée, disoit-il, par les juifs et les chrétiens; ses dogmes fondamentaux se réduisoient à ces deux points : « Il n'y pas d'autre Dieu que Dieu; » et Mahomet est son prophète. » Telle étoit la foi qu'il prêchoit sous le nom d'*Islamisme*. Les points principaux de sa discipline étoient la circoncision, l'aumône qu'il fixoit au dixième du revenu, le jeûne du mois Ramadan, dans lequel l'alcoran avoit commencé à descendre du ciel, cinq prières par jour, la purification du corps, le pélérinage de la Mecque, la défense de se nourrir du sang des animaux morts naturellement, de la chair de porc, et de boire du vin. Il proscrivoit le dogme de la trinité, comme établissant le polythéisme. C'est pourquoi les Musulmans se donnent le titre d'*unitaires*, comme étant les seuls qui n'adorent qu'un Dieu. Il regardoit Abraham, Moïse et Jacob comme des apôtres envoyés pour rétablir le culte primitif. Mahomet se disoit le dernier, et apportoit aux hommes une loi plus parfaite. Son alcoran étoit un mélange de christianisme, de judaïsme et de paganisme. Il n'y mit aucun ordre; ses divers chapitres, et quelquefois même de simples versets lui étoient au besoin apportés par l'ange Gabriel. S'il vouloit enlever une femme mariée, ou prendre une concubine, un chapitre descendoit du ciel

ciel pour l'y autoriser. Dans les commencemens de son apostolat, Mahomet prêcha la tolérance universelle. Dès qu'il se vit en état de résister à ses adversaires, il permit de défendre sa loi par les armes; et lorsqu'il fut devenu le plus fort, l'épée devint la clef du ciel, suivant le langage des Musulmans; leur alcoran ordonna de tuer les idolâtres par-tout où on les trouveroit; et par idolâtres ils entendoient tous ceux qui n'étoient pas de leur religion. Deux dogmes de l'alcoran ont valu à ses sectateurs la conquête d'une grande partie de l'Univers; l'un donne la palme du martyre à ceux qui périssent dans les combats; l'autre établit la prédestination absolue, et conséquemment l'inutilité des précautions pour conserver sa vie. Mahomet dans l'impossibilité de faire des miracles, en supposa un qu'on ne pouvoit démentir; il prétendit avoir été transporté dans les cieux, et avoir eu une conférence avec l'Eternel. Il donna d'ailleurs pour preuve de sa mission l'alcoran même, dont il défie d'égaler la pureté et l'éloquence, en sorte que Dieu seul est capable d'un tel ouvrage. Les Musulmans ont long-temps disputé sur la question de savoir si ce livre étoit créé ou incréé, éternel comme le Tout-Puissant.

Mahomet fut d'abord persécuté. Plusieurs de ses proches mêmes se déclarèrent contre ses in-

novations. Averti que sa mort étoit résolue, il s'enfuit à Yatreb, (à 75 lieues de la Mecque,) où il avoit beaucoup de partisans. Son séjour dans cette ville en fit changer le nom ; elle prit celui de Médine, ville par excellence. Cette fuite est désignée par le nom d'Hégire, et sert d'époque aux mahométans. Leur ère date du 16 juillet 622. Leurs années sont lunaires et ne contiennent que 354 jours 8 heures 48 minutes. Pour les conformer à peu près au calcul des nôtres, sur 33 de leurs années, on en retranche une, et il existe alors une différence seulement de 6 jours, qui se trouvent retranchés de trop.

Hégire.

La fuite de Mahomet fut le commencement de sa fortune. Il se rendit maître de Médine par l'ascendant qu'il savoit prendre sur les esprits, et cette ville devint le siége de sa puissance. Ayant employé douze ans à la prédication, il passa le reste de sa vie à combattre, et à propager sa religion, le sabre à la main. Quoiqu'il n'ait pas eu le temps d'étendre ses conquêtes hors de l'Arabie, on peut lui attribuer celles de ses successeurs, et le regarder comme le créateur d'une nouvelle nation. En effet, d'un peuple misérable, confiné dans des déserts, sans armes et sans discipline, il fit un peuple guerrier. Ce fut l'enthousiasme qu'il inspira, qui, dans l'espace de quatre-vingts ans, conquit plus d'états que n'en avoit subju-

gué la valeur romaine pendant sept siécles. On sait qu'il avoit promis pour récompense, dans une autre vie, les plaisirs des sens. De quels efforts n'étoient pas capables des soldats qui en succombant se croyoient sûrs de passer du champ de bataille dans un lieu de délices où ils s'abreuveroient de voluptés ? Une infinité de combats, dans lesquels il fut constamment vainqueur, l'ayant rendu maître de toutes les tribus des Arabes, il les réunit en un seul corps sous sa domination. La septième année de l'Hégire, Mahomet, portant ses vues au-delà de l'Arabie, députa aux princes voisins, pour les inviter à reconnoître sa mission. Sur le sceau qui fermoit ses lettres, on lisoit : *Mahomet, l'apôtre de Dieu*. Chosroës reçut avec mépris son envoyé. A cette nouvelle, Mahomet instruit des succès d'Héraclius, dont nous parlerons tout-à-l'heure, dit d'un ton prophétique : « Dieu mettra en pièces ton royaume. »

Dans ses dernières années, Mahomet envoya au gouverneur de Bostra, prince sarrasin et chrétien, attaché au service de l'Empire, un ambassadeur pour l'exhorter à embrasser l'Islamisme. Ce gouverneur le fit assassiner. Mahomet donna 3,000 hommes d'élite à Zaïd, son affranchi, pour tirer vengeance de cet attentat. Cette petite troupe rencontra les Romains près de Muta, ville de Syrie, au-delà du Jourdain ; on prétend qu'ils

étoient au nombre de cent mille, ce qui passe toute vraisemblance ; mais ce qui suppose qu'ils avoient éminemment l'avantage du nombre. Les Arabes ou Sarrasins (1), brûlant des premiers feux du fanatisme, indifférens entre la mort et la victoire, se précipitèrent avec fureur sur l'ennemi. Ils furent d'abord obligés de céder à des forces infiniment supérieures. Saïd et deux autres généraux furent tués en portant l'étendard de l'Islamisme. Giafar, l'un de ces derniers, ayant eu les deux mains successivement coupées, tint le drapeau serré entre ses bras, jusqu'au moment où il tomba percé de coups. Caleb, le plus fameux des guerriers du prophète, et qu'il appeloit l'épée de Dieu, relève l'étendard, rallie les Arabes qui fuyoient, retourne à la charge et enfonce les Romains, qu'il poursuit jusque bien avant dans la nuit. Les armées campèrent au lieu où avoit cessé la poursuite. Le lendemain, Caleb ayant rangé sa troupe en bataille, lui fit faire des mouvemens si variés, que les Romains, s'imaginant qu'il venoit de recevoir du renfort, prirent l'épouvante et la fuite. Tel est le récit des Arabes ; les auteurs chrétiens donnent au contraire aux Ro-

(1) En arabe *orientaux*. C'est ainsi que les Juifs et les Grecs appeloient les Arabes, qui par rapport à eux étoient à l'Orient.

mains tout l'avantage de cette journée. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans ces premières années de ferveur, les Musulmans se croyoient invincibles. Jamais ils ne firent attention à leur petit nombre. Sur la parole de leur prophète, ils se croyoient précédés de légions d'anges, qui combattant pour eux leur assuroient la victoire. Cette bataille de Muta fut le signal d'une guerre qui dura plus de huit cents ans, (avec de courtes interruptions,) entre les Musulmans et l'Empire.

Héraclius, ne pouvant prévoir la puissance qu'acquéreroit un jour cette poignée d'Arabes, donna probablement peu d'attention à ces premières hostilités. Il avoit en tête une affaire plus importante; c'étoit son expédition contre la Perse. Avant de la commencer, il voulut s'assurer des dispositions de Crispe, ce gendre de Phocas, qui avoit aidé l'Empereur à se saisir du sceptre, et auquel il avoit donné le commandement de la Cappadoce. Cette province saccagée, sans qu'il eût fait le moindre mouvement, Césarée pillée sans résistance, le rendoient suspect ou de trahison, ou de lâcheté. Il s'échappoit d'ailleurs en discours injurieux contre son souverain. Héraclius l'alla trouver, sous prétexte de l'instruire de l'état de la province, et de le consulter sur la guerre qu'il alloit commencer. L'insolent Crispe, fier des services qu'il avoit rendus à l'Empereur, 622. 628.

enorgueilli encore de la démarche que faisoit actuellement ce prince, feignit d'être malade, pour se dispenser d'aller à sa rencontre, et reçut son maître au lit. Il fit plus ; il osa tourner son entreprise en ridicule, disant qu'il alloit jouer le personnage d'un aventurier, et qu'il avoit tort d'abandonner son palais, pour se faire battre à l'extrémité de ses états. Héraclius dissimula son ressentiment, et retourna dans sa capitale, où Crispe eut ordre de le suivre, et où il vint avec ses troupes. L'Empereur lui reprocha, en plein sénat, plusieurs des fautes dont il s'étoit rendu coupable, et le frappant au visage avec un rouleau de pièces qu'il avoit à la main : « Voici, » dit-il, d'autres accusations dont je te fais grâce. » J'ai eu tort moi-même de croire qu'un gendre » perfide pourroit devenir un ami fidèle. » Crispe à l'instant fut chassé du sénat. On lui coupa les cheveux, et on l'enferma dans un cloître. Ses soldats assemblés à la porte du sénat, apprenant ce qui s'y passoit, commençoient à murmurer. Héraclius sortit et leur dit : « Soldats, choisissez » entre la condition de valets d'un prêtre, ou » de gardes de l'Empereur, avec une pension » annuelle. » Les murmures se changèrent en actions de grâces.

Héraclius, pour tâcher de s'assurer davantage de la neutralité du Kan des Abares, lui promit

200,000 pièces d'or, et lui donna pour sûreté trois otages, dont un étoit son neveu. Le patriarche et un patrice furent chargés de l'administration des affaires. Arrivé en Asie, Héraclius assembla une troupe de Romains et de Barbares qui n'avoient que le nom de soldats. Perdus de débauches, amollis par l'inaction, le son d'une trompette les glaçoit d'effroi. Il fallut que l'Empereur consacrât une grande partie de cette année pour les discipliner et les accoutumer à la guerre par l'image des combats. Son éloquence, ses largesses, son affabilité, son exemple en firent des guerriers. Dès qu'il fut entré dans la petite Arménie, ses coureurs rencontrèrent un détachement de cavalerie persane qui avoit pris les devants pour fondre sur les Romains, comptant, suivant l'usage, ne pas trouver grande résistance; mais tout étoit changé. Au lieu de mettre en fuite toute l'armée, comme il s'en étoit flatté, il fut taillé en pièces par les seuls coureurs. Ayant essayé ses troupes dans plusieurs petits combats, où elles eurent toujours l'avantage, Héraclius ne craignit pas d'accepter une bataille générale que lui proposoit l'ennemi, et en sortit victorieux. Telle fut l'issue de la première campagne. La seconde s'ouvrit au cœur de la Perse. Chosroës, à la tête de 40,000 hommes, campoit aux portes de Ganzac (Tauris), capitale de l'Atropatène. Héra-

clius marcha droit à lui. Les gardes avancées des Perses ayant été taillées en pièces, l'épouvante se mit dans leur armée, elle se dispersa et fut vivement poursuivie. L'Empereur entra sans résistance dans la ville. Il trouva au palais une statue colossale de Chosroës, placée sous un dôme qui représentoit le ciel. On voyoit autour le soleil, la lune, les autres astres. Au moyen d'une certaine mécanique, le colosse versoit de la pluie et faisoit gronder le tonnerre. L'Empereur détruisit ce monument d'un orgueil follement impie. Chosroës ne cessoit de s'éloigner du vainqueur. Celui-ci délibéra s'il s'enfonceroit dans la Perse, ou s'il retourneroit sur ses pas, pour hiverner en Albanie. Suivant un usage superstitieux de ce temps, il ouvrit le livre de l'évangile, et crut y voir l'ordre de rétrograder. Chosroës envoya trois armées pour le combattre en Albanie. Elles furent vaincues quatre fois; mais elles retinrent l'Empereur dans cette province, pendant toute la troisième campagne. La suivante se fit dans la Cilicie. Héraclius y avoit conduit son armée, qui avoit besoin de se reposer et de se refaire après tant de fatigues et de batailles. Il y remporta encore une victoire éclatante sur les bords du Sarus, où il tua de sa main un Perse d'une taille gigantesque, qui étoit venu fondre sur lui avec impétuosité, et se signala dans cette journée par

des efforts presque surnaturels. Le général persan, fuyant avec un déserteur romain, et lui montrant l'Empereur, lui dit : « Vois-tu ton » maître ? C'est lui seul qui défait nos innom- » brables bataillons. » La cinquième année, Chosroës arma toute la Perse, sans en excepter les esclaves et les étrangers.

Héraclius s'appuya de l'alliance des Khosars ou Khasars, dont l'histoire n'avoit pas encore fait mention. Elle les nomme quelquefois Turcs orientaux, parce qu'ils venoient du côté de la Sarmatie asiatique. Ils s'étendirent depuis le Daguestan le long du Caucase, et dans le nord de la Circassie et du Pont-Euxin, jusque dans la Chersonèse Taurique, ce qui leur a fait donner quelquefois le nom de Tauro-Scythes. Il y a encore, au Nord de la Géorgie, une tribu de Tartares qui conservent le nom de Khosars. Héraclius tira de ces Barbares un secours de 40,000 hommes. Mais pendant qu'il acquéroit des alliés dans l'Orient, ceux de l'Occident se joignoient à ses ennemis. Khosars

Les Perses avoient envoyé une de leurs armées pour attaquer Constantinople, et s'étoient assurés de l'assistance des Abares. Ceux-ci s'avancèrent sous les murs de la capitale, et les Perses de l'autre côté du Bosphore jusque dans les faubourgs de Chalcédoine. Après trois jours d'attaques

continuelles, toujours repoussées avec courage par les habitans de Constantinople, le Kan des Abares demanda une conférence. Cinq des principaux sénateurs l'allèrent trouver. Il les traita insolemment en présence de trois officiers persans qui étoient dans sa tente, et offrit la vie aux assiégés, à condition qu'ils sortiroient de la ville sans rien emporter que l'habit dont ils seroient couverts. La négociation étant rompue, les trois Perses, en traversant le Bosphore pour retourner à leur camp, furent pris par une galère romaine. On trancha la tête à l'un d'eux; on coupa les mains à un autre, et quand on les eut attachées à son cou avec la tête de son camarade, on le mit hors de la ville pour qu'il allât se présenter en cet état au Kan des Abares. On coupa également la tête au 3e, et une machine la lança dans le camp des Perses. Ils ne purent se venger de cette atroce barbarie, n'ayant pas de vaisseaux pour traverser le Bosphore. Le Kan, qui avoit un grand nombre de canots dans une anse inaccessible aux navires romains, entreprit de procurer ce passage aux Perses; il n'y put parvenir. Il échoua également dans un assaut par terre et par mer, qu'il donna en même temps à la ville. Les esclavons conduisoient les canots. La plupart furent tués par les Romains, et ceux qui purent se retirer dans le camp des Abares y trouvèrent

également la mort. Leur prince, outré de ce qu'ils n'avoient pas réussi, les fit égorger sans pitié. Découragé par ce dernier échec, il leva le siége. Celui de Chalcédoine dura deux ans et ne fut pas plus heureux.

Héraclius, pendant qu'on investissoit Constantinople, s'étoit tenu sur la frontière de Perse, et n'avoit osé s'engager dans l'intérieur du pays. Quand les Abares se furent retirés, il s'avança dans l'Atropatène. Ce prince infatigable avoit si bien endurci, par l'habitude et par son exemple, les Romains perdus de mollesse avant cette guerre, que leur constance surpassa celle des Barbares du Nord. Les Khozars fatigués demandèrent la permission de se retirer ; il la leur accorda sans s'émouvoir, et dit à ses soldats : « Mes amis, » nous avons vaincu seuls ; sachons gré à ces » étrangers de ne pas vouloir partager notre » gloire. » La sixième campagne d'Héraclius se fit dans l'Assyrie ; il campa près de l'emplacement de Ninive, où se donna une bataille qui décida du sort de la guerre. L'Empereur y fut légèrement blessé, et tua de sa main trois chefs ennemis qui montroient de la valeur. On se battit tout le jour ; les Perses laissèrent sur le champ de bataille plus de la moitié de leurs soldats, et les Romains cinquante hommes seulement. Héraclius poursuivit ses avantages avec une admi-

rable activité ; il alla jusqu'à la ville de Dastagerd (Dascala el Mélic), où Chosroës, ayant abandonné Ctésiphon, résidoit depuis long-temps, et où il avoit rassemblé ses troupes. Le monarque persan ne jugea pas devoir y attendre l'Empereur, et s'enfuit secrètement par une ouverture qu'il fit à la muraille. Les Romains trouvèrent à Dastagerd des richesses immenses, quoique Chosroës eût enlevé une partie de ses trésors. Suivant un auteur arabe, il entroit dans l'épargne de Chosroës cinq milliards par an, et les pierreries seules remplissoient mille coffres. On sait ce qu'il faut penser de ces exagérations orientales. Ce qui est vrai, c'est que les vainqueurs trouvèrent tant de butin qu'ils en brûlèrent beaucoup, ne voulant rien laisser aux Perses, afin de leur rendre les maux qu'ils en avoient reçus. Le grand roi passa la première nuit de sa retraite dans une chaumière. Il n'osa s'arrêter à Ctésiphon, et s'alla réfugier à cent lieues de cette ville, à Séleucie, un peu au-delà de Suses. Héraclius lui offrit la paix que refusa ce prince aveuglé par son mauvais destin. Cette opiniâtreté lui attira la haine de ses sujets.

Il voulut se nommer pour successeur le dernier de ses fils, qu'il avoit eu de la plus chérie de ses femmes. Siroès, son fils aîné, étoit alors détenu dans une étroite prison. Un Perse, auquel le roi

avoit ravi ses biens, délivre le jeune prince au moyen d'un ordre supposé. Le premier usage que fait Siroès de sa liberté, est de faire égorger vingt-quatre de ses frères. Il gagne l'armée du roi, et met dans ses intérêts Héraclius, qui lui donne des avis pour le succès de son entreprise. Loin de faciliter ainsi le crime, les anciens Romains repoussoient des offres criminelles, lors même qu'elles leur étoient avantageuses. Chosroës abandonné de tous, fut pris et condamné à mourir de faim. Son barbare fils, ne se bornant point à un parricide ordinaire, envoya dans son cachot ceux qui en avoient reçu quelques mauvais traitemens, avec invitation de les lui rendre. Le fils que Chosroës avoit eu le projet de couronner, fut égorgé à ses yeux, et comme le malheureux vieillard respiroit encore au bout de cinq jours, on le délivra de la vie à coups de fléches.

Siroès demanda la paix. L'Empereur l'accorda aux conditions les plus modérées. Les deux états conservèrent leurs anciennes limites, se rendirent leurs prisonniers, et les Perses restituèrent la croix de J. C., qu'ils avoient enlevée de Jérusalem. Le détestable Syroès mourut de la peste au bout de six mois de règne. La Perse, livrée après sa mort aux plus sanglantes révolutions, eut huit rois en quatre ans. Héraclius revint à Constantinople, où son entrée se fit avec tout l'appareil d'un triomphe.

Il étoit monté sur un char attelé de quatre éléphans, et précédé de la croix; au printemps de l'année suivante, il alla lui-même la replacer dans
629. l'église de la Résurrection à Jérusalem, et voulut la porter sur ses épaules jusqu'au Calvaire. Il chassa tous les juifs de Jérusalem avec défense d'en approcher de plus près qu'une lieue. Ce fut, dit le Beau, pour rendre plus sensible le triomphe de la croix. La persécution ne peut être regardée comme un triomphe pour aucune religion, et sur-tout pour le christianisme.

L'inconcevable Héraclius, après six ans de la vie la plus active et la plus dure, retomba dans sa première inertie; ou s'il en sortit quelquefois, ce fut pour se livrer à des occupations indignes de lui, à des discussions théologiques. A cette époque, on vit naître le Monothélisme. Trois sectes hé-
630. rétiques partageoient déjà l'Orient. L'Arianisme avoit rejeté la divinité du Christ, comme incompatible avec l'unité de Dieu. Le Nestorianisme avoit supposé deux personnes en J. C., ne pouvant autrement concevoir qu'il s'y trouvât deux natures. L'Eutychianisme, pour défendre l'unité de personne en J. C., n'y vouloit reconnoître qu'une nature. Le Monothélisme enfin supposa une volonté unique, ne pouvant croire à deux volontés en une seule personne. Le pape Honorius Ier. avoit traité cette dispute de question de

mots, qu'il falloit, disoit-il, laisser discuter aux grammairiens. L'Eglise en jugea autrement dans la suite. Héraclius publia en faveur de la nouvelle opinion (639), un édit connu sous le nom d'*Ecthèse*, c'est-à-dire l'exposition. Le pape Jean IV et les évêques d'Afrique se prononcèrent contre la doctrine nouvelle, et le prince, quelque temps avant sa mort, déclara dans une lettre au souverain pontife, que c'étoit le patriarche de Constantinople, Sergius, qui l'avoit engagé à souscrire l'ecthèse; mais il désavoua cet édit sans le révoquer, et laissa l'Église dans le trouble.

Pendant ces misérables querelles, le célèbre Mahomet terminoit sa carrière à Médine, où il avoit fixé le siége de son Empire. Il transmit à ses successeurs l'autorité royale et pontificale qu'il avoit réunies en sa personne. Comme pontifes, ils interprétoient la loi, faisoient des constitutions religieuses, officioient et prêchoient dans les mosquées. Vers le milieu du 10e. siècle, les califes (1) furent dépouillés par des usurpateurs de la puissance souveraine, et ne conservèrent que celle du pontificat, qui fut éteinte au 13e. siècle par les Tartares. Depuis cette dernière 632.

(1) C'étoit le nom de ces souverains. *Calef* signifie lieutenant de Mahomet.

époque, les princes mahométans ont établi pour la plupart dans leurs états, un pontife qui, en Turquie, porte le nom de mufti, et celui de sadre en Perse.

L'Alcoran ne permettoit que quatre femmes à la fois; Mahomet avoit fait descendre pour lui du ciel un privilège plus étendu; néanmoins il ne laissoit pas d'enfans mâles. Il avoit désigné Ali, son cousin et son gendre, comme le plus digne de sa succession. Mais Abubeker, beau-père du prophète, et qui le premier avoit cru en lui, réunit les suffrages. Les principaux de la nation aimèrent mieux un vieillard auquel ils pouvoient espérer de succéder, qu'un jeune homme qui ne leur laissoit pas la même perspective. Cette élection fut la source d'un schisme violent, qui subsiste encore, d'une haine irréconciliable et de guerres fréquentes entre les Turcs et les Perses. Ceux-ci prétendent qu'Ali fut le légitime successeur de Mahomet, et que les trois premiers califes qui régnèrent avant lui, n'ont été que des usurpateurs. Les Turcs au contraire se disent seuls orthodoxes.

Abubeker, ayant fait le dénombrement de ses sujets, trouva 124 mille musulmans; et ce nombre lui parut suffisant pour former les plus hautes entreprises. Lorsqu'il eut réduit ceux des Arabes qui refusoient de le reconnoître, il franchit les limites

limites de l'Arabie. Les troubles de la Perse avoient, dès l'année précédente, attiré sur les frontières les armes des Sarrasins. Mahomet avoit envoyé des troupes dans l'Irac arabique. Cette province, qui est l'ancienne Chaldée, située vers l'embouchure de l'Euphrate et du Tigre, renfermoit un petit état décoré du nom de royaume, et gouverné par des princes arabes nommés mondars; Ira étoit leur capitale. Ils y régnoient sous la protection des rois de Perse, dont ils étoient les lieutenans. La conquête de ce pays étoit commencée quand Mahomet mourut. Une poignée de ses soldats avoit battu une armée persane. Isdégerd, qui occupoit le trône de Perse, en même temps qu'Abubeker le califat de la Mecque, fit passer deux armées dans l'Irac arabique. Le terrible Caleb les dispersa toutes deux, et le royaume d'Ira fut détruit.

Cette conquête achevée, Abubeker en tenta 633.
une autre plus importante, celle de la Syrie. Voici en substance les ordres qu'il donna de vive voix à ses généraux. « Traitez doucement vos » troupes; vos soldats sont mes enfans. Faites » justice; les injustes ne prospéreront pas. Mou- » rez plutôt que de fuir. Vainqueurs, épargnez » les vieillards, les femmes, les enfans, les fruits » de la terre et le bétail. Gardez religieusement » les paroles que vous donnerez à l'ennemi. Res-

» pectez les religieux et leurs monastères ; mais, » pour ces membres de la synagogue de satan, » que vous reconnoîtrez à leur tonsure (les prê- » tres séculiers), fendez-leur la tête, s'ils re- » fusent de se faire musulmans, ou de payer » tribut. » Cette prédilection, pour les religieux, étoit probablement fondée sur l'intime liaison que Mahomet avoit contractée avec un moine nestorien, appelé Sergues (1), et chassé de Constantinople à cause de son hérésie. Les Sarrasins ayant pénétré dans la Syrie, Héraclius, retiré à Edesse, séjour délicieux où il s'endormoit au sein des plaisirs, fut alarmé de leur invasion ; il vint à Antioche, et fit marcher contr'eux un détachement de 5000 hommes, qui fut battu. Caleb présidoit à l'expédition de Syrie, et avoit sous lui Amrou et Omar. Ils commencèrent par le siége de Bostra. Romain, commandant de la ville, en sortit pour leur demander ce qu'ils prétendoient : « Nous » venons, dirent-ils, vous apporter le paradis » ou l'enfer. Il faut vous faire mahométans ou » payer tribut, ou passer sous le tranchant de » nos épées. » Romain, de retour dans la ville, voulut engager les habitans à se soumettre à un tribut ; ils s'y refusèrent. Le lendemain, le com-

(1) Quelques-uns ont prétendu que ce moine et un rabin l'avoient aidé à composer son alcoran.

mandant sortit à la tête de 12 mille cavaliers qui composoient la garnison, et d'un grand nombre d'habitans. S'étant avancé à cheval, il eut une conférence avec Caleb, et lui demanda quelques jours encore, pendant lesquels il redoubleroit ses efforts pour déterminer les assiégés à se rendre. Il ajouta que, pour ôter tout soupçon aux siens qui les voyoient s'entretenir ensemble, il convenoit qu'ils feignissent de se battre. Caleb y consentit; mais peu accoutumé à modérer ses coups, il en porta de si furieux que Romain, qui avoit déjà reçu plusieurs blessures, alloit succomber s'il ne se fût sauvé promptement. Il ne réussit pas mieux que la première fois à intimider les habitans. Au contraire, comme ils étoient supérieurs en nombre, ils sortirent de la ville pour livrer bataille. Les Sarrasins, animés par leur général qui crioit sans cesse: *Frappez, frappez! Paradis, Paradis!* s'élançoient avec l'agilité et la fureur des lions. Les assiégés furent la plupart mis en pièces ou blessés. La nuit suivante, Romain livra la ville, et se joignit aux mahométans. Amrou assiégeoit Gaza en même temps. Le gouverneur demanda un pourparler. L'intrépide Amrou entra lui-même dans la ville, et lui donna l'option entre l'apostasie, le tribut, ou la mort. Le gouverneur ordonna de le tuer quand il sortiroit de Gaza. Un esclave d'Amrou qui entendoit le grec,

en avertit son maître en langue arabe, que le Romain ne savoit pas. Amrou dit alors froidement au gouverneur qu'il n'étoit que le dernier des dix capitaines qui commandoient l'armée, que les autres désiroient venir tous ensemble traiter dans la ville, si son gouverneur vouloit leur donner un sauf-conduit. Celui-ci l'accorda dans l'intention de saisir à la fois tous les chefs de l'armée ennemie. Amrou se sauva ainsi. La garnison sortit en ordre de bataille, et fut presque toute exterminée, après quoi la ville fut contrainte de se rendre.

634. Caleb, ayant rassemblé toutes ses forces, se porta sur Damas. Ce pays, le plus riant et le plus beau de l'univers, étoit dès-lors nommé le paradis de la Syrie. Héraclius envoie son frère avec 50,000 hommes, pour délivrer Damas. Un combat s'engage entre cette armée et un détachement commandé par Dérar. Celui-ci est pris malgré sa bravoure, et les Sarrasins fuyoient, lorsqu'un de leurs officiers, Rafi, les arrêtant, leur dit: « Osez-vous ainsi offenser Dieu et son » prophète? Retournez à la charge; je marche- » rai à votre tête. Qu'importe que Dérar soit » mort ou prisonnier? Dieu est vivant et vous » regarde; marchez. » Ils reprennent courage; Caleb survient avec du renfort; Dérar est délivré par les siens qui ressaisissent la victoire. Héraclius

rassembla encore 40,000 hommes dont il donna la conduite à deux autres généraux. Caleb leva le siége de Damas, pour aller à leur rencontre. La garnison de cette ville attaqua et défit son arrière-garde. Les Romains ramenoient à Damas quantité de femmes prisonnières, accoutumées à monter à cheval et à combattre. L'une d'elles, Caula, sœur de Dérar, aussi distinguée par son courage que par sa beauté, tandis que les Romains se reposoient, persuade à ses compagnes de s'armer chacune d'un piquet de tente, et de s'en servir contre l'ennemi, lorsqu'on viendroit pour les faire partir. Elles étoient aux prises avec les Romains, lorsque Caleb accourant extermina les vainqueurs et rendit la liberté à ces vaillantes prisonnières. Les deux généraux d'Héraclius furent vaincus en deux batailles, près de Damas et d'Emèse. Dans la première, Caula et plusieurs autres femmes, ayant demandé à combattre, avoient été placées sur les derrières de l'armée, pour tuer les lâches qui auroient tenté de fuir. Damas se défendit encore et ne fut prise qu'après six mois de siége. On permit à ses habitans de se retirer avec leurs effets, mais on ne leur accorda que trois jours de sûreté, après lesquels on pourroit les traiter en ennemis. Ceux qui consentirent à payer un tribut, eurent la faculté de rester; peu voulurent s'y soumettre. On dit qu'à

la nouvelle de la prise de Damas, Héraclius s'écria : *Adieu la Syrie* ; et se prépara, dès ce moment, à retourner dans sa capitale.

A la suite de ce siége, l'amour donna lieu à une scène tragique. Un jeune homme, appelé Jonas, alloit épouser sa maîtresse, lorsque les parens de la fille, changeant d'avis, rompirent le mariage. Les deux amans convinrent de s'évader de nuit. Jonas, sorti le premier, fut pris ; il eut le temps de crier à sa maîtresse qui le suivoit, qu'il étoit entre les mains de l'ennemi. Elle rentra dans la ville. Caleb, instruit de cette aventure, promet à Jonas de lui rendre son amante, dès que Damas sera en son pouvoir, s'il veut se faire musulman. Le jeune homme ne balança pas, et servit les Sarrasins avec ardeur. Dès que la capitulation est faite, il court chez sa maîtresse ; elle s'étoit retirée dans un monastère et avoit fait vœu d'y passer le reste de ses jours. Son amant essaie en vain de lui faire changer de résolution ; elle part avec les autres assiégés. Lorsque les trois jours accordés aux fugitifs sont écoulés, Caleb se met à leur poursuite, les atteint et en fait un horrible massacre. Jonas rencontre son amante ; elle se bat contre lui ; renversée et devenue prisonnière de son amant, elle se perce le cœur d'un coup de couteau. Une autre femme, d'une rare beauté, se défendit long-temps contre Rafi,

dont elle tua le cheval. Enfin, forcée de se rendre, elle fut offerte par son vainqueur à Jonas, pour le dédommager de la perte qu'il venoit de faire; mais cet amant inconsolable la refusa. Le mari de cette héroïne venoit de périr glorieusement dans la mêlée. Caleb apprenant qu'elle étoit fille d'Héraclius, la rendit à son père.

Abubeker, après la conquête et le pillage des plus riches contrées, ne laissa en mourant, dans sa succession, que la valeur de 40 écus de notre monnoie. Sa dépense personnelle et journalière n'excédoit pas cinquante sous. Le vendredi, jour de dévotion spéciale chez les musulmans, il vidoit le trésor entre les mains de ceux qui lui sembloient dignes de quelque récompense. Il désigna Omar pour le califat; et comme Omar le prioit de ne pas penser à lui, disant qu'il n'avoit pas besoin de cette dignité: « Je le sais bien, » répondit le calife, mais elle a besoin de vous. » Son testament commençoit par ces mots remarquables: « Ceci est le testament d'Abubeker, » qu'il a fait sur le point de passer dans l'autre » monde, temps où les incrédules commencent » à croire, où les impies n'ont plus de doute, » et où les menteurs disent la vérité. » Une de ses maximes étoit que « les bonnes actions sont » une sauve-garde contre les coups de l'adver- » sité. » A la nouvelle de la mort de ce calife,

Caleb s'écria : « Je ne suis donc plus général. » Il dit vrai, car il fut destitué aussitôt ; et cet homme violent et impétueux descendit, sans murmurer, à un emploi subalterne, et employa de bonne foi tout ce qu'il avoit de talens à la gloire d'un autre général, auquel il se sentoit supérieur.

Héraclius, surpris autant que désespéré des prodigieux succès des Arabes, assembla son conseil pour lui en demander la cause. Il ne pouvoit concevoir que ces Barbares, si inférieurs aux Romains pour le nombre, la science militaire, la manière de s'armer, que des misérables, la plupart sans armes défensives et presque sans vêtemens, fussent toujours victorieux. Il méconnut l'effet puissant et infaillible de l'enthousiasme et du fanatisme, et son conseil ne le connut pas davantage. Il attribua les malheurs de l'Empire à la colère du ciel ; il en eût trouvé l'origine sur la terre, s'il avoit été plus éclairé. Héraclius, prévoyant que Jérusalem tomberoit au pouvoir des Sarrasins, alla y chercher la croix, pour la transporter à Constantinople. Ce prince, dont l'esprit étoit affoibli par ses malheurs, devenu timide, craignoit la mer, et ne vouloit pas traverser le Bosphore. Pour ménager sa foiblesse, il fallut y jeter un pont de bateaux qu'on couvrit de terre, et dont les bords garnis de branches

et de feuillages, lui déroboient la vue de l'élément qu'il redoutoit.

Le général sarrasin Abu-Obéïda fit reposer 635.
ses troupes à Damas, d'où il les envoyoit faire des courses et du butin. Il donna 500 cavaliers à Abdalla, pour aller piller une foire très-riche qui se tenoit près d'un monastère renommé, où la dévotion attiroit beaucoup de pélerinages. Ils apprirent en route que le gouverneur de Tripoli avoit amené à ce couvent sa fille, nouvellement mariée, et qu'elle étoit escortée de 20,000 chevaux. Les Sarrasins, sur cet avis, vouloient s'en retourner. Abdalla protesta que, dût-il être seul, il suivroit son entreprise, pour ne pas déplaire à Dieu, toujours prêt à punir ceux qui se portent avec froideur à son service. Les dévots Sarrasins s'écrient qu'ils ne l'abandonneront pas. Ils attaquent avec intrépidité; mais bientôt enveloppés de toute part, ils auroient nécessairement succombé, s'ils n'avoient reçu du secours. Abdalla en avoit envoyé demander. Le général jusqu'alors n'avoit osé employer Caleb qu'il croyoit irrité. Dans ce pressant besoin, il a recours à lui, et le conjure de voler à la délivrance de ses frères. « Ordonne, lui dit Caleb, j'obéirois à un » enfant, si le calife lui avoit donné le comman- » dement de l'armée. Je te respecte d'ailleurs, à » un autre titre encore que celui de général; tu

» as professé avant moi la véritable religion. » Caleb arrive à temps pour sauver les Sarrasins. Tous les chrétiens sont massacrés. La nouvelle mariée est prise et donnée à Abdalla. Le général en chef, en rendant compte de cette expédition à Omar, donna les plus grands éloges à Caleb, qu'il savoit être haï du calife. Il l'informa en même temps, que ses soldats avoient appris en Syrie à boire du vin. Omar condamna tous les réfractaires à recevoir quatre-vingts coups de bâton sur la plante des pieds. Le général sut persuader à ses troupes que les coupables devoient s'accuser eux-mêmes. Plusieurs se firent connoître, et subirent ainsi volontairement la peine imposée.

Après quelques mois d'un repos actif à Damas, les Sarrasins poursuivirent la conquête de Syrie. Nous ne nous arrêterons pas à tous les détails de leurs progrès. Nous rapporterons seulement les traits caractéristiques et les faits les plus curieux. Une ville de cette province ayant obtenu une trêve d'une année, on convint qu'elle placeroit, pour la sûreté de son territoire, une marque sur ses limites; elle dressa une colonne qui portoit la statue d'Héraclius. Quelques cavaliers sarrasins considérant avec surprise cette effigie qui avoit des yeux postiches, un d'eux fit sauter un œil du bout de sa lance. Les habitans députèrent vers

le général, pour s'en plaindre comme d'une grave offense envers l'Empereur. Il répondit qu'on n'avoit eu aucune intention de l'insulter, et offrit telle satisfaction qu'on pourroit raisonnablement désirer. Les députés prétendirent qu'ils étoient en droit d'user de représailles, suivant la loi du talion, et qu'il falloit qu'Omar eût un œil crevé. Les Sarrasins alloient les mettre en pièces; le général les retint en disant qu'il falloit pardonner à ces Romains, nation imbécile, et que ces misérables entendoient parler, sans doute, de l'image d'Omar. Il offrit la sienne; on n'en voulut pas. Plus sensé que ces députés, le général leur livra celle du calife. La cour de Médine ne fit que rire de cette puérilité. Les Sarrasins ne laissoient pas de joindre la ruse à la force. Sachant que la ville d'Emèse qu'ils assiégeoient, étoit abondamment pourvue de subsistances, ils offrirent de se retirer, à condition qu'il leur seroit fourni des vivres pour cinq jours, en achetèrent en outre dans la ville, et revinrent peu après devant ses murs. Ces Barbares, qui n'avoient sûrement pas lu l'Enéide, se servirent, pour la prise d'une autre ville, d'un stratagème à-peu-près semblable à celui auquel Virgile attribue celle de Troie. L'ayant vainement sommée de se rendre, ils prièrent le commandant de permettre qu'ils y laissassent quelques gros bagages, qui embarras-

soient leur marche. Comme on se trouvoit heureux de les voir s'éloigner à ce prix, on y consentit sans peine. Vingt braves Sarrasins, placés dans autant de caisses, furent introduits dans la ville, dont ils ouvrirent les portes à Caleb, posté aux environs en embuscade. Après cette conquête, ils retournèrent assiéger Emèse. Caleb y fit preuve d'une vigueur bien extraordinaire. Son épée s'étant rompue, tandis qu'il se battoit contre un cavalier, il se jeta sur lui et le serra si fortement qu'il lui brisa les côtes et le renversa mort de son cheval. La place résistoit depuis deux mois. Par les conseils de Caleb, les Sarrasins décampent en tumulte, et se retirent avec précipitation. Les assiégés, dupes de cette ruse, sortent et sont taillés en pièces. Emèse alors fut contrainte de se rendre.

Héraclius rassembla toutes les forces de l'Empire, tant en Europe qu'en Asie, et en donna le commandement à un général appelé Manuel. On fait monter son armée à 240,000 hommes, ce qui est probablement une exagération de plus de moitié. Il s'y trouvoit des Arabes que Manuel plaçoit toujours à l'avant-garde, disant que « rien » n'étoit plus propre que le diamant à couper le » diamant. » Plusieurs Sarrasins, effrayés de cette multitude d'ennemis, vouloient se retirer; les plus braves s'écrièrent qu'il valoit mieux s'exposer à la mort, pour défendre une contrée délicieuse

qu'ils avoient conquise, que de retourner dans leurs déserts, pour y traîner une vie misérable. Ils n'étoient qu'au nombre de 36,000; mais Omar leur envoya un renfort de 8,000 hommes, avec sa bénédiction. Ce détachement rencontra 5,000 Romains qu'il extermina si complètement qu'il n'en resta pas un seul. Les vainqueurs arrivèrent au camp, portant, au bout de leurs lances, les têtes écorchées des ennemis. En attendant ce secours, le général sarrasin avoit amusé Manuel par des conférences. Caleb fut un des négociateurs. Il se fit accompagner de cent de ses compatriotes. Manuel vouloit qu'il vînt seul le trouver; il s'y refusa. On prétendit l'obliger lui et toute sa troupe de mettre pied à terre, et de rendre leurs épées. On ne put les déterminer à se soumettre à ce cérémonial. Ayant trouvé le général romain, assis sur une estrade élevée, et des siéges préparés pour eux, ils ôtèrent les siéges et s'assirent à terre. Manuel leur en demanda la raison. « Dieu, » dit Caleb, a donné la terre aux Musulmans » pour leur servir de siége. » Dans le cours de la conférence, on s'échauffa. Caleb s'emporta jusqu'à dire qu'il verroit Manuel conduit à Omar, la corde au cou. Le général romain menaça de faire couper la tête à trois officiers sarrasins des plus distingués, que le sort des armes avoit fait tomber en son pouvoir. « Je jure, dit Caleb,

» par le nom de Dieu, par Mahomet et le saint » temple de la Mecque, que si tu les fais mou- » rir, je te tuerai tout-à-l'heure de ma main, et » chacun des Musulmans qui sont ici, tuera » aussi son homme, quoi qu'il en puisse arriver. » Tous les Sarrasins se lèvent à l'instant et tirent l'épée. Manuel ne jugea pas à propos de les pousser à bout. La conférence s'acheva tranquillement et sans aucun résultat. On se battit près de la ville d'Yarmouc, sur les bords de la rivière du même nom. Abu-Obéida, dont l'âme élevée n'étoit pas susceptible de jalousie, remit de lui-même à Caleb le commandement de l'armée. Un des principaux capitaines, chargé de haranguer les soldats, ne leur dit que ces mots: « Son- » gez que le paradis est devant vous, et l'enfer » derrière. » Les Sarrasins, trois fois repoussés, furent trois fois obligés de retourner à la charge par les femmes qu'on avoit mises sur les derrières de l'armée, pour contenir les fuyards. Ils commençoient à prendre l'avantage, lorsque la nuit sépara les combattans. Le lendemain, les Arabes, malgré leurs efforts désespérés, eussent succombé, sans le courage des femmes. Caula, sœur de Dérar, fut blessée et jetée à terre. Une autre femme la vengea en faisant sauter la tête, d'un coup de sabre, à celui qui lui avoit porté une blessure. Lui ayant ensuite demandé comment

elle se trouvoit : *Fort bien*, répondit-elle, *car je vais mourir.* Elle ne mourut pas cependant. Une seconde journée laissa encore la victoire indécise. Le crime de quelques officiers romains contribua ensuite au désastre de toute l'armée impériale. Ils se reposoient dans Yarmouc de la fatigue de deux sanglantes batailles. Echauffés par le vin, ils firent violence à la femme de leur hôte, et coupèrent la tête à un petit enfant qui mêloit ses cris à ceux de sa mère. Cette femme éplorée, la tête de son fils à la main, alla demander justice à Manuel, qui, occupé d'autres soins, ne l'écouta pas. Le mari désespéré fit tomber sa vengeance sur l'armée. Il avoit la confiance du général, qu'il avoit méritée par son courage et sa constante fidélité. Lui ayant fait part d'un projet pour surprendre l'ennemi, il en obtint une troupe d'élite qu'il conduisit à un endroit non guéable de la rivière d'Yarmouc, où elle périt toute entière. Les jours suivans, il se livra encore divers combats où les Romains, affoiblis par cette perte, furent totalement défaits. Cette funeste campagne leur coûta plus de cent mille hommes, et n'en fit pas perdre la vingtième partie aux Musulmans.

Un détachement de l'armée arabe alla sous les ordres de Caleb assiéger Jérusalem. Après quatre mois de résistance, dont chaque jour fut marqué 637.

par quelque combat, la ville offrit de capituler ; pourvu que ce fût avec le calife en personne. Omar informé de cette offre, se mit en marche avec l'équipage d'un anachorète plutôt que d'un souverain. Il montoit un chameau chargé de deux sacs ; l'un contenoit la provision ordinaire des Arabes, de l'orge, du ris, ou du froment bouilli et moudé ; l'autre des fruits. Devant lui, étoit une outre remplie d'eau ; derrière, un grand plat de bois. Il mangeoit avec ses gens et comme eux sans aucune distinction. Tel étoit le genre de vie d'un homme qui, du fond de sa retraite de Médine, bouleversoit la Syrie, la Perse, méditoit la conquête de l'Egypte, et préparoit à ses successeurs les voies de la monarchie universelle. Arrivé au camp, il débuta par un sermon. Ayant aperçu des Sarrasins vêtus d'habits de soie qu'ils avoient pillés, il les fit traîner dans la boue, le visage contre terre, et commanda qu'on mît en pièces ces vêtemens somptueux. La capitulation accordée à Jérusalem, laissa aux habitans l'exercice de leur religion et tous leurs biens, à la charge d'un tribut. Il leur fut seulement défendu de sonner les cloches à toute volée ; on ne leur permit que de les tinter. On leur interdit aussi la faculté de faire des prosélytes parmi les musulmans. Ils ne purent montrer publiquement leurs croix et leurs livres. Il leur fut enjoint de céder leurs

leurs places aux musulmans lorsque ceux-ci voudroient s'asseoir, de s'abstenir du port d'armes, et d'aller à cheval avec des selles.

Alep fut pris après Jérusalem, et tous les hommes, en état de porter les armes, qui refusèrent d'embrasser l'islamisme, subirent la mort. Le commandant Yukinna n'hésita pas à reconnoître le prophète, et prit parti dans les troupes d'Omar. Il offrit de le rendre maître d'un château important où commandoit Théodore son cousin, si l'on vouloit lui donner cent hommes vêtus à la romaine. Il ne doutoit pas qu'il ne fût bien reçu de son parent, auquel il déclareroit n'avoir embrassé le mahométisme qu'en apparence, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de s'échapper. Un espion avertit Théodore de ce projet par un billet attaché sous l'aile d'un pigeon. En conséquence le traître Yukinna, en arrivant au château, fut arrêté avec sa troupe. Il avoit une fille, dont les deux fils du gouverneur étoient éperdument amoureux; l'un, pour obtenir sa main, offrit à Yukinna de rompre ses chaînes, et même de tuer son propre père; et cette offre étant acceptée, il mit en liberté le renégat et ses Sarrasins, leur rendit leurs armes, et courut aussitôt à l'appartement de son père pour lui arracher la vie; il le trouva mort: son frère, animé de la même espérance que lui,

l'avoit prévenu. Les Sarrasins ouvrirent les portes à une troupe des leurs qui étoient près du château, et leur général donna de grands éloges à l'exécrable assassin qui avoit, disoit-il, sacrifié son père à la religion de Mahomet.

Le sort de la Syrie, étant en quelque sorte attaché à la conservation d'Antioche, capitale de tout l'Orient, les Sarrasins songeoient à l'attaquer pour couronner leurs exploits, et l'Empereur fit un dernier effort pour les repousser. Il donna une armée à son fils Constantin, et une flotte pour la transporter. Ce jeune prince, indifférent sur le choix des moyens, crut que le plus sûr étoit de faire périr Omar, l'âme de toutes les troupes arabes. Il envoya donc un assassin à Médine. Mais ce misérable, tremblant à la vue du calife, n'eut pas le courage de consommer son forfait, et Omar eut la générosité de lui faire grâce.

Les deux armées campoient devant Antioche. Le perfide Yukinna étoit venu joindre Constantin, dont il avoit surpris la confiance, et qui étoit dans cette ville. Dès que le combat fut engagé, il parvint à délivrer 200 prisonniers qui s'y trouvoient, et courut avec eux vers l'armée des Sarrasins. Les Romains, troublés par la peur, s'imaginèrent que tout le peuple d'Antioche venoit fondre sur eux, et cette terreur panique

leur faisant perdre courage, ils furent taillés en pièces. Constantin partit d'Antioche ; cette ville, se voyant sans ressource, capitula et se racheta du pillage pour 300 mille pièces d'or. Le général sarrasin, craignant pour ses soldats les délices de cette ville voluptueuse, ne les y laissa que trois jours. Les Romains échappés de la bataille d'Antioche se sauvèrent dans les montagnes de Syrie. Trois cents Arabes et mille esclaves noirs allèrent les y chercher, pour achever de détruire ce reste de vaincus; mais ce reste étoit encore de trente mille hommes, en sorte que les Arabes se virent enveloppés de toutes parts. Caleb, instruit de leur danger, accourt avec 3000 chevaux. Son nom seul valoit une armée. Dès que les Romains surent qu'il approchoit, ils décampèrent, abandonnant tentes et bagages, emmenant avec eux un cousin de Mahomet, qui fut envoyé à la cour. Le calife écrivit à l'Empereur, menaçant Constantinople et tout l'Empire, si ce prisonnier ne lui étoit rendu. Héraclius, déjà subjugué par la crainte, eut la foiblesse de céder à ces menaces. Il rendit la liberté au parent du prophète, et envoya même des présens au calife.

Les Sarrasins marchèrent vers Césarée, où Constantin avoit encore rassemblé quarante mille hommes. A leur approche, ce prince vint camper hors de la ville. Il désira une conférence avec le

général ennemi : Amrou vint sans crainte le trouver dans sa tente. Le fils d'Héraclius lui ayant demandé quel droit les Sarrasins prétendoient sur la Syrie : « Le droit que confère le créateur, » répondit Amrou : la terre est à Dieu. Il la » donne à qui il lui plait; et c'est le succès des » armes qui manifeste sa volonté. » La bataille de Césarée ne fut pas longue. Heureusement pour les Romains, elle commença fort tard. La plupart, soldats de nouvelle levée, sans discipline et sans courage, se débandèrent et s'enfuirent.

Constantin profita de la nuit pour se retirer dans Césarée, d'où il s'embarqua pour retourner à
638. Constantinople. Le reste de la Syrie ne tarda pas à tomber au pouvoir des Sarrasins. Ils achevèrent en six années la conquête de cette contrée fameuse que les Romains possédoient depuis sept cents ans. Celle de la Mésopotamie fut l'ouvrage d'une seule campagne.

639. 640. Amrou, chargé de subjuguer l'Egypte, malgré la grandeur de l'entreprise, crut que quatre mille hommes lui suffiroient pour l'achever. Il battit trois généraux de l'Empire. Ayant ensuite eu besoin de renforts, le calife lui envoya encore quatre mille soldats; on a peine à concevoir qu'une si petite poignée d'Arabes osât s'enfoncer dans une province, où il se trouvoit six millions

de Coptes (naturels du pays) en état de porter les armes. Amrou, après avoir pris plusieurs places importantes, se présenta devant Alexandrie. On dit que s'étant approché de la place pour la reconnoître, accompagné seulement d'un esclave et d'un officier, il fut pris et conduit devant le gouverneur, auquel il parla si fièrement que ce gouverneur présuma que le prisonnier qu'il avoit sous les yeux, ne pouvoit être qu'Amrou lui-même, et ordonna de lui trancher la tête. L'esclave, qui lui avoit déjà sauvé la vie à Gaza, se tournant vers Amrou, lui dit, en le frappant: « De quoi te mêles-tu, toi qui n'es que le dernier » des musulmans ; laisse parler tes supérieurs. » L'officier alors fit croire au gouverneur que le général les envoyoit pour demander une entrevue, et le gouverneur, persuadé qu'il s'étoit trompé, et qu'Amrou n'étoit qu'un simple soldat, révoqua l'arrêt de sa mort. Il faut convenir que cette anecdote, ainsi que celle du siége de Gaza, peut paroître invraisemblable ; mais gardons-nous de nier ce qui nous semble extraordinaire. Héraclius, voyant l'Egypte près de lui échapper, offrit un tribut aux Sarrasins pour la conserver. Ils ne voulurent pas s'en contenter. L'Empereur mourut, accablé de chagrins, après avoir occupé le trône un peu plus de trente ans. 641.

CONSTANTIN III. HÉRACLÉONAS.

Héraclius avoit donné le titre d'Auguste aux deux premiers de ses fils, à Constantin l'aîné, et à Héracléonas né de sa seconde épouse, Martine. Il ordonna qu'ils régneroient ensemble avec une égale autorité. Martine, qui avoit dicté son testament, comptoit bien gouverner sous leur nom. Elle tenoit dans une obéissance aveugle son fils, quoiqu'il fût âgé de 19 ans; et la santé de Constantin ne promettoit pas de longues années. Cette femme ambitieuse, ne gardant même aucune mesure, affecta un jour de donner publiquement des ordres en souveraine. Mais un reste de fierté animant encore les Romains malgré leur dégradation, ils firent entendre de violens murmures, et l'Impératrice se retira outrée de dépit et couverte de confusion. Constantin se sentant près de sa fin, et voulant assurer de l'appui à ses enfans, les recommanda aux armées répandues en diverses provinces. Valentin, écuyer de son trésorier, fut chargé de leur porter ces recommandations avec l'or nécessaire pour les appuyer. Constantin étant mort peu de mois après son père, Martine qu'on soupçonna d'avoir abrégé sa carrière, tâcha de gagner Valentin qui avoit en main un dépôt intéressant. Mais cet homme audacieux, sous prétexte de défendre les fils de Constantin, leva

l'étendard de la révolte, et s'empara de Chalcédoine. Le peuple de Constantinople se soulève aussi, et exige que Constant, fils aîné de Constantin, soit couronné. Héracléonas est contraint de déférer à sa volonté. Ce couronnement ne fait pas quitter les armes à Valentin. On voit alors bien clairement le motif qui les lui a fait prendre. Il a l'effronterie de demander le titre de César; Martine et son fils sont forcés de le lui accorder. Il est à présumer qu'il fut, malgré leur condescendance, le principal moteur de la catastrophe qui leur arriva bientôt. De nouveaux indices confirmant de jour en jour le soupçon de l'empoisonnement de Constantin, le sénat et les gens de guerre s'unirent pour perdre Héracléonas et Martine. On les arracha du palais, on leur fit leur procès. On coupa le nez à l'Empereur et la langue à l'Impératrice; ensuite on les exila. Nous verrons fréquemment désormais se renouveler ces funestes révolutions.

CONSTANT II.

Pendant le cours de celle-ci, Amrou prenoit Alexandrie. Son armée avoit été considérablement augmentée; le petit nombre de troupes qu'il avoit d'abord, suffisant pour vaincre en rase campagne; ne l'étoit pas pour les siéges des

grandes villes. Celui d'Alexandrie lui coûta quatorze mois et 23 mille hommes. La garnison se sauva par mer. Amrou, n'ayant laissé dans la ville qu'un petit nombre de soldats pour contenir les habitans, se mit à la poursuite de divers corps ennemis répandus dans l'Egypte. A peine est-il un peu éloigné, que les Romains, rentrant dans le port, surprennent et massacrent tous les musulmans. Amrou revient sur ses pas et reprend la ville. Toute l'Egypte se soumet au vainqueur. Les Sarrasins en tirèrent d'immenses contributions qui, entre les mains d'une nation aussi économe, les mit en état d'étendre leurs conquêtes. Ces peuples ne connoissoient pas le superflu. Leurs habits, leurs meubles, leurs armures mêmes n'admettoient aucun ornement. Ils logeoient dans des cabanes, et se nourrissoient de lait, de riz, de fruits, sans aucun apprêt. Le plus vaste recueil de livres, qui existât dans l'univers, étoit celui d'Alexandrie. Amrou, sollicité par un prêtre chrétien, vouloit les sauver. Il en écrivit à Omar qui lui fit cette réponse si connue; « Si ces livres » ne contiennent que ce qui se trouve dans l'Al» coran, ils sont inutiles, et s'ils le contredisent, » pernicieux; ainsi il faut les brûler: » ce qui fut exécuté. Plusieurs critiques révoquent cette anecdote en doute, et sur-tout ce qu'on ajoute, que cette bibliothèque chauffa pendant six mois

les 4 mille bains d'Alexandrie. Amrou construisit une ville qu'il nomma Fostat (1), au lieu même où il avoit dressé son camp avant d'aller assiéger Alexandrie. Fostat, qui devint la capitale de l'Egypte, est ce qu'on appelle le vieux Caire, depuis que le nouveau a été bâti dans le 10e. siècle. La côte de Farama, près de Péluse, n'étoit éloignée de la mer rouge que de 70 milles. Cet intervalle étant une plaine peu élevée au-dessus du niveau des deux mers, Amrou forma le projet de les joindre par un canal. Omar ne le voulut pas dans la crainte d'ouvrir aux vaisseaux étrangers le chemin de l'Arabie. Amrou tourna ses vues d'un autre côté. Il existoit un ancien canal nommé mal-à-propos *amnis trajanus*, que l'Empereur Adrien avoit fait ouvrir du Nil, près de l'endroit où est le grand Caire, jusqu'à un autre canal plus ancien qui aboutissoit à la mer rouge dans le voisinage d'Arsinoé (Aggéroud). Les deux canaux (qui n'en faisoient qu'un après leur jonction) étoient comblés par les sables depuis très-long temps; Amrou ne fut point arrêté par l'ancien préjugé qui faisoit craindre d'ouvrir un passage à la mer rouge, qu'on supposoit plus exhaussée que le sol de l'Egypte (2). Il fit net-

(1) Ce mot en arabe signifie tente ou pavillon.

(2) Volney, dans son voyage d'Egypte, dit que cette

toyer tout ce canal, et le rendit navigable. Une grande partie en est encombrée aujourd'hui, mais pourroit, suivant M. Savary, être aisément déblayée.

642. Les Sarrasins jouissoient tranquillement de leurs conquêtes. Un Empereur de onze ans, dépourvu d'habiles ministres, n'étoit pas en état de les y troubler. Cet enfant effrayé de la terrible révolution qui le laissoit seul sur le trône, se jeta dans les bras du sénat, lequel venoit de se montrer si redoutable pour ses maîtres. Il le pria de servir d'appui à un orphelin sans expérience, et lui fit des largesses. Une telle démarche dénotoit d'avance la foiblesse de ce règne. Un rebelle, nommé Valentin, qu'on croit être le même qui avoit arraché le titre de César, crut pouvoir aisément détruire un tel souverain, et en fit la tentative; son ambition, au lieu de le conduire au trône, le mena au supplice (644).

643. Code Lombard. Les possessions de l'Empire s'éclipsoient aussi peu-à-peu en Italie. Rothar, roi de Lombardie, s'y agrandissoit à ses dépens; mais il se rendit plus célèbre encore par sa législation que par ses exploits. Les Lombards n'avoient ni lois écrites,

---

idée des anciens n'est peut-être pas sans fondement, et en donne pour raison la pente du Nil depuis ce canal jusqu'à la Méditerranée, espace de 30 lieues.

ni d'autre histoire que des traditions orales : ils se gouvernoient uniquement par leurs usages. Rothar ne voulut pas que le droit romain, seul connu en Italie, régît ses sujets ; il craignoit que les Empereurs ne parussent dominer dans ses états, si leur législation y régloit les intérêts privés. Il publia son code, dans lequel il n'adopta que les coutumes de sa nation. Grimoald y fit des additions, quarante-cinq ans après. Luitprand recueillit les lois de ces deux princes, les corrigea, y ajouta, en fit le code lombard, qui fut suivi pendant plusieurs siècles, jusqu'au temps où l'on retrouva les pandectes ; et même après cette découverte, il ne fut pas entièrement abandonné. Les rois lombards faisoient leurs lois dans des assemblées générales de nobles et de magistrats, convoquées à Pavie. On n'est pas d'accord si le clergé et le tiers état y étoient admis.

Amrou ayant affermi la puissance musulmane en Egypte, voloit rapidement à d'autres conquêtes. Déjà maître du pays de Barca (en Afrique), il étendoit la domination des Sarrasins à plus de deux cents lieues au-delà vers le midi, et à plus de trois cents lieues du Nil, du côté de l'Occident. Il alloit envahir la Tripolitaine, lorsque la mort du calife suspendit le cours de ses exploits. Un esclave persan, qui s'étoit plaint à Omar de la dureté de son maître sans en avoir 641.

obtenu justice, le poignarda dans la mosquée de Médine ; et se défendant en désespéré contre ceux qui vouloient le saisir, en blessa treize, dont sept moururent, puis se tua lui-même. Omar n'expira de ses blessures qu'au bout de trois jours. Comme on lui demandoit son avis sur le choix de son successeur, quelqu'un ayant nommé son fils : « Non, dit-il, c'est assez pour les enfans de » Keltab (c'étoit le nom de son père) qu'il y en » ait eu un chargé de rendre compte à Dieu du » gouvernement des fidèles. » Il nomma six commissaires qui élurent Othman, que Mahomet avoit rejeté parce que trop attaché à ses parens, il leur eût sacrifié les gens de mérite dans la distribution des emplois. La conduite d'Othman justifia l'opinion qu'en avoit eue Mahomet. Omar est encore aujourd'hui le plus révéré de tous les califes chez les mahométans sunnites (orthodoxes.) En dix ans et demi, suivant un historien persan, il conquit trente six mille places ou châteaux, et la sagesse de son gouvernement affermit ses conquêtes. Le bâton d'Omar, disent les Arabes, inspiroit plus de crainte que l'épée de ses successeurs. Il suivoit dans ses largesses un autre principe qu'Abubeker : celui-ci les régloit sur le mérite, l'autre ne considéroit que les besoins, disant que les biens ne nous sont donnés par le ciel que pour aider l'indigence, et non pour récompenser

la vertu qui ne doit être couronnée que dans une autre vie. Le sentiment qu'il avoit de la justice et de la subordination, et le respect superstitieux qu'il portoit à Mahomet, lui firent rendre, étant encore dans une condition privée, une terrible sentence. Un musulman intentoit une chicane à un juif; Mahomet condamna le musulman, qui osa en appeler à Omar. Les plaideurs le vont trouver, le rencontrent sortant de sa maison, et lui exposent le fait. Il leur dit de l'attendre un moment, rentre chez lui, revient aussi-tôt le sabre à la main, et abat la tête du chicaneur, en disant : « Voilà ce que mérite la » révolte contre la sentence du souverain. » On lui reproche d'avoir quelquefois tenu pour maxime qu'on n'est pas obligé de garder la parole donnée aux infidèles. Omar soumit presque toute la Perse, et Othman n'eut pas de peine à en achever la conquête. Ce puissant royaume qui, depuis Crassus, avoit été si formidable aux Romains, tomba sous les coups d'une horde de barbares, naguère méprisée. Son dernier roi, Isdegerd III, ne manquoit ni de courage, ni de mérite; mais rien ne pouvoit résister à l'impétueuse fougue des Sarrasins. La mort de ce souverain fut l'effet d'une bizarre singularité. Il fuyoit après une quatrième défaite. Parvenu au pied d'un moulin, il pria le meunier de le

645.

cacher, lui offrant pour récompense son anneau, son baudrier et ses bracelets enrichis des plus beaux diamans. Le meunier qui n'en connoissoit pas le prix, lui répondit : « Mon moulin me » vaut quatre drachmes (3 liv. 12 s.) par jour. » Si vous me les donnez, j'arrêterai ma meule et » ne m'occuperai aujourd'hui que de votre sû- » reté. » Tandis que le marché se concluoit, une troupe ennemie survint, et tua Isdegerd sans le connoître.

Deux ans après qu'ils eurent subjugué la Perse, les Sarrasins s'avancèrent en Afrique, et conquirent une partie de cette contrée. Ils gagnèrent une bataille dans laquelle se signala la fille du général romain, aussi belle que courageuse. Son père l'avoit promise en mariage avec une somme considérable, à celui (romain ou arabe) qui lui porteroit la tête d'Abdalla, commandant de l'armée sarrasine ; et Abdalla, de son côté, s'étoit engagé de livrer cette héroïne et la même somme à celui qui le déferoit du général romain. Celui-ci fut tué, et sa fille prise; personne cependant ne se présentoit pour réclamer la récompense acquise, et Abdalla s'en étonnoit. Mais la belle captive, en voyant paroître un des principaux officiers de l'armée arabe, nommé Zobéir, s'écria involontairement sans doute : *Ah ! le voilà !* Abdalla demande à Zobéir la cause de son si-

lence : « Je n'ai combattu, dit-il, que pour ma » religion, et je ne veux d'autre récompense » que l'honneur de l'avoir servie. » Le général l'obligea d'accepter le double prix de sa victoire. Le farouche arabe ne reçut sa captive qu'avec dédain, malgré sa gloire et ses charmes. Les Sarrasins affoiblis par les maladies et les combats qu'ils avoient livrés pendant quinze mois, firent la paix en conservant tout ce qu'ils avoient pris dans l'Afrique ; mais leurs paix n'étoient que de 648. courtes trèves. De la Thébaïde ils firent des excursions en Nubie, dont le roi se soumit à un tribut d'esclaves noirs, espèce d'esclaves en estime chez les Arabes. Ceux qui étoient établis en Afrique ravagèrent la Sicile, et occupèrent ses côtes pendant quelques années. Enfin, ils envahirent l'île de Rhodes où ils transportèrent une 651. armée sur douze cents navires. Le fameux colosse du soleil les y frappa d'admiration : il avoit coûté douze ans de travail. Brisé par un tremblement de terre, et renversé depuis près de neuf cents ans, on le regardoit encore dans cet état comme une des sept merveilles du monde,

Moavia, gouverneur de la Syrie pour les Sarrasins, déjà connu par la conquête d'une partie de cette vaste province, et par celle de l'île de Chypre que les Romains recouvrèrent peu après l'avoir perdue, arma une flotte à Tripoli, dans le dessein

de venir attaquer Constantinople. Deux frères habitans de cette ville et chrétiens, exécutèrent l'entreprise la plus audacieuse pour délivrer l'Empire du danger dont il étoit menacé. Ils vont briser les portes des prisons remplies de romains, et à leur tête attaquent l'émir qui commandoit dans la ville, l'égorgent avec toute sa maison, mettent le feu au palais, à la flotte, et se saisissent d'un navire sur lequel ils se sauvent. L'incendie d'un grand nombre de ses vaisseaux ne changea rien au projet de l'intrépide Moavia. Dès qu'il eût rétabli sa flotte, il en donna la direction à un de ses lieutenans, et se mit à la tête des troupes de terre. L'Empereur Constant, animé d'un courage qui ne lui étoit pas ordinaire, voulut monter sur ses vaisseaux : il fut vaincu sur les côtes de Lycie, et seroit tombé au pouvoir des Arabes, si l'un des Tripolitains qui avoient incendié leur flotte, ne l'avoit porté entre ses bras sur un autre navire. Ce guerrier intrépide revint ensuite sur le vaisseau royal, et y combattit jusqu'à la mort.

656. 667. Une révolution survenue à Médine empêcha les Sarrasins de profiter de leur victoire. Othman se fit haïr de ses sujets par son excessive prédilection pour sa famille, par sa hardiesse à s'asseoir dans la mosquée sur le siége même de Mahomet, respecté par Abubeker et Omar, qui s'étoient toujours

toujours assis plus bas, par ses dissipations, et ses cruautés envers ceux qui frondoient son gouvernement. On se révolte; on l'assiége dans son palais, où il se défend pendant un mois. Enfin un fils d'Abubeker escalade la muraille et lui plonge l'épée dans le sein, tandis que le dévot calife méditoit l'alcoran, qu'il tenoit sur ses genoux, sans en être détourné par le bruit des armes. Il avoit quatre-vingt-deux ans. Les révoltés nomment à sa place Ali, gendre de Mahomet; mais cette élection fut improuvée par un puissant parti; dont le chef étoit Aïscha, veuve du prophète. Elle donna une bataille dans laquelle, montée sur un chameau, elle commandoit en personne: elle fut vaincue, prise et traitée avec respect. Dix-sept mille Arabes avoient laissé la vie dans cette journée. Moavia, sous prétexte de venger la mort du calife, son parent, vint à la tête de cent vingt mille hommes disputer sa succession. Ali en avoit quatre-vingt mille: dans l'espace de trois mois, il se livra quatre-vingt-dix actions, sans que la querelle pût être décidée. Ali perdit vingt-cinq mille hommes, et son rival quarante-cinq mille. Le premier appela l'autre à un combat singulier. Moavia s'y refusa en disant: « Le bras d'Ali est plus fort que le mien; jamais » il ne s'est battu sans tuer son ennemi; mais » c'est la tête qui fait le capitaine. » Trois mu-

sulmans, pour terminer cette guerre cruelle, complotèrent d'en tuer les trois auteurs, Ali, Moavia et Amrou. Amrou fut manqué; Moavia reçut une blessure qui le rendit impuissant; Ali seul succomba. Son fils aîné fut reconnu pour son successeur dans l'Arabie et dans l'Yrac; mais ce jeune homme, sans ambition, céda son titre à Moavia pour une somme et des possessions convenues; il le déclara au peuple assemblé. Moavia se levant à son tour: « Je suis convenu, dit-il, » avec le fils d'Ali de certaines conditions pour » rétablir la paix. Maintenant qu'elles sont inu- » tiles, je les révoque en vertu du pouvoir dont » je suis revêtu: on abat l'échafaut quand l'édi- » fice est construit. » Le fils d'Ali fut contraint de dévorer cette injustice. Moavia établit à Damas le siége de son Empire. Il dégagea l'alcoran d'un tas de traditions et de commentaires déjà si nombreux qu'ils auroient, dit-on, fourni la charge de deux cents chameaux. Les disputes naissoient journellement de tant d'interprétations diverses qui se multiplioient sans cesse. Il fit réduire tout ce fatras par six alfaquis ou docteurs de la loi, à six livres, et le reste fut jeté à l'eau. On s'accorda néanmoins si peu sur ce qui fut conservé de la doctrine, qu'il se forma soixante-douze sectes. Les deux principales subsistent encore: ce sont celle d'Omar, suivie par les Turcs, et celle d'Ali

embrassée par les Perses, les Tartares et les Indiens.

Moavia, dans le temps que le trône lui étoit disputé par Ali, avoit conclu la paix avec l'Empire. Il la rompit quand il n'en eut plus besoin, et tomba sur l'Arménie et l'Afrique. Dans cette dernière contrée, une armée romaine de trente mille hommes fut écrasée près de Tripoli. Un plus grand danger menaça l'Empire ou plutôt l'Empereur. Un officier persan, nommé Sapor, qui étoit à son service, depuis la destruction du royaume de Perse, et qui commandoit dans l'Arménie, conçut l'espoir de se revêtir de la pourpre, et envoya demander du secours à Moavia. L'eunuque André, ministre de l'empereur, instruit de cette négociation, se rend à Damas pour la traverser, et solliciter de l'assistance contre le rebelle. Le calife met en présence les deux députés, et leur dit qu'il se décidera pour celui qui lui donnera davantage. Un accident imprévu termina les jours de Sapor et les frayeurs de Constant. Les Sarrasins n'en continuèrent pas moins la guerre; ils traversèrent l'Asie mineure, pénétrèrent jusqu'à Chalcédoine, et prirent Amorium en Galatie, où ils laissèrent cinq mille hommes; mais peu après André ayant surpris la ville, les passa tous au fil de l'épée. J'ai raconté de suite les hostilités des Sarrasins

pendant la vie de Constant. Je reviens aux autres événemens de ce règne.

648. 655. Les rêveries du monothélisme occupèrent beaucoup la jeunesse de l'Empereur. L'Ecthèse n'avoit point réussi à Héraclius ; son successeur se flatta d'être plus heureux en publiant un nouvel édit qu'il nomma *type*, c'est-à-dire formulaire. Paul, patriarche de Constantinople, et zélé monothélite, en étoit l'auteur. Cette loi défendoit toute dispute sur la question des deux volontés du Christ, et ordonnoit de s'en tenir à la doctrine de l'écriture et des pères; mais la question étant de savoir quelle étoit cette doctrine, restoit par-là indécise. Le pape Théodore rejeta le type comme un édit dangereux qui ne mettoit aucune différence entre l'erreur et la vérité. Il assembla un concile où Paul, et Pyrrhus son prédécesseur qui avoit été obligé de s'enfuir de Constantinople, furent déposés et frappés d'anathème. La forme de la condamnation est remarquable. Le pape se transporta au tombeau de Saint-Pierre dans le Vatican, et s'étant fait apporter un calice dans lequel étoit du vin consacré, en prit quelques gouttes pour écrire l'anathème ; ce qui étoit inouï jusqu'alors, et fut encore pratiqué au neuvième siècle contre Photius. Martin, successeur de Théodore, dans un synode tenu à Rome, condamna l'Ecthèse et le type sous la qualification

d'ouvrages impies. L'exarque d'Italie fut chargé d'y faire signer le type et de s'assurer de la personne du pape; mais toutes les églises rejetèrent l'édit impérial, et l'affection du peuple fut la sauve-garde du souverain pontife. En Orient au contraire, le type, par le crédit du patriarche de Constantinople, prenoit faveur; et, ce qui est digne de remarque, les Sarrasins ennemis des catholiques, qu'ils regardoient comme plus fidèles à leurs princes, favorisoient de préférence toutes les sectes hétérodoxes. L'exarque cependant ne pouvant enlever le pape sans bruit et sans alarme, ainsi qu'on le lui avoit ordonné, projeta de lui ôter la vie. Comme le pontife ne sortoit que bien accompagné, il résolut de le faire assassiner dans l'église, lorsqu'il viendroit lui administrer la communion, qu'on recevoit alors sans quitter sa place. L'assassin n'eut pas la force de consommer son crime. L'exarque saisi de remords, alla lui-même découvrir au pape le projet qu'il avoit eu, et les sinistres intentions de l'Empereur. Cette démarche qui fut connue de la cour, le fit rappeler; on lui donna un successeur dont on espéroit plus de fermeté: Martin, pour tâcher de lui échapper, fit porter son lit dans l'église. Le nouvel exarque lut au clergé une lettre de Constant qui ordonnoit d'élire un pape: il traitoit Martin d'intrus, parce qu'il avoit

été installé avant que l'Empereur eût approuvé son élection. Le clergé se récria, et vouloit défendre Martin; mais ce pontife se mit de lui-même entre les mains de l'exarque. Après une longue traversée, prolongée à dessein et pendant laquelle il eut beaucoup à souffrir, il arriva dans le port de Constantinople; il fut accablé d'outrages et de mauvais traitemens, traîné dans les rues, un carcan au cou, et précédé du bourreau portant l'épée qui sembloit destinée à l'égorger. On se contenta cependant de l'exiler dans un pays barbare, la Chersonèse Taurique, où il mourut au bout de quelques mois: Le mauvais exemple des Empereurs qui se mêloient de matières de théologie, étrangères à leur compétence, étoit imité par leurs sujets. Tout le monde se constituoit juge du dogme. Un patriarche de Constantinople avoit envoyé au pape Eugène une profession de foi, qui suivant l'usage fut lue à l'église; le peuple et le clergé la trouvant équivoque et obscure, sans attendre que le pape en eût dit son sentiment, lui déclarèrent qu'il ne célébreroit pas la messe avant d'avoir promis de ne pas l'admettre.

661. 668. La Lombardie étoit alors un théâtre de révolutions et de scènes plus intéressantes que les querelles du monothélisme. Rhotar mort après seize ans d'un règne glorieux, avoit un fils qui ne lui survécut que

peu de mois, ayant été tué par un seigneur dont il avoit violé la femme. Le successeur de ce dernier laissa deux fils, Perthar.it et Gondebert, et ordonna qu'ils régneroient conjointement ; l'ambition les arma l'un contre l'autre, comme leur père auroit dû le prévoir. Gondebert appelle Grimoald, duc de Bénévent, à son secours. Celui-ci vient à la tête d'une armée, et à la première entrevue assassine Gondebert. Pertharit effrayé du meurtre de son frère, s'enfuit, et se réfugie auprès du Kan des Abares, qui le renvoie pour éviter la guerre dont Grimoald le menaçoit. Alors le prince fugitif prend l'étrange résolution de se jeter entre les bras de l'assassin de son frère, de l'usurpateur du trône de Lombardie. Celui-ci flatté d'une confiance si extraordinaire, le reçoit et le traite honorablement. Mais bientôt alarmé des respects que les Lombards rendent au fils de leur dernier roi, il donne ordre de l'enlever pour l'enfermer dans un château fort. Hunulf confident de Pertharit le fait, par un stratagème, évader de sa maison, cernée de gardes de tout côté. Pertharit n'avoit laissé dans son appartement qu'un domestique, auquel il avoit recommandé de tenir les portes fermées le plus long-temps qu'il pourroit, afin de lui procurer le moyen de s'éloigner avant que sa fuite fût connue. Ce fidèle serviteur obéit ponctuellement, amuse les gardes

par des prétextes qu'il imagine; enfin les portes sont enfoncées, et les soldats furieux de ne pas trouver Pertharit, traînent le domestique par les cheveux devant le roi, qui loue sa fidélité et le prend á son service. Ce prince mande Hunulf qui s'étoit réfugié dans une église, en lui donnant sa parole royale qu'il n'a rien à craindre. Hunulf se rend au palais. Grimoald écoute avec plaisir le récit du moyen qu'il a employé pour sauver son maître, le comble d'éloges, de grâces, et l'attache à sa maison. Au bout de quelques jours, Grimoald lui demande s'il ne s'y trouve pas mieux qu'il ne le seroit à la suite d'un prince fugitif. « Non, dit-il, je préférerois à la plus haute for- » tune la satisfaction de partager les malheurs de » mon maître. » Le roi ayant fait la même question à l'autre officier, en reçut une pareille réponse. Attendri d'une fidélité si constante et si désintéressée, Grimoald permit à tous deux de rejoindre Pertharit, qui s'étoit retiré près de Clotaire III roi de Neustrie et de Bourgogne. Cet usurpateur employa contre les François qui vinrent fondre en Italie et s'avancèrent jusqu'aux environs d'Asti, une ruse de guerre qui avoit autrefois réussi à Cyrus contre les Massagètes. Il s'alla poster près de l'ennemi, et bientôt, comme s'il eût craint une bataille, abandonna son camp qu'il laissa bien fourni de toutes sortes de provisions

de bouche, et sur-tout des meilleurs vins d'Italie : les François donnèrent dans le piége avec tant d'imprudence, que très-peu d'entr'eux purent repasser les monts.

Ce fut dans ces conjonctures (662) que Constant s'embarqua pour l'Italie. Depuis la destruction de l'Empire d'Occident, aucun Empereur n'avoit entrepris ce voyage. Celui-ci se proposoit de chasser les Lombards de cette belle contrée, et de rétablir à Rome le siége de l'Empire. Un dessein si grand, formé par un prince aussi peu guerrier, étonna l'Orient. Constant croyoit le succès si certain, qu'étant monté sur sa flotte il donna ordre à l'Impératrice et à ses trois fils de le venir joindre au port. Le peuple soulevé par quelques personnages considérables, les empêcha de partir. Le prince ayant mis pied à terre à Tarente, qui appartenoit encore à l'Empire, alla camper à la vue de Bénévent. Romuald, fils de Grimoald, y commandoit. Il fit partir Sesvald son gouverneur pour aller à Pavie demander du secours à son père. Le roi se mit aussi-tôt en marche, et envoya devant lui le député de son fils pour l'en prévenir. Sesvald fut pris aux portes de Bénévent. L'Empereur ayant su de lui le sujet de son voyage, le fit conduire au pied du mur, avec ordre de dire à Romuald, que son père ne pouvant le secourir, lui enjoignoit de se rendre; le

prisonnier l'avertit au contraire que Grimoald arrivoit. « Je vous recommande, ajouta-t-il, » ma femme et mes enfans; car ces lâches vont » m'ôter la vie. » A peine eut-il achevé qu'on lui fit tomber la tête. Constant n'attendit pas l'arrivée des Lombards, et prit le chemin de Naples. On lui tua beaucoup de monde dans sa retraite. Un de ses généraux revint avec vingt mille hommes défier l'ennemi près de Bénévent. Romuald sort pour le combattre. La victoire flottoit incertaine, lorsqu'un Lombard, d'une force prodigieuse, perça un cavalier avec tant de furie d'une grosse javeline qu'il tenoit à deux mains, qu'il l'enleva de cheval et le jeta mort par-dessus sa tête. Un fait d'armes si extraordinaire effraya tellement les ennemis qu'ils prirent la fuite. Constant désabusé de ses chimériques espérances, alla se dédommager à Rome de ses revers. Il avoit perdu l'idée de s'y fixer depuis qu'il avoit éprouvé la valeur des Lombards; il eut l'indignité de piller ses églises et d'enlever jusqu'au bronze dont le Panthéon étoit couvert. Après ce mémorable exploit, il se rendit à Rhégium, fut encore battu dans ses environs, passa en Sicile, et fixa sa résidence à Syracuse. Il accabla cette île opulente de tant d'impôts et les exigea si rigoureusement, qu'un grand nombre de Siciliens, préférant la domination musulmane, allèrent s'établir à

Damas, et changèrent de religion en même temps que de patrie. Il y avoit six ans que l'Empereur vivoit à Syracuse, livré à la débauche et occupé uniquement d'exactions, lorsqu'un officier qui le servoit dans le bain l'y brûla et l'y assomma. Il s'étoit souillé, quelques années avant sa mort, d'un fratricide d'autant plus odieux, que son frère, forcé par lui de recevoir le diaconat, ne pouvoit plus lui faire ombrage. Il en avoit ressenti, dit-on, de cuisans remords. Mais qu'importent de stériles regrets, accompagnés et suivis d'une conduite déplorable?

CONSTANTIN IV, *dit* Pogonat.

669. Le meurtre de Constant étoit l'effet d'une conspiration de ses principaux officiers; aussi nommèrent-ils un Empereur: leur choix tomba sur un sujet sans mérite et sans ambition, qu'il fallut contraindre d'accepter cette dignité. Constantin fils aîné de Constant et associé déjà par son père à la puissance souveraine, monte sur sa flotte et se présente devant Syracuse. Tout plie devant lui. Le fantôme d'Empereur et les conjurés lui sont livrés. Il envoie leurs têtes à Constantinople, où il ne tarde pas à revenir lui-même. A peine eut-il quitté la Sicile, qu'une flotte de Sarrasins y arriva d'Alexandrie; il est vraisemblable qu'ils y avoient été appelés par les con-

jurés. Ils entrèrent sans résistance dans le port de Syracuse, égorgèrent les habitans, pillèrent la ville, et emportèrent les dépouilles que Constant y avoit déposées, et que Constantin y avoit laissées, probablement à dessein de les restituer aux églises d'où son père les avoit enlevées.

Dans le commencement de son règne, l'Empereur vit éclater une sédition dangereuse et d'un genre nouveau. Les soldats dispersés en Asie, excités sans doute par de sourdes intrigues, se rendirent de toute part à Chrysopolis, et se regardant comme les arbitres de la puissance souveraine, voulurent qu'elle fût également partagée entre Constantin et ses deux frères, afin, disoient-ils, que la terre fût gouvernée comme le ciel où régnoit la Trinité. Le ministre de l'Empereur, envoyé vers eux, leur persuada que ce prince étoit disposé à se rendre à leur désir, et détermina les plus mutins à passer le détroit avec lui, pour solliciter le consentement du sénat à cet arrangement. Dès qu'ils furent à Constantinople, on les fit pendre au bord de la mer, vis-à-vis de Chrysopolis. Leurs camarades, effrayés à cette vue, se dispersèrent et retournèrent à leurs garnisons. L'Empereur se contenta de faire observer ses frères, et de leur recommander plus de modération. Il les regardoit sans doute, et probablement avec justice, comme les auteurs de la

révolte. Douze ans après, ils renouèrent leurs intrigues, et leur frère, toujours indulgent, ne les punit qu'en leur ôtant le titre d'Auguste qu'il leur avoit conféré.

Les Sarrasins frappoient à coups redoublés sur l'Empire épuisé de foiblesse. En même temps qu'ils désoloient l'Asie mineure, ils s'efforçoient d'achever la conquête de l'Afrique. Oucba, missionnaire et guerrier, prêchoit l'Alcoran, et inondoit la Byzacène du sang des chrétiens. Mais comme il ne versoit que celui des hommes en état de combattre, suivant la règle établie par Abubeker, il envoya quatre-vingt mille prisonniers en Egypte. Un affranchi protégé, nommé Dinar, le supplanta dans le commandement de l'armée. Oucba fut rétabli par le successeur de Moavia, et poursuivit le cours de ses exploits. Toujours vainqueur, il s'avança jusqu'aux bords de la mer, dans la province la plus méridionale de ce qui constitue aujourd'hui le royaume de Maroc. Alors poussant son cheval dans les flots, et levant au ciel ses yeux, et son bras armé d'un cimeterre: « Grand Dieu, s'écria-t-il, sans cette » barrière que tu m'opposes, j'irois chercher » d'autres nations où ton nom est ignoré, pour » les forcer, sous peine de mort, à n'adorer que » toi. » Plein d'un imprudent mépris pour les vaincus, ce fier conquérant dispersa ses troupes, 670.

et crut qu'il lui suffiroit de garder près de lui 5,000 hommes. Il restoit encore plusieurs villes occupées par les garnisons impériales. Oucha, parcourant l'Afrique avec rapidité, n'avoit conquis que ce qui s'étoit trouvé sur son passage. Les Romains se rassemblent, et joints aux Berbers (habitans du pays nommé à présent la Barbarie) se disposent à chercher l'ennemi. Dinar, quoique dans les fers où l'avoit jeté Oucha, en fut le premier instruit, et en fit avertir le général. Celui-ci se fait amener le prisonnier. « Généreux Dinar, lui » dit-il, je te devrois le salut des Musulmans, si » mon imprudence ne les avoit pas mis hors d'état » de s'entr'aider. Je te rends la liberté. Cherche » une retraite où tu puisses assembler des forces » pour rétablir ici l'empire du prophète. Pour » moi, je vais mourir; il ne m'est pas permis » de fuir devant des chrétiens. » Dinar lui répondit : « J'ai droit de te haïr, et je te hais; mais » j'aime encore plus la religion et la gloire mu» sulmane. Me crois-tu plus capable que toi de » me déshonorer par la fuite? Je mourrai avec » toi, avec qui je n'aurois pu vivre. » Ces deux intrépides guerriers, à la tête de 5,000 hommes contre une armée vingt fois plus nombreuse, vont au-devant des Romains, brisent et jettent les fourreaux de leurs épées. Les soldats imitent cet exemple, et s'élancent en désespérés sur les en-

nemis. Ce combat trop inégal ne finit que par la mort du dernier Musulman. Le champ de bataille qui fut le tombeau d'Oucba, est encore aujourd'hui appelé de son nom, le champ d'Oucba.

Deux ans après, le calife équipa la flotte la 672.
plus considérable que les Arabes eussent encore mise en mer. Constantinople en trembla, ne doutant point que cet armement ne fût dirigé contre elle. Un Syrien, nommé Callinique, d'Héliopolis, qui étoit au pouvoir des Sarrasins, s'échappa et vint rassurer un peu la capitale de l'Empire, en y apportant le feu grégeois, l'invention la plus meurtrière qu'on eût encore trouvée, avant la poudre à canon. Depuis long-temps, on faisoit usage à la guerre d'une composition de souffre et de naphte (sorte de bitume), et d'autres mélanges de matières inflammables. Mais ce n'étoit pas là le feu grégeois. Celui-ci plus actif et plus dévorant brûloit dans l'eau, et contre la nature des autres feux, dont la flamme s'élève, se portoit en bas, et suivoit toutes les directions qu'on vouloit lui donner. Ni les pierres, ni le fer ne résistoient à sa violence. On ne pouvoit l'éteindre qu'avec le vinaigre, le sable ou l'urine. La plus terrible manière de le mettre en œuvre, étoit de le lancer avec la baliste ou l'arbalète. On en jetoit alors une quantité prodigieuse, qui, traversant l'air avec la splendeur de l'éclair et le bruit de la

foudre, embrâsoit des navires, des édifices, dévoroit des bataillons. On renfermoit aussi la matière inflammable, tantôt pulvérisée, tantôt réduite en huile dans des phioles de verre, ou dans des vases de terre vernissée que les soldats jetoient à la main, après avoir allumé l'amorce. Ce feu, retrouvé de nos jours, a été replongé dans l'oubli par la sagesse et l'humanité de Louis XV. Les Empereurs n'en confioient le secret qu'à un ingénieur nommé par eux et résidant à Constantinople. Cette ville dut alors son salut au peu d'expérience des Sarrasins, qui, ne formant de siéges que l'été, laissoient aux assiégés, pendant l'hiver, tout le loisir de se préparer à une nouvelle défense.

Constantinople est un triangle, dont la base regarde l'Occident, et la pointe aboutit au Bosphore qui sépare l'Asie de l'Europe. Le côté méridional est appuyé sur la Propontide; le golfe de Céras
673. borde celui du Septentrion. La flotte sarrasine vint envelopper la ville. Le fils du calife se trouvoit à ce siége, ainsi que trois vieillards qui avoient été les compagnons d'armes de Mahomet, et que le zèle religieux soutenoit contre les fatigues de la guerre, augmentées par les infirmités de leur âge. L'un d'eux avoit donné asile au prophète, lorsqu'il s'étoit sauvé à Médine. Etant mort pendant le siége, il fut enterré près des murs. Son tombeau

tombeau est encore en grande vénération chez les Musulmans. C'est là que les Empereurs turcs vont ceindre l'épée, lorsqu'ils prennent possession du trône. Les Sarrasins furent effrayés de la pluie de feu grégeois, qu'on fit tomber sur eux du haut des murailles; mais ils étoient retenus et animés par une tradition, suivant laquelle Mahomet avoit promis rémission de tout péché à l'armée musulmane qui prendroit la capitale de l'Empire. Après avoir fait, et par terre et par mer, des attaques continuelles pendant cinq mois, ils allèrent enlever Cyzique, et y passer l'hiver. Le siége de la ville impériale dura six ans. Les Sarrasins y revenoient constamment au mois d'avril, et retournoient à Cyzique dans celui de septembre. C'étoit chaque année de nouveaux travaux et un nouveau siége. Le fer, le feu grégeois, la peste firent périr la majeure partie des assiégeans. Enfin, ils s'éloignèrent de Constantinople, et leur retraite fut aussi malheureuse que leur entreprise. Toutes leurs troupes ne purent s'embarquer, parce qu'ils avoient perdu un grand nombre de navires. Trente mille hommes prirent la route de terre pour retourner en Syrie. Ils étoient la plupart malades ou couverts de blessures, et conservoient à peine assez de forces pour une marche tranquille. Les Romains les ayant poursuivis, les égorgèrent presque sans résistance; et

d'un autre côté, la flotte sarrasine fut abîmée dans la mer par la tempête. De si grands revers firent désirer la paix au calife; et ce fier souverain consentit à l'acheter par un tribut. Elle fut
679. convenue pour trente ans. Ce joug imposé à une nation qui faisoit trembler toutes les autres, fit tomber l'Occident aux pieds de l'Empereur. Les Abares, les Lombards recherchèrent son amitié. Il conclut avec eux des traités honorables à l'Empire, dont on crut un moment qu'il alloit rétablir l'ancienne majesté.

Maronites. Ce fut un ennemi obscur, sorti des cavernes du Liban, qui força le calife de subir une paix si humiliante. Du temps que Chosroës II ravageoit la Syrie et tous les environs, dont l'Empereur sembloit abandonner la défense, un habitant du pays, nommé Joseph, à la tête d'une troupe d'aventuriers, s'empara de Biblos, sans l'aveu ni l'opposition de l'Empire. Il eut des successeurs qui s'y maintinrent. Quarante mille hommes, sortis des territoires d'Antioche, d'Apamée et d'Emèse, se joignirent à eux. C'étoient des chrétiens, nommés Maronites, dont l'origine est incertaine. Ils se cantonnèrent dans le mont Liban. Avec leur secours, les princes de Biblos s'emparèrent de tout le pays, depuis le mont Casius vers Antioche jusqu'en Galilée. Ils se disoient toujours sujets de l'Empire, et agissoient

en souverains indépendans. Comme les Maronites formoient la partie la plus considérable de la nation, tout le reste prit leur nom. Le chef de ce petit peuple, nommé Salem, dont le père avoit juré, lorsqu'il fut proclamé, de ne recevoir dans le pays aucun hérétique, ne crut pas être personnellement lié par cette promesse. Il en laissa plusieurs s'établir dans le Liban. Le patriarche l'ayant excommunié, ses sujets refusèrent de lui obéir. Les Sarrasins, maîtres de la Syrie, regardoient les Maronites comme des révoltés, et profitèrent de leurs divisions pour tâcher de les réduire ; mais ces peuples s'étant choisis des chefs repoussèrent leurs attaques, et en firent un grand carnage. Salem, pour faire lever son excommunication et regagner l'affection de ses sujets, ayant pu réunir quelques troupes qui lui étoient restées fidèles, contribua de son côté à chasser les Sarrasins, et cédant à l'intolérance du patriarche, expulsa les hétérodoxes auxquels il avoit ouvert un asile. Les Maronites vainqueurs attaquèrent à leur tour les Sarrasins, et l'Empire qui les traitoit avec quelque raison de rebelles, leur dut en grande partie la paix glorieuse qu'il venoit de dicter aux Arabes. Le calife Moavia, mourut l'année suivante; il avoit rendu héréditaire sa dignité, jusque-là élective. Il la transmit à son fils Yézid, qui avoit, disent les Arabes, trois grands défauts :

il aimoit le vin, la musique, et portoit des habits de soie. Ses généraux lui firent quelques conquêtes ; un rebelle lui enleva la Perse. Les désordres de ce prince lettré, mais cruel et débauché, firent révolter Médine. Il la prit de force, et la traita inhumainement, malgré les menaces de Mahomet qui avoit dit : « Quiconque insul-» tera ma ville, ma colère tombera sur sa tête. » La Mecque se déclara pour les mécontens. On l'assiégea ; sa mosquée, l'objet de la vénération de tous les Musulmans, fut brûlée. Yézid ne régna que trois ans et demi. Son fils renonça au trône, dans la crainte de ne pas l'occuper dignement. Sa famille s'en prit à un Casuiste qu'il avoit consulté, et l'enterra tout vif, pour avoir, disoit-elle, brouillé le cerveau de son maître par des scrupules pointilleux.

Tranquille du côté des Sarrasins, l'Empire essuyoit un grand échec de la part d'un peuple qui jusque-là ne lui avoit porté que de légères atteintes. Une partie des Bulgares nouvellement établis vers les embouchures du Danube, le traversoient incessamment, et ravageoient les contrées situées au Midi de ce fleuve. L'Empereur, à la tête d'une armée formidable, va les chercher dans leur propre pays, où ils se retranchent entre des marais et des rochers. Néanmoins voyant qu'on n'ose entreprendre de les y forcer, ils s'en-

hardissent et commencent à mépriser des ennemis si timides. La santé de Constantin l'oblige de s'éloigner de l'armée. Les soldats s'imaginent qu'il prend la fuite, et se débandent. Les Bulgares les poursuivent, passent le Danube après eux, et viennent se fixer dans la province appelée aujourd'hui petite Bulgarie (qui appartient aux Turcs). L'Empereur, n'ayant plus d'armée à leur opposer, leur paya un tribut pour en obtenir la paix.

Il s'occupa ensuite de la procurer à l'église, 680.
toujours agitée par les querelles du monothélisme. Un concile fut convoqué à Constantinople. Le pape Agathon, en adressant ses légats à l'Empereur, lui manda : « Ne vous attendez point à » trouver de l'éloquence profane, ni même la » science parfaite des écritures, dans des prélats obligés, au milieu du tumulte des armes, » de gagner leur nourriture journalière par le » travail de leurs mains. Le patrimoine des » églises est devenu la proie des Barbares. » Le concile se tint dans le palais. L'Empereur y assista, ayant les légats du pape à sa gauche, qui en Orient est le côté le plus honorable. Un vieux prêtre monothélite, pour preuve de la vérité de sa croyance, offrit de ressusciter un mort. On accepta son offre ; mais il ne put l'effectuer, comme on imagine bien. La doctrine

des deux natures et des deux volontés en J. C. fut confirmée. Les auteurs du monothélisme, entr'autres le pape Honorius qui avoit favorisé cette hérésie dans sa naissance, furent anathématisés. L'Empereur appuya les décrets de ce sixième concile général par un édit qui, sous des peines sévères, défendit toute controverse sur la question décidée. A la prière des légats, il accorda la remise de plusieurs redevances onéreuses à l'église romaine, et déchargea notamment les papes de la somme qu'ils payoient pour faire confirmer leur élection par l'Empereur. Le pontife romain, Léon II, successeur d'Agathon, reçut la définition relative au Christ donnée par le concile, et dans les anathèmes qu'il prononça contre la nouvelle hérésie, n'épargna pas Honorius.

Les derniers temps de Constantin sont presque vides d'événemens : marque assurée d'un état heureux et tranquille ; son règne dura dix-sept ans. Il eut le mérite d'avoir retenu sur le penchant de sa ruine, l'Empire que son père lui avoit laissé dans la situation la plus déplorable. Il se fit vers cette époque, ou peut-être un peu plus tôt, un changement dans la distribution des départemens de l'état romain. On les divisa en plus petites portions, sous le nom de thèmes (en grec *position*). L'Empire eut vingt-neuf thèmes,

dans chacun desquels étoit placé un corps de troupes prêt à courir à la première alarme ; institution utile, si ces troupes avoient été plus aguerries, mieux commandées et plus souvent animées par la présence de l'Empereur.

JUSTINIEN II.

Justinien n'avoit que seize ans lorsque son père mourut. L'Arabie étoit déchirée par la guerre civile, et les Maronites ne lui donnoient aucun repos. L'Empereur jugeant que c'étoit le moment de l'attaquer, ne fut pas retenu par la paix que son père avoit faite. Son général, Léonce, obtint des succès qui ne lui furent pas disputés, et fit un riche butin dans les provinces de la domination sarrasine. Les Arabes demandèrent la paix ; ils ne l'obtinrent qu'en augmentant le tribut qu'ils payoient déjà. Elle devoit durer dix ans. Un article secret du traité obligeoit l'Empereur à délivrer les Sarrasins des incursions continuelles des Maronites. Léonce, en conséquence, de concert avec les premiers, entre en Syrie. Il étoit chargé d'une lettre affectueuse de l'Empereur et de présens pour le chef des Maronites, qu'il avoit ordre de tuer. Il exécuta cette perfidie dans un repas que lui donnoit le prince, et moitié par argent, moitié par menaces, 685.

calma le courroux du peuple indigné, et lui fit prêter serment de fidélité à l'Empereur; il parvint même à faire sortir du pays douze mille de ses plus braves habitans, sous prétexte que l'Empire avoit besoin de leur assistance, et on les établit en différentes provinces. Cette dispersion délivra les Sarrasins de leurs plus dangereux ennemis. Les Maronites affoiblis ne purent plus ni les inquiéter, ni les arrêter; et les Romains perdirent une de leurs plus utiles barrières.

688. La guerre recommença entr'eux et les Arabes, en Afrique. Ceux-ci affoiblis par une victoire qu'ils venoient de remporter sur un prince maure, se trouvèrent fort inférieurs en nombre; mais ils n'avoient pas encore appris à compter leurs ennemis, et dédaignant l'art des retraites, ne savoient que mourir lorsqu'ils étoient les plus foibles. Toute une armée des leurs périt sur le champ de bataille, à quelque distance de Carthage. Les Romains étonnés eux-mêmes de leur victoire, n'osèrent la compromettre en s'enfonçant dans l'Afrique. A peine débarqués, ils retournèrent aussi-tôt montrer à Constantinople les dépouilles des Sarrasins, qu'on n'avoit pas coutume d'y voir. L'Afrique en ce temps étoit regardée par les Empereurs et par les califes comme une région détachée des deux états, et où les deux nations pouvoient se faire la guerre

sans rompre la paix qui subsistoit ailleurs entr'elles. Justinien s'attendoit peut-être à une rupture, lorsqu'il prit un parti fort extraordinaire relativement à l'île de Chypre, dont il avoit consenti par le dernier traité à partager la souveraineté avec les Arabes. Le repentir d'avoir souscrit à un tel partage, ou plutôt la crainte de perdre la portion qu'il possédoit, lui fit ordonner à tous ses habitans de la quitter. Le calife Abdolmélic comptant être bientôt maître de l'île entière, fut très-fâché de cette transmigration. Ayant mis fin aux troubles intérieurs et reconquis la Perse, il songeoit à s'affranchir par la guerre du tribut qu'il rougissoit de payer aux Romains; soit scrupule ou hypocrisie, il désiroit que la rupture vînt de Justinien, qui effectivement lui procura cette satisfaction. Aucune monnoie d'or n'avoit eu cours dans l'Empire romain depuis son établissement, qu'elle n'eût été frappée au coin des Empereurs. Les Sarrasins n'en avoient jamais battu, et s'étoient toujours servis de celles des Romains et des Perses. Abdolmélic en fit frapper à son coin; et voici à quelle occasion. Toutes les lettres des califes portoient en titre cette formule : « Dites qu'il n'y a qu'un Dieu, » et que Mahomet est son prophète. » Justinien voulut s'offenser de cette formule que les Empereurs avoient toujours tolérée. Il manda au calife

que s'il ne la supprimoit, il lui enverroit une monnoie où Mahomet seroit désigné par le nom qui lui convenoit. Le calife irrité, ne voulant plus, après cette arrogante menace, se servir des espèces romaines, en fit frapper d'autres qui avoient pour inscription : « Dieu est le Seigneur. » L'Empereur refusa cette monnoie, déclara la guerre
694. aux Sarrasins, et se mit lui-même à la tête de ses troupes. Quelques années auparavant (688) il avoit vaincu en personne les Bulgares, avec lesquels il avoit rompu la paix faite par son père, et subjugué les esclavons, sujets des Bulgares. Il dispersa dans l'Asie la plupart de ces esclavons. Revenant avec la fierté d'un vainqueur et la sécurité d'un jeune homme sans expérience, il se vit assailli aux défilés du mont Rhodope par une armée de Bulgares, qui tua ou blessa plus de la moitié de ses soldats, et lui fit courir à lui-même risque de la vie ; de sorte qu'il rentra en très-mauvais état à Constantinople, encore pleine du bruit de ses victoires.

Pour combattre les Sarrasins, il joignit à ses troupes un corps composé des esclavons qu'il avoit transplantés en Asie ; ils étoient trente mille. Il donna un commandant de leur nation à ce nombre considérable de dangereux auxiliaires. Les armées se rencontrèrent dans la Cilicie près de l'île d'Eleuse. Le calife affectant toujours une

extrême modération, fit publier un manifeste dans lequel il protestoit ne désirer que la paix : au moment de la bataille, le général sarrasin, pour se conformer à la politique de son maître, envoya représenter à l'Empereur qu'il se rendoit coupable en violant un traité garanti par ses propres sermens ; que le bras du Tout-Puissant alloit foudroyer le parjure. Ces représentations ayant été méprisées, comme il s'y attendoit, il fit attacher au haut d'une pique l'original du traité, et marcha sous cet étendard. Ses troupes fort inférieures en nombre, commençoient à éprouver du désavantage, lorsqu'il trouva moyen de faire passer au chef des esclavons un carquois rempli d'or ; le talisman fit son effet : vingt mille hommes de cette nation passèrent sur le champ du côté des Arabes, ce qui décida de la victoire. L'Empereur s'enfuit, abandonnant son armée à la merci de l'ennemi, et se venge de la trahison sur l'innocence ; il rassemble tout ce qui reste d'esclavons dans ses états, c'est-à-dire les vieillards, les femmes, les enfans, et les fait précipiter dans le golfe de Nicomédie. Abdolmélic, délivré par la victoire du tribut qu'il payoit aux Romains, se voyoit le plus puissant monarque de la terre. Son Empire s'étendoit depuis les Indes, dont il avoit subjugué une partie, jusqu'aux portes de Carthage. Il se promettoit de réduire bientôt

le reste de l'Afrique, et de subjuguer l'Espagne. Ce prince avide fit faire le dénombrement, non-seulement de tous les sujets de cet état immense, mais de toutes les têtes de bétail et de tous les pieds d'arbres qui s'y trouvoient. A la suite de cette opération, il mit un tribut qui pesa principalement sur les chrétiens; c'est ce que les Turcs nomment aujourd'hui carage, et l'origine de toutes les *avanies* (1) qu'essuient encore les chrétiens dans les états mahométans. La bataille d'Eleuse fut suivie de la conquête d'une partie de l'Arménie mineure.

Nous venons de voir Justinien se noircir par une atroce perfidie envers les Maronites. Il avoit, dès la seconde année de son règne, donné des preuves de cruauté en faisant brûler vifs des manichéens, se croyant sans doute religieux quand il n'étoit que fanatique et barbare. Il traitoit favorablement les papes; mais ses exarques en Italie faisoient haïr sa domination par leur cupidité. Ils prétendoient vendre jusqu'au pontificat; et l'un d'eux ayant exigé une forte somme pour confirmer l'élection d'un pape, il fallut pour le satisfaire engager les ornemens de l'église. Parmi dix-huit exarques qui se sont succédés

(1) Nom consacré pour exprimer les vexations exercées particulièrement dans plusieurs contrées orientales.

dans l'espace de cent-quatre-vingts ans, il ne s'en trouve pas un seul qui ait mérité l'attention de l'histoire. L'indignité de ces représentans de l'Empereur détachoit de lui le cœur des sujets. Les papes attentifs à leur agrandissement, avoient soin de se concilier l'affection que perdoient les souverains; et l'autorité du pontificat dans les affaires temporelles, s'élevoit à mesure que la puissance impériale baissoit en Occident.

L'épiscopat, en Orient, pour rétablir la discipline de l'église que le temps avoit relâchée, demandoit un concile. L'Empereur l'assembla sous le dôme de son palais, et pour cette raison, ce concile est nommé *in trullo*. Le pape Sergius n'y fut pas, à ce qu'il paroît, invité; aussi refusa-t-il d'y souscrire. Plusieurs de ses canons sont contraires aux usages de l'église romaine. Il en étoit un qui choquoit la discipline de l'Occident; c'étoit celui qui accordoit la permission aux prêtres de vivre avec leurs femmes, comme avant l'ordination, et qui blâmoit même la continence prescrite aux prêtres par l'église latine, comme étant contraire à la dignité du sacrement de mariage.

Justinien irrité du refus que faisoit le pape d'approuver ce concile, voulut le faire arrêter et amener à Constantinople; mais son envoyé, quoique secondé par la milice de l'exarque, loin de pouvoir enlever Sergius défendu par le peuple,

eut peine à sauver sa vie, dont il dut la conservation à ce pontife.

L'empereur se consoloit des affronts et des pertes qu'il essuyoit, en construisant des édifices plus onéreux à ses sujets que les pillages des Arabes. Pour agrandir son palais, il lui falloit abattre une église. Il pria le patriarche Callinique de prononcer les prières usitées lorsqu'on démolissoit un lieu consacré. Callinique répondit qu'il connoissoit des formules de prières pour la construction, mais non pour la destruction des églises. Justinien insista. Le prélat prononça ces paroles inspirées par l'occasion : « Gloire soit » rendue au Tout-Puissant dont la patience est » infinie. » C'en fut assez pour calmer les scrupules de l'Empereur. Deux financiers impitoyables étoient chargés, l'un de la direction des bâtimens, l'autre de celle des finances. Le premier traitoit inhumainement les ouvriers, et au moindre sujet de plainte, faisoit lapider manœuvres et inspecteurs. Fier de son crédit, et sans respect pour le sang de ses maîtres, il osa pousser l'insolence jusqu'à menacer la mère de l'empereur, du chatiment qu'on inflige quelquefois à l'enfance. L'autre inventoit tous les jours de nouvelles taxes, et faisoit punir du dernier supplice ceux qui se permettoient quelques murmures contre ses inventions fiscales, ou qui étoient trop

lents à payer. On les attachoit par les pieds à un gibet, et on allumoit au-dessous d'eux de la paille humide, dont la fumée les étouffoit. Tant de barbaries excitant une indignation générale, on s'assembloit toutes les nuits dans les places et les carrefours de Constantinople, et on ne s'entretenoit que de projets séditieux. Justinien donna des ordres pour faire égorger tous ceux qu'on trouveroit ainsi attroupés. Tout étoit prêt pour l'exécution de cette sanglante tragédie, lorsqu'une révolution éclata. Léonce, le meilleur général de 695.
l'Empire, victime de la jalousie des courtisans, gémissoit depuis trois ans dans les prisons de Constantinople. L'Empereur pour le faire périr loin des yeux du peuple dont il étoit estimé, le mit en liberté, et feignant de lui rendre ses bonnes grâces, lui donna le commandement de la Grèce.

Dès que Léonce fut libre, il souleva le peuple Léonce, Empereur.
et se fit proclamer Empereur. Il sauva cependant la vie à Justinien, dont on demandoit la mort à grands cris; ce prince eut seulement le nez coupé et fut relégué à Chersone. Les deux exécrables traitans qui, en son nom, avoient si cruellement tyrannisé le peuple, attachés ensemble par les pieds, furent traînés dans les rues et brûlés vifs. La chute de Justinien ne causa dans l'Empire aucune secousse.

Une scène horrible se passa l'année suivante à Ravenne. Les jours de fête, les jeunes gens avoient coutume de se battre hors de la ville à coups de fronde, par forme d'amusement. Ceux de deux quartiers, l'un appelé Trigur, l'autre la Poterne, se piquèrent à ce jeu cruel d'une émulation si féroce, que deux fois de suite il y eut plusieurs combattans du quartier de la Poterne qui restèrent sur le carreau. Les vaincus, outrés de rage, feignent de se reconcilier avec les vainqueurs; chacun des premiers invite un jeune homme du parti opposé à venir prendre un repas chez lui, et tous ses convives sont massacrés par leurs hôtes, qui les enterrent dans leurs maisons. Le peuple, toujours précipité, toujours extrême dans ses vengeances, met le feu au quartier de la Poterne, et fait périr dans les flammes, avec les meurtriers, toutes leurs familles, sans distinction d'innocent ou de coupable.

697. Vers ce temps, se formoit dans le voisinage de Ravenne une république qui devoit jeter le plus grand éclat. Les 72 îles qui composent l'état de mer de Venise, devenues l'asile le plus sûr contre les invasions des Goths, des Huns et des Lombards, s'étoient remplies d'habitans; elles reconnoissoient encore la souveraineté de l'Empire, et dépendoient du gouvernement d'Istrie; mais cette souveraineté étoit presque uniquement

quement d'honneur. Chacune de ces îles formoit une petite république gouvernée par ses tribuns. Leurs fréquentes querelles avec les Lombards leurs voisins, les déterminèrent à se réunir en un seul corps d'état. Tous les ordres de citoyens concoururent à la création de leur premier duc.

L'établissement de cette république n'étoit qu'une légère diminution du domaine de l'Empire, en comparaison des pertes qu'il essuyoit en Asie et en Afrique. Les Sarrasins entrèrent dans l'Asie mineure, enlevèrent une multitude de ses habitans, et pénétrèrent jusque dans la Lazique, dont ils se rendirent maîtres. Leur plus grand effort tomba sur l'Afrique. Depuis 50 ans, ils y avoient fait quatre expéditions, sans avoir pu en achever la conquête et s'y maintenir. Cependant tout sembloit favoriser leurs tentatives. Le désordre régnoit dans l'administration de la province. Les gouverneurs y commandoient en souverains. La plupart des villes étoient sans garnisons et sans défense ; Abdolmélic appréciant la faveur de ces circonstances, jointes à celle d'un règne nouveau et mal affermi, donna ordre au gouverneur d'Egypte d'envahir l'Afrique. Le nom de Carthage imposoit aux Sarrasins ; ce gouverneur leur fit comprendre que ce n'étoit plus que l'ombre de cette ville autrefois si renommée. Elle fut emportée au premier assaut. Les Berbers, tou-

jours ennemis des Arabes, se joignirent aux Romains. Les troupes des deux nations réunies, quoique bien supérieures pour le nombre, ne purent résister à la valeur des ennemis. Cependant Léonce fit partir une flotte chargée de soldats pour l'Afrique. Carthage fut reprise, et la garnison sarrasine taillée en pièces. Mais le calife envoya des vaisseaux à son lieutenant, qui battit ceux des Romains près du port de Carthage, et s'empara une seconde fois de cette ville. Il la fit raser, et la capitale de l'Afrique, la fille de la superbe Tyr, la rivale de Rome est demeurée ensevelie sous cette dernière ruine.

Les officiers romains, dont l'inexpérience et la lâcheté avoient été la cause du désastre de l'Afrique, craignant d'en être punis, firent révolter l'armée dans l'île de Crête, et ne retournant à Constantinople, ils tuèrent leur général, et proclamèrent Absimare, sous le nom de Tibère II (1). Ce nouvel usurpateur vint débarquer devant la ville impériale. Léonce avoit confié la garde d'une partie de la place aux commandans des troupes étrangères, et croyoit s'être assuré de leur fidélité par un serment terrible qu'il leur

698. Tibère II, Empereur.

(1) C'eût été Tibère III, en comptant le successeur d'Auguste; c'étoit le deuxième du nom depuis la translation du siége de l'empire à Constantinople.

fit prononcer lorsqu'il leur confia les clefs des portes, qu'ils prirent sur l'autel. L'argent de Tibère les rendit traîtres et parjures. Ils l'introduisent dans la ville, dont on pille les maisons, et dont les habitans sont traités comme des ennemis vaincus. Léonce subit le sort qu'il avoit fait éprouver à Justinien. On lui coupe le nez, et on l'enferme dans un couvent. Ceux qui ont eu part à sa faveur, en ont aussi à son désastre. On les déchire à coups de verges, on s'empare de leurs biens, et on les bannit. L'élévation de deux usurpateurs consécutifs anima les espérances de tous les ambitieux. Bardane, arménien et fils d'un patrice, vit en songe un aigle voltigeant au-dessus de sa tête, et s'imagina que c'étoit un présage qui lui promettoit l'Empire. Il alla consulter un interprète des rêves, lequel confirma ses espérances; sa vanité s'en ouvrit à un ami qui courut le dénoncer. Tibère le fit fouetter, lui fit raser la tête comme à un insensé, et l'envoya, chargé de chaînes, dans l'île de Céphalonie.

La guerre de l'Empire contre les Sarrasins prit sous le règne de Tibère un caractère horrible. Les Romains, aigris par des défaites et des pertes continuelles, devinrent plus cruels que les Arabes. Leurs troupes ne consistoient presque plus qu'en cavalerie. Tibère en donna le commandement à son frère Héraclius, guerrier

valeureux, qui, profitant des guerres civiles dont l'Arabie étoit alors déchirée, remplit la Syrie de désolation et de carnage, sans aucune pitié pour la foiblesse de l'enfance, du sexe ou de la vieillesse. Deux cent mille Arabes passèrent ainsi en une seule campagne sous le tranchant du glaive. Les Sarrasins, ayant terminé leurs querelles domestiques, s'emparèrent de plusieurs villes de la petite Arménie, et y laissèrent des garnisons. Lorsqu'ils eurent quitté la campagne, il se forma entre les seigneurs du pays un complot pour massacrer ces garnisons, et il fut exécuté. La vengeance fut prompte. Une armée sarrasine vient fondre sur l'Arménie, la reprend, égorge tout ce qu'elle rencontre de Romains, et rassemble les seigneurs de la province, qui sont brûlés vifs. Deux généraux arabes entrèrent dans la Cilicie ; mais Héraclius accabla l'un, et ensuite l'autre, et remporta sur eux tour-à-tour deux grandes victoires. Une nouvelle révolution arrêta le cours de ses exploits.

704. 708. Justinien conservoit à Chersone sa férocité naturelle. Il traitoit avec insolence les habitans de cette contrée, et les menaçoit de ses rigueurs lorsqu'il seroit remonté sur son trône, qu'il se vantoit hautement de recouvrer bientôt. On résolut de le tuer ou de le livrer à Tibère. Instruit de ce projet, il se sauve et se réfugie entre les

bras du Kan des Khazars, maître de tout le territoire qui bordoit les Palus-Méotides. Ce prince l'accueille honorablement, et lui fait épouser sa sœur. Mais bientôt gagné par l'or de Tibère, il envoie une garde à Justinien, sous prétexte de pourvoir à sa sûreté, et charge les deux commandans de cette garde de le poignarder au premier signal qu'ils en recevront. Justinien, instruit de cet ordre par sa femme, mande les deux commandans, les étrangle de ses propres mains, renvoie sa femme, et se jette dans une barque de pêcheurs. En cotoyant le rivage, il est assailli d'une tempête qui lui fait courir le plus grand danger; un de ses domestiques l'engageoit à promettre au ciel, s'il en réchappoit, de pardonner à tous ceux qui avoient contribué à son désastre. « Si j'en épargne un seul, répondit-il, » je veux que Dieu m'abîme à l'instant au fond » de la mer. » Entré dans le Danube, il envoie demander du secours au roi des Bulgares, promettant de partager avec lui tous les trésors de l'Empire qu'il auroit ressaisi par son assistance. Le roi, à la tête de quinze mille hommes, le mène vers Constantinople. Justinien, se présentant sous les remparts, tendoit les bras aux assiégés, leur promettoit le pardon et de nouveaux priviléges. On lui répondoit par des malédictions. Mais dès la nuit du 3e. jour, à la faveur d'une

intelligence, il pénétra dans la ville par un aqueduc avec quelques-uns de ses amis, rompit une porte et ouvrit le passage à toute l'armée. Les vengeances de ce prince furent atroces. On égorgea dans la Thrace tous ceux qui avoient servi sous Tibère. Héraclius y fut pendu, ainsi que tous les officiers qui avoient combattu avec lui. Toutes les fois que Justinien détachoit le nez d'or qu'il s'étoit fait faire, sa rage redoubloit, et c'étoit le signal de quelque nouveau massacre. On tira de prison Léonce et Tibère chargés de chaînes, et après les avoir conduits ignominieusement par toutes les rues, on vint les jeter aux pieds de Justinien, assis sur un trône dans le cirque. Avant de leur faire couper la tête, il tint long-temps ses pieds sur la gorge de ces deux malheureux étendus à terre. Le peuple, toujours esclave de la fortune, applaudissoit à la férocité du prince, et faisoit à la circonstance l'application de ce verset d'un pseaume : « Tu marcheras sur l'aspic » et sur le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion » et le dragon. » L'Empereur accomplit l'horrible serment qu'il avoit fait au milieu de la tempête. Tous ceux qu'il regardoit comme ses ennemis périrent. Cruel avec une sorte de volupté et avec perfidie, il se plaisoit à combler de caresses ceux qu'il destinoit à la mort. Il les nommoit aux premiers emplois, et après avoir reçu leurs re-

mercîmens, les faisoit massacrer à la porte du palais. Il en invitoit d'autres à souper ; le repas se passoit dans la joie, et au sortir de table ils étoient pendus ou égorgés ; on confisquoit leurs biens, et on brûloit leurs maisons. Le roi des Bulgares demanda sa récompense avec hauteur ; il emporta pour lui-même d'immenses trésors, et exigea que l'Empereur enrichît tous ses soldats en leur remplissant la main droite de pièces d'or et la gauche de pièces d'argent. Après avoir rassasié et congédié ces avides auxiliaires, Justinien envoya chercher sa femme chez le Kan des Khazars, et par une vaine ostentation, fit partir à cet effet une flotte nombreuse. Elle fut abîmée toute entière par une tempête, avec tous ceux qu'elle portoit. A cette nouvelle, le Kan lui écrivit : « Insensé, ne suffisoit-il pas de deux ou » trois barques pour le cortège de ta femme ? » pourquoi risquer tant de monde et tant de » vaisseaux ? Envoie un seul homme ; je la met- » trai entre ses mains, avec le fils qu'elle t'a donné » depuis ton départ. » Justinien, toujours disposé à la guerre quoiqu'il la fît fort mal, la déclara aux Bulgares, dont il regrettoit d'avoir trop chèrement payé les services. Il fut vaincu par eux dans la Thrace, et revint promptement porter sa honte à Constantinople.

Ses états n'avoient pas de plus cruel ennemi 709-710.

que lui-même. On lui avoit rapporté que Ravenne s'étoit réjouie de sa disgrâce. Il donne ordre au commandant de Sicile de s'y transporter avec ses troupes. Ce commandant arrivé dans le port, attire sur sa flotte, par une ruse perfide, les principaux citoyens de Ravenne, entre ensuite dans la ville, l'abandonne au pillage, fait mettre le feu en différens quartiers, et mène à Constantinople les infortunés dont il s'est saisi. L'Empereur, affectant de les insulter par un appareil superbe, les reçoit sur un trône resplendissant, et les fait mourir ensuite de divers genres de supplices.

Aussi peu craint de ses ennemis, que détesté de tous ses sujets, il éprouva un affront dont il n'y a guère d'exemple. Les Sarrasins avoient pris Tyanes capitale de la seconde Cappadoce. Cette conquête leur ouvroit la porte de la province. La terreur s'étendit encore plus loin; les habitans fuyoient de toute part comme des troupeaux timides. Le mépris des Barbares pour les armes romaines en vint au point, qu'un parti de *trente* Arabes, traversant toute l'Asie mineure, pénétra jusqu'à Chrysopolis, égorgea tous ses habitans, mit le feu aux vaisseaux qui étoient au port, et se retira intact. Les Musulmans, ne rencontrant plus d'obstacles, entrèrent en Espagne où ils s'établirent l'année suivante, et

où ils ont régné jusqu'à la fin du quinzième siècle.

Au lieu de donner tous ses soins à réprimer ces audacieux Barbares, Justinien ne s'occupoit pour ainsi dire que de l'assouvissement de ses implacables vengeances; le temps n'avoit pas affoibli la haine qu'il portoit aux Chersonites, ni le souvenir du danger qu'il avoit couru dans leur pays; résolu d'en faire un exemple effrayant, il fit contribuer tous ses sujets, ceux-mêmes de la dernière classe, à l'équipement d'une flotte nombreuse. Le commandant de l'armée, Etienne, surnommé le farouche, eut ordre d'exterminer tous les habitans de Chersone; mais il ne l'exécuta pas entièrement. Tout impitoyable qu'il étoit, il laissa le temps à la plupart de s'enfuir. On réserva la jeunesse et l'enfance pour l'esclavage. Sept des principaux coupables, enfilés ensemble par les pieds, suspendus la tête en bas, furent brûlés à petit feu; d'autres furent noyés, plusieurs envoyés à Justinien. Ce prince ne se trouvoit pas encore assez vengé. Irrité contre son général, qui n'avoit pas obéi littéralement, il lui ordonna de revenir à Constantinople, et d'y amener ceux qu'il avoit laissé vivre. Un orage submergea presque toute la flotte. Justinien s'en réjouit; la mer, disoit-il, avoit prévenu sa justice. Les fugitifs de Chersone y étant retournés après le départ d'Etienne, ap- 711.

prirent que l'Empereur se disposoit à les anéantir. Ils implorent le Kan des Khazars qui leur envoie quelques troupes. Bientôt on voit arriver trois cens soldats romains ramenant au prince Khazar, que l'Empereur vouloit ménager, deux de ses parens pris à Chersone. Les Khazars sortent de cette ville, enveloppent les Romains, et les ayant fait prisonniers les conduisoient à leur souverain avec ses deux parens, lorsqu'un de ceux-ci mourut en route. Les Khazars, pour honorer ses funérailles, immolèrent sur son tombeau les trois cents prisonniers romains; cependant la ville de Chersone retentissoit d'imprécations contre le féroce Justinien. Ce Bardane qui avoit rêvé qu'il seroit Empereur, venoit d'y être transféré de Céphalonie. On le nomme Empereur, et il prend le nom de Filépique. Le commandant de la flotte, Elie, sachant que Justinien avoit résolu sa perte, se joignit à Bardane.

BARDANE, dit Filépique, empereur.

Dès que l'Empereur apprend cette nouvelle, il court à la maison d'Elie, poignarde ses deux fils encore au berceau, sur le sein de leur mère, et la livre elle-même à la brutalité d'un affreux Indien qu'il avoit dans sa cuisine. Il arme une nouvelle flotte, et ordonne au commandant de faire passer la charrue sur le sol de Chersone, et d'y égorger jusqu'aux enfans à la mamelle. Une armée de Khazars fait lever le siége, et les sol-

dats romains n'osant retourner à Constantinople pour y essuyer les emportemens d'un prince furieux, se joignirent aux Chersonites. Justinien à la tête d'une armée qu'il rassemble à la hâte, s'avance vers le Pont-Euxin, et aperçoit sa flotte voguant sur le Bosphore. La haine qu'on lui portoit livra sans coup-férir Constantinople à Filépique. Le premier soin de celui-ci fut de se défaire du fils de Justinien : on avoit envoyé cet enfant dans une église, et pour le rendre plus inviolable, on lui avoit fait embrasser d'une main un pilier de l'autel, dans l'autre on lui avoit mis du bois de la croix de J. C. apportée de Jérusalem, et on avoit en outre suspendu à son cou plusieurs reliques. Son aïeule, prosternée aux pieds des assassins, demandoit avec des cris lamentables grâce pour ce prince qui n'avoit encore que six ans. Un d'eux le détache de l'autel, lui arrache le bois de la croix qu'il pose sur la table sacrée, lui enlève les reliques qu'il se passe lui-même au cou, et le traîne hors de l'église pour l'égorger. Il prétendoit sans doute, par les préliminaires dont il usoit, diminuer l'atrocité de son forfait. Dans ces siècles barbares, on allioit à la férocité une sorte de respect pour la religion. Elie débaucha les troupes de Justinien, qui étoit campé à Damatrys entre Chalcédoine et Nicomédie, et s'étant saisi de sa personne lui coupa la tête; après l'avoir

donnée en spectacle à Constantinople, on la porta jusqu'à Rome. Justinien fut le dernier des six Empereurs de la famille d'Héraclius qui avoient occupé le trône pendant l'espace d'un siècle. Ce fut lui qui, à-la-fois dévot et barbare, donna l'exemple à ses successeurs de faire graver sur les monnoies l'image du Christ.

Filépique, partisan du monothélisme, ne voulut point entrer dans le palais qu'on n'eût effacé l'image du sixième concile peint sur les murs du vestibule. Il assembla les évêques orientaux, qui presque tous adoptèrent son opinion religieuse. En conséquence, il fit brûler les actes du sixième concile, et l'Orient devint monothélite. Le peuple de Rome se souleva, déclara qu'il ne reconnoîtroit pas un Empereur hérétique, qu'on ne recevroit ni ses lettres, ni sa monnoie, que son portrait ne seroit point placé dans l'église selon l'usage; que son nom ne seroit pas prononcé à la messe. Les Bulgares, sous prétexte de venger la mort de Justinien qu'ils avoient rétabli sur le trône, vinrent jusqu'aux portes de Constantinople, dont ils brûlèrent un faubourg. Les Sarrasins se jetèrent sur le Pont, la Lycaonie, prirent Antioche de Pisidie, sans rencontrer d'obstacle. Filépique ne s'occupoit que de ses plaisirs. Il dissipa très-rapidement les trésors amassés par les rapines de Justinien. Cet usurpateur s'énon-

çoit avec grâce et avec facilité; ses discours annonçoient des lumières, et respiroient la politique la plus saine. Ils étoient démentis par sa conduite. Livré à la débauche, il ravissoit les femmes à leurs époux, et les religieuses dont il entendoit vanter la beauté, à leurs monastères. Deux patrices s'entendirent pour le chasser d'un trône qu'il étoit indigne d'occuper. La manière, à peine croyable dont il en fut précipité, suffiroit seule pour le peindre, et pour donner une idée du désordre de son palais et de la nullité de son gouvernement. Il venoit de célébrer sa fête, et dormoit profondément après un repas très-splendide. Ses gardes qui avoient pris autant de part que lui à la solennité du jour, ne songeoient aucunement à sa sûreté; personne n'étoit à son poste. Un audacieux émissaire des deux conspirateurs pénètre dans son appartement, se saisit de lui, l'enveloppe d'un manteau, le transporte à l'Hippodrome sans être remarqué et sans que Filépique, plongé dans l'ivresse, s'aperçoive lui même de son enlèvement. Là, on l'enferme dans l'endroit où s'habilloit une des factions du cirque, et on lui crève les yeux. Il avoit régné dix-sept mois. Sa chute n'occasionna aucun mouvement, et l'histoire n'a pas daigné nous apprendre ce qu'il devint après sa disgrâce. Le lendemain, le peuple, assemblé dans l'église de Sainte-Sophie,

proclama Empereur le premier secrétaire d'état Artémius, universellement estimé pour son expérience dans les affaires, et qui prit le nom d'Anastase II.

ANASTASE II.

713. Le premier acte de sa puissance fut le châtiment de l'attentat commis contre son prédécesseur. Les conspirateurs subirent la peine du talion, et en outre celle de l'exil. Le peuple de Constantinople, toujours théologien, s'écria pendant la cérémonie du couronnement, avec les évêques et le clergé : « Nous embrassons la foi » du sixième concile; il est saint, il est œcumé- » nique. » L'Empereur déclara qu'il le soutiendroit de toute sa puissance, et le monothélisme fut replongé dans l'obscurité d'où l'avoit tiré la faveur de Filépique. Anastase qui savoit discerner le mérite, choisit des magistrats éclairés et un bon général. Il donna le commandement des troupes de l'Orient à Léon, isaurien de basse naissance, qui s'étoit signalé sous Justinien, au point de lui porter ombrage. La sagesse de l'Empereur commençoit à réparer les désastres des règnes précédens; mais après deux ans de repos, ses sujets s'ennuyèrent de leur bonheur. L'Empereur avoit dans le port de Rhodes une flotte commandée par un diacre de Sainte-Sophie; car

alors, et long-temps après, les clercs portoient les armes. Tout-à-coup, les troupes se soulèvent, et les vaisseaux cinglent vers Constantinople. Ces rebelles arrivés dans un port de Mysie, rencontrent un receveur des impôts, nommé Théodose, dont ils veulent faire un fantôme d'Empereur. Celui-ci, effrayé de leur bizarre caprice, s'échappe et se cache; on le découvre et il est contraint de se laisser couronner. Anastase se retire à Nicée, à dessein d'y rassembler les forces de l'Asie. Pendant six mois, sa flotte et celle des révoltés restèrent en présence, l'une défendant les approches de Constantinople, l'autre s'efforçant de s'ouvrir un passage; et telle étoit, à ce qu'il paroît, la timidité des deux partis, que durant tout ce temps il n'y eut aucun combat décisif. Enfin les vaisseaux de l'Empereur s'étant retirés dans le port, ceux de Théodose gagnèrent le rivage de Thrace. Des traîtres lui livrèrent la ville. On met le feu en plusieurs endroits, et à la lueur de l'incendie, les églises et les palais sont pillés. Anastase étoit bloqué à Nicée; ayant risqué une bataille qui lui réussit mal, il rentra dans la ville et capitula. On le fit prêtre, et il fut relégué à Thessalonique.

Théodose n'avoit aucune des qualités propres à un état pour lequel il n'étoit pas né. Son règne qui ne dura qu'un an, ne fut que confusion et

716. THÉODOSE III, Empereur.

ténèbres. L'étude des lettres, et la discipline qui dépérissoit depuis long-temps, furent presque entièrement mises en oubli. Léon qui commandoit dans l'Orient, refusa de reconnoître le ridicule souverain que la révolte avoit donné à l'Empire, et sous prétexte de soutenir Anastase, se mit en devoir de remplacer Théodose. Les Sarrasins assiégeoient alors Amorium en Galatie. Leur commandant voulant augmenter les troubles de l'Empire, invita Léon à le venir trouver, promettant de favoriser sa prétention, et de conclure avec lui une paix avantageuse aux deux peuples. Léon osa se rendre dans le camp des Arabes avec trois cents chevaux. Ils le saluèrent du nom d'Empereur, et la ville assiégée devint l'écho des ennemis. Léon cependant fut averti qu'on vouloit le retenir; il feignit, ne pouvant s'accorder avec le chef des assiégeans, de vouloir traiter avec un autre général arabe, qui s'approchoit à la tête d'une seconde armée. On lui donna une escorte bien plus forte que la sienne; mais à une certaine distance du camp, s'étant mis avec sa petite troupe en disposition d'attaquer ceux qui l'enveloppoient, les Sarrasins étonnés lui donnèrent le temps de s'échapper avec elle: il s'avança jusqu'à Nicomédie. Le fils de Théodose lui livra bataille, fut battu et pris. Théodose étoit très-disposé à résigner une couronne

ronne qu'il n'avoit acceptée que par force. Il demanda la vie; on la lui laissa, en exigeant que son fils et lui entrassent dans le clergé. Théodose passa le reste de ses jours à Ephèse, où il s'occupoit à écrire en lettres d'or les évangiles et les offices de l'église, suivant l'usage de ce temps. Il fit graver sur son tombeau ce seul mot : *Santé*. Cette épitaphe susceptible de plus d'un sens, en avoit un pieux dans l'intention de l'auteur. 717.

LÉON III.

Dès les premiers jours de son règne, Léon se vit assiégé dans sa capitale. Les Sarrasins venoient de prendre Pergame, et on raconte à l'occasion de l'attaque de cette ville un trait effroyable de superstition; on fit croire à ses habitans qu'un certain sortilège les rendroit invincibles. Par le conseil d'un de ces imposteurs qui se disoient magiciens, ils arrachèrent des entrailles d'une femme enceinte l'enfant qu'elle portoit, firent bouillir ses chairs, et trempèrent leur main droite dans le bassin où ils les avoient jetées. Cette barbarie prétendue magique, loin d'enflammer leur courage, les glaça d'horreur, quand ils l'eurent exécutée, et ils ne firent aucune résistance. C'est au passage très-connu d'Abydos sur l'Hellespont, que les Musulmans firent leur premier débarquement en

Europe. Après l'avoir traversé, ils cotoyèrent la Propontide, et s'emparèrent d'emblée de toutes les places qui se trouvèrent sur leur passage jusqu'à Constantinople. Lorsqu'ils furent aux pieds de ses remparts, les assiégés offrirent pour les éloigner une pièce d'or par tête d'habitans. Cette offre fut rejetée dédaigneusement. Le général dit que la garnison arabe qui devoit être mise dans la ville étoit déjà désignée. Sa confiance paroissoit fondée; l'armée des assiégeans étoit de cent vingt mille hommes et leur flotte de dix-huit cents voiles. Mais des brûlots détachés contre ces navires, et remplis de feu grégeois en firent périr un assez grand nombre. L'Empereur en personne, monté sur un vaisseau léger, portoit la flamme et le désordre dans la flotte ennemie. Il fit abattre la chaîne qui gardoit l'entrée du port. Les Sarrasins s'imaginant que c'étoit un piége qu'on leur tendoit pour les attirer dans le golfe, s'éloignèrent à quelque distance. Le courage et l'activité de l'Empereur triomphèrent de toutes les attaques dirigées du côté de la terre. Un hiver extrêmement rigoureux retint les assiégeans dans l'inaction. Ces barbares nés dans des climats brûlans étoient presque sans vie au milieu des glaces et des neiges qui couvrirent la terre durant cent dix jours consécutifs. Au printemps suivant, deux flottes Sarrasines, venues d'Egypte et d'Afrique,

furent encore en partie la proie de ce feu terrible dont les Romains avoient le secret. Les Sarrasins n'étoient pas plus heureux par terre. Ils éprouvèrent une si cruelle famine qu'ils se virent réduits à dévorer des cadavres, et à se repaître de ce que la nature a de plus infect. Ces horribles alimens engendrèrent la peste. Après un siége de trois mois, le général musulman obtint la permission de se retirer, qu'il sollicitoit depuis long-temps. Une armée de Bulgares l'attaqua dans sa retraite et lui fit perdre vingt-deux mille hommes. La flotte d'un autre côté fut fracassée par la tempête, et de ce nombre prodigieux de vaisseaux qui étoient venus mouiller devant Constantinople, cinq seulement rentrèrent dans les ports de Syrie. Le calife (c'étoit Omar II) furieux de l'affront qu'avoient reçu ses armes, ordonna d'abord de faire mourir tous les chrétiens de ses Etats qui ne voudroient pas embrasser la religion de Mahomet. Il se radoucit bientôt ; cet Omar est un des plus grands saints du mahométisme. Il passoit en oraison une grande partie du jour. Une corde suspendue au plafond de son appartement servoit à le soutenir lorsqu'il s'étoit fatigué par la prière. Dans sa maladie mortelle, on l'exhortoit à prendre quelques médicamens, il répondit : « Quand il ne faudroit que me frotter l'oreille » pour me guérir, je ne la frotterois pas. » Il

n'avoit qu'une chemise et ne dépensoit que deux drachmes par jour (trente-six sous de notre monnoie).

719. A peine délivré du danger d'un long siége, Léon eut à se défendre de celui d'une conspiration. Anastase, ne pouvant oublier dans son exil qu'il avoit été Empereur, lia une intrigue avec quatre des principaux personnages de la cour, et mit dans son parti les Bulgares, qui, rassemblés en grand nombre à Héraclée, se disposoient à faire voile pour Constantinople. L'Empereur, informé de ce complot, gagna les Bulgares; et ceux-ci pour une somme considérable, trahirent la cause qu'ils favorisoient, et livrèrent le prétendant. Il eut la tête tranchée, ainsi que les chefs de la conjuration. Tous les complices furent battus de verges et relégués, après avoir eu le nez coupé,

722. et leurs biens confisqués. Affermi sur son trône par la retraite des Sarrasins et la mort de son compétiteur, Léon s'occupa des affaires religieuses, auxquelles les Empereurs mettoient toujours la plus grande importance. Les Juifs s'étant laissés en Syrie abuser par un imposteur qui se disoit le Christ, qu'ils ne cessoient d'attendre, cette nouvelle excita le zèle de l'Empereur; il ordonna, sous peine de mort, à tous ceux de cette nation qui étoient dans ses états, de se faire baptiser; ils obéirent, et dans l'intérieur de leurs

maisons, s'empressèrent d'effacer, par des purifications, les vestiges du baptême, qu'ils regardoient comme une souillure. Les Montanistes (1) plus fanatiques, ayant reçu le même ordre, se brûlèrent tous le même jour dans leurs églises.

Une entreprise, d'une plus grande conséquence que la persécution de ces malheureux, remplit de troubles un règne dont on avoit conçu de hautes espérances. Nourri dans les armées, jamais Léon ne s'étoit adonné ni à la connoissance des lettres, ni à celle de la théologie. Il eut néanmoins la fureur d'être théologien, et s'imagina que le culte des images altéroit la pureté du christianisme. Un évêque phrygien, un de ces hommes qui n'ont jamais d'autre religion que celle du prince, tint, pour plaire à l'Empereur, un synode provincial, où ce culte fut condamné. On avoit vu sur le trône plusieurs princes hérétiques; Léon fut le premier Empereur hérésiarque, c'est-à-dire, auteur ou chef de secte. Il déclara au sénat assemblé que les images du Christ, de la Vierge et des Saints, étoient autant d'idoles, auxquelles on rendoit un honneur dont Dieu étoit jaloux; qu'en qualité d'Empereur, il étoit chef de la religion comme de l'état, qu'il lui appartenoit de réfor- 726.

(1) Cette secte eut pour chef un eunuque nommé Montan.

nier les abus de l'Eglise, qu'en conséquence il avoit dressé un édit pour la purger de cette superstition. Sa publication excita de violens murmures, et tout faisoit craindre qu'ils ne dégénérassent en mouvemens séditieux. L'Empereur alarmé parut d'abord céder au mécontentement général. Il interprêta son édit. Son intention, dit-il, n'étoit pas de détruire les images, il vouloit seulement qu'on les plaçât plus haut et hors de la portée de la bouche et de la main, afin qu'on ne pût les profaner. Il n'y avoit alors dans les temples que des peintures; les statues ne sont pas, même encore aujourd'hui, en usage dans l'Eglise grecque. Léon ne garda pas long-temps ces ménagemens politiques. Il assembla le peuple, auquel il fit une leçon de théologie sur le culte exclusif, dont Dieu, disoit-il, étoit jaloux. Ses partisans, répandus dans la ville, traitoient celui des images de reste du paganisme. Le patriarche de Constantinople, Germain, combattoit ouvertement la doctrine de Léon; Jean Damascène, qui vivoit à Damas sous l'empire des Sarrasins, en fut également un adversaire zélé. N'entendant pas parler de Germain, il crut que ce prélat trahissoit la cause de la religion, et quoique sans aucune autorité dans l'Eglise, et simple laïque, il envoya une sentence de déposition au patriarche, comme si celui-ci eût été soumis à sa ju-

ridiction. Le pape lui fit sentir le ridicule et l'absurdité de cette démarche. On dit que l'Empereur, irrité des écrits que Jean Damascène publioit dans l'Orient contre son édit, fit contrefaire son écriture, supposa une lettre par laquelle Jean l'engageoit à marcher sur Damas, promettant de l'en rendre maître et qu'il fit passer cette lettre au calife. Une telle bassesse ne paroit guère vraisemblable de la part d'un prince qui avoit de grandes qualités. Le calife ne se laissa pas tromper, ou fut désabusé. Il vouloit retenir Jean Damascène à sa cour, et l'honorer de sa confiance; mais ce pieux personnage se confina dans une solitude de la Palestine, où il composa des ouvrages religieux qui existent encore. Le pape Grégoire II tint à Rome un synode, dans lequel la nouvelle doctrine fut condamnée, et engagea l'Empereur à révoquer son édit. Il plaida en même temps la cause des peuples accablés d'impôts, et sur lesquels on vouloit en établir encore. Ses remontrances furent mal reçues de l'Empereur, qui menaça le pape de la déposition, s'il n'obéissoit. Les peuples, au moins aussi jaloux de leurs intérêts que de ceux de la religion, conçurent dès lors une implacable aversion pour la cour de Constantinople. L'Empereur voulut se défaire de Grégoire. Il favorisa une conjuration formée contre sa vie, dont les au-

teurs furent découverts et punis. L'exarque de Ravenne fit partir de cette ville des troupes qui, accompagnées de tous les scélérats qu'elle renfermoit, devoient s'emparer de Rome, faire élire un autre pape, et piller les églises. Les Romains et les habitans des environs s'étant mis en état de défendre le pontife, cette tentative échoua encore.

727. La Grèce et les îles Cyclades, ne voulant pas de la domination d'un prince hérétique, proclamèrent Empereur un nommé Côme, dont tout le mérite étoit l'orthodoxie. Les rebelles firent partir une flotte pour Constantinople; celle de Léon en triompha sans peine à l'aide du feu grégeois. Ce prince fit grâce à tous, excepté à Côme et au commandant de ses vaisseaux, que ce misérable usurpateur n'étoit pas en état de commander lui-même. L'exemple de la Grèce n'effrayoit point l'Italie : on vouloit y élire un Empereur, et le conduire à Constantinople. Le pape calma cette ardeur inconsidérée. Sa modération ne désarma pas ceux qui commandoient en Italie pour Léon. Le duc de Naples vint pour assiéger Rome. On sortit à sa rencontre, il fut vaincu et tué avec son fils. Dans Ravenne, les esprits étoient divisés sur la question des images. On se battit, et l'exarque périt dans ce tumulte.

Luitprand étoit alors sur le trône de la Lombardie. C'est le prince le plus accompli qui l'ait

occupé. Brave et cependant ami de la paix, il comptoit plus sur la conduite des négociations, que sur la force des armes. Depuis seize ans qu'il régnoit, il ne s'étoit adonné qu'à faire fleurir ses états par la douceur d'un gouvernement paternel. Son ambition éclairée ne se proposoit de les agrandir qu'après les avoir solidement affermis. Les querelles de Grégoire et de Léon ouvrirent carrière à ses conquêtes. Il se déclara contre l'Empereur, dont le parti étoit le plus foible en Italie, et s'empara de Ravenne que lui livra la trahison. Le traître reçut la mort pour toute récompense; les Lombards voulant s'affranchir ainsi des promesses qu'ils lui avoient faites. Ceux du duché de Spolette ayant pris Sutri dans le duché de Rome, Luitprand les en fit sortir à la prière du pape, et donna cette ville à l'église romaine. Ce fut le premier germe de la souveraineté temporelle du Saint Siége. Léon cependant s'obstinoit à vouloir faire périr le pape; l'exarque, envoyé à la place de celui qui avoit été massacré à Ravenne, fut chargé de cette odieuse commission, qu'il ne put exécuter. 728.

Malgré ces attentats de l'Empereur, l'habile Grégoire sentit que son intérêt exigeoit qu'il se déclarât pour lui contre les Lombards, voisins bien plus dangereux pour la cour de Rome. Déjà ils s'étoient emparés de la Pentapole. Grégoire

ne doutoit pas qu'à cette conquête et à celle de Ravenne, Luitprand ne s'efforçât de joindre celle de Rome, qui eût mis incessamment l'Italie entière en sa puissance. C'étoit l'objet de l'ambition de tous les rois Lombards depuis leur invasion, et aucun d'eux n'avoit été plus savamment ambitieux que Luitprand. Le pape en conséquence engagea Venise à le chasser de Ravenne. Cette sage république avoit mis toutes les conjonctures à profit pour son agrandissement, et déjà elle figuroit avec gloire entre les états d'Italie. Elle fit partir une flotte chargée de troupes, qui débarquèrent aux portes de Ravenne. Les Lombards en sortent pour livrer bataille et sont vaincus. Ils évacuent la ville dont l'exarque se met en possession. Un détachement que leur roi envoyoit au secours de Ravenne, est taillé en pièces près de Rimini. Ce fut le signal d'une révolution dans tout ce pays. Les villes de la Pentapole chassent les garnisons lombardes, et rentrent sous la domination impériale.

Luitprand, dépité d'avoir perdu le fruit de ses travaux, et ayant connu que ses revers étoient un effet des intrigues du pape, résolut de l'abandonner à toute la colère de l'Empereur. L'exarque de son côté, persuadé que jamais il ne seroit maître du pape ni des Romains, tant qu'ils seroient soutenus des Lombards, cherchoit les

moyens de gagner Luitprand. Ces dispositions réciproques rapprochèrent le roi et l'exarque. Ils convinrent de réunir leurs forces, d'abord pour réduire les ducs de Spolette et de Bénévent, vassaux de la Lombardie, qui affectoient l'indépendance, et ensuite pour aller à Rome, où le pape étoit devenu à peu-près le maître, rétablir l'autorité de l'Empire. Cette ligue jeta dans de vives alarmes Grégoire, dont le salut étoit attaché à la division de l'exarque et du roi. Dans cette extrémité, il eut recours à Charles Martel, le héros de son siècle, qui gouvernoit la France sous le nom de Thierry IV. Cette négociation ne réussit pas. Le roi et l'exarque se mirent en marche. Les deux ducs, n'osant attendre l'orage qui alloit fondre sur eux, vinrent rendre leurs hommages à Luitprand. Ensuite les deux armées allèrent camper sous les murs de Rome. Le pape, à la tête de son clergé et d'une partie de la noblesse, sortit de la ville et se présenta devant le monarque lombard, dont il implora la clémence. Luitprand se laissa fléchir malgré l'exarque, et reprit le chemin de Pavie. Ce dernier entra ensuite dans Rome sans opposition. Il y apprit bientôt qu'une partie de la Toscane soulevée avoit donné le titre d'Empereur à un homme obscur, à Tibère, surnommé Pétase. L'exarque qui n'avoit point gardé de troupes près de lui, qui d'ailleurs

étoit peu entendu dans la science militaire, fut alarmé. Grégoire le rassura, fit prendre les armes aux Romains, et l'exarque à leur tête marcha contre le rebelle, qui, plus timide encore que lui, s'étoit renfermé dans une place où il fut pris d'assaut et tué. Un service de cette nature, rendu par le pape à l'Empereur, auroit dû opérer une réconciliation entr'eux; mais Léon plus obstiné que jamais, poursuivoit avec fureur son système d'innovation. Il faisoit brûler les images dans la place publique, et blanchir les murs des églises qui étoient ornés de peintures. Un jour qu'il disputoit avec le patriarche de Constantinople, irrité par la contradiction, il s'emporta, frappa au visage ce prélat, âgé de 95 ans, et le chassa du palais. Il l'obligea presque incontinent de se démettre, et, sans observer aucune forme canonique, lui donna un successeur qui fut installé par des soldats. Léon ne gardant plus de mesures, commit des excès inconnus aux plus cruels persécuteurs. Il existoit à Constantinople une superbe bibliothèque nommée l'Octogone, parce que l'édifice étoit formé de la réunion de huit portiques; elle contenoit 120,000 volumes, lorsqu'elle fut brûlée du temps de Zénon. Ce prince l'avoit rétablie, et sous le règne actuel on y comptoit 36,000 volumes. Douze professeurs, entretenus par l'état, y enseignoient gratuitement les

lettres sacrées et profanes. Cette compagnie, formée des hommes les plus éclairés de l'Empire, jouissoit d'une haute considération. Léon pensa que ses opinions religieuses acquerroient un grand poids, si elles obtenoient le suffrage de ces littérateurs renommés. Mais n'ayant pu réussir à le leur arracher, il prit le parti d'exterminer cette savante et pieuse académie, sans épargner la bibliothèque, dont sa rustique ignorance ne faisoit aucun cas. Il fit mettre le feu au bâtiment, qui fut réduit en cendres avec les livres et les professeurs. Des gardes, postés à toutes les issues, en défendoient le passage. Ce bel établissement fut relevé sous les successeurs de Léon. Un crucifix élevé dans le vestibule du palais, paroissant à l'Empereur une contradiction à son édit, il donna ordre d'abattre le Christ, en laissant subsister la croix; tel étoit l'usage des Iconoclastes. L'officier, chargé d'exécuter cet ordre, est renversé de l'échelle sur laquelle il étoit monté, par une troupe de femmes qui l'écrasent sous leurs pieds. Aussitôt ces forcénées volent à l'église, font pleuvoir une grêle de pierres sur le patriarche, et menacent de le tuer, s'il ne court promptement faire des remontrances à l'Empereur. Il va effectivement le trouver; mais c'est pour enflammer sa colère. Léon fait massacrer toutes ces femmes revenues à la porte du palais; et persuadé

que l'émeute a été excitée par des personnes considérables, ordonne d'arrêter neuf sénateurs et une dame d'une naissance illustre. Avant de leur accorder la faveur de la mort, il les fit tourmenter huit mois, dans la prison où ils recevoient 500 coups de fouet chaque jour. Pendant le reste du règne de Léon, les défenseurs des images en Orient furent livrés à la mort, ou envoyés en exil. Cette dernière peine fut celle du plus grand nombre; mais avant de l'infliger, on faisoit subir divers tourmens aux malheureux bannis. Quelquefois on mettoit dans les tortures un raffinement de barbarie et d'outrages; on enduisoit de poix les cheveux et la barbe des condamnés, et par une ironique et atroce allusion à leur croyance, on entassoit, au-dessus de leurs têtes, quantité d'images qui servoient à les brûler. Les orthodoxes ne furent pas exempts de reproches. L'amertume de leur zèle, et les anathèmes qu'ils osoient lancer contre le prince, les invectives, dont ils l'accabloient en face, aigrirent son caractère et provoquèrent son ressentiment.

Cette hérésie des iconoclastes peut être regardée comme la source de la révolution qui fit perdre l'Italie à l'Empire, et qui établit la souveraineté des pontifes de Rome. Grégoire III, bien moins circonspect que son prédécesseur Grégoire II, ne ménagea pas autant l'Empereur. Léon de-

mandoit un concile ; le pape lui répondit : « Vous » êtes le seul ennemi de l'Eglise ; cessez de la » persécuter, il ne sera pas besoin de concile. » Il en tint un cependant à Rome, lequel sépara les 732.
iconoclastes du corps des fidèles. Un défenseur de l'Eglise romaine partit pour porter ce décret à l'Empereur ; il fut arrêté et emprisonné pendant un an dans la Sicile : un autre défenseur eut la hardiesse de se charger de la même commission et s'en acquitta. L'archevêque de Ravenne avoit assisté au concile ; et cette ville en général n'étoit pas moins opposée que Rome à la destruction des images. Ainsi Léon résolut de châtier tout ce qui étoit en Italie sous sa domination. Il y envoya une flotte, qui, après avoir perdu plusieurs vaisseaux et un grand nombre de soldats par la tempête, entra dans le canal du Pô le plus proche de Ravenne. Le peuple, encouragé par son prélat, sortit au-devant de l'armée impériale, la mit en fuite et la força de regagner ses navires. Telle étoit l'animosité des habitans de Ravenne, que, pendant six ans, ils s'abstinrent, en haine des Orientaux, de manger du poisson de ce bras du fleuve qui les avoit portés. Cette défaite mit Léon en fureur. Il confisqua le peu de biens que l'Eglise de Rome possédoit dans ses états, détacha de sa jurisdiction la Grèce, y compris la Macédoine et l'Illyrie, et la soumit au patriarche de Cons-

tantinople ; ce qui fut l'origine de la division des deux églises. L'exarque de Ravenne, sans autorité dans cette ville aussi bien qu'à Rome, demeura tranquille pendant tous ces mouvemens.

741. Ils parurent à Luitprand une conjecture favorable pour s'agrandir. Ce prince entra dans le duché de Rome où il prit quatre places. Le pape recourut à Charles Martel, et lui envoya une ambassade solennelle : c'est le premier acte de souveraineté des papes. Grégoire mandoit à Charles que « Saint-Pierre étoit assez puissant pour dé» fendre son héritage; mais que ce saint vouloit » lui en laisser la gloire et le mérite. » Il le conjuroit de ne point préférer l'amitié du roi des Lombards à celle du prince des apôtres, et à cette condition lui promettoit la vie éternelle. La circonstance critique où cette lettre fut écrite, a fait dire à un écrivain (Baronius) que Grégoire III sema dans les larmes, et que ses successeurs moissonnèrent dans la joie. Le sénat et le peuple de Rome avoient aussi envoyé des députés pour présenter à Charles un décret par lequel ils lui conféroient la dignité de consul et de patrice ; mais le prince françois, que ses exploits et ses grandes qualités mettoient au-dessus de tous les souverains de ce temps, fut sans doute peu flatté de ce consulat et de ce patriciat : il étoit d'ailleurs lié avec Luitprand de l'amitié la plus

plus intime. La démarche de Grégoire III n'eut donc aucun succès. Ce pape, Charles et l'Empereur, les trois plus grands personnages qui existassent alors, moururent cette année. Léon avoit régné vingt-quatre ans : sans le misérable caprice qu'il eut d'être réformateur en matière de religion, il auroit pu laisser un nom glorieux. Son fils Constantin, surnommé Copronyme, lui succéda.

CONSTANTIN V, *dit Copronyme.*

Luitprand se laissa fléchir par les prières du pape Zacharie, et lui rendit les quatre places dont il s'étoit emparé dans le duché de Rome. Il mourut au bout de deux ans, comblé de jours et de gloire. Ce prince, au-dessus de son siècle, blâme, dans une de ses lois, « la ridicule manie » des duels (1), par lesquels, au gré du caprice » des hommes, on veut forcer Dieu de mani- » fester la vérité; mais il en tolère l'abus, dit-il, » parce que les Lombards y sont trop attachés. » La mort de ce souverain, redouté de son voisinage, causa une grande joie à Ravenne et à Rome; Zacharie même (qui lui avoit de si grandes et de

(1) Ils décidoient presque toutes les causes parmi les Barbares.

si récentes obligations) ne rougit pas d'en rendre grâces à Dieu.

Constantin à peine monté au trône, courut risque d'en être précipité; non content de faire comme Léon la guerre aux images, il la déclara aussi à ceux que l'Église honoroit du nom de saints, et défendit de leur donner ce titre et d'implorer leur intercession. Il prétendoit que la Vierge, digne de respect à la vérité, pendant qu'elle porta le Christ dans son sein, n'avoit différé en rien des autres femmes depuis son enfantement, et il la comparoit à une bourse dont on ne fait aucun cas lorsqu'elle est vide. Passionné pour les chevaux jusqu'à l'extravagance, il ne trouvoit point de parfum plus agréable que la fiente et l'urine de cheval; il s'en faisoit frotter tous les jours, et ses courtisans n'auroient osé l'approcher sans être parfumés de cette odeur. Il avoit les moines en aversion, les persécutoit et détruisoit leurs monastères: l'habit noir, qui distinguoit alors les religieux, lui étoit en horreur; il est vrai que les moines d'Orient étoient en général séditieux et fanatiques. Constantin se rendit si odieux qu'Artabaze, le mari de sa sœur, crut qu'il lui seroit facile de le détrôner. L'Empereur étoit alors en Phrygie dans l'intention d'aller combattre les Arabes, et son beau-frère se trouvoit dans la même province. Ce dernier défit d'abord une grande partie

de l'armée impériale, commandée par un des généraux de Constantin, et ses partisans à Constantinople répandirent le bruit que l'Empereur avoit été tué. Le patriarche Anastase montant dans la tribune à cette occasion, parla ainsi : « Sachez, » chrétiens, quel étoit le prince que vous venez » de perdre. Voici ce que j'ai entendu de la » bouche de Copronyme : Gardez-vous de croire, » m'a-t-il dit, que ce fils de Marie qu'on nomme » le Christ, soit le fils de Dieu; il étoit un homme » comme moi : ma mère se nommoit aussi Marie. » Le peuple frémit et proclame Artabaze Empereur. Tous ceux qu'on soupçonne de vouloir rester fidèles à Constantin sont battus de verges, rasés et jetés dans des cachots.

Artabaze vient prendre possession de Constantinople. Constantin le suit et s'avance jusqu'à Chrysopolis. L'approche de ce prince qu'on avoit cru mort, étonne, mais ne change point les esprits. Les deux partis appellent à leur secours le plus mortel ennemi des Romains, le calife arabe; et sans les guerres civiles qui l'occupoient dans le même temps, l'Asie entière eût été la proie des Barbares. Artabaze passa le Bosphore pour ravager les pays qui refusoient de le reconnoître. Rencontré par Constantin près de Sardes, il fut totalement défait et s'enfuit à Constantinople. Son fils Nicétas perdit aussi peu après,

dans la Bithynie, une grande bataille, où périt la fleur des armées romaines, et une seconde auprès de Nicomédie, dans laquelle il fut fait prisonnier.

743. Enfin Constantin prit d'assaut la capitale de l'Empire. Artabaze s'échappa ; un détachement le suivit, s'empara d'un fort dans lequel il s'étoit renfermé, le saisit et le conduisit à Constantinople où il fut aveuglé, ainsi que ses deux fils. De grandes cruautés suivirent la victoire de l'Empereur : la ville fut livrée au pillage. Artabaze chargé de fers avec ses fils et ses amis, montés chacun sur un âne, le visage tourné vers la queue qu'ils tenoient entre les mains, furent promenés dans le cirque : le patriarche éprouva le même traitement ; on lui creva les yeux comme aux autres, et néanmoins ou le laissa sur le siége de Constantinople, parce qu'il eût été impossible de trouver un prélat plus favorable aux opinions théologiques de l'Empereur. Le ministre d'Artabaze ayant été mis à mort, sa veuve le fit inhumer dans un monastère. Trente ans après, Constantin croyant avoir à se plaindre de cette femme, l'obligea d'aller elle-même déterrer les os de son mari et de les porter dans sa robe au lieu où l'on jetoit les corps des criminels. Non moins ingrat que barbare, ce prince, sur un léger soupçon, fit arracher la vue à Sisinnius son cousin et son

ami, aux conseils et à la valeur duquel il devoit son rétablissement; et cette étrange récompense ne fut séparée du bienfait que par un intervalle de quarante jours. Le pape Zacharie venoit de faire partir un nonce pour Constantinople; il lui envoya ordre, dès qu'il eut appris la révolte d'Artabaze, de se tenir caché dans la ville jusqu'à la décision de la querelle, et de présenter les lettres dont il étoit chargé à celui que le sort des armes favoriseroit. Ce pape se décida en toute occurrence pour le parti du plus fort.

Le danger qu'avoit couru Constantin, son malheur passager, la haine qu'il s'étoit attirée par sa faute ne lui inspirèrent pas des sentimens plus humains ni plus modérés. Une contagion meurtrière dévasta Constantinople, au point que 749.
la plupart des maisons ne furent plus que des sépulcres: les vivans ne suffisoient pas à enterrer les morts; on les entassoit dans des charriots traînés par des hommes, la plupart des chevaux ayant succombé à la même maladie. Elle régna trois ans. Un autre fléau presque aussi funeste étoit l'Empereur lui-même: tandis que dura la peste, on ne le vit occupé que du soin de piller les maisons désertes et de s'approprier les héritages des familles que la mort avoit désolées. Il repeupla sa capitale en y attirant, par de nouveaux priviléges, des habitans de la province,

particulièrement du Péloponèse, qui demeura presque désert, et commença dès lors à devenir barbare.

Les divisions des Sarrasins fournirent d'abord à l'Empereur les moyens de remporter sur eux quelques avantages, et de leur enlever quelques places dans la Comagène. L'île de Chypre, abandonnée par Justinien II étoit en partie rentrée sous la domination impériale. Les Sarrasins entreprirent de la subjuguer toute entière; ils y firent passer de l'Egypte mille barques, qui toutes, à l'exception de trois seulement, furent dévorées par le feu grégeois. Une révolution survenue dans l'Arabie, procura de ce côté quelque repos à l'Empire. Les Ommiades (1) possédoient le Califat depuis un siècle. Les descendans d'Abbas, oncle de Mahomet (les Abbassides), les en dépossédèrent, et commencèrent en 750 une nouvelle dynastie qui dura 523 ans: le premier d'entr'eux fut Abouc-Abbas; Almansor, son frère et son successeur, bâtit la célèbre ville de Bagdad, qui fut le siége des califes abbassides: ce prince eut quelques guerres contre les Romains en différens temps. Sous le règne de Constantin,

(1) Ainsi nommés d'Ommiah, personnage considérable dont ils descendoient. Moaviah avoit été le premier calife de cette maison.

en 760, il tailla en pièces une armée romaine dans la Pamphylie ; sept ans après, il passa tout un été devant une place d'Arménie sans pouvoir la prendre.

A l'époque où s'opéroit une révolution en Arabie, il s'en effectuoit une autre dans l'Occident. Le pape Zacharie y joua un très-grand rôle et sut en profiter. Ce pontife se fit aimer des Romains dont il fut l'appui et le bienfaiteur. L'avidité du gain entretenoit le commerce entre les Vénitiens et les Arabes, quoique ceux-ci fussent les ennemis déclarés de la chrétienté. Les premiers achetoient à Rome un grand nombre d'esclaves à dessein de les vendre en Afrique. Zacharie les racheta et leur donna la liberté ; il rendit encore un service essentiel aux sujets de l'Empire. Ratchis, roi des Lombards, vint assiéger Pérouse. Le pape l'alla trouver avec les principaux de son clergé; non-seulement il le désarma, mais il lui inspira des idées si pieuses que le roi lombard se voua, ainsi que sa femme et ses enfans, à l'état monastique.

Ce pontife, ambitieux et adroit, contribua, 750.
suivant la plupart des historiens, au changement qui eut lieu alors dans la monarchie françoise. Pepin ambitionna une couronne que ses ancêtres lui préparoient depuis un siècle, par la supériorité de leur mérite et même de leur puissance qui

éclipsoit celle de leurs maîtres. Voulant écarter le foible Childéric III, qui portoit le nom de roi de France, il proposa ce problême politique à Zacharie : « Convient-il de joindre le pouvoir » au titre de roi, ou le titre de roi au pouvoir? » Zacharie, secrètement préparé, fit la réponse qu'on désiroit; et Childéric rasé, c'est-à-dire dégradé, fut enfermé avec son fils dans un monastère. Saint Boniface, évêque de Mayence, sacra solennellement l'usurpateur à Soissons. La donation des villes et des provinces, que Pepin fit ensuite au Saint Siége, fut la récompense de la décision de Zacharie. C'est ainsi que les papes devinrent souverains temporels par l'habile usage et par l'abus de leur puissance spirituelle.

Ils avoient dans le roi de Lombardie un dangereux voisin. Astolfe, qui venoit de succéder à son frère Ratchis, poursuivit le projet de ses prédécesseurs, et crut toucher au moment de se voir en possession de l'Italie entière. Il s'empara de l'Istrie, de Ravenne et de la Pentapole. L'Exarque Eutychius, hors d'état de lui résister, s'enfuit à Naples, et ce fut la fin de l'Exarchat qui avoit duré 185 ans. Astolfe ne voyoit plus d'obstacle à son ambition que la capitale. S'il pouvoit s'en emparer, il se flattoit d'emporter aisément ce qui restoit à l'Empire entre les deux mers ; il se préparoit en conséquence à en-

valoir le duché de Rome. Les Empereurs y avoient encore l'apparence de l'autorité. Le duc gouvernoit en leur nom ; mais le pouvoir réel appartenoit aux papes qui, par leur politique, leurs bienfaits, le contraste de leur conduite avec celle des Exarques, avoient gagné le cœur des peuples. Etienne II venoit de succéder à Zacharie ; il demanda du secours à l'Empereur, qui le chargea de négocier avec Astolfe, et s'il le trouvoit intraitable de s'adresser au roi des François. Etienne n'ayant pu fléchir Astolfe, eut recours à Pepin, et lui demanda la permission de se rendre en France. Le monarque la lui accorda, et obtint du roi des Lombards le libre passage pour le pontife. Etienne alla trouver Pepin au Pertois en Champagne ; ce voyage lui valut 754.
la promesse de sa protection, et de plus celle de la souveraineté de l'Exarchat et de la Pentapole, que le roi de France se proposoit d'arracher aux Lombards. L'autorité du pape pouvoit alors être d'un grand poids pour affermir sur la tête de Pepin la couronne qu'il venoit d'usurper. Etienne n'hésita pas de l'absoudre du parjure dont il s'étoit rendu coupable en violant le serment de fidélité fait à Childéric, et renouvela dans l'église de Saint Denis la cérémonie de son sacre. Il excommunia ceux qui entreprendroient d'élever sur le trône une autre famille. La do-

nation faite à l'Eglise romaine fut confirmée, et la guerre résolue contre les Lombards, dans un parlement des seigneurs françois, convoqué par le monarque. Pepin passe les Alpes, renverse l'armée d'Astolfe, et assiége ce prince dans Pavie. Le roi lombard entre en négociation, se soumet à un tribut, et s'oblige de remettre au pape les places que Pepin a promises au Saint Siége. Le roi de France retourne dans ses états, et celui des Lombards, loin de tenir sa parole, vient ravager les environs de Rome. Etienne implore de nouveau son protecteur par une lettre pressante, où, suivant un abus assez commun aux papes de ce temps, il détourne le sens des écritures pour les appliquer à des intérêts temporels. Dans une lettre postérieure, Etienne avertissoit le monarque françois que son obligation de secourir l'Eglise romaine étoit entre les mains de Saint Pierre, qui la représenteroit au jour du jugement si elle n'étoit pas accomplie.

Astolfe assiégeoit Rome depuis trois mois, lorsqu'il apprit que Pepin approchoit du Pas de Suse ; il leva le siége aussitôt. Un ambassadeur de Constantin vient trouver le roi de France en Italie, et lui représente que le pays dont il va chasser les Lombards appartient à l'Empire ; que le pape qui en est sujet ne peut, sans une criminelle infidélité, se revêtir des dépouilles de

Digitized by Google

son souverain ; il offrit pour l'Empereur de dédommager Pepin des frais de la guerre. Ce prince répondit que le droit des Lombards sur l'Exarchat et la Pentapole étoit le droit de conquête, le même que celui de l'Empire sur tous les pays de sa domination; qu'il espéroit acquérir ce droit à son tour, et qu'alors il disposeroit de sa propriété à son gré ; qu'il n'avoit pris les armes pour l'amour d'aucun mortel, mais en faveur de Saint Pierre et pour la rémission de ses péchés ; que tous les trésors de la terre ne lui feroient pas manquer à la promesse qu'il avoit faite à cet égard. Astolfe, renfermé dans Pavie, n'osa y soutenir un siége; il demanda grâce. Le traité précédent fut renouvelé. Pepin consigna dans un 755.
acte authentique la donation qu'il avoit faite à Saint Pierre et à ses successeurs. Le pape prit en conséquence possession de Ravenne, de la Pentapole et de l'Emilie. Par l'effet de ce don à jamais célèbre, le Saint Siége posséda trois provinces et vingt-trois villes. Tel est (après Sutri), le premier domaine temporel avec jurisdiction qu'aient eu les pasteurs spirituels. Les autres Eglises imitant cet exemple, travaillèrent aussi à s'en procurer de semblables ; les monastères mêmes acquirent des seigneuries. L'acte de donation s'étant perdu, on n'en connoît pas clairement les conditions. On est fondé à croire que

le seul domaine utile fut accordé aux papes, et que le roi, en qualité de patrice des Romains, se réserva le droit de souveraineté. Le duché de Rome continua de demeurer à l'Empire jusqu'à Charlemagne. Cependant l'autorité impériale y fut presque toujours éclipsée par celle que la religion et la protection des François donnoient au pape. La foiblesse, l'éloignement des Empereurs, la haine qu'inspiroit leur hérésie, réduisirent leur souveraineté à peu près à un vain titre. Astolfe, exécutant à regret le traité qu'il avoit été forcé de souscrire, retenoit encore lorsqu'il mourut quatre des villes cédées au Saint Siége. Didier, duc d'Istrie, vint à Pavie à la tête de ses troupes pour se faire couronner, ne voyant dans la nation lombarde personne en état de lui disputer le rang suprême. Ratchis, ennuyé dans son monastère, en sortit pour tâcher de ressaisir le trône qu'il se repentoit d'avoir quitté. Le pape devoit être d'un grand poids dans la décision de cette querelle. Didier, pour l'attirer dans son parti, lui promit authentiquement les villes retenues par Astolfe. Le pontife, dès ce moment persuadé de son bon droit, enjoignit à Ratchis de rentrer dans son cloître, à quoi il se vit con-
756. traint après quelque résistance. Didier, demeuré sans concurrent, n'eut plus aucune difficulté à se faire proclamer.

Pendant qu'on lui enlevoit des états dans l'Occident, Constantin assembloit un concile en Orient. Les évêques de cette contrée, au nombre de 338, réunis dans le palais impérial d'Hérée en Asie, sur la rive du Bosphore vis-à-vis de Constantinople, proscrivirent le culte des images (en 754). Les moines qui, presque seuls, osoient se déclarer contre les iconoclastes, furent chassés de la capitale. Des orthodoxes, menacés des plus rudes peines s'ils refusoient de se conformer aux décrets du concile, fuyoient dans les pays les plus éloignés. Quelques années après, en 761 et 762, la persécution fut poussée jusqu'à la férocité. L'Empereur voulut présider en personne aux tourmens qu'on faisoit subir aux orthodoxes. Il fit dresser un tribunal dans une église aux portes de la ville, pour jouir du barbare plaisir de voir couler le sang sous ses yeux. Quelques moines, las des rigueurs de l'exil, signoient l'édit contre les images, quittoient l'habit de leur état et se marioient. Ils étoient comblés des bienfaits de Constantin. Les autres n'éprouvoient que ses rigueurs. Il imagina, pour les diffamer, un moyen extravagant et scandaleux. Ayant fait rassembler tous ceux qu'on put trouver dans les environs de Constantinople, il les fit défiler dans l'Hippodrome, chacun accompagné d'une fille perdue. Bientôt Constantinople ne fut plus qu'un théâtre

de supplices, et les commandans des provinces se disputoient à l'envi les bonnes grâces de l'Empereur en imitant sa barbarie envers les catholiques. Quelquefois ce prince inhumain se mettoit à table avec les meurtriers trempés du sang de ces malheureux. Au milieu de ces horreurs, il se livroit au genre de débauches les plus opposées à la nature, et composoit en même temps des sermons qu'il faisoit lire au peuple assemblé. Bizarre dans tous ses goûts, il s'attiroit quelquefois les railleries du peuple de Constantinople, qui étoit en général audacieux jusqu'à l'insolence. Une fille, d'une illustre naissance et qui avoit été belle, nommée Agathe, étoit parvenue jusqu'à la vieillesse sans trouver d'époux digne d'elle. Constantin se fit un jeu de la séduire et la combla de richesses. Son caprice et ses profusions excitèrent le mépris et l'indignation publique. Pendant qu'il assistoit aux jeux du cirque, un mauvais plaisant s'écria et tout le peuple répéta : « L'empereur fait des » miracles, il rajeunit la vieille Agathe. »

Ce prince, cruel et dissolu, ne manquoit point de courage, et, contre l'usage de la plupart de ses prédécesseurs, se montroit souvent à la tête de ses armées. Les Bulgares donnoient à Constantinople de fréquentes alarmes, et les Esclavons ligués avec eux se répandoient dans la Grèce. Il soumit ces derniers; mais les autres le battirent,

et l'obligèrent de regagner Constantinople sans armes ni bagages (760). Trois ans après il fut plus heureux. Il remporta sur les Bulgares une victoire éclatante, près d'Anchialus en Thrace, (Akkiali). Fier de ce succès, il renouvela la pompe des anciens triomphes, rentra dans Constantinople, armé de toutes pièces sur un char brillant et suivi de son armée en ordre de bataille. Sa gloire fut souillée par une horrible cruauté. Il distribua aux diverses factions du cirque les prisonniers qu'il venoit de faire, pour leur trancher la tête. On vit alors des milliers d'hommes égorgés par des citoyens transformés en bourreaux. Constantin eut encore d'autres succès contre les Bulgares, et en triompha une seconde fois (en 774). Il avoit des intelligences dans le conseil de Bulgarie, ce que le roi, nommé Téléric, découvrit par un artifice assez ingénieux pour un Barbare. Il écrivit à l'Empereur qu'il étoit las de commander une nation indocile, que les exemples de ses prédécesseurs massacrés par leurs sujets lui faisoient envier le sort de l'un d'eux qui étoit alors à Constantinople, qu'il se proposoit de lui demander le même refuge; mais qu'il avoit besoin de confidens pour l'exécution de ce projet, et que n'osant se fier à personne dans sa cour, il supplioit l'Empereur de lui faire savoir si les Romains n'avoient pas en Bulgarie

quelques amis dont la fidélité pût l'aider à se sauver avec sa famille. Constantin manda le nom de ses correspondans à Télérie, qui les fit mourir dans les supplices.

763. Pendant les derniers mois de l'année 763, toutes les guerres, toutes les affaires même civiles furent suspendues par un froid excessif qui donna lieu de craindre l'extinction entière des hommes et des animaux, à Constantinople et dans les environs : la nature parut y être sur le point d'expirer ; le Pont-Euxin fut glacé à la profondeur de 45 pieds jusqu'à plus de 30 lieues de ses bords, et il tomba sur cette glace 30 pieds de neige. Les suites de ce terrible hiver tinrent la capitale de l'Empire en alarmes pendant plusieurs mois. L'intempérie des saisons ne détournoit pas Constantin de ses rêveries théologiques. Il dit un jour au patriarche de Constantinople (qui s'appeloit comme lui), qu'il avoit envie d'ôter à la Vierge le nom de mère de Dieu, et de la réduire à celui de mère du Christ. Le patriarche, quoiqu'il fût plus courtisan que prêtre, lui remontra fortement le danger de l'adoption d'une telle doctrine. « C'est, dit-il, celle de Nestorius, et vous » savez combien il est en horreur. » Le prince lui répondit qu'il n'y songeoit plus, et lui demanda le secret. Le patriarche fut impliqué dans une conjuration imaginaire, et l'Empereur qui de

de son autorité lui avoit conféré le patriarchat, au mépris des lois canoniques, désira sa perte avec tant d'ardeur, qu'il eut l'infamie de corrompre des témoins pour l'accuser. Néanmoins il se contenta d'abord de le bannir; il le fit ensuite périr dans les tourmens, lorsqu'il eut appris que le prélat indiscret avoit révélé son projet relatif à la Vierge.

Cependant les papes suivoient constamment 767.
leur plan d'indépendance, et leur politique avançoit pas à pas vers le but. Ils obéissoient encore à leurs princes légitimes; mais ils régnoient déjà sur l'esprit des peuples; et en se dégageant des liens de la domination impériale, ils suivoient cette maxime qu'on a établie au sujet de l'amitié, que lorsqu'il s'agit de s'en détacher, il faut la découdre et non la rompre. Ce manège n'échappa point aux regards de l'Empereur. S'apercevant que la protection de Pepin faisoit toute la force des papes, il s'occupa de la leur enlever; et pour tâcher de faire disparoître la diversité des opinions religieuses entre ses sujets et la France, il y envoya les plus habiles d'entre les prélats et prêtres iconoclastes. Ces députés combattirent vivement le culte des images, et rejetèrent sur les Latins l'imputation d'hérésie, leur reprochant d'avoir ajouté au symbole le mot *filioque*; car dès ce temps l'Orient et l'Occident commen-

çoient à disputer sur la procession du Saint Esprit. Pepin renvoya cette question à un concile qui fut tenu à Gentilly, et qui décida en faveur des Latins. On croit que c'est en cette occasion que, pour repousser le reproche d'usurpation fait aux papes par les Impériaux, quelques partisans des premiers fabriquèrent le fameux acte de donation supposée faite au Saint Siége par Constantin. Six Patrices de Constantinople étoient de l'ambassade ; ils venoient demander, pour Léon fils aîné de l'Empereur, Gisèle fille de Pepin, qui leur fut refusée.

Le siége de Rome étant devenu bien plus important sous les rapports temporels, sa possession dut être plus vivement ambitionnée. Aussi un duc de Népi en Toscane, nommé Toton, vint-il à main armée faire élire Constantin un de ses frères, quoique celui-ci fût encore laïque. Treize mois après, la violence le chassa de son siége, comme elle l'y avoit établi, et on le priva de la vue. Etienne III, nommé à sa place, tint un concile à Rome, qui décréta que pour être élevé à la papauté, il faudroit être du moins diacre ou prêtre-cardinal.

772. A Etienne succéda le plus grand homme d'Etat qui jusqu'alors eût gouverné l'église, le pape Adrien. Voyant que Didier s'étoit emparé d'une grande partie des terres données au Saint Siége,

ce pontife députa vers Charlemagne pour le conjurer, en qualité de patrice des Romains de venir au secours de l'Eglise. Didier informé de cette démarche, s'avance vers Rome à la tête de son armée. Déjà il étoit à Viterbe, le saint père lui défend de faire un pas de plus sous peine d'excommunication. Le roi des Lombards effrayé de la menace retourne à Pavie. Charlemagne passe les monts et se dirige vers Suse. Didier et son fils après s'être mis séparément en campagne, n'osant la tenir devant le roi, vinrent s'enfermer, le premier à Pavie, l'autre à Vérone, la plus forte place de la Lombardie. Charlemagne ayant bloqué Pavie, se rendit à Rome. Le pape l'attendoit dans l'église de Saint Pierre, dont le roi baisa humblement tous les degrés. Ce prince confirma la donation de son père, et y ajouta. Il fit dresser un acte qu'il déposa sur l'autel, et dont il mit de ses propres mains une expédition sur le tombeau de Saint Pierre. Le don de Pepin comprenoit l'exarchat, et ce qu'on nomme aujourd'hui la Romagne et le duché d'Urbin. Charles n'y joignit que les patrimoines de l'église de Rome, répandus dans les duchés de Spolette et de Bénévent, dans la Toscane, la Campanie et ailleurs. Des écrivains ont confondu ces patrimoines avec les provinces où ils étoient situés, et ainsi exagéré l'étendue de la donation. Il est 773. 774.

vraisemblable, dit M. le Beau, que l'original et les copies de cet acte disparurent bientôt, grâce aux partisans des papes qui portèrent leurs prétentions au-delà des bornes qu'il avoit fixées. Quelques critiques vont même jusqu'à nier l'existence du don attribué à Charlemagne. Après huit jours passés à Rome, ce prince retourna devant Pavie, et contraignit Didier de se rendre à discrétion. Il prit ensuite Vérone, d'où le fils de Didier s'échappa, et y trouva les deux enfans de son frère Carloman desquels il avoit usurpé les droits; on ignore ce que devint l'aîné, ainsi que sa mère qui fut également livrée au vainqueur. Cette ignorance ne donne pas lieu de bien présumer de l'humanité de Charlemagne. Ce prince amena en France Didier, sa femme et sa fille qu'il avoit épousée, et répudiée après un an, sans aucune raison apparente. Ils furent relégués à Liège, puis à Corbie. Ainsi finit le royaume des Lombards qui avoit duré deux cent six ans. Cette révolution fit perdre aux Empereurs l'espérance de recouvrer l'exarchat de Ravenne, et les pays que les derniers rois Lombards leur avoient enlevés. Il leur resta encore en Italie les duchés de Naples, de Melphes et de Gaëte, dont ils firent une nouvelle province, à laquelle ils donnèrent aussi le nom de Thème de Lombardie. Ils conservèrent de plus la pointe de l'ancienne Ca-

labre, où sont Gallipoli et Otrante, et la nouvelle Calabre depuis Cosenze jusqu'à Rhèges, la Sicile et la Sardaigne. Les deux Calabres furent réunies sous le gouvernement du patrice de Sicile, et c'est de là qu'est venue la dénomination des Deux-Siciles, l'une en deçà, l'autre en delà du Phare. La France se réserva la souveraineté sur les Etats accordés au Saint Siége, ce qui n'empêcha pas le pape de joindre la juridiction temporelle au domaine utile dans l'exarchat et les deux Pentapoles. Charlemagne voulut que les habitans des différentes nations qui étoient en Italie, Lombards, François, Bavarois, Italiens, fussent jugés chacun suivant les lois de leur pays.

Constantin ne survécut que d'un an à la perte définitive des Etats qui lui furent enlevés par Charlemagne et Adrien. Il mourut à cinquante-six ans, après en avoir régné trente-quatre. Son incontinence fut punie par des ulcères qui lui firent perdre plusieurs de ses membres; d'où l'on peut conjecturer que les maladies nées de la débauche sont plus anciennes dans notre continent qu'on ne le croit communément. La mémoire de Constantin fut tellement en horreur aux catholiques, que quatre-vingts ans après sa mort, l'Empereur Michel III, qui rétablit le culte des images, ordonna de déterrer ses os, pour les brûler dans la place réservée au supplice des meurtriers.

On croit que la haine excitée par son hétérodoxie a fait exagérer ses vices et ses cruautés (1). Il avoit été marié trois fois ; son troisième mariage déplut aux Grecs qui, encore aujourd'hui, ne font que tolérer les secondes noces, regardent les troisièmes comme un effet d'intempérance, ne les permettent qu'en imposant une pénitence, et défendent les quatrièmes. Léon son fils aîné lui succéda.

LÉON IV.

Ce prince qui étoit dans sa 26.e année, régna sagement presque jusqu'aux derniers jours de sa vie. Il conféra le titre d'Auguste à son fils, âgé de cinq ans. Il avoit cinq frères nés du troisième mariage de son père. Les deux aînés Christophe et Nicéphore, nommés Césars du vivant de Constantin, virent avec dépit un enfant les écarter du trône où la foible santé de Léon leur permettoit d'aspirer. Nicéphore, le plus ambitieux des fils de Constantin, fut accusé d'avoir conspiré contre Léon avec plusieurs officiers de la maison impériale. L'Empereur ne voulant pas être juge dans sa propre cause, assembla le sénat, et lui mit sous les yeux les preuves de la conjuration. La flatterie

(1) Ce fut ce prince qui envoya (en 757), parmi des présens qu'il faisoit à Pepin, le premier buffet d'orgue qu'on ait vu en France.

s'empressa de demander des supplices, et condamnoit Christophe, parce que Nicéphore paroissoit coupable. Mais Léon fit grâce à Nicéphore parce que Christophe étoit innocent. Ses généraux remportèrent des avantages et même une victoire sur les Sarrasins. Depuis quelques années, ces peuples ne montroient plus dans les combats cette valeur impétueuse, cet abandon irrésistible, qui, dans l'espace de soixante ans, avoient dompté l'Asie depuis les Indes et l'Afrique jusqu'à l'Océan. Ils cessèrent de fermer les yeux sur les dangers, et commencèrent d'aimer la vie quand ils en eurent gouté les douceurs. Les charmes des riantes contrées qu'ils avoient soumises, l'usage des plaisirs amollirent leur courage. Un siècle après Mahomet, cent mille Arabes étoient moins redoutables que dix mille soldats du prophète. Au temps dont nous parlons, les Grecs et les Sarrasins se disputoient l'Asie mineure avec des succès balancés.

Léon ne régna que cinq ans. Un peu avant sa mort, il se déclara iconoclaste et même persécuteur. Ayant trouvé deux images dans l'appartement d'Irène son épouse née à Athènes et nourrie dans les pratiques de la catholicité, il la traita de parjure; elle avoit promis à Constantin sur les saints mystères, que jamais elle ne leur rendroit aucun culte; elle protesta n'avoir aucune connoissance 780.

de celles qui étoient tombées sous la main de l'Empereur. Son époux ne la crut pas, rompit tout commerce avec elle, et fit fouetter six de ses officiers qui entretenoient Irène dans cette dévotion. Il mourut de la maladie de son père, qui lui avoit transmis un sang vicié.

CONSTANTIN VI, *dit* PORPHYROGENÈTE.

Le fils de Léon n'étoit âgé que de neuf ans, mais sa mère avoit toute la capacité qu'exige le gouvernement d'un Empire. Exempte des foiblesses de son sexe, elle n'eut d'autre passion que la soif de dominer. Un complot se renouvela en faveur de Nicéphore. Irène se contenta de faire battre de verges et d'exiler les conspirateurs. Nicéphore et ses frères furent condamnés au sacerdoce. Irène, qui étoit orthodoxe, sollicitée d'ailleurs par Taraise, patriarche de Constantinople, assembla un concile dans cette ville, et invita le pape Adrien à s'y trouver. Le pontife de Rome, dans sa réponse, n'oublia pas de proposer à la cour l'exemple de Charlemagne, qui s'étoit fait, disoit-il, un honneur immortel par sa munificence envers le Saint Siége. Les prélats iconoclastes étoient nombreux; ils gagnèrent à leur parti les troupes de la maison impériale. Elles entrèrent dans l'église où se tenoit la séance, à

laquelle assistoient Irène et Constantin, et menacèrent de mort les orthodoxes. L'Impératrice casse sa garde et transfère le concile à Nicée, craignant que les iconoclastes ne soient les plus forts dans la capitale. Le culte des images fut rétabli, et le concile tenu sous Copronyme, déclaré hérétique. 7e. Concile général. 787.

Le fils de Didier, Adalgise, retiré à Constantinople, avoit entretenu des intelligences avec les ducs de Frioul, de Spolette et de Bénévent, qui, obéissant à regret au roi de France, eussent souhaité de relever le royaume de Lombardie. Le pape Adrien, sentant bien que sa puissance dépendoit de la conservation de celle de Charlemagne, et ayant été instruit de cette intrigue, l'avoit fait connoître en France. Le roi passa en Italie (774), et en une seule bataille, dans laquelle le duc de Frioul fut tué, détruisit cette coalition. Treize ans après (787), Charles, à la sollicitation d'Adrien, qui cherchoit toujours à augmenter sa puissance temporelle, franchit une troisième fois les monts pour combattre le duc de Bénévent. Il le contraignit à se reconnoître vassal de la France. Charles et Irène avoient projeté entre leurs enfans une alliance que fit rompre l'opposition de leurs intérêts en Italie. L'ambitieuse Impératrice d'ailleurs appréhenda peut-être que ce mariage n'assurât à son fils un appui trop re-

redoutable. Le jeune Empereur qui sentoit le besoin d'être soutenu, témoigna du regret de cette rupture. Irène donna une flotte chargée de troupes au fils de Didier, Adalgise, pour reconquérir la Lombardie, mais il fut défait par les François, ce qui ôta tout espoir aux Lombards d'y rétablir leur monarchie, et aux Grecs de recouvrer les états qui leur avoient été enlevés par le pape et les François.

790. Quoique l'Empereur eût 19 ans, sa mère n'avoit pas encore jugé à propos de l'affranchir de sa tutelle. Constantin doux et timide souffroit sans murmure l'usurpation de ses droits. Abandonné et presque ignoré dans son palais, il faisoit lui-même sa cour à l'eunuque favori, Staurace, revêtu de la dignité de patrice, avec lequel seul Irène partageoit les soins du gouvernement. Ceux qui auroient désiré le rendre maître des affaires, pour le devenir sous son nom, le firent rougir de sa patience. Animé par leurs discours, il résolut d'éloigner sa mère et de ressaisir son autorité. Elle fut informée de son projet, ordonna d'arrêter tous les domestiques de l'Empereur, les fit tondre, battre de verges et les relégua en Sicile, où Constantin devoit l'envoyer elle-même. Et, ce qui caractérise son audace et la foiblesse de l'Empereur, après avoir maltraité ce prince, elle le tint enfermé dans son appartement comme dans une

prison, et défendit aux soldats de la garde de recevoir des ordres de son fils, tandis qu'elle existeroit. La détention de Constantin excita une violente fermentation. La garde arménienne refusa de prêter serment à Irène, et les autres corps de la garde impériale, malgré celui qu'ils venoient de faire, déclarèrent qu'ils ne connoissoient pour maître que Constantin. Les troupes de Thrace et d'Asie, accourues aux portes de Constantinople, manifestent les mêmes sentimens, et font entendre des menaces. Irène effrayée, malgré son intrépidité naturelle, met son fils en liberté. Il sort de la ville, va joindre ses soldats et leur fait jurer qu'ils ne reconnoîtront plus sa mère pour Impératrice. Staurace tondu et fouetté, est relégué dans le Pont. Irène est renvoyée dans le palais d'Eleuthère, qu'elle avoit fait construire sur le bord de la Propontide, et condamnée à une vie tranquille, supplice intolérable pour l'ambition. Elle ne le souffrit que pendant quinze mois. Ses partisans la réconcilièrent avec son fils qui lui rendit le titre d'Impératrice. Les soldats de la garde arménienne, alors en quartier dans le Pont, témoignèrent leur mécontentement de ce rappel, et redemandèrent Alexis, leur général, que Constantin avoit retenu près de lui. L'attachement que ses soldats lui témoignoient, le rendit suspect. Le bruit courut même qu'ils vou-

loient lui donner la pourpre, et le prince alarmé, sans aucun approfondissement, le fit fouetter et renfermer dans une prison, ce qui ne servit qu'à irriter davantage la garde arménienne. L'Empereur, sans s'inquiéter de ses murmures, partit pour une expédition contre les Bulgares. Il se fit battre par son imprudence. Les troupes échappées au fer de l'ennemi, étant revenues à Constantinople couvertes de honte et de blessures, complotèrent d'enlever la couronne à un prince qui la soutenoit si mal, pour la faire passer sur la tête de Nicéphore, en qui le sacerdoce n'avoit pas éteint le désir de gouverner. La vigilance d'Irène et de Staurace, qu'elle avoit fait rappeler, découvrit la conjuration. On ôta la vue à Nicéphore, et on coupa la langue à ses quatre frères. On inspira de nouveaux soupçons contre Alexis à l'Empereur, qui lui fit créver les yeux. Cette cruauté mit en fureur la garde arménienne ; elle se révolta ouvertement. On envoya contr'elle le reste des troupes, sous le commandement de deux généraux qui furent battus, pris et aveuglés par représailles du traitement fait au malheureux Alexis. Les plus dangereux ennemis de la rébellion se trouvent communément dans son sein. La plupart des soldats arméniens, séduits par l'or, promirent de trahir leurs compagnons, et les abandonnèrent effectivement, lorsque l'armée

impériale eut engagé une nouvelle bataille, ce qui obligea les révoltés de mettre bas les armes. L'évêque de Sinope, qui étoit un de leurs chefs, eut la tête tranchée. A cette époque, on voyoit fréquemment des ecclésiastiques travestis en guerriers. Parmi les prisonniers, on choisit mille des plus mutins, sur le front desquels on traça ces deux mots, en caractères ineffaçables: *Arménien rebelle.* Ceux qui les avoient abandonnés, se voyant frustrés des récompenses qu'on leur avoit promises, se donnèrent aux Sarrasins et leur livrèrent une forteresse.

794. Le second concile de Nicée, dont les actes furent mal entendus et mal traduits, fut attaqué par un concile de Francfort, où se trouvèrent 300 évêques des états de Charlemagne. On lisoit dans la traduction envoyée en France par Adrien, ces paroles: « Je reçois et j'honore les images suivant l'adoration que je rends à la Trinité. » Les François furent scandalisés; car quoiqu'il y eût des images dans leur monarchie, on ne leur rendoit aucun culte. Les prélats, assemblés à Francfort, rejetèrent unanimement avec mépris le second concile de Nicée. Charlemagne fit composer à ce sujet et publia sous son nom un ouvrage appelé, *Livres Carolins*, dont le titre seul peut faire juger: « Contre le concile qui a été tenu secrètement et arrogamment en Grèce,

» pour faire adorer les images. » Le pape Adrien par sa prudente politique prévint un schisme; il fit connoître à Charlemagne que le second concile de Nicée n'avoit pas confondu l'honneur rendu aux images avec l'adoration qui n'est due qu'à Dieu.

Constantin ne paroît pas avoir pris de part à ces discussions. Il étoit alors entièrement occupé d'une passion naissante que lui inspiroit une fille d'honneur de l'Impératrice, nommée Théodote. Depuis six ans, il avoit épousé Marie, jeune et belle Arménienne, d'une obscure origine. Ses charmes ni son amabilité n'avoient pu consoler l'Empereur de la rupture de son mariage avec la fille de Charlemagne. L'indifférence et les mépris de son époux lui donnèrent lieu de regretter l'état obscur dont on l'avoit fait sortir. Constantin se décide à la répudier, pour épouser Théodote. Sa mère qui n'avoit pas recouvré avec le titre d'Impératrice son ancienne autorité, ne cherchant qu'à le rendre odieux, lui conseilloit la dissolution d'un lien qui étoit son propre ouvrage. Pour donner quelque couleur à une répudiation illégitime, on accusa la vertueuse Marie d'avoir voulu empoisonner l'Empereur, et on l'obligea de se retirer dans un monastère, où elle prit le voile sans regret. Mais le patriarche Tarraise, convaincu de son innocence, refusa de

prononcer la dissolution du mariage, et menaça l'Empereur de lui interdire l'entrée du sanctuaire, s'il insistoit. Le prince passa outre, et fut marié par un prêtre de Constantinople. Taraise garda le silence, et n'excommunia cet ecclésiastique qu'après qu'il n'eut plus rien à craindre de l'Empereur. Deux moines osèrent s'élever sans ménagement et sans discrétion contre ce mariage; quelques abbés, quelques évêques eurent la même hardiesse; ils furent punis. Irène alors changea de rôle et blâma les rigueurs de son fils, toujours en vue d'attirer sur lui l'animadversion publique. L'exemple de l'Empereur, après avoir été un scandale, devint une contagion. Les nœuds du mariage se relâchèrent de toute part. Les hommes puissans renvoyoient leurs femmes, ou peuploient leurs maisons de concubines. La débauche devint publique; la crainte de paroître censurer les mœurs du prince faisoit taire les lois, et même l'Eglise.

Constantin ne manquoit ni d'activité, ni de courage, et auroit pu laisser une réputation glorieuse, si la perfide politique de sa mère n'eût, par une mauvaise éducation, fait périr le germe des qualités qu'il devoit à la nature. Plusieurs fois, on le vit à la tête de ses troupes. Le roi des Bulgares lui ayant signifié avec arrogance que, s'il ne lui payoit tribut, il le verroit bientôt aux

portes de Constantinople, l'Empereur répondit à cette bravade par une insulte basse et grossière. Il lui envoya de la fiente de cheval, en lui mandant que c'étoit le tribut qui lui convenoit. Aussitôt il marcha en Bulgarie, et fit reculer le roi des Bulgares; mais il ne crut pas devoir s'enfoncer dans
797. le pays ennemi. Deux ans après, il passa en Asie pour combattre les Sarrasins. Staurace l'accompagnoit. C'étoit le ministre des noirs desseins d'Irène. Cette princesse, dans un voyage qu'elle avoit fait l'année précédente à Pruse, en même temps que son fils, y ayant été laissée seule avec la maison impériale, l'avoit séduite et engagée à faire passer sur sa tête l'autorité suprême. Un complot, formé entre tant de personnes, demeura long-temps secret; pendant huit mois, l'Empereur environné des pièges de sa mère, n'en aperçut aucun, soit par sa négligence, soit par la trahison de ses ministres. Son armée pleine d'ardeur sembloit lui promettre la victoire sur les Sarrasins. Le perfide Staurace, craignant que le projet d'Irène n'en devînt plus difficile à exécuter, corrompit les coureurs de l'armée, qui annoncèrent faussement que les ennemis avoient pris la fuite et qu'ils étoient déjà fort loin. L'Empereur retourne à Constantinople. Une troupe de conjurés fondent sur lui, au milieu de la ville. Il s'échappe dans une chaloupe, où il se trouve entouré

entouré de traîtres qui cherchent l'occasion de l'enlever ; mais les soldats dont il est accompagné, ne leur permettent pas d'exécuter cette hasardeuse entreprise. Irène qui s'étoit emparée du palais, étoit quelquefois tentée de demander grâce. Avant de prendre ce parti, elle avertit ceux de ses complices qui étoient auprès de l'Empereur, que s'ils ne trouvent le moyen de le remettre en ses mains, elle va faire la paix à leurs dépens. Cette menace qu'elle étoit très-capable d'effectuer, les détermine à tout tenter. Ils enlèvent Constantin, et le ramènent à Constantinople, où Irène lui fait crever les yeux. Pendant qu'on lui enfonce les poinçons, instrumens de son supplice, il pousse d'affreux hurlemens ; puis se roulant par terre, maudissant sa mère, il refuse tout appareil et toute nourriture, durant plusieurs jours. Il finit cependant par se résigner, et traîna dans l'oubli une vie languissante. Il n'avoit alors que 27 ans.

IRÈNE.

Irène ayant, aux dépens de la nature, satisfait la soif qu'elle avoit de régner, s'efforça de faire aimer son gouvernement. Mais elle ne put éteindre l'ardeur de l'ambition que son propre exemple avoit allumée. Les mécontens réveillèrent celle des fils de Copronyme, enfermés à

Constantinople ; on leur facilita les moyens de se sauver de leur prison. Ils furent conduits à l'église de Sainte Sophie, où l'on se flattoit que la compassion du peuple pourroit aller jusqu'à proclamer Nicéphore Empereur, quoique privé de la vue. Cette tentative échoua. Les cinq frères furent transférés à Athènes, patrie de l'Impératrice, et qui lui étoit entièrement dévouée. Ils y trouvèrent néanmoins des partisans, et s'enivrèrent encore de chimériques espérances, qu'ils s'efforcèrent vainement de réaliser. Irène leur laissa la vie, et se contenta de faire perdre les yeux aux quatre frères, dont la langue avoit déjà été arrachée.

800. La dernière année du huitième siècle est l'époque d'une grande révolution, dès long-temps préparée en Italie. La fondation de Constantinople avoit eu l'air d'une disgrâce pour l'ancienne capitale de l'Univers ; et lorsque, dans la suite, l'Empire fut divisé, lorsque l'Occident eut des maîtres particuliers, Rome se vit encore préférer d'autres villes. Après avoir été envahie par les Hérules et les Goths, elle ne revint sous la puissance de ses premiers souverains, que pour éprouver de nouvelles calamités. Le peuple fut écrasé d'impôts, le Sénat réduit à la condition d'un corps municipal, et la maîtresse des nations, si souvent saccagée, n'avoit plus d'autre lustre que

son nom et ses tombeaux. La supériorité même que la religion sembloit lui assurer, étoit disputée par les Orientaux qui prétendoient que la primauté de son Eglise n'étoit fondée que sur l'avantage (qu'elle n'avoit plus) d'avoir été le siége de l'Empire. L'invasion des Lombards tint Rome dans des alarmes continuelles. Les exarques sans forces, et la plupart sans capacité, n'étoient pas en état de la protéger. Ils s'en montrèrent plutôt les tyrans que les défenseurs, et contribuèrent encore à lui rendre odieuse la cour de Constantinople. Privés de l'appui des Empereurs, les Romains s'attachèrent aux papes, qui les protégèrent. Le peuple, par reconnoissance, donna dans l'ordre civil une grande autorité à ses pontifes. Une accession d'hommes habiles et ambitieux avec prudence, occupèrent le siége de Rome, tandis que les rênes de l'Empire étoient tenues par des princes au moins médiocres. Ces papes surent tirer parti de l'assistance des François, pour détruire en Italie d'abord les Lombards ennemis de l'Empire, et ensuite la puissance impériale elle-même. Ils mirent à profit la haine que la fureur des Iconoclastes, allumée par Léon et soutenue par son fils, avoit inspirée aux Italiens. Tout conspiroit à faire réussir le projet d'indépendance formé par les papes. Léon III, successeur d'Adrien, indignement outragé

et excédé de coups, en pleine rue (799), par des conjurés sanguinaires, alla implorer la protection de Charlemagne, qui l'accueillit et le fit escorter à son retour par des commissaires chargés de veiller à sa sûreté. Le monarque français passa lui-même les Alpes l'année suivante, et procéda juridiquement à l'examen de quelques accusations intentées contre le pape par deux hommes considérables du clergé, parens du dernier pontife, les mêmes qui avoient pensé arracher la vie à Léon. Les prélats, convoqués avec les seigneurs pour prononcer, s'écrièrent que le siége apostolique ne pouvoit être jugé par personne. Léon néanmoins se comporta en accusé. Les accusateurs n'ayant pas osé comparoître, il se purgea par serment. Le jour de Noël, le roi entendoit la messe dans l'église de Saint Pierre. Le pape, accompagné des évêques, des prêtres et des seigneurs français et romains, vint lui poser sur la tête une couronne d'or; le peuple s'écria: « Vie et victoire à Charles très-pieux, auguste, » grand et pacifique Empereur, couronné par » la main de Dieu! » Le pontife, en se prosternant à ses genoux, lui rendit l'hommage qu'on avoit coutume de rendre aux Empereurs, et qui se nommoit adoration. Il l'oignit ensuite de l'huile sainte, ainsi que son fils Pepin qui fut couronné roi d'Italie. Eginhard, secrétaire de Charle-

magne, a prétendu que ce prince ignoroit absolument les intentions du pape ; mais personne n'a cru à cette ignorance.

Telle est l'époque précise de l'extinction de l'Empire Grec en Occident. Jusque-là les Empereurs avoient eu sur les rois une supériorité d'honneur : les rois leur donnoient le titre de seigneurs et recherchoient celui de patrices. Charles, en prenant le nom d'Empereur, enleva cette prérogative et tous ses droits sur Rome, à la cour de Constantinople. Il commença de donner aux souverains du Bas-Empire la qualité de frères. Les actes publics de Rome furent datés des années de l'Empire de Charles. Il y exerça tous les droits de la puissance suprême, promulgua des lois, distribua la justice et approuva l'élection des papes, auxquels il conféra la seigneurie de la ville et du duché, mais avec subordination à sa souveraineté. L'Empire d'Orient ne conserva plus en Italie que Naples, la Calabre et la Sicile.

On dit que Charlemagne, veuf de sa cinquième femme, demanda Irène en mariage ; d'autres prétendent que ce fut l'Impératrice elle-même qui sollicita son alliance. Le Beau nie cette anecdote, que Muratori révoque aussi en doute, quoique rapportée par la plupart des historiens. Il n'est cependant pas contre la vraisemblance, qu'Irène, voyant l'Empire tomber en lambeaux,

ait voulu se procurer un appui. Le calife Haroun al-Raschid (1) lui avoit imposé un tribut (782), avoit en plusieurs occasions battu ses troupes, et un corps de Sarrasins étoit venu (798) jusqu'aux bords du Bosphore vis-à-vis de Constantinople, enlever les chevaux des écuries impériales; d'un autre côté, la grande âme de Charlemagne pouvoit avoir conçu le projet de réunir sous ses lois les deux Empires.

Quoi qu'il en soit, Irène s'efforça de calmer ses remords et de surmonter l'aversion publique, en faisant du bien au peuple, juge naturellement sévère, mais qui se laisse corrompre par les bienfaits : elle en répandit avec profusion dans le sein des malheureux, fit une remise générale aux débiteurs du fisc, et diminua les charges publiques; c'étoit une nécessité presqu'autant qu'une justice. Ces taxes étoient devenues si excessives, que la plupart des contribuables s'en affranchissoient en affirmant par serment qu'ils étoient réduits à la mendicité, serment qui opéroit leur exemption : on se voyoit forcé de renoncer aux voyages, au commerce, à la navigation

(1) Ce calife qui distinguoit Charlemagne entre tous les souverains, lui envoya une horloge d'eau, faite de manière que des boules sonnoient les heures en tombant dans un bassin.

pour se soustraire aux droits énormes établis à chaque passage dans chaque port; on obligeoit les chasseurs et les pêcheurs de donner le tiers de ce qu'ils prenoient : l'industrie des artisans étoit taxée selon le caprice des fermiers; on alloit jusqu'à contraindre les veuves de payer pour leurs maris. Les exactions étoient si générales, que les trois quarts de l'Empire se trouvoient sur les rôles de mendicité. Irène regagna les cœurs des peuples. Suivant M. Gaillard (Histoire de Charlemagne), son projet de mariage arrêté avec le monarque françois, dont les ambassadeurs étoient à Constantinople, ayant alarmé les grands de son Empire, ils lui déclarèrent qu'il falloit qu'elle y renonçât; et comme on n'espéroit pas qu'elle voulût se rendre aux remontrances qui lui furent faites à ce sujet, on conspira contr'elle.

L'eunuque Aëtius s'étoit élevé par le crédit de Staurace jusqu'au rang de patrice. Ces deux hommes partageoient également la confiance de l'Impératrice. Voyant qu'elle ne pouvoit plus laisser d'héritiers de son sang, chacun d'eux travailla sourdement à faire tomber l'Empire dans sa famille; car un eunuque, ainsi qu'un aveugle ou un prêtre ne pouvoit le posséder. Les deux eunuques s'étant rencontrés dans les souterrains de la politique, et s'étant pénétrés mutuellement cherchèrent à se détruire l'un l'autre. Aëtius

prévalut dans l'esprit de l'Impératrice, et lui persuada que Staurace portoit ses vues jusqu'au trône. Celui-ci se justifia ; mais n'occupant plus que le second rang dans la faveur de sa Souveraine, il gagna toute la garde, excepté le commandant, et alloit éclater lorsque son rival en prévint Irène. Cette princesse prit des mesures pour faire avorter la conspiration, sans oser faire arrêter le coupable, n'étant pas sûre de l'obéissance des troupes. La rage de se voir découvert inspira de si violens transports à l'eunuque qu'il se rompit les veines et en mourut (800). Délivré d'un dangereux concurrent, Aëtius fit jouer tous les ressorts pour faire tomber la couronne sur la tête de son frère, gouverneur de la Thrace ; son espoir fut déçu. Sept autres eunuques, tous patrices, conspirèrent de leur côté ; et convinrent de donner l'Empire à Nicéphore qui en étoit chancelier, et qui n'avoit ni crédit ni ambition. La conspiration de ces eunuques rendit cette espèce d'hommes encore plus odieuse dans la suite, et rappela le souvenir d'un mot déjà ancien chez les Grecs : « Si vous avez un eunuque, tuez-le » si vous n'en avez pas, achetez en un pour le » tuer. » Les conjurés enfermèrent Irène dans le palais, et conduisirent Nicéphore à l'église, où il fut couronné par le patriarche Taraise, au milieu des malédictions du peuple, indigné contre

celui qui recevoit la couronne et contre la lâcheté du pontife qui la posoit sur sa tête. Le lendemain Nicéphore alla voir Irène, lui parla respectueusement, et finit par la supplier de ne lui rien celer des trésors de l'état : « Qu'en veux-tu » faire, lui dit la princesse, ils m'ont trahi » comme mes sujets; je les prodiguois ces tré- » sors pour conserver l'Empire, et l'Empire » m'échappe. » Elle demanda de pouvoir vivre en paix dans le palais d'Eleuthère. Nicéphore jura sur la vraie croix, serment ordinaire à Constantinople, que si elle se prêtoit au désir qu'il lui avoit manifesté, il lui accorderoit tout. Elle céda ne pouvant résister; mais Nicéphore croyant, ou feignant de croire la restitution incomplète, l'envoya au fond d'un monastère qu'elle avoit fondé dans l'île du Prince; ensuite la trouvant trop près de Constantinople et trop peu oubliée, il la relégua dans l'île de Lesbos où elle fut étroitement gardée. Il l'y laissa manquer du nécessaire, au point qu'elle fut réduite à filer pour se procurer sa subsistance. Elle ne put supporter sa disgrâce une année entière; la douleur et le désespoir la précipitèrent au tombeau : il n'est pas concevable que les Grecs aient pu la mettre au rang des saintes.

NICÉPHORE.

Bassement cupide et avare, Nicéphore vendoit les dignités civiles et militaires. Tout venoit s'abîmer dans son trésor; rien n'en sortoit. La première opération de son règne fut l'établissement d'un tribunal extraordinaire; le prétexe de son érection étoit la punition des concussionnaires, et la restitution aux provinces de ce qui leur avoit pu être injustement extorqué. Tout homme riche y fut cité et dépouillé : les fortunes bien ou mal acquises s'engloutirent dans l'épargne du prince, et seul il dévora toutes les rapines et les concussions qui avoient grevé l'Empire. Le malheureux fils d'Irène vivoit encore; il tenoit cachées des sommes assez considérables que sa mère lui avoit laissées, en le traitant d'ailleurs avec tant de cruauté. Nicéphore les ayant fait chercher inutilement, ordonne d'amener Constantin dans son palais, l'accueille en frère, s'insinue dans sa confiance, lui tire son secret, enlève ses richesses et le renvoie dans un état d'indigence qui met le comble à ses malheurs. A peine l'Empereur avoit régné quelques jours, il étoit déjà odieux à tout le monde, à ceux mêmes qui l'avoient élevé au rang qu'il occupoit; ils gémissoient de leur choix. Nicéphore le sut, et dans

sa fureur immola celui d'entr'eux auquel il en étoit principalement redevable : il le fit empoisonner. Sous un tel prince les conjurations devoient être fréquentes. Il n'eut pas même la prudence de ménager les soutiens de son autorité; non content d'avoir diminué la paye des soldats, il imaginoit d'odieuses vexations pour la leur ravir entièrement. Une grande partie de ceux que commandoit Bardane, gouverneur de cinq provinces d'Orient, le forcèrent d'accepter la pourpre. Ce général se prêta ensuite de bonne grâce au désir de son armée; il se flattoit que l'Empereur universellement haï seroit abandonné de tous. Quand il sut qu'il alloit marcher contre lui à la tête d'une armée, il se repentit de s'être laissé aller aux conseils de l'ambition. Il étoit cependant le premier des généraux de l'Empire; mais la guerre civile répugnoit à la douceur de son caractère. Il offrit secrètement à l'Empereur de rentrer dans l'obéissance s'il vouloit accorder une amnistie entière pour son armée et pour lui. Nicéphore la lui promit solennellement, et lui fit crever les yeux par une troupe féroce de Lycaoniens dont il se servoit pour de cruelles exécutions. Vilement hypocrite, il désavoua celle-ci, en parut irrité, et affligé au point de s'enfermer pendant une semaine entière, de verser des larmes et de pousser des soupirs. Deux autres conspirations se for-

mèrent contre Nicéphore. Moins avide de vengeance que d'argent, il ne fit subir aux coupables que des peines légères en comparaison d'un crime réputé le plus grand de tous. Le plaisir d'accroître ses richesses atténuoit son ressentiment. Il trouvoit les moyens d'envelopper dans ces accusations capitales tous ceux dont la fortune tentoit sa cupidité, et il ne manquoit pas de confisquer leurs biens à son profit.

Ce prince abandonnoit l'état aux traitans, et partageoit avec eux la dépouille de la veuve et de l'Orphelin. Les moyens employés par ces misérables pour sucer le sang du peuple sont à peine croyables, et prouvent bien à quel point peut quelquefois aller sa patience. Nicéphore manda les plus riches négocians de Constantinople, et leur remit douze livres d'or à chacun, avec ordre de lui en payer l'intérêt à 20 pour 100. Des espions répandus dans toutes les maisons de la ville tenoient registre de la dépense qui s'y faisoit, et l'on étoit rançonné d'après leurs délations. La rapacité du prince alloit jusqu'au larçin. Un honnête marchand de cire de la capitale s'étoit enrichi ; l'Empereur le manda et lui dit : « Mets la main sur ma tête, et déclare moi avec » serment combien tu as amassé d'or. » Le marchand jura qu'il en avoit cent livres. Nicéphore lui commanda de les faire apporter, et le retint

à dîner. Au sortir de table, il lui donna la valeur d'une livre et demie d'or : « Va, lui dit-il, je te » décharge du reste ; c'est autant d'inquiétudes » dont je te délivre ; l'honneur d'avoir mangé » avec ton maître vaut bien ce que tu me laisses. » Il dépouilloit sans pitié les hopitaux, ces asiles de l'infortune qui devroient être sacrés pour tout ce qui porte un cœur d'homme. On peut croire qu'il n'épargna, ni les églises, ni les monastères; il blâmoit hautement l'emploi de l'or et de l'argent à la décoration du culte; c'étoit les perdre, à son avis, que d'en faire un tel usage. Il nioit la Providence, et répétoit souvent qu'elle étoit dans la tête du prince dont la sagesse lui sembloit l'unique ressort des événemens.

803. 809. La révolution qui avoit précipité Irène du trône ayant fait manquer la réunion des deux Empires, il s'agissoit d'en règler les limites. Ce fut l'objet d'un traité entre les deux princes : l'Istrie, la Liburnie, une portion de la Dalmatie, l'Esclavonie, la Croatie, demeurèrent à Charlemagne qui s'en étoit rendu maître. Il laissoit à l'Empire d'Orient les villes maritimes de la Dalmatie et les îles qui bordoient cette province, ce qui conservoit aux Grecs le domaine de la mer Adriatique, que Venise n'étoit pas alors en état de leur disputer : cette république reconnoissoit même encore leur souveraineté.

Le méprisable Nicéphore avoit le malheur de se trouver placé entre les deux plus grands monarques qu'eussent depuis long-temps produits l'Europe et l'Asie. Charlemagne du côté de l'Occident resserroit les bornes de l'Empire; Haroun-al-Raschid dans l'Orient lui portoit les plus rudes atteintes. Nicéphore, dont la présomption égaloit l'incapacité, écrivit au calife : « Irène vous a » compté une somme dont vous auriez dû payer » le double; c'est un effet de la foiblesse et de la » sottise d'une femme. Renvoyez-moi sur-le-» champ ce que vous avez reçu, autrement l'épée » décidera notre querelle. » Le calife lui fit repasser sa lettre avec cette apostille : « Je vais » moi-même vous porter ma réponse. » Aussi-tôt il traverse l'Asie comme un éclair, et pénètre jusqu'à Héraclée en Bithynie, mettant tout à feu et à sang; Nicéphore offre alors d'acquitter le tribut; Haroun l'accepte et se retire. C'étoit vers la fin de l'automne. L'empereur refusa de payer au terme convenu, espérant qu'avant le retour de la belle saison il auroit le temps d'assembler assez de forces pour s'affranchir d'une servitude onéreuse et flétrissante. Haroun, au milieu des glaces et des neiges, accourt de la Syrie aux rives du Bosphore; l'Empereur qui n'avoit pas cru que l'Arabe dût affronter ainsi une seconde fois les rigueurs de l'hiver, envoie le tribut, et

Haroun voulut bien reprendre le chemin de ses états. Cependant l'avarice inspira du courage à Nicéphore qui regrettoit son argent ; il exposa sa vie pour le conserver. Ayant assemblé toutes les forces de l'Empire, il se mit à leur tête, et marcha vers la Syrie. Haroun n'étoit pas d'humeur à l'attendre ; il vint à sa rencontre avec cent trente-cinq mille hommes, et gagna en Phrygie une bataille très-sanglante : les Arabes disent que quarante mille grecs restèrent sur la place. L'Empereur y reçut trois blessures. Il demanda et obtint encore la paix ; mais l'année suivante voyant le calife occupé par des troubles intérieurs qui l'avoient appelé au-delà du Tigre, et s'imaginant que la Syrie étoit sans défense, il y envoya un corps de troupes pour la ravager ; elles y furent si maltraitées que peu en revinrent. Haroun ayant pacifié les troubles domestiques, entra sur le territoire de l'Empire avec trois cent mille hommes. Rien ne put résister à ce torrent : soixante mille Sarrasins s'avancèrent jusqu'aux portes d'Ancyre (Angoury). L'Empereur, hors d'état de leur opposer des forces égales, trembloit à Constantinople. Il écrivit au calife, pour lui demander grâce en quelque sorte, une lettre hypocrite dans laquelle il étala les plus belles maximes : « Une guerre in-
» juste, disoit-il, rend le prince coupable d'autant
» d'homicides qu'il y perd de sujets, et qu'il y

» fait périr d'ennemis. » Les présens considérables dont il appuya ses réflexions firent probablement sur l'esprit du prince arabe plus d'effet que sa morale. Un nouveau traité fut conclu, dans lequel on n'oublia pas de stipuler un tribut annuel. Haroun exigea en outre trois pièces d'or pour la tête de l'Empereur et autant pour celle de son fils, et regarda cette foible redevance comme une espèce d'hommage et une reconnoissance de sa souveraineté; il en faisoit plus de cas que d'un tribut de dix mille talens, et se vantoit d'avoir asservi l'Empire. A peine le calife fut-il éloigné, que Nicéphore contrevint au traité. Haroun indigné recommença les hostilités en déclarant qu'il n'écouteroit plus aucune proposition de la part d'un prince si perfide, et fit tomber le poids de ses armes sur les îles de Chypre et de Rhodes. Enfin la mort délivra l'Empire d'un ennemi si redoutable : Haroun mourut à quarante-sept ans. Ce fut le plus accompli des califes qui régnèrent à Bagdad : il livra en personne huit batailles dont il sortit toujours vainqueur. Aussi dévot que guerrier, il fit huit ou neuf fois le pélerinage de la Mecque. La religion étoit chez les Arabes le principe de leur intrépidité. On lisoit sur le casque d'Haroun l'inscription suivante : » Le pélerin de la Mecque ne peut manquer de » courage. » Son sceau portoit cette sentence : « La

« La grandeur et la puissance sont à Dieu. » Ce calife fit fleurir les sciences, que les Grecs subjugués avoient fait connoître aux Arabes.

Un autre ennemi moins puissant que Haroun, mais aussi dangereux par son voisinage, étoit le roi des Bulgares. Crum qui régnoit sur eux depuis deux ans, acheva de détruire les Abares auxquels la Bulgarie elle-même avoit été soumise. Ce prince voyant que le vin avoit contribué à l'abrutissement des Abares, et redoutant les mêmes effets pour sa nation, avoit fait arracher toutes les vignes. Nicéphore sur l'avis qu'il eut de quelques mouvemens de Crum, envoya dans la Thrace des troupes d'Asie qui se cantonnèrent sur les bords du Strymon. Le roi des Bulgares les tailla en pièces, et prit Sardique. L'Empereur partit de Constantinople pour l'aller combattre; ses soldats se débandèrent à l'approche de l'ennemi, et il se vit contraint de retourner dans sa capitale. Deux ans après, voulant reprendre les hostilités contre les Bulgares, il donna ordre de faire les poursuites les plus rigoureuses pour la rentrée de tout ce qui étoit dû au fisc depuis huit ans; ce qui répandit une consternation générale. Un de ses ministres lui ayant représenté que le mécontentement du peuple étoit à son comble: « Que veux-» tu, lui dit-il, Dieu m'a endurci le cœur comme » à Pharaon. » Nicéphore réunit une armée

nombreuse ; mais ce n'étoit qu'un amas de misérables enrôlés de force, dont la plupart n'avoient pour armes que des bâtons et des frondes, ce qui provenoit de ce que sa folle avarice obligeoit les soldats de s'armer comme de s'équiper à leurs dépens. Il alla camper en Bulgarie, dans une plaine environnée de montagnes inaccessibles. Crum fit fermer toutes les issues par de grands abatis de bois. En deux jours, les Grecs se trouvèrent environnés d'un mur impénétrable, et Nicéphore étoit si peu attentif et si peu expérimenté qu'il ne s'aperçut de cet ouvrage que lorsqu'il fut achevé. L'armée fut frappée de terreur, et Nicéphore le plus effrayé de tous, courant çà et là, sans donner aucun ordre, s'écrioit : « Nous sommes perdus, » il nous faudroit des ailes pour sortir d'ici. » Dans la nuit les Bulgares mettent le feu à cette enceinte, et entrant aussitôt dans le camp par la seule issue qu'ils eussent laissée libre, égorgent les Grecs comme des victimes. Nicéphore y perdit la vie, et avec lui toute sa cour, patrices, ministres, officiers de l'armée et du palais. Les forces de l'Empire furent détruites dans cette nuit. Le crâne de Nicéphore servit de tasse au roi des Bulgares.

Cet Empereur fut un des plus détestés de ceux qui occupèrent le trône de Constantinople. Il étoit ensemble irréligieux et superstitieux, ce qui paroît incompatible et ne l'est pas, Manès,

Digitized by Google

Persan de naissance, avoit dans l'Arménie une foule de sectateurs. Ils avoient pris depuis quelque temps le nom de Pauliciens, d'un certain Paul qui s'étoit signalé entr'eux, et qui avoit introduit quelque changement dans leur doctrine. A ces hérétiques s'en étoient joints d'autres, nommés Athingans, sortis des montagnes de Pisidie et de Lycaonie, dont on croit que les vagabonds aujourd'hui connus sous le nom de Bohémiens sont un reste. Nicéphore, né en Pisidie, s'étoit entêté de leurs rêveries et les regardoit comme des prophètes. En conséquence ces hétérodoxes furent l'objet de sa faveur et de ses prédilections. Au contraire, il se plaisoit à vexer les évêques, les moines, et protégeoit ceux qui se montroient leurs ennemis. Il s'étudioit à semer entre les chrétiens des sujets de querelles dont il se constituoit le juge, et qu'il décidoit toujours contre les orthodoxes. Enfin il trouvoit bon que les gens de guerre s'allassent loger dans les maisons épiscopales, dans les monastères, qu'ils vécussent aux dépens de l'Eglise et s'emparassent de ses biens.

811. STAURACE, Empereur.

Staurace fils de Nicéphore, quoique blessé mortellement dans le combat qui avoit coûté la vie à l'Empereur, put gagner Andrinople et se fit proclamer son successeur. Il harangua les soldats, et pour se concilier leur bienveillance, invec-

tiva contre l'administration de son père, et promit de réparer les maux qu'il avoit faits. Cette indécente censure fut applaudie, tant la mémoire de Nicéphore étoit odieuse; mais ceux qui ne jugeoient pas comme le vulgaire, durent penser qu'un mauvais fils ne pouvoit promettre un prince estimable. Un parti puissant offrit la couronne à Michel, gendre de Nicéphore. Il la refusa, malgré les instances de sa femme, ne croyant pas qu'il lui fût permis de manquer de fidélité à Staurace. L'Empereur s'apercevant que ses blessures étoient incurables, et n'ayant point d'enfans, désiroit, ou laisser la pourpre impériale à sa femme, ou, si ce projet comportoit trop de difficulté, changer le gouvernement en démocratie, ce qui eût achevé la ruine de l'Empire. Pour exécuter une entreprise aussi bizarre, il falloit écarter Michel, sur qui tout le monde jetoit les yeux, et qui étoit l'objet de la bienveillance universelle. En conséquence il ordonne de l'aveugler.

MICHEL RHANGABÉ.

Michel instruit qu'il faut régner ou périr, se revêt de la pourpre, et le patriarche le couronne à Sainte Sophie au milieu des applaudissemens de tout le peuple. Staurace pour conserver quel-

ques misérables jours qu'il lui restoit encore à vivre, prit l'habit monastique, et demanda grâce. Il l'obtint sans peine. Michel tâcha d'effectuer ce qu'avoit promis Staurace. Il cicatrisa quelques-unes des plaies de l'Empire, laissa respirer les sujets, répara les monstrueuses injustices qu'ils avoient éprouvées sous Nicéphore, et répandit pour leur soulagement l'or entassé par l'avarice de ce prince. Mais des insinuations barbares lui firent verser le sang de quelques hétérodoxes. La secte des Pauliciens faisoit des progrès dans l'Asie et sur tout en Arménie. Une partie du conseil, entr'autres le patriarche s'appuyant de l'exemple d'Ananie et de Saphire et d'un passage de Saint Paul, qu'on interprétoit mal sans doute, ouvrit un avis sanguinaire, et l'Empereur fit couper la tête aux chefs des Pauliciens.

Michel, bon, mais foible monarque, avoit dans Léon un dangereux ennemi. C'étoit un Arménien qui avoit été écuyer de Bardane, et qui avoit d'abord trempé dans sa conjuration: prévoyant que celui-ci ne se soutiendroit pas, il s'étoit rangé du parti de Nicéphore. Il étoit néanmoins exilé, probablement pour quelque nouvelle intrigue, lorsque Michel parvint au trône. C'étoit l'usage que les Empereurs signalassent leur avénement par quelques grâces. Michel fit tomber sa faveur sur Léon, qu'il rappela pour

lui donner le commandement des troupes d'Orient et toute sa confiance. L'ingrat Arménien ne s'en servit que pour le supplanter.

Crum énorgueilli de la défaite de Nicéphore, revint dans la Thrace. Michel se mit en marche pour le combattre; sa femme voulut l'accompagner; les soldats en murmurèrent. « Les aigles » romaines, dirent-ils, vont donc se courber de» vant la nouvelle Sémiramis! Au reste nous » devons lui obéir puisqu'elle commande à notre » maître. » On peut soupçonner que Léon excitoit secrètement l'insolence de ces murmures. Le départ de l'Impératrice ne put les dissiper. Pour ne pas commettre son autorité, Michel crut à son tour prudent de se retirer. Le roi des Bulgares, maître d'une partie de la Thrace et de la Macédoine, assiégea Mésembrie; cependant il offrit la paix, si l'on vouloit lui rendre les transfuges. Le gouvernement de la Bulgarie étant sévère jusqu'à la cruauté, ceux qui craignoient quelque punition se réfugioient à Constantinople, et il y en étoit venu un grand nombre, bien moindre toute fois que celui des Grecs captifs en Bulgarie: aussi l'avis de Michel étoit-il d'accepter l'échange proposé par Crum. Il eut la foiblesse de s'en départir. On fit entendre dans son conseil des discours dignes de l'ancienne république romaine, mais dont on n'étoit plus en état de sou-

tenir la fierté. « C'est avec le fer, dirent quelques-» uns, qu'il faut affranchir nos compatriotes; si » nos armes sont impuissantes, ils mourront : » mourons nous-mêmes, si nous ne savons plus » vaincre. » Ces vaines bravades n'empêchèrent pas la chute de Mésembrie, l'un des boulevards de l'Empire, ou plutôt elles en furent la cause. Michel décidé à se remettre en campagne contre les Bulgares, mande Léon près de lui. L'Impératrice voulut encore accompagner son époux, et harangua les troupes. Cette démarche ne lui attira que des railleries et fit paroître son mari méprisable. Quand elle se fut retirée une seconde fois, la conduite de l'Empereur ne dissipa point ces impressions fâcheuses, il ne fit rien de ce qu'il falloit pour réussir. On étoit continuellement en procession à Constantinople pour tâcher de faire descendre la faveur du ciel sur ses armes.

A cette occasion les Pauliciens et les Iconoclastes essayèrent de relever leur crédit par un miracle. La foule s'étant portée dans une église où Copronyme avoit été enterré, son tombeau s'ouvre tout à coup avec grand bruit, et les sectaires s'écrient : « Lève-toi, grand prince, va secourir » l'État qui succombe. » En même temps mille voix, s'élèvent : « Le voici, disoit-on, ouvrez-lui » le passage; le voyez-vous sur son cheval de » bataille? il va fondre sur les Bulgares. » Le

peuple crut le voir, et alla débiter partout qu'il l'avoit vu. Mais à l'aspect des instrumens de la question, l'artifice fut avoué; on attacha au cou de ses auteurs les leviers dont ils s'étoient servis pour soulever la pierre du sépulchre, et on les promena ainsi dans la ville.

Crum vint camper près d'Andrinople et non loin des Grecs. Les deux armées restèrent en présence pendant quinze jours, et se livroient de petits combats où l'avantage restoit toujours aux troupes impériales. Les chaleurs de l'été qui cette année furent excessives, firent périr un grand nombre d'hommes et de chevaux, et quoique la perte fût à peu près égale de part et d'autre, elle étoit plus sensible dans le camp des Bulgares, qui n'égaloient pas en nombre la dixième partie de l'armée des Grecs. L'Empereur vouloit en conséquence laisser l'ennemi se consumer ainsi peu à peu sans en venir à une bataille générale. Léon ayant de perfides projets, excitoit sourdement les murmures des soldats qui témoignèrent la plus grande impatience de combattre. Michel forcé de céder à leurs cris livre le combat, renverse les Bulgares et alloit remporter une victoire décisive, lorsque Léon prend la fuite avec toutes les troupes orientales qu'il commandoit. Le reste des Grecs est entraîné par cet exemple. Les Bulgares en firent un

grand carnage, et les poursuivirent jusqu'aux portes d'Andrinople. Michel ignorant la trahison de Léon, dont personne n'osoit l'instruire, n'imputoit son malheur qu'à la lâcheté des soldats; il laissa le commandement des débris de l'armée à l'auteur de sa défaite et revint dans sa capitale. A peine est-il sorti d'Andrinople, que les émissaires de Léon soulèvent les esprits; et celui-ci est proclamé Empereur. Ce fourbe, qui fut dans la suite surnommé le Caméléon, feint de refuser la couronne, pour se ménager une excuse, s'il ne réussit pas. Alors un des principaux officiers nommé Michel le bègue, portant la main sur son épée, s'écrie qu'elle va faire ouvrir les portes de Constantinople à Léon, s'il se rend aux vœux de l'armée, ou se plonger dans son sein, s'il s'obstine à une folle résistance. Léon avec qui cette scène étoit sans doute concertée, cède et marche vers la capitale. Michel déclare « qu'il ne » veut pas qu'il en coûte à ses sujets une goutte » de sang pour lui conserver l'Empire. » On se jette à ses pieds pour le conjurer de repousser la force par la force. Sa femme principalement use de tout l'ascendant qu'elle a sur son esprit; lui représente qu'un souverain ne peut sans lâcheté quitter son rang qu'avec la vie, et par un mouvement qui trahit une des foiblesses ordinaires à son sexe, s'écrie : « Je verrai donc ma couronne sur

» la tête de *la Barque!* » C'étoit un nom injurieux qu'elle avoit coutume de donner à la femme de Léon, pour exprimer la mauvaise opinion qu'elle avoit de ses mœurs. Ses pleurs et ses cris ne peuvent ébranler l'Empereur. Il résiste pour la première fois aux volontés de son épouse, envoie tous les ornemens de l'Empire à Léon, et prend l'habit de moine, plus fait pour lui que la pourpre impériale. On le relégua dans un monastère d'une île de la Propontide, avec ses deux fils qu'on rendit eunuques, et dont l'un fut dans la suite partriarche de Constantinople.

LÉON V.

813. Crum, n'ayant plus d'ennemis qui lui disputassent le passage, vint jusqu'aux portes de Constantinople. Du haut des murs de cette ville, on vit ce prince idolâtre immoler à ses dieux des hommes et des animaux, se laver les pieds aux bords de la mer, dont il versoit l'eau sur sa tête, et en faire l'aspersion sur son armée qui poussoit des cris d'allégresse. Il retourna ensuite à sa tente entre deux rangs de ses femmes, qui, prosternées sur son passage, chantoient des hymnes en son honneur. Pendant qu'il tenoit la ville assiégée, il envoya offrir la paix. Léon proposa une conférence sur les bords du Golfe, entre cinq ou six

personnes qui s'y rendroient sans armes. Crum y vint lui-même. Le perfide Empereur, qui s'en étoit douté, avoit posté en embuscade trois soldats, avec ordre de tirer sur le roi à un signal convenu. On avoit déjà commencé à conférer lorsque Crum aperçut un signal donné de la ville; frappé de défiance, il saute sur son cheval et s'enfuit. Le peuple en ce moment crie du haut des murailles : « Victoire à la croix. » Le roi, poursuivi, reçoit plusieurs blessures dont aucune n'est mortelle. Justement irrité, il égorge ses prisonniers, massacre les troupeaux, dévaste et incendie une infinité de villes, en tue les habitans ou les enlève, et, rassassié de carnage et de butin, revient terminer le siége d'Andrinople commencé par son frère. Cette ville fut pillée et ses habitans emmenés en esclavage. C'étoit, pour la grandeur et la population, la seconde de l'Empire. Léon, quoique brave et belliqueux, fut forcé d'endurer tous ces ravages. Il lui falloit du temps pour rassembler et faire arriver ses troupes de la partie orientale de ses états. Le terrible Crum, ayant réuni tous ses sujets Bulgares, Abares, Esclavons, se disposoit à venir de nouveau attaquer Constantinople, déterminé à périr ou à la prendre, parce qu'il vouloit se venger sur la personne même de Léon de la trahison de ce prince. La mort du monarque bulgare vint à

propos débarrasser les Grecs de la terreur que leur inspiroient de si formidables préparatifs. Le successeur de Crum continua cependant la guerre ; il paroît qu'il n'avoit pas les talens de son prédécesseur. Léon vint à sa rencontre et le joignit près de Mésembrie. Les Grecs ne purent résister à la première impétuosité des Barbares ; mais Léon, posté sur une éminence avec un corps de réserve, profitant du désordre que la poursuite mettoit dans les rangs des ennemis, fond sur eux et les renverse. L'année suivante, il les surprend de nuit dans leur camp, et ayant exterminé toute leur armée, sans qu'il en échappât un seul homme, il se jette dans la Bulgarie. Les Grecs rendirent aux Bulgares tous les maux qu'ils en avoient reçus. Ainsi la guerre n'est souvent qu'un échange de calamités. On passa au fil de l'épée ce qui étoit en état de porter les armes. Les femmes furent traînées en esclavage, et l'on vit des soldats arracher de leur sein les enfans qu'elles allaitoient et les écraser contre la pierre. Cette cruelle expédition imprima une terreur si durable aux Bulgares qu'ils demeurèrent tranquilles pendant 74 ans. L'Empereur, peu affermi dans ses principes de religion, en faisant avec eux la paix, en jura l'observation par les dieux des Bulgares, et voulut que leur roi prît à témoin de sa bonne foi celui des chrétiens.

Léon, après de si brillans succès, auroit pu rendre quelque vigueur à l'Empire, si des enthousiastes et des fourbes ne l'avoient pas précipité dans des troubles religieux. Il y avoit à Constantinople, sous le règne de Michel, une Pythonisse (prêtresse d'Apollon), dont on racontoit des prodiges. Toutes les fois qu'elle voyoit passer ce prince, elle avoit l'insolence de lui crier : « Descendez du trône, cédez la place à » un autre. » Michel se contenta de la faire renfermer. Les iconoclastes gagnèrent cette femme et un anachorète qui passoit aussi pour être doué de l'esprit prophétique, et leur firent promettre l'Empire à Léon, et même un règne long et glorieux, s'il vouloit anéantir le culte des images; à quoi il s'engagea, au cas que la première partie de la prédiction se vérifiât. Quand il fut monté sur le trône, la secte le fit souvenir de sa promesse. Un jour, un iconoclaste se trouvoit à l'église à côté de l'Empereur comme on lisoit ces paroles d'Isaïe : « Sous quelle image figurerez-vous le » Seigneur ? La main de l'ouvrier pourra-t-elle » le représenter avec l'or et l'argent? » Le sectaire dit tout bas à Léon : « Prince, vous entendez » ces paroles du prophète. C'est un avis qu'il » vous donne. » Un autre iconoclaste conseille à l'Empereur déjà ébranlé de consulter sur la doctrine des images un moine qui passoit pour

lire clairement dans l'avenir. Voyant le prince déterminé à l'aller trouver sous un déguisement dès la nuit suivante, il court en prévenir l'anachorète. Léon se rend à sa cellule, accompagné seulement de l'iconoclaste qui, en la présence du prince, interroge le prophète. Celui-ci fixant l'Empereur, lui dit : « Prince, celui qui voit » tout a voulu que je vous reconnusse. Si vous » marchez sur les traces de Léon l'Isaurien, vous » régnerez 72 ans avec la paix au dedans et la » victoire au dehors. Vous serez le 13e. apôtre, » et vous verrez les enfans de vos enfans assis » sur le trône à vos côtés ; sinon attendez-vous » aux plus grands malheurs et à une mort pré- » maturée. » Léon, dupe de cet imposteur, promet d'obéir aux ordres du ciel. Il tenta d'abord de gagner le patriarche Nicéphore. L'ayant mandé, il lui dit : « Le peuple est scandalisé du culte » des images, et taxe ce culte d'idolâtrie. Il re- » garde les avantages remportés par les Barbares » sous les règnes précédens comme des punitions » du ciel. Prêtez-vous à ses idées. Abandonnez » une pratique qui ne peut être essentielle à la » religion, n'étant recommandée en aucun lieu » de l'écriture, où elle paroit même proscrite ; » je ne suis pas théologien ; mais je suis Empe- » reur, et je dois empêcher que la division des » esprits ne trouble l'Etat. » Le patriarche ré-

pondit : « Que le culte des images étoit ap-
» puyé sur la tradition, et que la tradition étoit
» aussi bien que l'écriture le fondement de la
» doctrine catholique, que les livres saints ne
» disoient pas tout. » Léon fit venir dans son palais une foule de prélats et d'abbés orthodoxes, comptant les intimider par l'appareil des armes et de l'autorité. Quelques-uns lui parlèrent avec hardiesse. Un abbé entr'autres, Théodore Studite, lui dit : « Dieu vous a confié le soin de l'Etat et
» des armées; il a donné aux pasteurs le gou-
» vernement de l'Eglise. Saint Paul, dans la des-
» cription de la hiérarchie ecclésiastique ne
» nomme pas les Empereurs. » Léon chassa tous ces ecclésiastiques de son palais, et leur imposa silence. Le patriarche cependant retourna vers le prince, et lui offrit sa démission, s'il la croyoit nécessaire au repos de l'Eglise. Léon lui répondit qu'il se garderoit bien de l'accepter : « Que
» c'étoit par condescendance pour les scrupules
» de quelques orthodoxes qu'il avoit fait exa-
» miner la question des images, que pour lui
» d'ailleurs il n'avoit pas d'autre croyance que
» celle du patriarche. » Et pour le prouver, il tira de son sein un reliquaire qu'il baisa. Ce déguisement de l'Empereur provenoit de la crainte d'être exclus de l'église par le patriarche à la fête de Noël à laquelle on touchoit, ce qui eût causé

un dangereux scandale. Peu de jours après cette fête, Léon fit publier un édit qui, sous des peines sévères, défendoit de rendre aucun honneur à des représentations proscrites par la loi divine, et le patriarche fut exilé. L'empereur le fit enlever, et le lendemain, ayant assemblé le peuple à Sainte Sophie, il monte à la tribune. « Vous » voyez, dit-il, mes frères, que le patriarche » vous abandonne. Nous lui avons représenté » l'abus des images; n'ayant rien à nous ré- » pondre, il a fui et renoncé à sa dignité. » Il fit élire à sa place le commandant d'une des compagnies de sa garde, iconoclaste comme son prince, qui n'avoit jamais ouvert le livre des écritures, et qui crut que les fonctions de son ministère devoient se borner à jouir des douceurs de la vie. Ce nouveau prélat donnoit chaque jour deux repas somptueux au clergé de Constantinople. C'étoit, disoit-il, le moyen le plus efficace de se faire des partisans, ou de les conserver. A sa table régnoient le luxe, les propos licencieux, la gaieté immodérée. Les amusemens qui suivoient étoient encore plus tumultueux. Le palais épiscopal ressembloit à un cabaret. Un concile

816. fut assemblé dans l'église de Sainte Sophie. Léon n'y voulut pas présider lui-même, pour ne pas souscrire l'anathème de la foi qu'il avoit jurée à son avènement, quoique ce fût lui qui poursuivî

suivit cet anathème. On voit par un scrupule aussi bizarre, combien les ténèbres étoient épaisses dans ces temps d'une superstitieuse ignorance. On réhabilita le concile tenu sous Copronyme, et on l'honora du nom de 7e. concile général. Plusieurs prélats catholiques furent traînés à cette assemblée et foulés aux pieds. Une violente persécution devint la suite du décret qu'elle rendit contre les images. Les évêques et les moines sur-tout furent traités inhumainement. Les uns expiroient sous les coups de fouet, les autres, cousus dans des sacs, étoient jetés à la mer.

Sans cette rage dogmatique qui fit commettre tant de cruautés à Léon V, on convient généralement qu'il eût dû laisser une mémoire à certains égards honorable. Il avoit fait ses preuves de bravoure ; sa vigilance s'étendoit à toutes les parties de l'ordre public ; attentif au maintien de la discipline, inaccessible à la faveur, désintéressé, actif, infatigable, ignorant les plaisirs, tout son temps étoit employé aux soins du gouvernement. Connoissant les lois et l'ordre judiciaire, il présidoit souvent aux tribunaux, et se montroit inexorable pour le crime, quelle que fût la qualité du criminel ; mais il étoit excessif dans les punitions. Pour des fautes légères, il faisoit abattre des membres qu'on suspendoit pendant plusieurs jours dans les places publiques ; spec-

tacle hideux qui imprimoit plus d'horreur de la justice que du crime.

L'événement de sa mort est un des plus extraordinaires de l'histoire. Personne n'avoit autant contribué à son élévation que Michel le bègue. Léon, reconnoissant, avoit revêtu ce guerrier des premières dignités, et lui avoit confié le commandement de sa garde. Néanmoins ce capitaine audacieux et insolent ne cessoit d'outrager dans ses propos et l'Empereur et l'Impératrice. Accusé du crime de lèse-majesté, et s'en étant justifié avec beaucoup de peine, il n'en devint pas plus circonspect. L'Empereur l'aimoit encore; il lui fit donner de bons conseils par des gens de confiance, lesquels lui parlèrent comme d'eux-mêmes du devoir de respecter un prince qui l'avoit si bien récompensé, et qui savoit punir. Pour tâcher de n'être pas réduit à la nécessité de le perdre, il l'envoya visiter les troupes de l'Orient. Mais apprenant que Michel ne s'en donnoit que plus de licence, et qu'il étoit à craindre qu'il n'ébranlât la fidélité de l'armée, il le rappela, et lui reprocha doucement son ingratitude. Michel nia hardiment tout ce qui lui étoit imputé. L'Empereur alors ne crut plus devoir de ménagemens à un homme intraitable. Il lui fit faire son procès, et l'audacieux sujet, convaincu et forcé d'avouer qu'il a cherché à se former un

parti pour usurper l'Empire, est condamné à être brûlé vif. On le conduit au supplice. L'Impératrice accourt toute éperdue, se jette aux pieds de son époux, et le supplie de ne pas profaner, par des tourmens horribles, la veille d'une grande solennité; c'étoit celle de Noël. Les Empereurs étoient accoutumés à communier en ces jours de fête, et c'eût été un scandale de s'en abstenir. Les cris d'un malheureux ne devoient pas, disoit l'Impératrice, être le prélude de cet acte de piété. Léon, touché de ce motif bien plus spécieux que solide, remit l'exécution à quelques jours. On prétend (ce qui est possible, quoique peu vraisemblable,) que Léon, agité par de sinistres pronostics, par de mortelles inquiétudes, s'étant levé au milieu de la nuit, alla seul à la prison de Michel, pour s'assurer par lui-même de l'état des choses. Il trouve le prisonnier endormi, ainsi que le concierge qui, lui ayant cédé son lit, étoit couché par terre. Il ne doute pas que le coupable n'ait des motifs d'assurance; il sort avec un geste menaçant. Un ami de Michel, nommé Théoctiste, qui s'étoit volontairement enfermé avec lui, et qui feignoit de dormir dans un coin de la chambre, avoit tout observé. Dès que l'Empereur s'est retiré, ce généreux ami éveille Michel et le concierge, et leur raconte ce qu'il vient de voir.

Michel, ayant obtenu qu'on laissât sortir Theoctiste pour lui chercher un confesseur, le charge d'aller de sa part déclarer à tous ses amis qu'il va les désigner comme ses complices, s'ils ne se hâtent de faire les derniers efforts pour le délivrer. Cette menace fit son effet : le moyen qu'ils employèrent ne pouvoit guère être prévu, ni par conséquent éludé. Les clercs de la chapelle du prince s'y rendoient tous les matins du dehors, vers quatre heures, pour chanter les matines. Les Empereurs, même les moins pieux, se dispensoient rarement d'assister à cet office; et Léon qui se piquoit d'avoir une belle voix, y étoit plus assidu que tout autre. Il se plaisoit à régler les chants du chœur, petitesse analogue à la grossièreté du siècle. Les conjurés, déguisés en clercs, viennent le lendemain de Noël se mêler aux clercs de la chapelle. Le grand nombre de ceux-ci, et les ténèbres favorisent les conspirateurs. Ils avoient des poignards cachés sous leurs robes. Dès que le prince eut entonné une hymne, ce qui étoit le signal convenu entre les meurtriers, ils se précipitent pour l'assassiner. Mais comme tout le monde et l'Empereur lui-même avoit, à cause du froid, la tête couverte d'un bonnet qui se rabattoit sur le visage, le doyen du clergé est pris pour Léon. Cet ecclésiastique (qui sent la méprise) par un sentiment très-peu héroïque, se

fait connoître en découvrant sa tête chauve. On le laisse pour se jeter sur l'Empereur. Il s'étoit sauvé sous l'autel ; saisi de la croix, il s'en sert pour parer les coups, et quoique couvert de blessures, se défend avec énergie. Pas un des siens ne se présente pour le secourir. Enfin, voyant un des assassins d'une taille gigantesque lever sur lui son cimeterre, il le conjure de lui faire grâce de la vie. « Ce n'est pas le moment » des grâces, répond le monstre, c'est celui des » vengeances; » et en deux coups de sabre, Léon fut achevé. Le patriarche Nicéphore, apprenant cette mort dans son exil, dit : « La » religion est délivrée d'un grand ennemi, mais » l'État perd un prince utile. »

MICHEL II, *surnommé* LE BÈGUE.

Les meurtriers de Léon se partagent ; les uns 820.
traînent au cirque son corps sanglant et dépouillé; les autres vont chercher Michel, et sans lui ôter ses chaînes le portent dans la grande salle du palais et le proclament Empereur. Les officiers de la maison impériale, étonnés et tremblans, viennent lui rendre leurs hommages. On accourt de toute part, au bruit d'une si étrange révolution ; on admire ce jeu de la fortune, qui montre, pour la première fois peut-être, des chaînes sur

un trône. Michel les garda jusqu'à midi. Alors il les fit rompre et s'alla faire couronner à Sainte-Sophie. Il relégua l'épouse de Léon dans une île, où elle fut enfermée avec ses trois fils, qu'on avoit mutilés. Le quatrième avoit perdu la vie dans cette cruelle opération.

Le nouvel Empereur, sorti de la plus basse extraction, étoit né parmi les Athingans, qui peuploient Amorium, en Phrygie; il avoit passé son enfance dans les étables et les haras, et ne s'étoit occupé qu'à connoître les chevaux. Lorsqu'il fut souverain, c'étoit encore l'unique science qu'il se glorifioit de posséder. Cet homme grossier étoit ce qu'on appelle un esprit fort. Il censuroit l'évangile et les prophètes, nioit la vie future, l'existence des mauvais génies, regardoit la fornication comme un droit de la nature dont nulle loi ne devoit gêner l'exercice. Plein de mépris pour l'étude, et ne sachant pas même l'alphabet, il ne vouloit pas qu'on enseignât à lire aux enfans, et se perdoit en raisonnemens politiques pour appuyer cette opinion. Indifférent sur le culte des images, il déclara d'abord que chacun suivroit à cet égard le parti qu'il voudroit; il défendit seulement, pour éviter du trouble, d'en placer aucune dans la ville de Constantinople. Il rappela les catholiques, et leur ouvrit les prisons. Bientôt cependant, malgré

son déisme, il persécuta les orthodoxes qui rendoient un culte aux images ; et cela parce que, dans les controverses théologiques, l'autorité impériale se trouvoit souvent attaquée par la turbulence de quelques prêtres. L'intérêt temporel de ceux-ci se trouvant compromis par la proscription des images, la querelle en devenoit d'autant plus vive.

A peine parvenu au trône, Michel se le vit 821.
disputer par Thomas, qui commandoit les troupes de l'Orient. Ce général, né dans l'obscurité en Cappadoce, s'étoit fait aimer par sa douceur et son affabilité. Il avoit du courage, une éloquence naturelle, un extérieur plein de noblesse. Dès qu'il se fut déclaré, toute la jeunesse de l'Orient accourut sous son étendard. Il se fit couronner par le patriarche d'Antioche, où les Sarrasins, avec lesquels il avoit traité, lui permirent d'entrer. Ces peuples lui fournirent des troupes tirées de diverses provinces de l'Egypte, de la Perse, des Indes, des bords du Pont-Euxin et de la mer Caspienne. Tant de forces réunies lui inspirèrent un fol orgueil et une dangereuse présomption. Quoiqu'avancé en âge, il se livra sans réserve au plaisir, et prouva qu'il étoit un de ces génies subalternes qui ne peuvent paroître avec avantage qu'au second rang. A son retour d'Antioche, les peuples de l'Empire ne trouvèrent

plus en lui ce caractère de bonté qui lui avoit gagné tous les cœurs. Toutes les villes qui tardoient à lui ouvrir leurs portes, étoient impitoyablement saccagées. Michel, croyant que la renommée exagéroit les forces et les progrès de son rival, se contenta de faire passer quelques troupes en Asie; elles furent exterminées à la première rencontre. Thomas, à la tête de 80,000 hommes, marche vers Abydos, d'où sa flotte doit le transporter dans la Chersonèse de Thrace. Pour mieux ressembler à Xerxès, auquel il aimoit à être comparé, il brûloit sur sa route les villes et les villages. Michel, à l'approche du rebelle, avoit enfin pris l'alarme; il étoit venu dans la Thrace, et avoit parcouru la route que Thomas devoit tenir, exhortant ses sujets à lui être fidèles, à défendre leurs jours et l'honneur de leurs femmes et de leurs filles contre les Barbares; mais le mépris qu'il inspiroit rendit ses exhortations inutiles, et dès que son compétiteur parut, tous ces peuples se joignirent à lui pour aller assiéger Constantinople. Cependant, lorsque Thomas se fut approché de cette ville, il ne se fit aucun mouvement en sa faveur, et au lieu des acclamations auxquelles il s'attendoit, il n'entendit que des malédictions et des outrages. L'Empereur, quoiqu'incrédule, marcha sur le rempart à la tête d'une procession, accompagné de son

fils qui portoit le bois de la vraie croix, et une robe qu'on disoit être celle de la Vierge. Thomas donna l'assaut à la ville et fut repoussé. L'approche de l'hiver le contraignit de se retirer. Il alla prendre ses quartiers au fond de la Chersonèse, et revint aux premiers jours du printemps. Michel exécuta en personne une sortie furieuse dans laquelle il fit un grand carnage des assiégeans. Sa flotte battit aussi deux fois la leur. Néanmoins il restoit à Thomas une armée de terre bien plus nombreuse que celle qui étoit renfermée dans Constantinople, et l'Empereur n'osoit risquer une bataille générale. Sur ces entrefaites, Mortagon, roi des Bulgares, offrit ses secours à Michel. Ce prince, craignant un tel auxiliaire, qu'il faudroit d'ailleurs payer, ce qui répugnoit aussi à son avarice, n'accepta point ses offres. Mortagon, qui espéroit un riche butin de la défaite de Thomas, voulut secourir l'Empereur malgré lui. Il s'approcha de Constantinople. Thomas en leva le siége pour aller à sa rencontre. Il fut battu, et le roi des Bulgares retourna dans son pays, chargé de ses dépouilles. Ce revers ruina les affaires du rebelle. Ce qui lui restoit de sa flotte se rendit à l'Empereur; et il n'osa plus, avec les restes de son armée, retourner devant Constantinople. Il demeura campé à dix lieues de cette ville. Michel l'alla chercher. Thomas, vou-

lant employer un stratagème fort usité, ordonne à ses soldats de fuir au premier choc, et de retourner sur l'armée ennemie, lorsque la poursuite y aura mis le désordre. Il ignoroit la disposition de ses troupes. Harassées et rebutées d'une guerre de trois ans, qu'elles avoient espéré terminer en peu de mois, et dont elles n'attendoient plus d'issue favorable, elles n'aspiroient qu'à revoir leurs foyers. Elles obéirent donc très-ponctuellement au premier ordre; mais au signal qui leur fut donné pour faire volte-face, elles continuèrent de fuir encore plus rapidement. Thomas se sauva et s'alla renfermer dans Andrinople, où, après cinq mois de siége, les habitans qui éprouvoient les dernières extrémités de la famine, le livrèrent à l'Empereur. Ce prince féroce renouvela l'exemple qu'avoit donné le barbare Justinien II. Après avoir tenu le pied sur la gorge à son prisonnier, il lui fit couper les pieds et les mains. En cet état, on le promena sur un âne dans les rues qu'il arrosoit de son sang. Michel qui accompagnoit cette horrible exécution, demandoit à l'infortuné s'il n'avoit point de complices à la cour impériale. Quelqu'un dit au prince: « Eh! quoi, vous en rapporterez-vous à » un ennemi sur la fidélité de vos amis? » L'infortuné Thomas, abandonné à ses douleurs sans qu'on y apportât aucun remède, vécut encore

quelques jours dans les souffrances qu'on peut imaginer. Son fils éprouva le même sort. Michel usa de clémence envers leurs complices, se contentant d'exiler les plus coupables. On a remarqué, à l'occasion de cette révolte, un fait très-singulier, qui montre le cas que l'Empereur faisoit des dignités ecclésiastiques. Un officier tenoit pour Thomas une ville d'Asie. Michel fit tenter la fidélité de son domestique en lui offrant un archevêché pour prix de sa trahison. Cet homme trahit effectivement son maître; on ignore s'il lui fut tenu parole.

824. 825. Les Sarrasins d'Espagne, profitant des troubles de l'Empire, pénétrèrent dans l'Archipel et ravagèrent les Cyclades; toutes les forces impériales étant alors concentrées à Constantinople, ou aux pieds de ses remparts, ils ne trouvèrent nulle part de résistance. Ils se portèrent ensuite sur l'île de Crète. La beauté du climat et la fertilité du terrain, charmèrent ces Barbares. A la vue de ces riantes campagnes, leur chef Abouhafs s'écria: « La voici cette terre délicieuse, dont » parle le prophète, ce pays où coule le lait et » le miel; elle ne doit appartenir qu'aux Musul- » mans. » N'étant pas assez nombreux pour s'y établir dès ce moment, les Sarrasins se bornèrent cette fois à en piller les rivages. Abouhafs y revint l'année suivante avec plus de monde. Lors-

que ses soldats se furent éloignés de quelques lieues de la flotte, il y fit mettre le feu. A la vue des flammes, les Sarrasins dispersés accourent au port avec effroi, et demandent raison à leur général de son procédé. « Ne m'avez-vous pas, » leur répondit-il, sollicité instamment de vous » conduire ici pour vous y établir ? Comment, » repliquèrent-ils, ferons-nous venir nos femmes » et nos enfans ? Eh ! bien, leur dit Abouhafs, » je vous donne une patrie ; elle vous fournira » des femmes ; c'est à vous à vous donner des » enfans. » Ces paroles les appaisèrent. Ce qui prouve qu'ils ne méritoient ni la qualité d'époux, ni celle de pères. Deux généraux grecs, successivement envoyés dans cette île pour la disputer aux Sarrasins, eurent leurs troupes taillées en pièces. Ces derniers y fondèrent la ville de Candie. A l'exception d'une seule cité, toute la Crète en général embrassa le mahométisme; la plupart devinrent musulmans avec autant de facilité qu'ils s'étoient faits chrétiens. Un petit nombre de fidèles préférèrent le martyre. Les Sarrasins conservèrent cette île importante 135 ans.

Michel se consola de ces revers, en contractant un second mariage avec une fille de Constantin-Porphyrogénète, nommée Euphrosyne. Cette jeune princesse étoit dans un monastère dès son enfance, ayant été consacrée au temps de la

disgrâce de son père. Craignant de choquer trop ouvertement les idées religieuses de son pays, Michel, pour écarter l'obstacle qui le gênoit, usa du manège qu'avoit autrefois employé l'Empereur Claude, lorsqu'on lui avoit inspiré le désir d'épouser sa nièce Agrippine. Il engagea en secret les principaux du sénat à lui demander publiquement qu'il voulût bien prendre une seconde femme, et à combattre avec vivacité la répugnance qu'il en témoigneroit. Cette comédie fut jouée au milieu du sénat. Michel attendit, pour se rendre, qu'on en vînt à des murmures et à des menaces. Enfin il mit pour condition à sa complaisance qu'il épouseroit Euphrosyne ; c'étoit la seule personne qui pût, disoit-il, lui faire changer la résolution qu'il avoit prise de ne point passer à de secondes noces.

827. 828.

Ce mariage fut peut-être la cause de la perte de la Sicile. Euphémius qui commandoit une place dans cette île, se croyant autorisé par l'exemple du prince, enleva une religieuse qu'il aimoit. La famille s'en plaignit ; l'Empereur ordonna au gouverneur de faire couper le nez au coupable. Euphémius, instruit de l'ordre, se sauve en Afrique et promet au calife sarrasin qui régnoit en ce pays, de lui livrer la Sicile, s'il veut lui donner le titre d'Empereur avec quelques secours. Le calife équipa une flotte et fit

partir 10,700 hommes qui battirent les troupes de l'île. Deux frères de Syracuse cependant poignardèrent par surprise Euphémius qui, décoré du nom d'Empereur, couroit de tout côté, à la tête d'un détachement pour faire soulever le pays. Michel envoya une armée en Sicile, et les Sarrasins alloient y périr tous, lorsqu'ils reçurent d'Espagne un puissant renfort, à l'aide duquel ils conquirent l'île entière. Ils la gardèrent plus de deux siècles. De-là ils firent des incursions en différens endroits de l'Italie. Leurs partis couroient jusqu'aux environs de Rome.

L'année suivante, on vit enfin un Empereur mourir dans son lit. Michel avoit régné près de neuf ans. Il reste de ce prince une lettre qu'il fit écrire à Louis le Débonnaire, pour renouveler l'alliance avec l'Empereur d'Occident, selon l'usage de ses prédécesseurs. Elle peint les mœurs du temps et l'astuce grecque. Le style en est dévot, et elle est surchargée de passages de l'écriture. Michel ne voulant pas donner le titre d'Empereur à Louis, et n'osant le lui refuser, le qualifie d'abord de « Cher et honorable frère, roi glorieux » des François et des Lombards, » puis ajoute : « et qui est appelé leur Empereur, *et vocato* » *eorum imperatori.* » Outre la Crète et la Sicile, l'Empire perdit la Dalmatie sous le règne de Michel. Ce prince égoïste en plaisantoit avec ses

courtisans. Quand il apprit que la Sicile lui étoit enlevée, il dit à un de ses ministres : « Je vous » fais compliment, vous voilà débarrassé d'un » grand fardeau. Prince, lui répliqua le ministre, » il ne faudroit que deux ou trois soulagemens » pareils pour être débarrassé de tout l'Empire. »

THÉOPHILE.

Théophile avoit atteint l'âge viril, lorsqu'il rem- 829.
plaça son père sur le trône. Il étoit né avec de l'esprit et un grand zèle pour la justice. Quoiqu'il dût la couronne aux assassins de Léon, il voulut commencer son administration par leur châtiment. Comme il ne les connoissoit pas tous, il mit en usage pour les découvrir un artifice que le motif même ne sauroit faire excuser. Il convoqua au palais, avec le sénat, tous ceux qui avoient rendu quelque service à Michel. L'assemblée fut nombreuse. « Mon père, dit-il, avoit dessein de com- » bler de bienfaits ceux qui ont signalé leur zèle » et leur courage, en ôtant la vie à son perse- » cuteur. Il n'a pas eu le temps d'acquitter cette » dette ; son successeur se fait un devoir d'ac- » complir ses intentions. Que tous ceux qui ont » eu part à la mort de Léon se présentent. » Ils s'empressent de se faire connoître. Alors Théophile fait apporter la croix dont un bras avoit

été abattu du même coup qui avoit tranché la tête à Léon, et demande aux sénateurs ce que méritent les auteurs d'un tel attentat. Tous s'écrient : *La mort.* L'Empereur ordonne au préfet d'exécuter cette sentence. En vain les meurtriers implorent sa miséricorde, en vain s'écrient-ils que sans le secours qu'ils ont prêté à son père pour le dérober au glaive suspendu sur sa tête, il ne seroit pas lui-même sur le trône, on les entraîne au cirque où ils sont décapités. L'Impératrice Euphrosyne fut ramenée dans son monastère. L'attention de Théophile à réprimer les vexations de l'homme puissant étoit extrême. Traversant chaque semaine toute la ville à cheval, pour se rendre à une église d'un faubourg, il donnoit un libre accès à tous ceux qui vouloient lui remettre des requêtes, et leur rendoit justice sur le champ. Une pauvre veuve s'étant présentée sur son passage, se plaignit de ce que le commandant de la garde, Pétronas, beau-frère de Théophile, élevoit sa maison à une telle hauteur qu'il ôtoit le jour à la sienne, et la rendoit inhabitable. L'Empereur, ayant vainement averti Pétronas de donner satisfaction à cette femme, le fit battre de verges, ordonna de démolir sa maison, et en donna les matériaux et le sol à la veuve lésée. Ce qui fait voir à quel point l'honneur étoit alors en oubli, c'est que ce châtiment ignominieux n'empêcha

n'empêcha pas que Pétronas n'vécût à la cour et ne parvint, sous le règne suivant, à de nouvelles dignités et au commandement des armées. Une autre fois un particulier se jetant au devant de l'Empereur, et saisissant la bride de son cheval, lui dit: « Prince, ce cheval est le mien. » Le connétable (le maître des écuries) appelé et interrogé, dit que le gouverneur de l'Hellespont en avoit fait présent à l'Empereur. Ce gouverneur, étant alors à Constantinople, est mandé au palais. Il fut avéré que la réclamation étoit légitime. Le cheval est rendu au propriétaire, et le magistrat fouetté publiquement. Beaucoup d'exemples semblables rétablirent si bien la police, que l'Empereur ayant, dix-sept jours de suite, fait faire des informations à Constantinople, pour savoir s'il y avoit quelqu'un qui eût des plaintes à porter, il ne se présenta personne. Le prince donna même à son épouse, quoiqu'il l'aimât beaucoup, une leçon sévère sur un objet qui ne blessoit pas cependant la justice d'une manière bien directe. Ayant su qu'elle avoit un vaisseau qui venoit d'arriver au port, chargé de marchandises de Syrie pour le compte de cette princesse, il s'y transporte, et s'adressant à son cortège: « Qui de vous, demanda-t-il, a besoin de » marchandises étrangères? » Comme on ne devinoit pas l'objet de la question, personne ne

répondoit. « Eh! quoi, ajouta-t-il, ne voyez-vous » pas que d'Empereur que j'étois par la grâce » de Dieu, je suis, grâce à ma femme, devenu » marchand? » Ayant fait retirer tous les gens de l'équipage avec leurs effets, il fit brûler le vaisseau et toutes les marchandises de l'Impératrice (1), et lui défendit expressément de déshonorer la pourpre par un indigne trafic. Le commerce, dit-il, est pour nos sujets un moyen de subsistance qui doit leur être laissé. Que deviendront-ils si, les chargeant d'impôts, nous leur ôtons les moyens de les payer?

Ce prince, quoique brave, quoique suivi de nombreuses armées, et servi par de bons généraux, soit faute d'habileté ou de déférence aux bons conseils, fut plus souvent vaincu que vainqueur, ce qui lui fit donner le nom d'infortuné. Dans les premières années de son règne, il eut en tête un redoutable ennemi dans la personne du calife Al-Mamoun, fils d'Haroun-Al-Raschid. Ce fut ce calife qui acheva de tirer les Arabes de la profonde ignorance où ils avoient été plongés de tout temps. Almansor, le second des Abbassides et le bisayeul d'Al-Mamoun, avoit donné à ses sujets les premières idées des hautes sciences.

(1) Il eût mieux fait d'en appliquer le produit au profit du public ou de l'indigence.

Avant lui, les Musulmans n'étudioient que leur langue, leur loi et une sorte d médecine grossière. Al-Mamoun tira de la Grèce et fit traduire en Arabe les livres qui traitoient de quelque science. Il regardoit, dit Abulfarage, les savans comme des créatures choisies de Dieu même, pour perfectionner la raison. Ils étoient, suivant lui, la lumière du monde, les maîtres du genre humain, sans lesquels la terre deviendroit sauvage. Il existoit à Constantinople, dans une sorte de pauvreté, un philosophe nommé Léon. Un de ses élèves, devenu prisonnier des Arabes, les étonna par son savoir. Le calife l'ayant vu, et ayant appris de lui que son maître en avoit encore bien davantage, écrivit à Léon : « On juge de » l'arbre par le fruit. Votre disciple nous a fait » connoître son maître. Puisque votre mérite » n'a pas, dans votre patrie, le crédit de vous » tirer de l'obscurité, venez répandre vos lumières » parmi nous. Toute la nation sarrasine baissera » la tête devant vous, et vous trouverez dans » notre bienveillance plus de richesses et d'hon» neurs que n'en ont jamais possédé les favoris » de vos princes. » Léon n'osa pas se rendre à cette invitation. Théophile qui en eut connoissance, le lui défendit; mais ce prince, la regardant comme un reproche de son indifférence pour les savans, assigna à Léon une pension ho-

norable et une église pour donner ses leçons. Le calife demanda plusieurs fois le philosophe à l'Empereur qui le lui refusa constamment.

Théophile dont nous n'avons guère vu jusqu'à présent que des traits de justice ou de sagesse, eut la misérable fantaisie de se signaler par un luxe frivole et un vain étalage d'opulence. Il envoya au calife de Bagdad un ambassadeur chargé de prodiguer l'or à cette cour, et fit construire à Constantinople, sur le modèle d'un édifice du souverain des Arabes, un magnifique palais entouré de jardins et de cinq églises. Parmi les somptueuses frivolités qu'il commanda, on remarquoit un arbre d'or, sur lequel des oiseaux artificiels faisoient entendre un concert, et deux lions du même métal, qui rugissoient comme s'ils eussent été animés. Théophile eut encore le malheur de persécuter les orthodoxes à l'occasion des images. Un couvent tout entier fut assommé à coups de bâton.

836. 839. Pendant ces horreurs, 90 mille Sarrasins se jetoient sur les terres de l'Empire. Théophile marcha contre eux, fut défait, et se sauva de leurs mains par son adresse. L'année suivante, il fut plus heureux. Il fit un grand carnage de ces Barbares en Cappadoce, et en amena 25 mille à Constantinople, où il rentra en triomphe. On y célébra les jeux du cirque, dans lesquels l'Em-

pereur disputa le prix, vêtu de la livrée d'une des factions, ce qui étoit manquer doublement aux convenances. La troisième année, Théophile éprouvant encore l'inconstance de la fortune, fut battu, et ne dut la vie qu'à son général Manuel, qui l'arracha des mains ennemies. Pour prix d'un si grand service, ce guerrier fut en butte à tous les traits de l'envie. On parvint à tromper l'Empereur sur son compte, à lui persuader qu'il aspiroit à l'Empire. Ce brave capitaine, apprenant que la résolution est prise de lui faire perdre les yeux, se sauve chez les Sarrasins, qui l'accueillent et l'emploient avec succès contre d'autres ennemis que les Grecs. Théophile désabusé ressent vivement la perte d'un homme qui lui a sauvé la vie, et trouve moyen de l'inviter à revenir. Manuel, toujours au fond du cœur fidèle à sa patrie, demande au calife Mutasem une armée pour porter, dit-il, le fer et le feu au sein de l'Empire. Le calife lui donne des soldats et son propre fils. Rendu sur la frontière de la Cappadoce, Manuel avertit secrètement de son dessein le gouverneur de cette province, qui lui envoie une escorte dans un lieu convenu. Le général grec s'éloigne du camp des Sarrasins avec le jeune prince, et lorsqu'il est tout près de l'endroit où il est attendu, il l'embrasse et lui dit: « Partez, » mon fils, Dieu me garde de vous trahir; re-

» tournez à votre père. Je ne vous quitte que » pour obéir à mon devoir qui me rappelle » auprès de mon souverain. »

840. La défaite essuyée par l'Empereur n'avoit fait qu'animer son courage. A la tête de 100 mille hommes, il va fondre sur la Syrie, enlever Samosate, dans la Comagène, et assiéger Sozopétra, où le calife avoit pris naissance. Mutasem, qui n'avoit pas eu le temps de rassembler ses forces, écrit à Théophile pour le prier d'épargner cette ville qui lui est chère. « C'est mon berceau, lui » disoit-il, je le rachèterois au prix d'une pro- » vince entière. Songez que si je suis pris au » dépourvu aujourd'hui, demain je serai en état » de me venger. » Théophile ne tient aucun compte de cette prière. Sozopétra est enlevée de force et ruinée. Les hommes sont exterminés, les enfans et les femmes traînés en esclavage.

Le calife furieux assiége à son tour Amorium, la première ville alors de l'Asie mineure et où étoit né le père de Théophile. Il avoit fait venir des troupes de toutes les provinces de ses Etats, et du fond même de l'Afrique. Depuis long-temps, les califes n'avoient pas eu une aussi nombreuse armée. Théophile vient la combattre, est vaincu, et une seconde fois sauvé par Manuel. Il envoie au calife des ambassadeurs chargés de présens pour l'engager à lever le siége d'Amorium.

Mutasem, que la ruine de sa patrie rendoit implacable, reçoit cette députation avec un mépris insultant, et la fait mettre aux fers. La ville lui est livrée par la trahison. La plupart de ses habitans sont massacrés; le feu est mis aux édifices, et le calife ne laisse qu'un monceau de cendres et de ruines à la place d'une des cités les plus florissantes de l'Orient. Il avoit fait conduire les députés de Théophile par tous les quartiers de cette malheureuse ville pour les rendre spectateurs du carnage et de l'incendie, puis les avoit renvoyés avec ces mots : « Allez dire à votre maître » je le tiens quitte de ce qu'il me devoit pour » Sozopétra. » Leçon terrible qui dut bien faire repentir l'Empereur d'avoir abusé du cruel droit de la guerre. Le calife reprit la route de Bagdad, traînant à sa suite trente mille prisonniers. S'étant soulevés en chemin, ils furent enveloppés, et on en choisit six mille auxquels on coupa la tête. L'Empereur envoya une nouvelle ambassade pour offrir de payer la rançon des captifs; elle servit de risée à toute la cour du calife. Mutasem déclara qu'il ne relâcheroit aucun de ses prisonniers quand on lui donneroit pour chacun d'eux ce qui étoit offert pour tous. Cette réponse pénétra Théophile d'une douleur à laquelle il succomba quelques mois après.

Ce prince aima la poésie et la musique. Il fit

des hymnes pour l'office de l'église et en composa le chant. Il se plaisoit à battre lui-même la mesure dans le chœur. Une autre petitesse plus ridicule, c'est qu'étant chauve, il ordonna, par un édit, à tous ses sujets de se couper les cheveux, et défendit, sous peine du fouet, de les laisser tomber plus bas que le cou. Il vouloit, disoit-il, rappeler la vertueuse simplicité des Romains.

MICHEL III, *dit* L'IVROGNE.

842. Théophile laissoit pour successeur un fils âgé de trois ans. Il avoit donné la régence à son épouse, l'Impératrice Théodora, et lui avoit assigné pour conseils le patrice Théoctiste, avec Manuel et Bardas, l'un oncle, l'autre, frère de la princesse. Manuel, et pour le courage et pour la vertu, étoit le premier homme de l'Empire. Aussitôt après la mort de Théophile, il fit assembler au cirque les soldats et le peuple, et leur demanda suivant la coutume le serment de fidélité. On crut que c'étoit pour lui-même, et l'on s'écria de toutes parts : « Vive Manuel, longues années à » Manuel! » Mais cet homme de bien, plus offensé qu'honoré de ces acclamations, cria le premier : « Vive Michel et Théodora! » Plutôt pour lui obéir que par aucun autre motif, l'as-

semblée prêta le serment ordinaire, en admirant la probité de Manuel.

Une des premières opérations de ce règne fut le rétablissement du culte des images. Manuel, assez indifférent sur toutes les questions théologiques, eut d'abord de la peine à s'y prêter. Il pensoit que pour éviter de nouveaux troubles, il convenoit de laisser les choses en l'état où les avoit mises le dernier Empereur. Mais il tomba malade, et des moines lui persuadèrent qu'un moyen sûr de guérir étoit de promettre à Dieu le rétablissement du culte des images. Les principaux de l'Etat et la plupart des évêques métropolitains étoient iconoclastes ; l'Impératrice craignoit que la restauration, qui faisoit l'objet de ses vœux, n'excitât une commotion violente ; elle redoutoit sur-tout le patriarche fort attaché à l'hérésie. Quand elle eut rendu un décret pour le rétablissement de l'ancien culte, elle fit dire au patriarche que s'il entendoit persister dans ses pratiques hétérodoxes, il eût à se retirer à sa maison de campagne. Dès que l'envoyé de l'Impératrice est sorti de chez le prélat, celui-ci se fait une blessure, appelle du secours, et s'écrie que Théodora vient de le faire assassiner. Des cris séditieux annoncent cette nouvelle à la princesse. Elle envoie aussi-tôt son frère Bardas au palais patriarchal. Il fait visiter publiquement la blessure du prélat ;

son imposture est décelée ; le peuple l'abandonne, et il est contraint de sortir de la ville. Un concile termine enfin cette meurtrière hérésie qui avoit duré près de 120 ans. Quelque chose manquoit cependant à la satisfaction de Théodora. Elle avoit tendrement aimé son mari, et craignoit pour lui les suites de la guerre qu'il avoit faite aux images. Elle demanda aux pères du concile une indulgence générale pour tout le mal qu'il avoit commis à cet égard, et les pria d'arrêter par leurs prières les effets de la justice divine. Les pères furent fort embarrassés ; ils firent entendre qu'ils ne pouvoient rien pour ceux qui mouroient hors du sein de l'Eglise. L'Impératrice protesta que son mari avoit, en expirant, donné des signes de repentir et baisé des images. Les pères, sur son témoignage, levèrent l'excommunication que Théophile avoit encourue. On pria publiquement pour lui ; et ce fut alors une opinion commune que l'absolution des évêques et les prières des fidèles l'avoient fait sortir de l'enfer, où son hérésie l'avoit plongé. Une brutalité d'un moine orthodoxe envers l'Impératrice, peut servir à faire connoître les mœurs de ces temps barbares, et l'amertume du zèle de ces religieux. Celui-ci nommé Théophanes, qui venoit d'être fait archevêque de Nicée, se trouvoit à la table de Théodora. Il portoit gravés sur le

front quelques vers qui le qualifioient de scélérat; c'étoit un traitement qui lui avoit été fait autrefois par ordre de Théophile. Etant fixé à différentes reprises par l'Impératrice, il lui en demanda la raison : « Je réfléchissois, dit-elle, à la » cruauté de ceux qui vous ont imprimé ces ca» ractères, et je la déteste. Détestez donc votre » mari, répond Théophane, je lui ai promis » de lui faire lire ces caractères au jour du juge» ment dernier, et je lui tiendrai parole. » La sensible et craintive Impératrice fondit en larmes, et le nouveau patriarche de Constantinople réprimanda le dur archevêque de Nicée. Le patriarche dépossédé, et enfermé dans un monastère, faisoit tomber sa vengeance sur les images dont il perçoit les yeux; l'Impératrice lui fit donner 200 coups de fouet. Pour se venger de son successeur, qu'il voyoit avec dépit occuper son siége, il suborna une femme, qui l'accusa d'avoir usé envers elle d'une criminelle violence. La calomnie fut découverte et confondue.

Théoctiste étoit le plus puissant des tuteurs de Michel. Il connoissoit les affaires; mais voulant briller par des talens qu'il se flattoit à tort de posséder, il fit la guerre aux Sarrasins et fut toujours battu. Ensuite, il s'avisa de se brouiller avec Manuel, et se joignit à Bardas pour rendre suspect à Michel le plus fidèle de

ses tuteurs et de ses sujets. Manuel, faussement accusé, se retira de lui-même de la cour, et n'y retournoit que lorsqu'il étoit mandé pour quelque affaire importante.

Après s'être servi de Théoctiste pour éloigner Manuel, Bardas, qui portoit ses vues jusqu'à l'Empire, voulut se défaire de Théoctiste même comme d'un dangereux surveillant. Il profita d'un mécontentement que Théodora venoit de donner à l'Empereur pour animer ce jeune prince contre Théoctiste. « C'étoit lui, disoit Bardas, » qui faisoit agir et parler l'Impératrice. Il ne lui » manquoit que le nom d'Empereur qu'il étoit » sur le point de prendre. Théoctiste alloit épouser » Théodora ou l'une de ses filles, et l'on ôteroit » ou la vue ou la vie à Michel. » L'Empereur ordonne de le tuer lorsqu'il viendra chez sa mère, veut être le témoin du meurtre et en donner le signal. Apprenant que Théoctiste approche tenant en ses mains des papiers qu'il alloit, suivant sa coutume, communiquer à Théodora, il se présente à lui; « à qui vas-tu, lui dit-il, rendre » compte de mes affaires ? C'est à moi qu'il ap- » partient de l'entendre : lis-moi ces papiers. » Théoctiste tout ému obéit, et reçoit ordre de retourner chez lui. A peine il a fait quelques pas qu'il entend prononcer l'arrêt de sa mort, et Michel qui crie, tuez, tuez ! parole horrible et

inouie dans la bouche d'un souverain. Théoctiste se sauve vers le cirque. Bardas le rejoint, le saisit aux cheveux, et lui frappe le visage à coups de poing. Il ordonne à ses satellites de le mettre en pièces. L'Empereur arrive, réitère le même ordre ; mais aucun n'osant porter la main sur un personnage de ce rang, on le conduit en prison, où Théophile craignant que sa mère ne le mette en liberté, envoie l'assassiner. Manuel, s'attendant à un pareil sort, et ayant rencontré Bardas : « Courage, lui dit-il, ne remets l'épée » dans le foureau qu'après avoir sacrifié toutes » tes victimes. » Cette fermeté imposa au lâche assassin.

Théodora, instruite de son crime, l'accable, lui et l'empereur, des plus sanglans reproches, et prévenant les mesures qu'on prend dans le conseil pour la dépouiller, elle fait assembler le sénat, rend compte de son administration, montre qu'elle laisse le trésor plein, et se démet de son pouvoir. Son gouvernement n'eût guère mérité que des éloges, sans la rigueur extrême qu'elle employa contre les pauliciens dont elle entreprit la conversion par la terreur. On dit que cent mille furent exterminés. Il s'en sauva encore un grand nombre qui se mirent sous la protection des Sarrasins, s'établirent dans l'Arménie mineure, et devinrent indépendans et ennemis

854.

de l'Empire dont ils étoient auparavant les sujets.

Mais, après la retraite de l'Impératrice, la puissance souveraine fut plus avilie qu'elle ne l'avoit encore été jusque-là. Michel, âgé de seize ans, se livra sans pudeur à la débauche la plus outrée. Le palais devint un mauvais lieu. Mêlant l'impiété à la dissolution, l'Empereur parodia, par des bouffonneries scandaleuses, les cérémonies du culte. Lorsque le patriarche faisoit des processions dans la ville, ce prince, avec une troupe de libertins, alloit à sa rencontre. Ils étoient montés sur des ânes, comme un chœur de satyres, jouoient des instrumens, chantoient des chansons infâmes sur le ton des pseaumes, et se permettoient les gestes les plus obscènes. Chacun de ses courtisans, et lui-même, portoit le nom d'un métropolitain. Un d'eux se nommoit le patriarche. Michel ayant un jour mandé sa mère pour venir recevoir, disoit-il, la bénédiction patriarchale, elle y vint comptant recevoir celle du vrai patriarche de Constantinople, et se jeta aux pieds d'un libertin qu'elle prenoit pour lui. Elle fut bientôt détrompée par l'insulte brutale et grossière, qu'elle essuya de la part de ce débauché, au milieu des éclats de rire de son fils et de sa cour. Les courses du cirque étoient l'occupation la moins criminelle du prince. Confondu

avec les cochers de la faction bleue, dont il portoit la livrée, il leur disputoit une indécente victoire. Aucune affaire ne lui paroissoit approcher de l'importance de ces combats. Un jour qu'il s'y préparoit, il aperçut des flambeaux allumés au-delà du Bosphore, qui annonçoient une incursion de Sarrasins. Il fut alarmé non de l'approche des ennemis, mais de la crainte que les spectateurs, distraits par ce signal menaçant, ne donnassent pas à ses efforts toute l'attention dont il étoit jaloux, et ordonna de supprimer des signaux qui importunoient. C'étoit un établissement salutaire. Dès que les Sarrasins paroissoient sur le territoire de l'Empire, la nouvelle en étoit sue à l'instant au moyen des flambeaux allumés sur les hauteurs, et dont la lumière se communiquoit rapidement de Tarse à Constantinople. Sur cet avis, les habitans des campagnes se réfugioient dans des places de sûreté. Michel sacrifia ces avantages à la crainte de manquer d'applaudissemens lorsqu'il se donneroit en spectacle. Une autrefois, comme il n'attendoit que le signal pour partir de la barrière, le ministre vint lui présenter un courier qui annonçoit que l'ennemi avoit traversé toute l'Asie. « De quoi t'avises-tu, misérable, dit-il au mi-
» nistre, de venir m'interrompre dans un mo-
» ment si critique ? Ne vois-tu pas qu'il s'agit
» pour moi de prendre la droite sur ce cocher,

» et que de-là dépend le succès de ma course ? » Il forçoit les premiers officiers de l'Empire à prendre les livrées du cirque et à courir avec lui. Quelquefois il s'arrêtoit avec son cortège de libertins dans la cabane de quelques pauvres gens, s'emparoit de tout ce qui s'y trouvoit de vin et de viande, apprêtoit lui-même le repas, dressoit la table, prenoit place avec la famille et s'enivroit, plaignant beaucoup ses prédécesseurs, que l'orgueil, disoit-il, avoit privés de ces plaisirs simples et populaires. L'argent du trésor se versoit à grands flots sur les cochers du cirque. Michel voulut être le parrain de tous leurs enfans, et le moindre présent qu'il leur faisoit à cette occasion étoit de 50 livres d'or, quelquefois il leur en donnoit 200. Les femmes perdues, les hommes encore plus infâmes, qui étoient les instrumens de ses débauches, partageoient avec les cochers ses folles libéralités. Tout, jusqu'aux vases sacrés, devint l'aliment de ses ruineuses profusions. Il finit par faire fondre ce qu'il y avoit d'or et d'argent au palais, et même dans la garde-robe impériale. Ses repas se terminoient souvent par de sanglantes tragédies. Quand il étoit ivre, il ordonnoit des supplices sans raison, souvent même sans prétexte. Communément on se dispensoit d'obéir, sans quoi il ne lui seroit pas resté un officier; mais malheur

à

à qui avoit un ennemi puissant à la cour; l'ordre alors étoit exécuté.

Un complot tramé contre Bardas ayant été découvert, Théodora en fut soupçonnée; on l'enferma ainsi que ses filles, et on les dépouilla de tout l'éclat qui convenoit à leur naissance. Bardas fut créé César et n'avoit plus qu'un pas à franchir pour parvenir au trône qu'il ambitionnoit. Aussi voyoit-il avec plaisir l'Empereur se noyer de plus en plus dans la débauche, et tandis que ce jeune prince y consumoit les jours et les nuits, le César gouvernoit, ranimoit l'étude des lois, presque oubliées, et les faisoit exécuter. Il aimoit les sciences, et en ressuscita le germe que la barbarie des précédens souverains avoit laissé dessécher. Au milieu de ces louables occupations, le déréglement de ses mœurs étoit extrême. Il vivoit scandaleusement avec sa bru. S'étant présenté pour participer aux saints mystères, le patriarche Ignace (1) lui refusa la communion. Bardas furieux résolut sa perte. Il n'eut pas de peine à y décider l'Empereur, qui étoit mécontent de ce que le patriarche avoit refusé son ministère pour imposer le voile à l'Impératrice et à ses filles, que le prince avoit voulu consacrer de force à la religion. Ignace fut exilé,

(1) C'étoit le 3.e fils de l'Empereur Michel Rhangabé.

857. et le célèbre Photius, alors laïque, nommé à sa place. C'étoit un des premiers personnages de son siècle, un homme d'une naissance illustre, et dont le génie facile avoit embrassé toutes les sciences. Les deux ouvrages qui nous restent de lui, donnent de son savoir la plus haute idée. Celui qui porte le titre de *bibliothèque*, suppose une lecture immense, et prouve un jugement exquis. Le *nomocanon*, qui est une concordance du droit canonique et civil, prouve qu'il étoit également instruit des lois de l'Eglise et de celles de l'Etat. Pour affermir son usurpation du trône patriarchal, on assembla un concile de 318 évêques, qui déposèrent son prédécesseur. Les légats du pape Nicolas souscrivirent la sentence. Le pontife de Rome convoqua de son côté un concile de plusieurs provinces, interdit Photius, et excommunia ses légats qui furent convaincus de s'être laissés corrompre. Neuf ans après, Photius, pour se venger du pape, imagina et pratiqua une fourberie dont il n'y avoit pas d'exemple. Il fabriqua (866) les actes d'un concile réputé œcuménique, par lequel le pape se trouvoit excommunié et déposé. Vingt et un évêques se prêtèrent à souscrire ces actes, et Photius y ajouta près de mille souscriptions, parmi lesquelles se voyoient celles de l'Empereur, des légats du Saint-Siége, du clergé, et du sénat. Michel avoit réelle-

ment signé dans l'ivresse. Les autres signatures étoient supposées. Ce prétendu concile fut suivi d'une lettre circulaire que Photius répandit dans tout l'Orient. Il accusa les Latins d'impiété, pour avoir inséré dans le symbole le mot *Filioque.* Dire que le Saint-Esprit procède du Fils ainsi que du Père, étoit selon lui une monstrueuse hérésie, c'étoit admettre deux principes dans la Trinité. Ce reproche est encore aujourd'hui un des motifs du schisme des Grecs.

La guerre contre les Sarrasins se fit sous le règne de Michel avec des succès différens. Ce prince voulut commander en personne et fut deux fois vaincu. La seconde, il étoit perdu sans Manuel, dont la destinée sembloit être de sauver la vie à ses souverains. Un émir arabe, Omar, avoit fait un désert de l'Asie mineure, dont il avoit emmené 70.000 captifs. Mais plus brave qu'habile, il se laissa enfermer dans des défilés de la Cappadoce, où il périt avec toute son armée.

Un homme, né près d'Andrinople, dans la poussière et peut-être dans la mendicité, Basile, disputoit de crédit avec Bardas. Il étoit devenu premier écuyer de l'Empereur. Michel, las d'une maîtresse qu'il avoit depuis quelques années, la fit épouser à Basile, qui pour cet effet répudia sa femme, et qui, en échange de celle qu'il 862.

recevoit, livra sa sœur à son maître. Le César et le nouveau favori travaillèrent mutuellement à se détruire. Ce dernier parvint à perdre son rival dans l'esprit de l'Empereur. Mais il étoit dangereux de vouloir s'en défaire à Constantinople remplie de ses partisans. En conséquence, le prince annonça son départ pour l'Asie, sous prétexte d'aller reconquérir l'île de Crète. Quoique Bardas ne pût décemment se refuser à le suivre, il hésitoit, ayant eu quelque avis qu'on en vouloit à ses jours. L'Empereur et Basile, pour le rassurer, signèrent avec une plume trempée dans du vin consacré pour les saints mystères, une protestation de n'avoir aucun mauvais dessein contre le César. Il partit sur cette assurance et fut assassiné dans la tente impériale. Michel, qui ne s'étoit pas proposé d'autre exploit, revint à Constantinople. Il entendit en arrivant un moine qui crioit à haute voix : « Vous avez versé le sang » de votre oncle ; (malheur à vous !) ce sang » retombera sur votre tête. » Il donna ordre de couper le cou à ce moine insolent ; le peuple l'arracha des mains de l'exécuteur, en disant « qu'il étoit possédé du démon, qui le faisoit » parler malgré lui. »

Michel, incapable de soutenir le fardeau de l'Empire, et voyant que sa jeunesse, flétrie en sa fleur par son inconduite, ne lui laissoit aucune

espérance de postérité, associa Basile à l'Empire. L'ambition avoit fait tous les crimes de ce dernier. Dans une cour vertueuse, il eut été vertueux. Dès qu'il n'eut plus rien à désirer, il rentra dans son naturel. Sage et bienfaisant, il gagna tous les cœurs. Il voulut engager Michel à prendre des mœurs plus conformes à sa dignité. Ses exhortations le rendirent odieux. L'Empereur prêta l'oreille aux compagnons de ses débauches, qui lui conseilloient de se défaire d'un censeur incommode. Basile fut manqué à la chasse par un assassin. Michel se flatta de mieux réussir une autre fois. En attendant, il voulut donner une mortification à son collègue. Après une course de chars, où selon la coutume Michel avoit remporté le prix, il soupoit avec ses concurrens. Au milieu de la joie du banquet, un rameur de la Trirême impériale, nommé Basilicin, aimé de l'empereur à cause de sa bonne mine et de sa réputation dans la débauche, prit la liberté de se mêler à la conversation, et fit un pompeux éloge de la dextérité de Michel. Ce prince, dont la raison est troublée par le vin et la flatterie, fait apporter des habits impériaux, en revêt Basilicin, et lui donne le titre d'Empereur. Le matelot interdit ne savoit quelle contenance tenir. Michel alors se tournant vers Basile, « Vois-tu, » dit-il, que la pourpre lui sied mieux qu'à toi?

» Je t'ai fait Empereur ; ne suis-je pas le maître » d'en faire un autre? » L'Impératrice pleuroit, et tâchoit de lui faire entendre qu'une pareille extravagance anéantissoit la majesté impériale. Il lui imposa silence. Loin de se repentir de son choix, dès le lendemain, Michel mena le nouvel Auguste au sénat, pour l'y faire reconnoître. Les sénateurs interdits se turent, et n'osèrent lever les yeux sur leur prince qu'ils jugèrent avoir totalement perdu la raison. Peu après, Basile recevant de toute part avis que sa perte étoit résolue, prévint son collègue qu'il fit assassiner, ainsi que le nouvel Auguste Basilicin.

Parmi les folies de Michel, il faut compter la construction d'une écurie plus magnifique qu'un palais, et dont les murs étoient incrustés de marbre et de porphyre. Rien ne lui paroissoit trop dispendieux pour loger ses chevaux, qui lui étoient bien plus chers que ses sujets. Le traitement qu'il fit au cadavre de Constantin Copronyme, et à celui d'un ancien patriarche, iconoclaste de Constantinople, ne dénote pas une moindre démence. Il les fit déterrer, apporter au cirque, battre de verges, puis jeter au feu.

Russes. C'est sous ce règne qu'on vit, dans l'Empire, la première irruption des Russes, peuple féroce, sorti des glaces de Scythie et jusqu'alors inconnu. Ils traversèrent le Pont-Euxin sur deux cents

barques, exercèrent de grandes cruautés, et paroissant à la vue de Constantinople (864), y jetèrent l'alarme. S'il faut en croire les auteurs du temps, la robe de la Vierge plongée par les Grecs dans la mer, la fit soulever tout à coup. Les navires furent fracassés, et il ne se sauva qu'un petit nombre de ces Barbares, qui, ayant appris avec étonnement la cause de leur désastre, vinrent se faire baptiser à Constantinople, et retournèrent dans leur pays avec un évêque, pour instruire leurs compatriotes.

BASILE, *surnommé* LE MACÉDONIEN.

Le surnom de Macédonien fut donné à Basile, parce que la contrée de Thrace où il prit naissance, faisoit alors partie du gouvernement de Macédoine. Ce prince tourna ses premiers regards vers la restauration des finances. Son conseil étoit d'avis de faire rapporter toutes les sommes accordées en pur don par la folle prodigalité de son prédécesseur. Basile n'exigea que la restitution de la moitié; ce qui, joint au retranchement de toute dépense superflue, se trouva suffisant pour les besoins même extraordinaires de l'état, et permit encore de diminuer les impôts, tant l'économie est féconde. Il porta la réforme dans les tribunaux, et n'y admit que des hommes éclairés 867.

et vertueux, auxquels il accorda des honoraires, en leur défendant de rien accepter des parties. Il alla plus loin : afin de tenir la balance égale entre le pauvre et le riche, il assigna des fonds aux plaideurs indigens, pour les faire subsister pendant la durée des contestations, exemple unique dans l'histoire. Il entreprit aussi de rectifier la législation. Le corps du droit civil étoit un amas de lois surannées et abrogées par l'usage, mêlées avec celles qui étoient en vigueur ; il s'agissoit d'abolir les unes, d'éclaircir, d'abréger, de classer les autres avec méthode. Il commença par faire traduire en grec celles qui n'étoient écrites qu'en latin. Son projet fut achevé par son fils Léon. Nous en parlerons plus amplement à l'époque de ce règne. L'Empereur mit dans son administration tant de sagesse, de vigilance et de fermeté, qu'au bout de quelques mois, il ne se trouva plus dans la chambre du trésor, où s'examinoit tout ce qui étoit relatif aux impôts, et où l'Empereur assistoit assidûment, une seule plainte pour fait d'exaction. S'étant assuré que personne n'avoit écarté les réclamations, et qu'il n'y avoit réellement aucun sujet d'en former, il en pleura de joie. On est forcé de regretter que le principe d'un tel règne ait été la révolte et l'assassinat.

Un prince, ami de l'ordre et de la justice, ne pouvoit tolérer l'usurpation de Photius. Basile le

chassa de son siége et l'enferma dans un monastère. Ignace et tous ses partisans furent rappelés. Photius fut frappé en outre d'anathème, dans un synode tenu à Rome, et les actes de son conciliabule y furent foulés aux pieds et jetés au feu. Un concile est assigné à Constantinople. Les légats du pape y viennent. On exige qu'ils montrent leurs pouvoirs, ce qu'ils font avec répugnance, prétendant qu'on ne les avoit jamais assujettis à cette obligation. Ils apportoient un formulaire de réunion qui fut accepté par les pères, et dans lequel se trouvoit la reconnoissance implicite de la primauté de l'Eglise romaine. Photius fut cité. Il fallut l'amener malgré lui. Ce prélat, aussi artificieux qu'intrépide, s'efforça de rendre l'assemblée odieuse, en se comportant devant elle, comme J.-C. devant les tribunaux au temps de sa passion, et en faisant les mêmes réponses, lorsqu'on le contraignit de parler; car sur la plupart des questions il gardoit un profond silence. On annula son ordination. Les actes du concile furent souscrits avec du vin consacré. Les légats insérèrent, dans leur souscription, cette clause insolite: *Jusqu'à la révision du pape*; ce qui soumettoit le concile à son approbation. Malgré la réclamation des Grecs, les légats persistèrent, et leur opiniâtreté l'emporta. Photius joua le personnage d'un juste opprimé. Au bout

869. 870.

de quelques années, il regagna la faveur du prince. Basile n'étoit pas assez philosophe pour regarder sans trouble et sans honte la bassesse d'où il s'étoit élevé jusqu'au faîte des grandeurs. Photius découvrit cette foiblesse, et lui composa une généalogie qui en faisoit un rejeton des Arsacides. Basile alors l'admit dans ses conseils, lui confia l'éducation de ses fils, permit qu'il reprît les fonctions épiscopales, et après la mort d'Ignace (877), le laissa remonter au siége de Constantinople. Le pape Jean reconnut Photius, leva les censures prononcées contre ce prélat et ses adhérens, et excommunia ceux qui refuseroient de communiquer avec lui. Un concile (879 et 880), composé de 383 évêques, tenu à Constantinople, et gouverné entièrement au gré de Photius, décida également en sa faveur. Il fut prononcé anathème contre ceux qui oseroient rien soustraire ou ajouter au concile de Nicée, ce qui tomboit sur les églises d'Occident, qui admettoient l'addition du *Filioque*. Dans les acclamations qui terminèrent ce concile, Photius fut nommé avant le pape. Le pontife écrivit au patriarche une lettre dans laquelle il rejette le *Filioque*, protestant qu'il n'a pas été reçu par l'église de Rome, et condamnant, en termes très-durs, ceux qui l'ont introduit. Il veut néanmoins qu'on use de ménagement envers les églises qui l'ont admis, et qu'on

tâche de les ramener par la douceur. Les Grecs donnent à ce concile le nom de huitième concile général, ne reconnoissant point pour œcuménique celui qui avoit condamné Photius. Les deux successeurs de Jean, qui ne regardoient pas ce pontife comme infaillible, condamnèrent le patriarche de Constantinople.

Basile s'occupa de la défense des frontières que Michel avoit laissées dégarnies. Il lui fallut mettre sur pied de nouvelles armées. Faute de solde ou de subsistance, presque toutes les troupes avoient déserté; il ne restoit que quelques nouvelles milices sans habits, sans armes, sans courage. Des largesses rappelèrent les vétérans aux drapeaux; la discipline, les peines, les récompenses distribuées à propos rétablirent l'armée. Les Sarrasins de Carthage, débarqués dans la Dalmatie, étoient venus sous le règne précédent attaquer Raguse qui en étoit la capitale. Depuis quinze mois ils la tenoient assiégée. Dès qu'ils surent que Basile envoyoit une flotte pour la secourir, ils en levèrent le siége. Cette activité fit connoître aux Esclavons que l'Empire avoit enfin un maître capable de les contraindre à l'obéissance dont ils avoient secoué le joug. Ils y rentrèrent volontairement. L'Empereur les régit avec une extrême modération, leur permettant de choisir eux-mêmes leurs préfets et leurs ma-

gistrats. Ce gouvernement paternel procura une plus grande somme de bonheur à ces peuples que leur tumultueuse liberté. La nation esclavonne, la plus étendue de toutes celles de l'Europe, et qui, s'étant établie dans ce qu'on nomme à présent l'esclavonie, s'étoit répandue ensuite dans la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Pologne et une partie de la Russie, devint auxiliaire de l'Empire, dont elle ravageoit auparavant les frontières.

871. 875. Les Pauliciens ligués avec les Sarrasins désoloient l'Asie mineure. Basile marcha contr'eux en personne et fut d'abord battu plusieurs fois. Ces échecs ne ralentirent pas son courage : instruit par ses défaites, il apprit à vaincre. Après deux campagnes glorieuses, il rentra triomphant à Constantinople, et ne se délassa des fatigues de la guerre qu'en travaillant aux affaires de l'administration. Basile fut le premier homme de son siècle; mais ce siècle étoit ignorant et barbare, on en peut juger par la prière publique que fit l'Empereur pour demander la perte du chef des Pauliciens Il supplia le Tout-Puissant de ne pas le retirer du monde, qu'il n'eût enfoncé trois flèches dans la tête de Chrysochir. Ce général ennemi ayant été vaincu et tué, on envoya sa tête à Basile, qui, persuadé que le ciel avoit agréé sa prière, la perça effectivement de trois

flèches. La capitale des Pauliciens, Téphrique, fut prise et détruite, et avec elle tomba la puissance de ces sectaires qui, depuis vingt-cinq ans, faisoient trembler l'Asie jusqu'au Bosphore. Leur doctrine ne périt pas avec eux. Leurs missionnaires avoient propagé le manichéisme en Bulgarie, d'où il se répandit en Europe.

Basile obtint aussi à différentes époques des succès considérables contre les Sarrasins. Nous en omettons les détails ; il suffira de savoir qu'ayant passé l'Euphrate, il montra les armes impériales dans un pays où elles étoient depuis long-temps inconnues. On a déjà remarqué que les Arabes maîtres du plus grand Empire qui fût alors sur la terre, soutenus de toutes les forces de l'Orient, ne faisoient plus les mêmes progrès que sous les premiers successeurs de Mahomet, lorsque leurs armées consistoient dans une poignée de soldats pauvres et presque nus. Les richesses avoient porté chez eux leur poison destructeur, et l'usage des plaisirs les avoient énervés. Léon, fils de Basile, a peint la manière dont les Sarrasins se comportoient de son temps à la guerre. Cette nation dédaignant l'agriculture, n'avoit d'autre profession que les armes : c'étoit la nécessité qui les lui faisoit prendre. S'agissoit-il d'une expédition, elle ne levoit point de soldats. Le militaire n'étoit pas une profession particu-

lière chez les Sarrasins. On publioit le jour du départ ; l'amour de la patrie appeloit les riches sous le drapeau, et celui du butin les pauvres ; ainsi l'armée ne comptoit que des volontaires. Les femmes et ceux que leur foiblesse retenoit chez eux, participoient à l'expédition en fournissant les armes : la plus grande partie de leurs troupes consistoient en cavalerie; leurs fantassins mêmes alloient à cheval dans les marches. L'armée étoit précédée d'une troupe d'Ethiopiens à pied et presque sans vêtemens, n'ayant d'autre arme que des flèches. Les cavaliers étoient armés de toutes pièces; leurs épées, leurs brides, leurs baudriers étoient garnis d'argent. Ils ménageoient leurs chevaux aux dépens de leur propre vie, et ne s'en servoient jamais pour porter leurs bagages; les ânes, les chameaux et les mulets étoient leurs bêtes de charge. Ils redoutoient les combats nocturnes, et se retranchoient soigneusement pour éviter les surprises. Ils avoient imité les évolutions ainsi que les armes des Romains : leur usage étoit d'attendre l'ennemi de sang-froid, plus fermes dans la résistance qu'ardens à l'attaque. Soit qu'ils poursuivissent ou fussent poursuivis, ils gardoient presque toujours leur ordonnance; si elle venoit à se rompre, ils étoient incapables de se rallier et de se remettre en ordre. Persuadés que tout malheur vient de Dieu, ils ne s'opiniâ-

troient pas contre la mauvaise fortune; ne supportant ni le froid ni la pluie, ils choisissoient l'été pour combattre, et ne faisoient guère que des courses dans les autres saisons.

Le courage et l'activité de Basile leur enlevèrent une partie de leurs conquêtes dans la Cilicie. On le vit marcher à pied dans les chemins les plus pénibles, et traverser des rivières dangereuses; mais il déshonora ses succès en massacrant ses prisonniers, dont le grand nombre embarrassoit sa marche.

L'Italie étoit pleine de trouble et de confusion. 877.
Les habitans de Naples, d'Amalfi, de Salerne, qui dépendoient de l'Empire Grec, n'étant pas en état de résister aux Sarrasins, se virent forcés de joindre leurs armes à celles de ces barbares pour ravager le territoire de Rome. Jean VIII, à la tête de ses troupes, marcha contre Naples. Ce fut le premier pape qu'on vit commander une armée. Ce pontife impitoyable fit couper la tête à vingt-deux napolitains qu'on lui amena prisonniers. Un évêque de Naples, nommé Athanase, pour gagner ses bonnes grâces, se saisit du duc de cette contrée, qui étoit son frère, lui creva les yeux, le remit aux mains du Saint-Père et se saisit du duché; mais bientôt ce prélat, sans foi comme sans humanité, se ligua avec les Sarrasins, et pilla de concert avec eux le territoire de Rome.

Le pape excommunie Athanase et les Napolitains : ce fut le premier anathème lancé par la cour de Rome contre les peuples pour punir les crimes de leurs princes. On voit par ces événemens que les ducs d'Italie, quoique sujets de l'Empire Grec, agissoient en souverains, et se liguoient même avec ses ennemis. L'éloignement et la foiblesse des Empereurs Grecs les mettoient hors d'état de réprimer ces licences.

Les Sarrasins, ennemis irréconciliables de l'Empire, l'attaquèrent de deux côtés ; ceux de Syrie envoyèrent quatre mille cavaliers piller la Cilicie et la Cappadoce. Enfermés dans des défilés, ils furent tous exterminés à l'exception de cinq cents, qui, le sabre à la main, se firent jour à travers l'armée victorieuse. Les Sarrasins de Carthage vinrent assiéger Syracuse qui avoit été reprise par les Grecs, et l'emportèrent d'assaut après qu'elle eut souffert toutes les horreurs de la plus extrême famine ; ils la livrèrent aux flammes. Un guerrier imprudent, qui pendant le siége avoit insulté Mahomet, fut écorché vif, et les Sarrasins furieux lui mangèrent le cœur. D'autres Arabes s'embarquèrent à Tarse pour attaquer Chalcis sur l'Euripe ; ils furent repoussés et sur terre et sur mer. Les Arabes Crétois firent deux expéditions qui ne réussirent pas mieux. Une première flotte fut détruite dans la Propontide par le feu grégeois,

geois ; une seconde se tenant sur les côtes du Péloponèse, pilloit le continent et les iles. Nicétas, amiral de l'Empire, qui avoit atteint la première, vint chercher celle-ci laquelle étoit dans le port du Léchée; mais ayant abordé au port de Cenchrée, du côté opposé, il lui eût fallu plusieurs jours pour atteindre la flotte ennemie, et elle auroit eu le temps de se retirer dans ses ports. Il prit sur-le-champ un parti décisif et hardi ; ce fut de faire transporter ses vaisseaux d'une mer à l'autre au travers de l'Isthme, large de près de deux lieues, ce qui n'étoit pas sans exemple: cette opération fut faite en une nuit. Les Sarrasins saisis de frayeur, furent vaincus sans résistance. Nicétas les surpassa en férocité. Les chrétiens qui avoient changé de religion, furent principalement les objets de sa barbarie : il faisoit écorcher les uns, en disant qu'il ne leur enlevoit que le baptême auquel ils avoient renoncé ; et faisoit jeter les autres dans des chaudières de poix bouillante, sorte de baptême, disoit-il en riant, seul convenable à des apostats. L'unique punition de ses atrocités fut, à ce qu'il paroît, la perte du commandement. Les armes de Basile obtinrent encore d'autres succès en Sicile et en Italie.

Les derniers jours de ce prince furent troublés et pensèrent être souillés par une intrigue infernale. Il existoit à la cour un moine nommé San-

tabaren, hypocrite consommé, que le César Bardas avoit sauvé du supplice; il s'étoit attaché à Photius, qui l'avoit mis en possession de plusieurs siéges épiscopaux, dont il avoit chassé les titulaires. Basile ayant perdu son fils aîné (879), Photius le mit au nombre des saints, et Santabaren promit à son souverain de lui faire revoir ce fils qu'il avoit tendrement aimé. Effectivement, l'Empereur étant à la chasse, vit sortir, de l'épaisseur d'un bois, un cavalier vêtu d'une étoffe d'or, qui vint à toute bride à lui, l'embrassa et disparut. Il avoit tous les traits du fils de Basile. Le prince crédule ne douta pas que ce ne fût lui-même, et cette aventure donna tout crédit à Santabaren sur l'esprit de l'Empereur. Son second fils, Léon, devenu héritier présomptif de la couronne, ne pouvant souffrir que son père fût la dupe d'un fourbe, ne cacha pas le mépris que lui inspiroit ce moine. Celui-ci profondément dissimulé, s'attachant à faire sa cour au jeune prince, parvint, à force de souplesse, à changer entièrement ses dispositions, et gagna même sa confiance: il s'en servit pour tâcher de le perdre. C'étoit la coutume que dans les chasses de l'Empereur personne ne fût armé, si ce n'étoit lui et les officiers de la vénerie: ses enfans mêmes n'étoient que simples spectateurs. Santabaren alarma la tendresse filiale

de Léon sur les jours de son père. « Les forêts, » lui dit-il, ont été témoins et en quelque sorte » complices de plus d'un assassinat. Si votre » père étoit attaqué, à qui conviendroit-il de le » défendre ? Croyez-moi, ne le suivez jamais » dans ces périlleux amusemens, sans avoir une » arme cachée pour le secourir au besoin. » Léon le croit, et à la première occasion met un poignard dans une de ses bottes. Dès qu'on est entré dans la forêt, Santabaren court à l'Empereur avec un air inquiet et agité, et lui dit à l'oreille : « Soyez sur vos gardes ; votre fils est » armé : il s'ennuie d'obéir. » Ce prince est arrêté. On le fouille, on trouve le poignard, et à l'instant on retourne au palais. Léon étoit revêtu du titre d'Empereur. Basile, outré de colère, lui fait arracher les ornemens impériaux et ordonne de l'emprisonner. Il vouloit qu'on lui arrachât les yeux sur l'heure, et l'infâme Santabaren l'y excitoit. Plusieurs sénateurs embrassant ses genoux obtinrent qu'il différât le châtiment jusqu'à ce que le crime fût avéré. Les officiers, les amis du jeune prince furent mis à la question, sans qu'on pût tirer autre chose de leur bouche que des témoignages de son innocence et de sa piété filiale. Léon ne cessoit d'écrire des lettres justificatives que l'Empereur trop prévenu refusoit de lire. Tout le monde parloit en faveur de l'accusé.

Basile, importuné de ces sollicitations, défendit de proférer son nom en sa présence. Un jour qu'il étoit à table avec les principaux de sa cour, un perroquet prononça ces mots, qu'il entendoit répéter sans cesse depuis trois mois : « Hélas ! » pauvre Léon ! » Les amis de l'infortuné profitèrent de cette occasion pour réveiller la tendresse paternelle. Basile fit venir son fils, écouta son apologie, reconnut son innocence et lui rendit son amitié. Photius eut l'adresse d'en imposer au souverain en faveur de son protégé et de le soustraire au châtiment qu'il avoit mérité. On prétend que le lendemain de la délivrance de Léon, son père se trouvant à une procession, le peuple s'écria : « Gloire à Dieu qui nous a rendu notre jeune » prince ! » et que Basile dit à haute voix : « En» fans, vous poussez aujourd'hui des cris de » joie pour remercier Dieu de vous avoir rendu » Léon ; demandez-lui plutôt que son règne ne » vous fasse pas un jour pousser des cris de dou» leur. » Malgré l'affection qu'il avoit pour son fils, l'Empereur croyoit voir en lui des dispositions qui ne promettoient pas un sage gouvernement. Cette anecdote peut paroître douteuse.

Basile ne survécut pas long-temps à cette réconciliation. Un cerf vigoureux l'enleva par la ceinture de dessus son cheval. Un de ses veneurs l'empêcha de périr à l'instant même en coupant

sa ceinture d'un coup de sabre. Cet accident lui troubla tellement l'esprit, qu'il fit à l'instant arracher la vie à celui qui venoit de sauver la sienne, pour avoir, disoit-il, tiré l'épée sur son prince. Au reste, il y a dans l'histoire quelques exemples de monarques asiatiques, qui, en pareil cas, ont fait, de sang froid, périr leurs libérateurs : c'est un atroce délire du despotisme. La secousse qu'avoit éprouvée Basile avoit été si violente, qu'il en mourut au bout de quelques jours. Il avoit régné près de vingt ans. Ce prince déploya de grandes qualités, qui furent un peu altérées par la rouille de son siècle. S'il avoit eu quelques successeurs semblables à lui, l'Empire eût pu se relever. Sa vie fut constamment active ; il la passoit sous la tente ou dans le cabinet. N'espérant pas trouver la vérité dans sa cour, il la cherchoit dans l'histoire. Son peuple étoit l'objet de toute sa sollicitude. Un jour de Pâques, étant à l'église, il remarqua que les principaux habitans, loin de se distinguer par des habits de fête, portoient dans leur extérieur et leur contenance les marques d'une profonde tristesse. Il en demanda la cause. On lui apprit que le blé étoit fort cher, et la misère extrême. Dès qu'il fut de retour au palais, il fit les plus vifs reproches à ses ministres de ne l'en avoir pas instruit, ouvrit tous ses greniers, et réduisit le prix du grain au douzième de sa

valeur ordinaire. Une de ses maximes étoit que les trésors acquis par des exactions se dissipoient promptement, et entraînoient avec eux les richesses légitimes. « C'est, disoit-il, une paille » que le feu consume en un moment, et d'où il » se communique à l'édifice. » Basile, né dans l'ignorance, compagne de la misère, reconnut l'utilité des lettres et ne dédaigna pas de s'instruire. Il nous a laissé un ouvrage intitulé : « Avis » de l'Empereur Basile à Léon son fils et son » collègue. » Il consiste en soixante-six articles laconiques et substantiels. Cet ouvrage, supérieur à celui d'Epitecte, dit M. le Beau, mériteroit d'être le manuel des princes. Basile se reprocha toute sa vie le meurtre de son prédécesseur, et imagina, pour appaiser les remords qui le tourmentoient, de dédier un grand nombre d'églises sous le nom du patron de celui qu'il avoit assassiné, de Saint Michel : idée bizarre, qui fait connoître l'esprit et le genre de dévotion de ce siècle. La femme et la sœur de Basile continuèrent leurs déréglemens après son élévation. Il n'avoit pas le droit d'en être surpris, ayant reçu l'une du sein de la débauche, et y ayant précipité l'autre ; aussi se contenta-t-il de faire fouetter leurs amans et de les jeter dans des cloîtres.

Fin du second Volume.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

BASILISQUE *détrôné.* pag. 1—3

ZÉNON *remonté sur le trône. Ses guerres avec les deux Théodoric, souverains des Ostrogoths, l'un nommé le Louche, l'autre l'Amale.* 4—9

Mort de Genséric, roi des Vandales. 9

HUNÉRIC, *son fils et son successeur. Sa barbarie. Sa mort.* 10

Edit sur la foi, appelé Hénotique. 11

Révolte d'Illus, maître des offices, et de Léonce, ancien général des troupes de Thrace. Leur mort. 11—13

BULGARES. *Leur origine. Vaincus par les Romains.* 14

SYAGRIUS, *fils d'Egidius, chassé de Soissons, et mis à mort par Clovis.* 15

Zénon donne à Théodoric (l'Amale) l'investiture de l'Italie. Il la conquiert sur Odoacre, qu'il assassine par trahison, de sa propre main. 15—21

Administration extrêmement sage de Théodoric. 21—29

ANASTASE, *Empereur. Son caractère.* 30—32
Massacres commis par les factions du cirque. 32—33
Guerre contre les Isaures. Conon, évêque, est le premier ecclésiastique qui ait endossé la cuirasse en Orient. 33—34
Abolition du chrysargire et du combat des hommes contre des bêtes. 34—35
Guerre contre la Perse. L'Empire en achète la paix. 35—43
Il perd la basse Pannonie, dont s'empare Théodoric. 43—44
Fanatisme des habitans d'Antioche. 44
Construction d'une muraille de dix-huit lieues, pour préserver les campagnes voisines de Constantinople. 44—45
HÉRULES. *Leur origine. Admis dans l'Empire.* 46—48
Première guerre religieuse. Les Orthodoxes opprimés à Constantinople. 48—52
La guerre de religion éclate aussi dans Antioche. 52—54
Vitalien, petit-fils d'Aspar, s'annonce pour le défenseur de la foi, et fait la guerre à l'Empereur. 54—55
Deux séditions à Alexandrie, occasionnées aussi par des querelles religieuses. 56

JUSTIN, *Empereur, soldat de fortune. Son neveu Justinien partage avec lui les soins du gouvernement.* 56—57
Triomphe des Orthodoxes. 57—58
Justinien fait assassiner Vitalien, qui étoit réconcilié avec la cour. 59
Excès commis par une faction du cirque. 59—62
Guerre contre la Perse. BÉLISAIRE *y est battu.* 62—64
Théodoric réclame de l'Empereur la liberté du culte Arrien dans l'Empire. 64—66
Il fait mourir le philosophe Boëce et son beau-père Symmaque, et meurt peu après. 66—67
Athalaric son fils lui succède, sous la tutelle d'Amalasonte, mère de ce jeune prince. 68
JUSTINIEN, *Empereur. Son caractère. Son mariage. Caractère de sa femme.* 69—71
Passion de cet Empereur pour les bâtimens. 71—72
Continuation de la guerre contre la Perse. Victoire de Bélisaire, suivie d'un échec. 72—74
CHOSROÈS, *surnommé* le Grand, *roi de*

Perse, fait payer la paix à l'Empire. 75
Punition scandaleuse de deux évêques coupables de débauches infâmes. 76
Défense de faire des eunuques. 77
Loix cruelles en matière de religion. 78
Peste presque universelle, qui dure cinquante ans. 78—79
Désastres causés par les factions du cirque. 79—83
Conquête de l'Afrique par Bélisaire. 83—87
Il est rappelé à l'instigation de ses envieux. On lui décerne néanmoins le triomphe. 87—88
Justinien répare les ruines de l'Afrique. 89
Profusion, mauvaise conduite de l'Impératrice. 90
Législation de Justinien. Code, digeste ou pandectes. Instituts. Seconde édition du code. Novelles. 91—93
Basiliques. 93
Histoire du corps de droit de Justinien. 94
Procope, historien. Sa versatilité. 95—96
Amalasonte gouverne sagement l'Italie. Son fils Athalaric meurt. Elle est assassinée par THÉODAT, *qui s'empare du trône.* 96—99

Justinien envoie Bélisaire conquérir le royaume des Ostrogoths. 99—101

Après avoir pris la Sicile, Bélisaire va réprimer une révolte en Afrique, revient en Sicile où il appaise une autre rébellion, et passe en Italie. 101—103

Il prend Naples. 104—105

VITIGÈS *est proclamé roi d'Italie par l'armée des Ostrogoths, à la place de Théodat qui est massacré.* 106

Quatre provinces de la Gaule cédées aux François par les Ostrogoths. 106—107

Bélisaire prend Rome. Il y est assiégé par Vitigès, qui est forcé de lever le siége. 107—117

Justinien s'occupe d'affaires ecclésiastiques, et donne de grands priviléges au Clergé. 117—119

L'Impératrice se mêle aussi d'affaires de religion, et fait un pape, qui lui promet de protéger les Eutychiens, et qui la trompe. 119—121

Sainte-Sophie réédifiée. Beauté de cette église. 121—122

GERMAIN, *neveu de Justinien, étouffe une révolte en Afrique.* 122—123

L'eunuque Narsès en Italie. 124

Enfant abandonné, nourri par une chèvre. 124—125
Division entre Bélisaire et Narsès. Celui-ci est rappelé. 125—127
THÉODEBERT, *roi de la France austrasienne, ravage l'Italie. La famine lui fait perdre les deux tiers de son armée. Il repasse les Alpes.* 127—128
Bélisaire assiége Vitigès dans Ravenne, et le prend. Il est rappelé par l'Empereur. 128—131
ILDIBALD *succède à Vitigès.* 131—132
Bélisaire refuse le trône d'Italie. 132
Il mène prisonniers à Constantinople Vitigès, sa femme, les fils d'Ildibald. ibid.
L'Empire ravagé par les Barbares. 133
Guerre avec Chosroès. Bélisaire se signale par la plus belle campagne, et ses envieux le font rappeler. 134—143
Paix avec Chosroès, achetée par les Romains. 143—144
Conduite des généraux qui remplacent Bélisaire en Italie. 144—145
Ildibald est assassiné, ainsi que son successeur. 145—146
TOTILA, *roi d'Italie. Ses succès contre les Romains.* 146—147
Affaires d'Afrique. 148—149

Bélisaire revient en Italie ; mais il y manque de troupes. Totila prend Rome, la pille, la quitte. Bélisaire y rentre, y est assiégé par Totila, et le repousse. 149—153
Bélisaire, toujours dénué de forces suffisantes, quitte l'Italie. 153—154
Théodebert, après de grandes conquêtes en cette contrée, meurt d'une mort imprévue. 154—155
Totila prend Rome une seconde fois. 155—156
ESCLAVONS. *Leur origine. Leurs mœurs. Ravagent l'Empire. Un échec les oblige à la retraite.* 156—158
Chosroès recommence la guerre, et se fait encore payer une trève. 159—160
Phénomène en Orient. 160—161
Guerre d'Italie dirigée par Narsès. Totila vaincu. Sa mort. 161—163
THEIA, *successeur de Totila.* 164
Narsès prend Rome. ibid.
Theia vaincu par Narsès, et tué. 164—165
Narsès détruit la monarchie des Goths en Italie. 165—172
Préjugé injuste contre les Goths. 172
Justinien recouvre deux provinces espagnoles, qui, après 79 ans, retournent aux Visigoths. 172—173

Justinien toujours occupé de théologie. Affaire des trois chapitres. 173—175
Tremblement de terre qui ébranle la surface de l'Empire, même l'Egypte, où ce fléau étoit inconnu. 175
Guerre contre la Perse. Suspension d'armes. 175—176
ABARES. *Leurs mœurs. Leur histoire.* 176
Justinien leur promet un établissement dans l'Empire, et leur manque de parole. 176—178
TURCS. *Leur origine.* 178—179
Foiblesse de l'Empire, malgré ses grands succès en Italie et en Afrique. 179—180
Les Huns se détruisent par des guerres civiles, et leur nom même disparoît. 180—181
Trève de 50 ans avec la Perse. 181—182
Anecdote. 182
Bélisaire accusé de conspiration, et justifié. 182—183
Justinien, à force de vouloir dogmatiser, devient hérétique; puis persécuteur. Il meurt. 183—184
Abolition du consulat. 184
JUSTIN II. *Empereur, débute par quelques actions agréables au peu-*

ple; du reste, prince sans caractère. 184—186
Loi de ce prince sur le divorce. 187
LOMBARDS. *Leur origine. Leurs mœurs.* 188
ALBOIN, *leur roi, détruit le royaume des Gépides.* 188—189
Narsès, rappelé d'Italie d'une manière outrageante, y appelle Alboin, et meurt peu après de remords et de douleur. 189—191
Les gouverneurs de l'Italie pour l'Empire, nommés EXARQUES, *résident à Ravenne.* 191
Alboin s'empare de la majeure partie de l'Italie. 191—192
Il meurt assassiné, ainsi que son successeur. 193—194
Trente-six seigneurs Lombards se partagent les conquêtes d'Alboin en Italie, sous le titre de Ducs. 194—195
Guerre contre la Perse. Trève d'un an, chèrement payée. 195—198
Trait de vigueur d'un préfet de Constantinople. 198—199
Justin associe Tibère à l'Empire, sous le titre de César. 199—200
Tibère bat Chosroès. 200—201

MAURICE *se montre grand capitaine dès qu'il prend les armes. Mort de Justin.* 201—202
TIBÈRE, *Empereur.* 202
Mort de Chosroès. Hormidas son successeur, prince détestable. 203—204
Victoire de Maurice sur les Perses. 205
Place importante dans la Pannonie, prise par les Abares. 205—206
Ambassade de Tibère, envoyée aux Turcs. 206—208
Mort de Tibère. 209
MAURICE, *Empereur.* ibid.
Succès d'Héraclius contre les Perses. 210—212
Révolution en Perse. Paix glorieuse pour l'Empire faite avec cette Monarchie. 212—218
Augmentation du tribut payé aux Abares. 218—219
Les Lombards d'Italie, auteurs de la jurisprudence féodale. Affaires d'Italie. 219—220
Démêlés de l'Eglise Grecque avec celle de Rome. 221
Guerre contre les Abares. A cette occasion les troupes se révoltent, et Phocas *détrône et assassine Maurice et toute sa famille.* 221—224

PHOCAS, *Empereur, soldat grossier et sans aucun talent, flatté par le pape Saint Grégoire, pontife qui d'ailleurs avoit des parties estimables.* 225—226
Commencement d'une guerre de 24 ans contre les Perses. 226—228
Conspirations contre Phocas. Il est détrôné par Héraclius, et mis à mort. 228—230
HÉRACLIUS, *Empereur, trouve l'Empire dans l'état le plus déplorable.* 230—233
Anecdotes. 233—234
Disette à Constantinople. 234—235
Perfidie du Kan des Abares envers Héraclius, impunie. 235
CROATES *établis dans l'Empire.* 236
Les SERVES *de même.* ibid.
MAHOMET. *Ses commencemens obscurs. Sa doctrine. Sa fuite de Médine. Ses conquêtes. Il commence contre l'Empire une guerre qui dura plus de 800 ans.* 237—245
Mauvaise conduite, insolence et punition de Crispe, gendre de Phocas. 245—246
Héraclius combat les Perses en personne. Ses victoires multipliées. 246—249
KHOSARS *ou* KHASARS. *Leur origine.* 249

Les Perses assiégent Constantinople, et sont repoussés. 249—251
Nouvelles victoires d'Héraclius. 251—252
Révolution en Perse. Paix entre cette Monarchie et l'Empire. 252—253
Hérésie nouvelle appelée Monothélisme. 254—255
Mort de Mahomet. Son beau-père Abubeker lui succède. 255—256
Ses conquêtes dans la Perse. 256—257
Entreprend celle de la Syrie. 257
L'expédition est commandée par Caleb. Prise de Damas. Scène tragique qui en est la suite. 257—263
Qualités d'Abubeker. Sa mort. Omar lui succède. 263—294
Méprise des Romains sur la cause des succès des Sarrasins. 264
Trait d'intrépidité des Sarrasins. 265—266
Continuation de leurs progrès. Ils prennent toute la Syrie et la Mésopotamie. 266—276
Ils entrent en Egypte. 276—277
Mort d'Héraclius. 277
CONSTANTIN III. *et* HÉRACLÉONAS, *Empereurs. L'un meurt. L'autre est exilé, après avoir eu le nez coupé.* 278—279
CONSTANT II, *Empereur.* 279

Amrou, général du calife Omar, subjugue l'Egypte. 279—282
Code Lombard. 282—283
Mort d'Omar. Ses prodigieuses conquêtes. Remplacé par Othman, qui achève de conquérir la Perse. 283—286
Conquête des Sarrasins en Afrique, en Sicile. Prennent Rhodes, assiégent Constantinople. 286—288
Révolution arrivée à Médine, qui arrête un moment leurs succès. 288
Othman assassiné, et remplacé par Moavia, qui s'établit à Damas. 288—290
Les Sarrasins poursuivent leurs conquêtes. 291
Edit de l'Empereur, nommé le Type, *concernant le Monothélisme. Troubles qui en résultent.* 292—294
Révolutions en Lombardie. 294—297
Constantin entreprend de reconquérir l'Italie, et de reporter le siége de l'Empire à Rome. Il échoue, se fixe en Sicile, où il reste six ans, et y meurt. 297—299
CONSTANTIN IV, *dit* POGONAT, *Empereur.* 299
Sédition des soldats romains en Asie. 300
Les Sarrasins attaquent l'Empire de

toute part, et assiégent sa capitale. Leur armée périt toute entière dans cette expédition. 300—306
Paix avec les Sarrasins, qui paient tribut à l'Empire. 306
MARONITES. *Petit peuple du mont Liban, battent les Sarrasins.* 306—307
Guerre malheureuse de l'Empire contre les Bulgares. 308—309
Monothélisme proscrit par le sixième concile général. Un prêtre monothélite offre de ressusciter un mort. 309—310
JUSTINIEN II, *Empereur. Sa perfidie peu politique envers les Maronites.* 311—312
Guerre en Afrique contre les Arabes. Ils y sont vaincus.
En Asie, ils sont vainqueurs, et s'affranchissent du tribut qu'ils payoient à l'Empire. 313—315
Leur calife Abdolmelic se voit le plus puissant souverain de l'Univers. 315
Origine de ce qu'on appelle Avanies *dans l'Orient.* 316
Conduite des Exarques en Italie. 316—317
Concile in trullo *à Constantinople.* 317
Exactions des ministres de Justinien. Ce prince est détrôné, a le nez coupé, est exilé. 318—319

LÉONCE, *Empereur.* 319
Horrible aventure à Ravenne. 320
Commencemens de Venise. 320—321
Conquête des Sarrasins en Asie et en Afrique. Destruction définitive de Carthage. 321—322
TIBÈRE II, *Empereur, coupe le nez à Léonce.* 322—323
La guerre contre les Sarrasins, prend un caractère atroce. 323—324
Justinien II remonte sur le trône. Ses vengeances cruelles. 324—328
Exploits inouis de trente Arabes. 328
Les Musulmans établis en Espagne. 328—329
Cruauté de Justinien. Il est détrôné par BARDANE *dit* PHILÉPIQUE, *et tué.* 329—332
Bardane détrôné après dix-sept mois. 332—333
ANASTASE II, *Empereur nommé par le peuple, qui s'ennuie de ce prince, et met à sa place un receveur des impôts, nommé* THÉODOSE III. 334—335
Il ne règne qu'un an. 335—337
LÉON III, *Empereur.* 337
Premier débarquement des Musulmans en Europe. ibid.
Ils assiégent Constantinople, et sont défaits. 337—339

Anastase essaie de ressaisir son trône. Il est décapité. 340
Persécution contre les Juifs. 340—341
L'Empereur proscrit les images des églises. Cette nouveauté est condamnée à Rome. Il veut faire tuer le pape, et n'y réussit pas. 341—344
Révolte étouffée. 344
Luitprand, roi des Lombards, grand prince. 344—345
Premier germe de la souveraineté des papes. 345
Suite des affaires d'Italie. 345—348
Continuation de la guerre faite aux images. Cette hérésie fait perdre l'Italie à l'Empire. 348—352
Mort de Léon. 352
CONSTANTIN V, *dit* Copronyme, *Empereur. Fait la guerre aux Saints.* 353—355
ARTABAZE, *mari de sa sœur, le détrône. Cet usurpateur est battu. On lui crève les yeux.* 355—357
Constantin ayant ressaisi sa couronne, ne s'en conduit pas mieux. 357—358
Révolution en Arabie. 358—259
Révolution en France. Le pape Zacharie favorise l'usurpation de Pepin. 359—360

Le pape Etienne II, absout Pepin de son parjure, et renouvelle son sacre. 361—362
Pepin en Italie. Il donne au Saint-Siége trois provinces. 362—364
Le culte des images condamné par un concile de l'Orient. 365
Cruautés, extravagances de l'Empereur. 365—366
Il commande néanmoins ses armées avec succès. 367
Hiver d'une rigueur inouie dans l'Empire. 368
Politique des papes. 369—370
CHARLEMAGNE *en Italie. Fin du règne des Lombards.* 371—372
Mort de Constantin. 373
LÉON IV, *Empereur. Règne sagement, puis devient persécuteur dans ses derniers jours.* 374—376
Constantin VI *dit* Porphirogénète, *Empereur, âgé de neuf ans. Sa mère Irène gouverne; femme au-dessus de son sexe.* 376
Culte des images rétabli. 377
Charlemagne de retour en Italie. Ses exploits. ibid.
Constantin veut gouverner. Sa mère l'enferme chez lui. Il parvient à se

mettre en liberté, et renvoie sa mère, puis la rapelle. 378—379

Révolte de la garde arménienne de l'Empereur, réprimée. 380—381

Constantin répudie son épouse. Son exemple est imité dans tout l'Empire. 382—383

Il est détrôné par sa mère, qui lui fait ravir la vue. 384—385

IRÈNE, *Impératrice.* 385

Révolution en Italie. Extinction de l'Empire grec dans cette contrée. Il y conserve seulement Naples, la Calabre et la Sicile. 386—389

Mariage proposé, dit-on, entre Irène et Charlemagne. 389—590

Irène gouverne avec douceur. Elle est détrônée, exilée, et meurt de chagrin. 390—393

NICÉPHORE, *Empereur. Sa mauvaise administration. Son irréligion.* 394—397

AROUN AL-RASCHID, *un des grands califes d'Arabie, ravage l'Empire. Sa mort.* 398—400

Guerre contre les Bulgares. Nicéphore est vaincu et tué. Prince détesté. 401—403

STAURACE *son fils, blessé mortellement, se fait proclamer. Il est détrôné.* 403—404

MICHEL RHANGABÉ, *Empereur; bon et foible. Ne peut empêcher les progrès des Bulgares.* 405—407

Faux miracle de quelques hérétiques. 407—408

Michel trahi par Léon, général de ses armées, est vaincu par les Bulgares, et détrôné. 408—410

LÉON V, *Empereur. Sa perfidie envers le roi des Bulgares. Ceux-ci prennent Andrinople; ensuite ils sont écrasés à leur tour.* 410—412

Léon, trompé par des fourbes, devient iconoclaste et persécuteur. Il fait triompher cette secte. 413—417

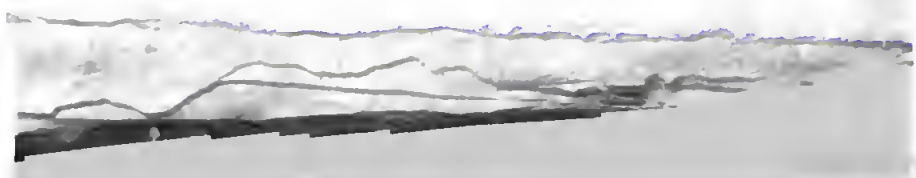
Il est assassiné. 417—421

MICHEL II, *surnommé le* BÈGUE, *passe presque de l'échafaud au trône.* 421—422

Son caractère grossier. Thomas, général d'Orient, qui entreprend de le détrôner, est vaincu et mis à mort. 422—427

Les Sarrasins prennent l'île de Crète, et fondent Candie. 427—428

Michel épouse une religieuse. 428—429
Les Sarrasins s'emparent de la Sicile. 429—430
Mort de Michel. 430—431
THÉOPHILE, *Empereur, fait mourir les assassins de Léon, quoique son père leur dût la vie et le trône. Son équité.* 431—434
Al-Mamoun, calife des Arabes, achève de policer ces peuples. 434—436
Théophile change, devient fastueux et persécuteur. 436
Est battu par les Sarrasins. Son général Manuel lui sauve la vie deux fois. Sa mort. Son caractère. 436—440
MICHEL III, *dit* l'Ivrogne, *Empereur. Théodora sa mère, régente. Le peuple veut donner le trône à Manuel, qui le refuse.* 440—441
Culte des images rétabli. Anecdotes. 441—443
Bardas, frère de l'Impératrice, la force de se démettre de la régence. 444—445
Débauches, impiété, folies de Michel. 445—449
Bardas se fait créer César. 449
Photius, usurpateur du siége patriarcal de Constantinople. 450



Basile, écuyer de l'Empereur, s'empare de sa confiance. 451

Ils font assassiner Bardas. 452

BASILE, *associé à l'Empire.* 453

BASILICIN, *rameur de galères, obtient le même honneur.* 454

Folies de Michel. Il est assassiné, ainsi que Basilicin, par Basile. ibid.

RUSSES. *Leur première incursion dans l'Empire.* 455

BASILE, *surnommé* LE MACÉDONIEN, *Empereur. Sagesse de son gouvernement. Réforme la législation.* 455—456

Il chasse Photius de son siége. Ce prélat est anathématisé. 457—458

Photius regagne la confiance de Basile. Il est approuvé, puis condamné à Rome. 458—459

Basile rétablit l'honneur des armes impériales. 459—460

Détruit les Pauliciens. 460—461

Ses succès contre les Sarrasins. Détails sur la manière de combattre de ces peuples. 461—463

Affaires d'Italie. 463—464

Les Sarrasins battus en différens lieux par les Grecs. 464—465

Détestable intrigue du moine Santabaren, qui pensa être fatale à Léon, fils de l'Empereur. 465—468

Mort de Basile. Ses qualités, ses œuvres, ses remords. 468—470

Fin de la table du deuxième volume.

ERRATA.

Page 11, *ligne avant-dernière*, qu'il avoit ; *lisez :* qui l'avoit.

Page 94, *ligne* 10, Londards ; *lisez :* Lombards.

Page 111, *ligne* 10, serivr ; *lisez :* servir.

Page 243, *ligne* 12, acquéreroit ; *lisez :* acquerroit.

Page 373, *ligne* 6, en delà ; *lisez :* au delà.

Page 387, *ligne* 16, accession ; *lisez :* succession.

583974

Canton de Vincennes.

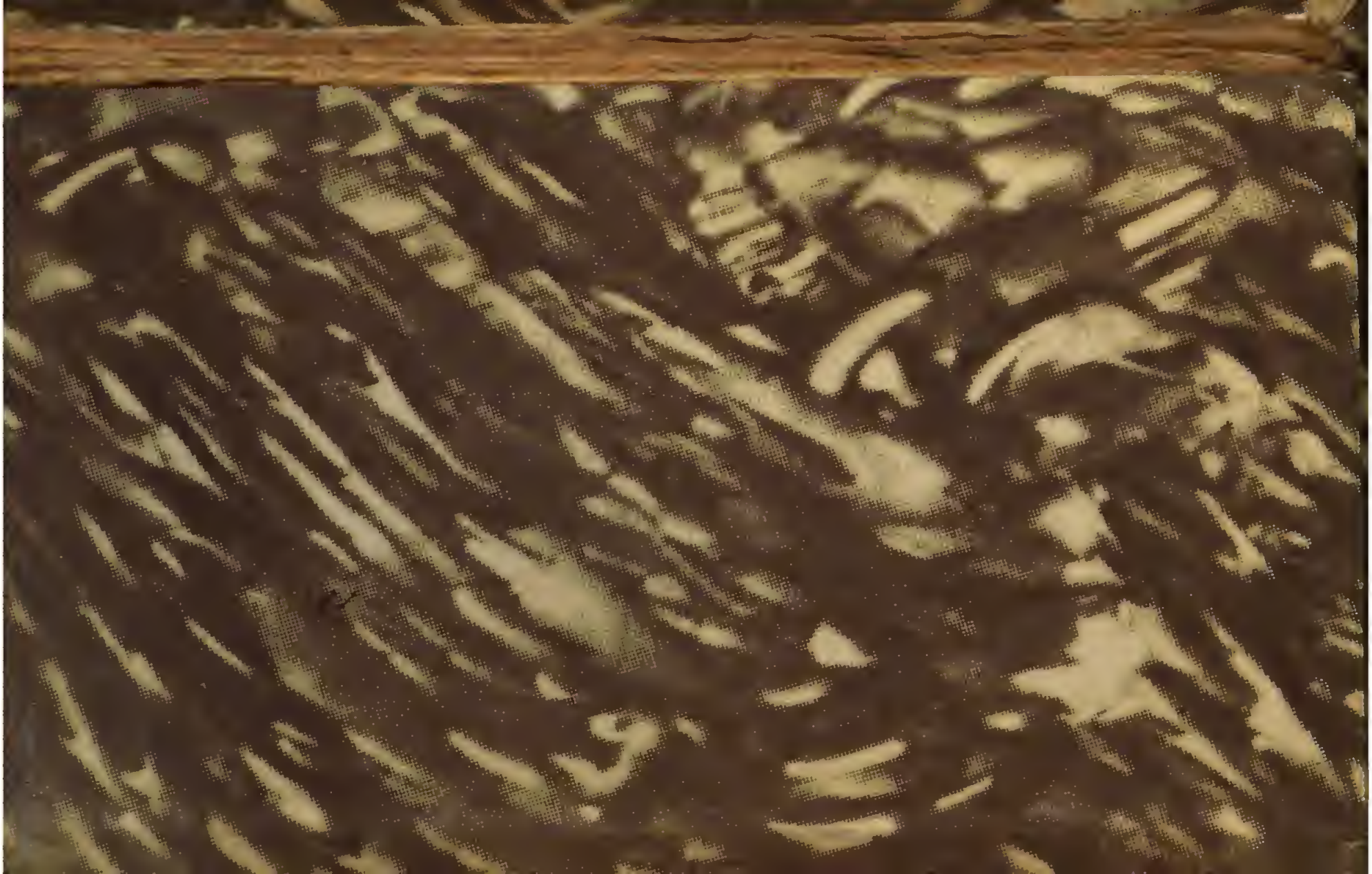
Composé des communes de Fontenay-sous Bois, Montreuil, Rosny, Saint-Mandé, Villemomble & Vincennes.

M. Durand, *Juge de Paix*, à Vincennes.
M. Haro, *premier Suppléant*, à Montreuil.
M. Boudin, *second Suppléant*,
M. Delapierre, *Greffier*,
M. Sancier, *Huissier*,
} à Vincennes.

Audiences & Conciliations.

Le Samedi de chaque semaine, à dix heures du matin, à Vincennes. Défauts à midi.

LISTE DES JURISCONSULTES * & *Défenseurs près les Tribunaux de Paris.* Citoyens,

1774 *Archambault*, rue Saint-André-des-Arcs, n° 99.
Armey, rue de la place Vendôme, n° 201.
1784 *Artaud*, rue des Petits-Augustins, n° 11.
1777 *Aubertot*, rue des Grands-Augustins, n° 23.
1780 *Bellard*, rue du Grand-Chantier, n° 8.
1780 *Berryer*, rue des Moulins, Butte Saint-Roch.
Billecocq, rue Traversière Saint-Honoré, n° 35.
1775 *Bizet*, rue du Faubourg Saint-Denis, n° 21.
Blacque, rue neuve Saint-Augustin, n° 931.
1758 *Blanchard-Lavalette*, rue et près Saint-Sulpice.
1783 *Bonnet*, rue du Sentier, n° 34.
1775 *Boudet*, rue Hautefeuille, n° 11.
Bourrée-Corberon, rue Barbette, n° 473.
1775 *Brodon*, rue Saint-André-des-Arcs.
1769 *Brasseux*, rue Simon-le-Franc.
1769 *Brunet*, rue des Deux-Boules.
1775 *Brunetiere*, aîné, rue Sainte-Hyacinthe, n° 675.
Brunetiere, rue du Théâtre Français, n° 3.
1780 *Caillau*, rue des Maçons Sorbonne, n°. 446.
Caille, quai Voltaire, n° 14.
Carbonnier, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 3.
Chappe, aîné, rue Bourtibourg, n° 31.
Charié, rue Christine, n°. 2.
Chas, rue. . . . . .
78 *Chauveau*, (Réné) rue Favart, n° 425.
83 *Chauveau-Delagarde*, rue de l'Université, n°. 900.
Chevillart, rue Notre-Dame-des-Champs, n° 1486.

* Les noms des Jurisconsultes qui étaient inscrits sur l'ancien tableau des avocats existant en 1789, sont désignés par la date de leur inscription sur ce tableau.